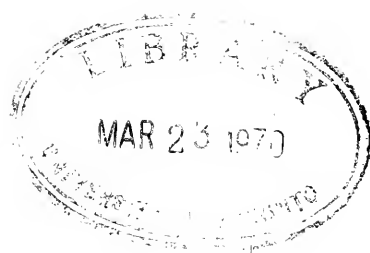


$$\begin{array}{r} 4 \\ 2 \\ \hline 3 \end{array}$$

O E U V R E S
C O M P L E T T E S
D E
F R É D É R I C II,
R O I D E P R U S S E.

T O M E S E P T I È M E.

DL
405
177
5.7



M E L A N G E S

EN VERS ET EN PROSE

D E

F R É D É R I C II,

R O I D E P R U S S E.

T O M E T R O I S I E M E.

1 7 9 0.

É L O G E S.

É L O G E

D E J O R D A N.

C H A R L E S - É T I E N N E J O R D A N naquit à Berlin le 27 août 1700, d'une bonne famille bourgeoise, originaire du Dauphiné. Son père, qui avait quitté sa patrie pour la religion, conservait ce zèle ardent, qui occupé entièrement à satisfaire le ciel, ne juge pas toujours avec impartialité et justice des affaires de ce monde. Il avait destiné les trois aînés de ses fils au négoce, et il voua le cadet à l'église, sans consulter son inclination ni ses talens.

Le jeune Jordan avait une passion pour les lettres et pour l'étude : il dévorait avec avidité tous les livres qui lui tombaient entre les mains ; suivait ce penchant irrésistible avec lequel la nature marque les génies, chacun à un coin particulier. Son père y fut trompé, et crut que qui dit un homme de lettres, dit un ministre ou un théologien. Il envoya son fils étudier à Magdebourg, sous la direction de son oncle, qui était prêtre en cette ville. L'année 1719 il se rendit à Genève, où il fréquenta les plus habiles professeurs en philosophie, en éloquence et en théologie. Après qu'il se fut approprié les trésors de Genève,

s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, il vola à Lausanne, pour y puiser de nouvelles connaissances dans de nouvelles sources.

Dé retour à Berlin en 1721, il fut connu de monsieur la Croze, qui l'instruisit par amitié tant dans les langues que dans les lettres. Il continua ensuite ses études en théologie, par déférence aux volontés de son père; et après avoir passé par les degrés qui précèdent le ministère, il fut revêtu de ce caractère en 1725. On lui confia la conduite de la petite église de Potzlow, village situé dans une des Marches.

La jeunesse de Monsieur Jordan, la vivacité faillante de son esprit, et sa passion pour un genre d'étude tout différent de la théologie, lui firent sentir la grandeur du sacrifice qu'il faisait à son père. Pour l'en consoler, on le passa du village où il était, à Prenzlau en 1727. Prenzlau était une sphère bien étroite pour M. Jordan. C'était un genêt d'Espagne devant le soc d'une charrue. Son application et l'étendue de sa mémoire l'avaient mis en peu de temps au bout de sa bibliothèque. Un homme de son âge ne pouvait ni ne devait se restreindre à ne converser qu'avec des morts; il devait goûter la société des vivans. C'est ce qui l'engagea à épouser une personne dans laquelle il rencontrait les talens si rares de la beauté, de l'esprit et de la sagesse. C'était Susanne Perrault, avec laquelle il eut deux filles pendant les cinq années de leur mariage.

Ce même esprit qui donne le goût des sciences, porte ceux qui l'ont à remplir exactement leur devoir. Plus le jugement est sûr, les idées claires,

le raisonnement conséquent ; plus l'homme est porté à s'acquitter sans reproche de l'emploi , quel qu'il soit , qu'il doit remplir. Monsieur Jordan agit ainsi. Y avait-il quelque méfintelligence dans le troupeau dont il était pasteur ? c'était lui qui portait les paroles de paix et qui travaillait avec une activité infatigable à réconcilier les esprits. Y avait-il des personnes affligées ? c'était monsieur Jordan qui les consolait , qui abandonnait son étude , sa femme et tout ce qu'il avait de plus cher , pour rendre le repos et la tranquillité d'ame à ceux qu'une affliction immodérée et le peu de forces qu'ils trouvaient en eux-mêmes en avaient privés. Y avait-il quelques malades ou quelques mourans , fussent-ils même de cette classe d'hommes méprisée par l'avalissement des emplois dans lesquels elle vit ? c'était encore monsieur Jordan dont le cœur compatissant et tendre assistait dans leurs dernières heures ces personnes , qui sans lui auraient souffert sans secours et seraient mortes sans consolation.

Un caractère si serviable , cette bonté de cœur qui ne se démentait jamais , ce fonds de charité inépuisable , en un mot toutes les bonnes qualités de monsieur Jordan le firent aimer et respecter de tous ces Français que la révocation de l'édit de Nantes avait établis à Prenzlau. S'il prit part à leur affliction et à leur malheur , ils furent également sensibles à la mort de sa femme , qu'il perdit au mois de mars de l'année 1732. La vivacité de son tempérament , et la force avec laquelle les passions règnent dans l'ame de la jeunesse , ne permirent point à monsieur Jordan de souffrir cette perte

avec une constance stoïque : vrai portrait de la fragilité humaine , qui nous permet de triompher par nos raisons de la faiblesse des autres , mais qui nous laisse tomber les armes des mains quand il s'agit de nous-mêmes. Le chagrin et la douleur le rongeaient. Sa santé en fut altérée si considérablement , qu'il eut des attaques réitérées de crachement de sang , qui manquèrent de le rejoindre dans le tombeau aux cendres de son épouse. Sa maladie dégénéra en mélancolie , et il prit ce prétexte pour quitter les emplois du ministère , et pour venir goûter à Berlin les douceurs de l'étude et du repos.

Dans les chagrins qui proviennent de la tendresse , l'affliction est d'autant plus opiniâtre , qu'elle se croit autorisée par un motif de vertu. Tout ce qui rappelle les pertes que l'on a faites , r'ouvre ces plaies , en y enfonçant le poignard de la mélancolie , guidé des mains de la constance et de la fidélité : les distractions et le temps ont seuls le droit de guérir.

Ces considérations , jointes aux instances de ses parens , déterminèrent monsieur Jordan à faire le voyage de France , d'Angleterre et de Hollande. Il ne s'y attacha point à se donner le spectacle de la scène mobile du monde. Son esprit , porté à la philosophie et à l'étude , lui fit tourner ce voyage entièrement du côté de la littérature. Il ne se borna point à voir des palais , à contempler des édifices , à se rendre spectateur de diverses cérémonies d'une pratique différente de celle de son pays ; unique fruit que la légèreté et le peu de discernement de

la plus grande partie de la jeunesse recueille de ses voyages. Car, en effet, quel usage peut-on tirer de l'inspection locale de ces ouvrages qui sont le produit de l'opulence et souvent de la prodigalité? Il ne se fixa qu'à connaître ces grands-hommes dont l'esprit étendu, l'élévation du génie et l'érudition font l'honneur de leur patrie et de leur siècle. Je ne vous tracerai point les noms des s'Grawefend, des Muffchenbræk, des Voltaire, des Fontenelle, des Dubos, des Clarcke, des Pope, des Le Moivre et de tant d'autres que j'omets pour l'amour de la brièveté. Ce furent ces hommes célèbres que monsieur Jordan voulait voir, et qu'il était digne de connaître. C'était ainsi que les Romains voyageaient autrefois en Grèce et surtout à Athènes, pour se former l'esprit et le goût, dans ce pays qui était alors le berceau des arts et l'asile des talens. Il satisfaisait sa curiosité; c'était peu pour lui, il voulut encore contenter ses sentimens; il composa la relation de son voyage, dans laquelle il rend justice à la beauté du génie et aux talens de ces hommes rares, pour lesquels il conserva une haute estime pendant toute sa vie. Qu'il est difficile à l'amour-propre de rendre au mérite un hommage pur et exempt de toute envie! Les bonnes qualités de nos semblables, et sur-tout de ceux qui courent avec nous la même carrière, semblent ravaler les nôtres: et qu'il est rare d'unir la modestie et l'impartialité avec beaucoup d'esprit et de connaissances! C'était une vertu particulière en monsieur Jordan, à laquelle il a été constamment attaché toute sa vie, et sans laquelle il n'eût point

laissé ce grand nombre d'amis qui donnèrent à sa perte de véritables regrets.

De retour à Berlin, il rentra dans son cabinet, où l'excitait à l'étude cette noble émulation qui porte les esprits bien faits à se perfectionner. Il lisait tout, et ne perdait rien de ce qu'il avait lu.

Sa mémoire était si vaste, qu'elle était comme un répertoire de tous les livres, de toutes les variantes, de toutes les éditions, et des anecdotes les plus curieuses en ce genre.

L'esprit, le mérite, et sur-tout le bon caractère de monsieur Jordan ne lui permirent point de rester enseveli plus long-temps dans son cabinet. Monseigneur le prince royal, à présent le roi, l'appela à son service au mois de septembre 1736. Depuis ce temps il passa sa vie à Rheinsberg, partagé entre l'étude et la société; estimé et aimé universellement, et unissant cette politesse que donne l'usage du beau monde, à la profondeur de ses connaissances. Il déridait les sciences, et les produisait à la cour sous les livrées des agrémens et de la galanterie.

Après la mort de Frédéric-Guillaume, le roi le plaça dans une situation où il pût tourner au profit de la patrie les talens de son esprit et les vertus de son cœur. Il fut revêtu du caractère de conseiller privé. Il employa toute la sagacité de son esprit à l'utilité de l'Etat. C'est à lui que Berlin est redevable des nouveaux réglemens de police qui y ont introduit le bel ordre que nous y voyons régner. Toutes les rues furent débarrassées de cette espèce lâche et abjecte de fainéans, dont l'apparence abuse

de la charité des citoyens. Une maison de travail s'éleva par ses soins, dans laquelle mille personnes, qui vivaient à la charge des particuliers, se nourrissent à présent de leur industrie, et emploient leurs facultés au bien public. La ville fut partagée en quartiers, dans chacun desquels des personnes furent préposées pour veiller aux règles de la police. Les académies furent pourvues, avec discernement et connaissance, de professeurs habiles et savans. Toutes ces nouvelles institutions, et le soin de faire fleurir les académies, sont dus à l'activité de monsieur Jordan. En 1744, au renouvellement de cette académie royale des sciences et des belles lettres, il en fut élu vice-président.

Qu'on ne dise point que la culture des sciences et des arts rend les hommes inhabiles aux affaires. Le bon esprit fait les mêmes progrès dans toutes les matières qu'il embrasse. Les sciences, bien loin d'avilir, donnent dans tous les emplois un nouveau lustre à ceux qui les cultivent. Les grands hommes de l'antiquité se formèrent sous la tutelle des lettres, si je puis me servir de ce terme, avant que d'occuper les dignités de l'État : et ce qui sert à éclairer l'esprit, à perfectionner le jugement et à étendre la sphère des connaissances, forme certainement des sujets propres à toute espèce de destination. Ce sont des plantes cultivées avec soin, dont les fleurs et les fruits sont d'une beauté plus raffinée et d'un goût plus exquis que ceux de ces arbres, qui dans les bois sauvages, abandonnés à eux-mêmes, croissent au hasard, et dont les branches bizarrement

entortillées n'offrent pas même à la vue un spectacle agréable.

Lorsqu'après la mort de l'empereur Charles VI le roi entra en Silésie à la tête de ses armées, pour revendiquer l'héritage de ses ancêtres, que la prospérité de la maison d'Autriche lui avait retenu longues années, avec peu d'attention à ses droits; monsieur Jordan suivit Sa Majesté dans la campagne de 1741, alliant la douceur du commerce des muses au tumulte des armes, et à la dissipation d'une armée dont les mouvemens et les opérations étaient continuelles. Ces campagnes et son séjour fréquent à la cour lui laissèrent cependant le temps de travailler aux différens ouvrages qui nous restent de lui : savoir une dissertation latine sur la Vie et les Ecrits de Jordanus Brunus; un recueil de littérature, de philosophie et d'histoire; l'histoire de la Vie et des Ouvrages de monsieur La Croze; sans compter quelques manuscrits qu'une modestie outrée l'empêcha de faire imprimer. Il disait qu'il fallait porter la lumière dans ces endroits ténébreux que la nature envieuse paraît vouloir cacher aux hommes; qu'il faut instruire l'univers par des faits nouveaux et dignes de son attention; ou qu'il faut savoir rendre féconde la stérilité des matières, et revêtir des traits et des carnations de la Vénus de Médicis un squelette décharné, pour publier ses ouvrages et pour faire rouler la presse. Sa critique scrupuleuse n'avait pour objet que ses ouvrages; il paraissait même regretter d'avoir laissé échapper dans sa jeunesse les premières productions de sa plume. Subjuguant son amour-propre, il corrigeait sans cesse ses nouveaux

écrits ; ne croyant jamais , par son travail et par son assiduité , pouvoir donner assez de preuves du respect et de la déférence qu'un auteur doit au public.

Il ne manquait aux avantages dont monsieur Jordan jouissait qu'une vie moins limitée que la sienne. Les sciences , la patrie et son maître le perdirent par une maladie longue et douloureuse , qui l'emporta le 24 mai 1745 , âgé de 44 ans et quelques mois ; sans que sa patience l'abandonnât dans des maux dont le poids s'appesantit par la durée , et qui deviennent souvent insupportables pour les âmes les plus fermes , et pour ceux même dont la constance paraît inébranlable dans les périls les plus évidens.

Monsieur Jordan était né avec un esprit vif , pénétrant et en même temps capable de beaucoup d'application. Sa mémoire était vaste , et contenait , comme dans un dépôt , le choix de ce que les bons écrivains dans tous les siècles ont produit de plus exquis. Son jugement était sûr ; et si son imagination était brillante , elle était toujours arrêtée par le frein de la raison. Sans écart dans ses faillies , sans sécheresse dans sa morale , retenu dans ses opinions , ouvert dans ses discours , préférant la secte académique aux autres opinions des philosophes , ardent à s'instruire , modeste à décider , aimant le mérite et le faisant connaître , plein d'urbanité et de bienfaisance , chérissant la vérité et ne la déguisant jamais , humain , généreux , serviable , bon citoyen , fidèle à ses amis , à son maître et à sa patrie : sa mort fut un deuil pour les honnêtes gens ; la

malignité de l'envie se tut devant lui ; le roi et tous ceux qui le connurent , l'honorèrent de leurs regrets sincères.

Telle est la récompense du vrai mérite , d'être estimé pendant la vie, et de servir d'exemple après la mort.

É L O G E

D E G O L T Z E.

GEORGE-CONRAD, Baron DE GOLTZE, major-général des armées du roi, commandant des gendarmes, commissaire-général de guerre, droffart de Cotbus, de Peitz et d'Aschersleben, chevalier de l'ordre de St Jean, seigneur de Kutlau, Neucranz, Mé�entin, Henrisdorff, Pépau, Blumwerder, Larisch et Langenhoff, naquit à Parsaw en Poméranie, l'an 1704, de Henning-Bernard, Baron de Goltze, capitaine de cavalerie au service de Pologne, et de Marie-Catherine de Heidebrecht. Il fit ses humanités aux jésuites de Thorn, d'où il passa à l'université de Halle, où il acheva de se perfectionner dans l'étude, et d'acquérir les connaissances qui conviennent à un jeune homme de condition que ses parens destinent aux affaires.

Il fut attiré l'année 1725 au service du roi de Pologne, par son oncle le comte de Manteuffel, qui était ministre d'État. Monsieur de Goltze fut envoyé en France l'année 1727 avec le comte de Hoym, en qualité de conseiller d'ambassade. Deux ans après il fut rappelé en Saxe, où il devint conseiller de légation actuel, et reçut en même temps la clef de chambellan.

Les cabales d'une cour remplie d'intrigues renversèrent son protecteur, et ébranlèrent sa fortune naissante. Monsieur de Goltze fut bientôt dégoûté

de la carrière épineuse dans laquelle il s'était engagé : il ne voyait devant lui que des chutes célèbres et des passages rapides du comble de la faveur à la disgrâce et à l'oubli : il renonça à la politique ; et quittant le service de Saxe , il choisit une profession où il fust d'être honnête homme pour faire son chemin.

La réputation des troupes prussiennes et l'amour de la patrie l'engagèrent à préférer ce service à tout autre. Ce fut l'année 1730 qu'il reçut une compagnie de dragons dans le régiment de Bareuth. Ce n'était pas alors une chose facile de passer d'un autre service dans celui de Prusse ; et il fallait avoir un mérite reconnu pour être reçu. Monsieur de Goltze justifia bien la bonne opinion qu'on avait de lui. Doué d'un génie heureux et de toutes fortes de talens , il ne dépendait que de lui d'être tout ce qu'il voulait et d'exceller en chaque genre. A peine fut-il officier , qu'il surpassa tous ceux de son régiment en exactitude et en vigilance ; et il parvint par son application à une connaissance si parfaite de son métier , qu'on jugea d'abord par ces commencemens de ce qu'il ferait un jour. Ulysse reconnut ainsi Achille en lui présentant des armes.

Le génie de monsieur de Goltze n'avait pas échappé au feu roi , qui se connaissait bien en hommes. Il l'envoya à Varsovie en l'année 1733 , lorsque la mort d'Auguste , roi de Pologne , ouvrait un vaste champ aux intrigues , aux partis et aux dissensions de cette république , qui était agitée par les mouvemens que se donnaient les puissances de l'Europe pour l'élection d'un nouveau roi.

Monsieur de Goltze connaissait non-seulement les intérêts de toutes les grandes familles de ce royaume ; il avait de plus une perception vive , et cet heureux talent de démêler d'abord la vérité de la vraisemblance. Ses relations pronostiquèrent exactement les desseins de la Pologne : il lut l'avenir dans les causes présentes , et s'acquitta de sa commission avec tant de dextérité , que l'estime que le feu roi avait pour lui , en augmenta encore.

Le roi ne pouvait lui en donner des marques plus agréables qu'en lui faisant naître des occasions où il pût se distinguer. Il le choisit pour faire la campagne du Rhin en 1734, avec les dix mille Prussiens qui servirent dans les armées de l'empereur. Cette campagne , stérile en grands événements , trompa l'attente de ce jeune courage , qui brûlait de se distinguer. Les bons esprits savent tirer parti de tout : monsieur de Goltze étudia l'arrangement des subsistances , et dans peu il fut supérieur à ses maîtres.

La campagne suivante le roi le plaça comme lieutenant - colonel dans le régiment de Cosel ; mais la paix , qui survint immédiatement après , ramena monsieur de Goltze de la pratique de la guerre à la simple théorie. Il retourna en Prusse avec son régiment ; il y reprit son ancienne étude , c'est-à-dire celle des belles lettres : étude si utile à ceux qui se vouent aux armes , que la plupart des grands capitaines y ont consacré leurs heures de loisir.

En 1740 , après la mort de Frédéric-Guillaume ,

le roi appela monsieur de Goltze , pour l'attacher à sa personne. La guerre de Silésie qui survint alors , fournit au militaire les plus belles occasions de se distinguer. Monsieur de Goltze dressa la capitulation de Breslau ; il fut dépêché au prince Léopold d'Anhalt , avec ordre de donner l'assaut à la ville de Glogau. Il fut même des premiers qui escaladèrent les remparts , et après en avoir donné la nouvelle au roi , il eut commission de hâter la marche de quatorze escadrons qui devaient joindre l'armée et qui n'arrivèrent qu'à la fin de la bataille de Molwitz : monsieur de Goltze s'en servit à poursuivre les ennemis dans leur fuite.

Ces services lui valurent la seigneurie de Kutlau , dont le fief était venu à vaquer. Mais monsieur de Goltze , sensible aux bontés du roi , préférerait l'avantage de lui être utile , à celui d'être récompensé. Laborieux comme il était , il ne pouvait pas manquer d'occasions pour satisfaire une aussi noble passion.

C'est sur-tout à la guerre que l'on reconnaît le prix de l'activité et de la vigilance. C'est là que la faveur se tait devant le mérite , que les talens éclipsent la présomption , et que le bien des affaires exige un choix sûr et judicieux des personnes qui sont les plus employées. Car combien de ressorts ne faut-il pas faire jouer à la fois , pour faire subsister et pour mettre en action ces armées nombreuses que l'on assemble de nos jours ? Ce sont des émigrations de peuples , qui voyagent en faisant des conquêtes ; mais dont les besoins , qui se renou-
vellent

vellent tous les jours , veulent être satisfaits régulièrement. Ce sont des nations entières et ambulantes , qu'il est plus difficile de défendre contre la faim que contre leurs ennemis. Le dessein du général se trouve par conséquent enchainé à la partie des subsistances : et les plus grands projets se réduisent à des chimères héroïques , s'il n'a pas pourvu avant toutes choses aux moyens d'assurer les vivres. Celui auquel il confie cet emploi , devient en même temps dépositaire de son secret , et tient par-là même à tout ce que la guerre a de plus sublime , et l'État , de plus important.

Mais quelle habileté ne faut-il pas dans ce poste , pour embrasser des objets aussi vastes , pour prévoir des incidens combinés , des cas fortuits ; et pour prendre d'avance des mesures si exactes , qu'elles ne puissent être dérangées par aucune sorte de hasard ! Quelles ressources dans l'esprit , et quelle attention ne faut-il pas , pour fournir , en tous lieux et en tout temps , le nécessaire et le superflu , à une multitude composée de gens inquiets , impatiens et insatiables ! Tous ces talens divers et toutes ces heureuses dispositions se trouvaient réunis en la personne de monsieur de Goltze. Le roi lui confia l'intendance de son armée ; et ce qui est plus remarquable encore , c'est que tout le monde applaudit à ce choix.

Monsieur de Goltze était comme le Protée de la fable. Dans cette seule campagne , il fit le service d'aide de camp , de général , d'intendant , et même de négociateur. Il fut chargé d'une commission importante et secrète , dont le public n'a jamais eu

une entière connaissance ; mais ce que le public n'ignorait pas , c'est qu'il passait d'un emploi à l'autre , sans qu'on s'aperçût qu'il changeait de travail , s'acquittant toujours également bien de celui qu'il faisait.

L'année 1742 il suivit le roi en Bohême , et donna des marques de sa capacité à la bataille de Czaslau , qui firent juger aux connaisseurs que son génie lui tenait lieu d'expérience. Il devint colonel à la fin de la campagne , et reçut en même temps le commandement des gendarmes.

La paix de Breslau , qui fut une suite de cette victoire , le ramena à Berlin , où , au renouvellement de l'académie royale des sciences , il en fut élu membre honoraire. Il assista souvent à nos assemblées , y apportant des connaissances si variées et si étendues , qu'aucune des matières qui se traitaient , ne lui était étrangère ou nouvelle.

Il devint major général en 1743 , et les devoirs de son état nous l'enlevèrent l'année d'après à l'occasion de la guerre qui se ralluma de nouveau. Monsieur de Goltze fut de toutes les expéditions de cette campagne , et y fut utile en toutes ; trouvant des ressources dans son intelligence pour la subsistance des troupes , là même où il paraissait que la famine devait suspendre les hostilités.

Nous venons enfin à la plus belle époque de sa vie , je veux dire la campagne de l'année 1745 , campagne où il eut occasion de déployer toute l'étendue de sa capacité. Au commencement de cette année , le roi lui communiqua le projet de sa campagne , qui était de rendre la guerre offensive

par le moyen d'une bataille , et de poursuivre les ennemis jusques dans leurs propres provinces. Ce qui rendait l'opération de monsieur de Goltze plus difficile , c'étoit l'incertitude du lieu par lequel l'ennemi ferait des efforts ; ce qui l'obligeait à prendre des arrangemens doubles, tant vers les frontières de la Moravie que vers celles de Bohême.

Tout le monde sait que les ennemis pénétrèrent en Silésie par la Bohême , et qu'à cette occasion se donna le 4 de juin la bataille de Friedberg. Monsieur de Goltze combattit à la droite , à la tête de sa brigade de cavalerie , et fit des merveilles pendant la bataille et pendant la poursuite. A peine fut-il descendu de cheval , que , prenant la plume à la main , il donnait cent ordres différens , pour arranger les convois qui devaient suivre l'armée.

Les Prussiens poussèrent les troupes de la reine jusqu'au-delà de Kœnigsgrætz. Le roi passa l'Elbe , et se campa au village de Clum , qui est encore un mille au-delà. Ainsi les Prussiens étaient à dix milles de leurs magasins , ayant derrière eux une chaîne de montagnes qui les en séparait , aucune rivière navigable pour s'en servir , et à l'entour de leur camp une contrée abandonnée de ses habitans , ce qui en faisait un désert. Monsieur de Goltze surmonta tous ces obstacles ; et quoique les subsistances se tirassent de la Silésie , personne ne s'aperçut de ces embarras , et l'armée vécut dans l'abondance.

En examinant le nombre prodigieux de détails qu'entraînait son emploi , on croirait qu'un seul homme ne pourrait y suffire. Mais monsieur de Goltze avait ce talent particulier à César ; il dictait,

comme ce grand homme , à quatre secrétaires à la fois , conservant toujours la tête fraîche , malgré le poids des occupations les plus compliquées et les plus difficiles.

A peine monsieur de Goltze devint-il commissaire général et droffart de Cotbus et de Peitz , qu'il en témoigna sa reconnaissance à son maître , de la façon la plus noble qu'un sujet le puisse faire envers son souverain , c'est-à-dire par des services plus importants encore que ceux qu'il avait rendus.

Des raisons politiques et militaires engagèrent le roi de se rapprocher des frontières de la Silésie. Son armée était affaiblie par trois gros détachemens, dont l'un avait joint le vieux prince d'Anhalt, au camp de Magdebourg ; le second , sous le général de Nassau , avait repris la forteresse de Cosel ; et le troisième , sous le général Dumoulin , occupait les gorges des montagnes qui mènent en Silésie et par où les convois arrivaient à l'armée. Les Autrichiens jugeant ces circonstances favorables , vinrent de nuit , et se rangèrent à la droite de l'armée du roi , sur une montagne qui ajoutait , à l'avantage du nombre qu'ils avaient , celui du terrain.

Monsieur de Goltze , qui campait à la droite , fut le premier qui avertit le roi de l'arrivée des ennemis. Aussi-tôt l'armée prit les armes , et se mit en devoir de les attaquer. Dix escadrons , qui composaient la première brigade que commandait monsieur de Goltze , et deux escadrons de la seconde , avec cinq bataillons de grenadiers , étaient à peine en bataille que monsieur de Goltze eut ordre de donner.

Il avait devant lui cinquante escadrons des troupes de la reine, rangés en trois lignes sur la croupe d'une montagne. Les attaquer, les enfoncer et les disperser, fut pour lui l'ouvrage d'un moment. Cette cavalerie, débandée et fugitive à travers des vallons, ne put jamais se rallier, et l'infanterie prussienne trouva toutes les facilités nécessaires pour emporter alors la batterie principale des Autrichiens. On était accoutumé d'exiger de monsieur de Goltze le double de ce qu'on demande aux autres : et comme si c'eût été trop peu de gagner une bataille en un jour, on le détacha, avec sa brigade, qui devenait inutile à la droite, vers la gauche, où il combattit une seconde fois avec le même succès que la première. Le roi lui-même rendit le témoignage à ce général, qu'il avait eu la plus grande part au gain de cette bataille, où la valeur suppléa au nombre ; et l'intelligence des officiers, aux dispositions que le temps n'avait pas permis de faire.

L'armée entra ensuite dans ses quartiers de cantonnement en Silésie. Mais un nouvel orage s'éleva bientôt. Les ennemis de la Prusse, vaincus tant de fois, n'en étaient pas moins animés à notre perte. Ils méditaient de faire une irruption dans le Brandebourg, en traversant la Saxe. Ce projet découvert demanda de nouvelles mesures pour s'y opposer. Monsieur de Goltze travailla aux arrangements des subsistances avec tout le zèle d'un bon patriote, et surpassa dans cette occasion tout ce qu'il avait fait d'utile en ce genre jusqu'alors.

L'expédition de la Lusace fut une marche continue, sans relâche, qui dura huit jours, pendant

lesquels l'armée fut abondamment pourvue. Il régla ensuite les contributions avec humanité et désintéressement, et revint après la paix de Dresde à Berlin, où il exerça ses talens à des vertus civiles, qui le rendaient aussi estimable qu'il l'était par les militaires.

Ce fut par ses soins que se perfectionnèrent les arrangemens de ces magasins qui préservent toutes les provinces de la domination prussienne du fléau de la famine, et des suites encore plus funestes qu'elle attire après elle. Ce fut à ses bonnes dispositions que l'économie de l'hôtel royal des invalides eut l'obligation de ses meilleurs réglemens. Ce fut à son industrie qu'on dut le projet nouveau pour les caissons, les fours et les bateaux du commissariat.

Monsieur de Goltze ne perdait jamais de vue le bien de l'Etat : il dressa des mémoires pour le défrichement des terres, pour saigner des marais, pour établir de nouveaux villages, pour proportionner des taxes et pour réformer différens abus, sur les observations qu'il avait faites en parcourant les provinces dans ses voyages ; plusieurs de ces mémoires devinrent d'une utilité réelle par leur exécution.

A la fin de 1746 il fut attaqué d'une espèce d'asthme, que les médecins, superficiels dans leurs conjectures, méprisèrent selon leur coutume. Au commencement de l'année 1747 son mal augmenta, et fut suivi d'un crachement de sang assez violent, par lequel on s'aperçut, mais trop tard, du mal qui le menaçait. Le roi l'avait admis dans sa plus grande familiarité. Il aimait sa conversation, qui était toujours pleine de choses, mêlées de connaissances agréables

et de connaissances solides ; passant des unes aux autres avec cette facilité qu'y apporte un esprit rempli d'aménité et formé par un long usage du monde. Sa majesté le vit souvent , et sur-tout pendant les derniers jours de sa vie , pendant lesquels il conserva une présence d'esprit et une fermeté admirable , dictant ses dernières volontés sans embarras , consolant ses parens et se préparant à la mort en philosophe qui foule aux pieds les préjugés du vulgaire , et dont la vie vertueuse et pure ne donnait lieu à aucune espèce de repentir.

Le samedi, 4 d'août, il se trouva plus mal le matin que d'ordinaire, et sentant que sa fin approchait, il eut la présence d'esprit d'ordonner à son valet de chambre de fermer la porte de l'appartement de son épouse, qui était enceinte : il lui prit en même temps un crachement de sang plus fort que ceux qu'il avait eus jusqu'alors, pendant lequel il expira.

Il avait épousé Charlotte Wilhelmine de Grebnitz , de laquelle il eut trois fils et trois filles , qu'il laissa en bas âge , sans compter un fils posthume dont sa femme accoucha peu de temps après sa mort. Monsieur de Goltze avait toutes les qualités d'un homme aimable et d'un homme utile. Son esprit était juste et pénétrant , sa mémoire vaste , et ses connaissances aussi étendues que celles d'un homme de condition puissent l'être. Il fuyait l'oisiveté , et aimait le travail avec passion. Son cœur était noble , toujours porté au bien : et son ame était si généreuse , qu'il secourut quantité de pauvres officiers dans leurs besoins. En un mot il était

honnête homme : louange trop peu estimée de nos jours, et qui cependant contient en elle plus que toutes les autres. Il avait dans ses mœurs cette simplicité qui a si souvent été la compagne des grands-hommes. Sa modestie fut poussée au point, qu'il ne voulut point être entermé avec cette pompe par laquelle la vanité des vivans croit encore triompher des injures de la mort. Le roi, pour honorer la mémoire d'un homme qui avait rendu tant de services à l'Etat, et à la perte duquel il était si sensible, ordonna, par une distinction particulière, à tous les officiers des gendarmes d'en porter le deuil.

Il est vrai de dire qu'il était de ces génies dont il ne faut que trois ou quatre pour illustrer tout un règne. Il vécut long-temps, parce que toute sa vie se passa en méditations et en actions. La mort l'empêcha de faire de plus grandes choses. On peut lui appliquer cette strophe si connue de Rousseau ;

*Et ne mesurons point au nombre des années
La trame des héros.*

É L O G E

D U

BARON DE KNOBELSDORF.

JEAN-GEORGE - WENCESLAS , baron DE KNOBELSDORF , naquit en 1697. Son père était seigneur du village de Costar , dans le duché de Croffen , et sa mère était baronne de Hauchwitz.

Dès l'âge de quinze ans il embrassa le métier des armes ; il fit la campagne de Poméranie et le siège de Stralsund , dans le régiment de Lottum , où il s'était engagé , se distinguant autant que le permettait la sphère étroite des grades subalternes de la guerre. Les fatigues d'une campagne rude , et d'un siège poussé jusqu'au commencement de l'hiver , altérèrent sa santé , et lui causèrent un crachement de sang ; il se roidit contre ces infirmités précoces , et s'obstina à servir malgré son tempérament délicat , jusqu'à l'année 1730 , qu'il quitta comme capitaine.

Le caractère du génie est de pousser fortement ceux qui en sont doués à s'abandonner au penchant irrésistible de la nature , qui leur enseigne à quoi ils sont propres ; de-là vient que tant d'habiles artistes se sont formés eux-mêmes , et se sont ouvert des routes nouvelles dans la carrière des arts. Cette puissante inclination se remarque sur-tout dans

ceux qui font nés poètes, ou peintres. Sans citer Ovide, qui fit des vers malgré la défense de son père, sans citer le Tasse qui fut dans le même cas, et sans faire mention du Corrège qui se trouva peintre en voyant les tableaux de Raphaël, nous trouvons dans monsieur de Knobelsdorf un pareil exemple. Il était né peintre et grand architecte ; la nature en avait fait les frais, et il ne restait qu'à l'art d'y mettre la dernière main.

Pendant que monsieur de Knobelsdorf était au service, il employait son loisir à dessiner d'après la bosse. Il peignait déjà des paysages dans le goût de Claude-Lorrain, sans connaître un maître avec lequel il avait une si grande ressemblance. Dès qu'il eut quitté le service, il se livra à ses goûts sans retenue, il lia amitié avec le célèbre Pesne, et il n'eut point honte de lui confier l'éducation de ses talens. Sous cet habile maître il étudia sur tout ce coloris séduisant qui par une douce illusion empiète sur les droits de la nature, en animant la toile muette. Il ne négligea aucun genre, depuis l'histoire jusqu'aux fleurs, depuis l'huile jusqu'au pastel. La peinture le conduisit par la main à l'architecture ; et ne considérant cette connaissance dans le commencement que pour l'emploi qu'il en pouvait faire dans les tableaux, il se trouva que ce qu'il ne regardait que comme un accessoire, fut son talent principal.

La retraite, dans laquelle il vivait, ne le cacha pas au roi, alors prince royal : ce prince l'appela à son service, et monsieur de Knobelsdorf pour premier essai orna le château de Rheinsberg, et le mit, ainsi que les jardins, dans l'état où on le voit

à présent. Monsieur de Knobelsdorf embellissait l'architecture par un goût pittoresque, qui ajoutait des grâces aux ornemens ordinaires; il aimait la noble simplicité des Grecs, et un sentiment fin lui faisait rejeter tous les ornemens qui n'étaient pas à leur place. Son avidité de connaissances lui fit désirer de voir l'Italie, afin d'étudier jusque dans ses ruines les règles de son art. Il fit ce voyage l'année 1738. Il admira le coloris de l'école vénitienne, le dessein de l'école romaine; il vit tous les tableaux des grands-mâîtres: mais de tous les peintres d'Italie il ne trouva que Solimène digne de ceux qui sous les Léon X avaient illustré leur patrie. Il trouvait plus de majesté dans l'architecture ancienne que dans celle des modernes; il admirait la fastueuse basilique de St Pierre, sans cependant s'aveugler sur ses défauts, remarquant que les différens architectes qui y ont travaillé, se sont écartés à tort du premier dessein qu'en a fait Michel-Ange. Monsieur de Knobelsdorf revint ainsi à Berlin, enrichi des trésors de l'Italie, affermi dans ses principes d'architecture, et confirmé par son expérience dans les préjugés favorables qu'il avait pour le coloris de monsieur Pefne. A son retour il fit le portrait du feu roi, du prince royal, et beaucoup d'autres qui auraient fait la réputation d'un homme qui n'aurait été que peintre.

En 1740, après la mort de Frédéric-Guillaume, le roi lui confia la surintendance des bâtimens et jardins. Monsieur de Knobelsdorf s'appliqua d'abord à orner le parc de Berlin; il en fit un endroit délicieux par la variété des allées, des palissades, des

salons, et par le mélange agréable que produisent à la vue les nuances des feuilles de tant d'arbres différens : il embellit le parc par des statues et par la conduite de quelques ruisseaux ; de sorte qu'il fournit aux habitans de cette capitale une promenade commode et ornée, où les raffinemens de l'art ne se présentent que sous les attraits champêtres de la nature.

Monsieur de Knobelsdorf, non content d'avoir vu en Italie ce que les arts y furent autrefois, voulut les considérer dans un pays où ils fleurissent actuellement ; il obtint la permission de faire le voyage de France. Il ne s'écarta pas de son objet pendant le temps qu'il y fut. Trop attaché aux beaux-arts pour se répandre dans le grand monde, et trop ardent à s'instruire pour sortir de la société des artistes, il ne vit que des ateliers, des galeries de tableaux, des églises, et de l'architecture. Il n'est pas hors de notre sujet de rapporter ici le jugement qu'il portait des peintres de l'école française. Il approuvait la poésie qui règne dans la composition des tableaux de le Brun, le dessein hardi du Poussin, le coloris de Blanchard et des Boulognes, la ressemblance et le fini des draperies de Rigaut, le clair obscur de Raoux, la naïveté et la vérité de Chardin, et il faisait beaucoup de cas des tableaux de Charles Vanloo et des instructions de de Troies. Il trouvait cependant le talent des Français pour la sculpture supérieur à celui qu'ils ont pour la peinture, l'art étant poussé à sa perfection par les Bouchardon, les Adam, les Pigal etc. De tous les bâtimens de France deux seuls lui paraissaient d'une

architecture classique, favoir la façade du Louvre par Perrault, et celle de Versailles qui donne sur le jardin. Il donnait la préférence aux Italiens pour l'architecture extérieure, et aux Français pour la distribution, la commodité, et les ornemens des appartemens. En quittant la France il passa par la Flandre, où, comme on s'en doute bien, les ouvrages de Van-Dick, des Rubens, et des Wouwermens, ne lui échappèrent pas.

Arrivé à Berlin, le roi le chargea de la construction de la maison d'opéra, un des édifices les plus beaux et les plus réguliers qui ornent cette capitale. La façade en est imitée, et non pas copiée, d'après celle du Panthéon; et dans l'intérieur le rapport heureux des proportions rend ce vase sonore, quelle que soit son immensité. Monsieur de Knobelsdorf fut occupé ensuite à bâtir la nouvelle aile du palais de Charlottenbourg, dont les amateurs approuvent la beauté du vestibule et de l'escalier, la noblesse du salon, et l'élégance de la galerie. Il eut occasion d'exercer ses talens à la décoration du péristyle nouveau du château de Potsdam, à l'escalier de marbre, et au salon où est représentée l'apothéose du grand électeur. Le salon de Sans-Souci, qui imite l'intérieur du Panthéon, fut exécuté d'après ses desseins, de même que la grotte et la colonnade de marbre qui se trouvent dans les jardins de ce palais. Outre les édifices dont je viens de parler, une infinité de maisons particulières, tant à Berlin, qu'à Potsdam, entre autres le château de Dëssau, ont été bâties d'après les desseins qu'il en a donnés.

Un homme qui possédait tant de talens, fut révéndiqué par l'académie royale des sciences à son renouvellement ; et monsieur de Knobelsdorf en devint membre honoraire. Qu'on ne s'étonne pas de voir un peintre, grand architecte, placé entre des astronomes, des géomètres, des physiciens, et des poètes. Les arts et les sciences sont des jumeaux, qui ont le génie pour père commun, ils tiennent les uns aux autres par des liens naturels et inséparables : la peinture exige une connaissance parfaite de la mythologie et de l'histoire, elle conduit à l'étude de l'anatomie pour tout ce qui a rapport au jeu des ressorts qui font mouvoir le corps humain, afin que dans l'attitude des figures la contraction des muscles opère des effets véritables, et ne représente, ni enfoncemens, ni élévations dans les membres, que ceux qui doivent y être. Le paysage veut une connaissance de l'optique et de la perspective, qui jointe à l'architecture exige l'étude de la géométrie, des forces mouvantes et de la mécanique. La peinture tient sur-tout à la poésie ; le même feu d'imagination qui sert le poète, doit se trouver dans le peintre. Toutes ces parties entrent dans la composition d'un bon peintre : et c'est peut-être un des grands avantages de notre siècle éclairé que d'avoir rendu les sciences plus communes en les rendant plus nécessaires.

Tant de connaissances que monsieur de Knobelsdorf possédait, le rendaient un sujet véritablement académique, et lui auraient fait plus d'honneur, si la mort ne nous l'avait enlevé dans un âge où ses talens étaient dans toute leur maturité. Il avait été sujet à des accès de goutte : soit qu'il traitât son mal avec

trop d'indifférence, soit que sa santé se dérangerât d'elle-même, il se plaignit d'obstructions, et son mal dégénéra enfin en hydropisie. Les médecins l'envoyèrent aux eaux de Spa, croyant s'en défaire; mais il sentit que ce remède n'était pas propre à son mal, il regagna Berlin avec peine, où il mourut le 15 de septembre 1753, âgé de 56 ans.

Monsieur de Knobelsdorf avait un caractère de candeur et de probité qui le fit estimer généralement; il aimait la vérité et se persuadait qu'elle n'offensait personne; il regardait la complaisance comme une gêne, et fuyait tout ce qui paraissait contraindre sa liberté; il fallait le connaître particulièrement pour sentir tout son mérite. Il favorisa les talens, il aima les artistes, et se faisait plutôt rechercher qu'il ne se produisait. Il faut sur-tout dire à son éloge, qu'il ne confondit jamais l'émulation avec l'envie; sentimens si différens en effet, et qu'on ne saurait assez recommander aux savans et aux artistes de distinguer pour leur honneur, pour leur repos, et pour le bien de la société.

ÉLOGE

DE LA METTRIE.

JULIEN-OFFRAY DE LA METTRIE naquit à Saint-Malo, le 25 décembre 1709, de Julien-Offray de la Mettrie et de Marie Gaudron, qui vivaient d'un commerce assez considérable pour procurer une bonne éducation à leur fils. Ils l'envoyèrent au collège de Coutance pour faire ses humanités, d'où il passa à Paris dans le collège du Plessis; il fit sa rhétorique à Caen, et comme il avait beaucoup de génie et d'imagination, il remporta tous les prix de l'éloquence; il était né orateur; il aimait passionnément la poésie et les belles lettres; mais son père, qui crut qu'il y avait plus à gagner pour un ecclésiastique que pour un poète, le destina à l'église; il l'envoya l'année suivante au collège du Plessis, où il fit sa logique sous Mr. Cordier, qui était plus janséniste que logicien.

C'est le caractère d'une ardente imagination de saisir avec force les objets qu'on lui présente, comme c'est le caractère de la jeunesse d'être prévenue des premières opinions qu'on lui inculque; tout autre disciple aurait adopté les sentimens de son maître; ce n'en fut pas assez pour le jeune la Mettrie; il devint janséniste, et composa un ouvrage qui eut vogue dans le parti.

En 1725 il étudia la physique au collège d'Harcourt, et y fit de grands progrès. De retour en sa patrie, le sieur Hunault, médecin de Saint-Malo,

lui

lui conseilla d'embrasser cette profession : on persuada le père ; on l'assura que les remèdes d'un médecin médiocre rapporteraient plus que les absolutions d'un bon prêtre. D'abord le jeune la Mettrie s'appliqua à l'anatomie ; il disséqua pendant deux hivers ; après quoi il prit en 1725, à Rheims, le bonnet de docteur, et y fut reçu médecin.

En 1733 il fut étudiant à Leyde sous le fameux Boerhaave. Le maître était digne de l'écuyer, et l'écuyer se rendit bientôt digne du maître. M. la Mettrie appliqua toute la sagacité de son esprit à la connaissance et à la cure des infirmités humaines ; et il devint grand médecin dès qu'il voulut l'être. En 1734 il traduisit, dans ses momens de loisir, le traité de feu M. Boerhaave, son Aphrodisiacus, et y joignit une dissertation sur les maladies vénériennes, dont lui-même était l'auteur. Les vieux médecins s'élevèrent en France contre un écuyer qui leur faisait l'affront d'en savoir autant qu'eux. Un des plus célèbres médecins de Paris lui fit l'honneur de critiquer son ouvrage (marque certaine qu'il était bon). La Mettrie répliqua ; et, pour confondre d'autant plus son adversaire, en 1736 il composa un traité du *Vertige*, estimé de tous les médecins impartiaux.

Par un malheureux effet de l'imperfection humaine, une certaine basse jalousie est devenue un des attributs des gens de lettres ; elle irrite l'esprit de ceux qui sont en possession des réputations contre les progrès des génies naissans ; cette rouille s'attache aux talens sans les détruire, mais elle leur nuit quelquefois. M. la Mettrie, qui avançait à pas de géant

dans la carrière des sciences, souffrit de cette jalousie, et sa vivacité l'y rendit trop sensible.

Il traduisit à Saint Malo les Aphorismes de Boerhaave , la Matière médicale , les Procédés chimiques , la Théorie chimique , et les Institutions du même auteur. Il publia presque en même temps un abrégé de Sydenham. Le jeune médecin avait appris par une expérience prématurée , que pour vivre tranquille il vaut mieux traduire que composer ; mais c'est le caractère du génie de s'échapper à la réflexion. Fort de ses propres forces , si je puis m'exprimer ainsi , et rempli des recherches de la nature qu'il faisait avec une dextérité infinie , il voulut communiquer au public les découvertes utiles qu'il avait faites. Il donna son *Traité sur la petite Vérole* , sa *Médecine pratique* , et six volumes de *Commentaires sur la Physiologie de Boerhaave* ; tous ces ouvrages parurent à Paris , quoique l'auteur les eût composés à Saint Malo. Il joignait à la théorie de son art une pratique toujours heureuse ; ce qui n'est pas un petit éloge pour un médecin.

En 1742 M. la Mettrie vint à Paris , attiré par la mort de M. Hunault , son ancien maître ; les sieurs Morand et Sidobre le placèrent auprès du duc de Grammont , et peu de jours après , ce seigneur lui obtint le brevet de médecin des gardes ; il accompagna ce duc à la guerre , et fut avec lui à la bataille de Dettingue , au siège de Fribourg , et à la bataille de Fontenoi , où il perdit son protecteur , qui y fut tué d'un coup de canon.

M. la Mettrie ressentit d'autant plus vivement cette perte , que ce fut en même temps l'écueil de

sa fortune. Voici ce qui y donna lieu. Pendant la campagne de Fribourg M. la Mettrie fut attaqué d'une fièvre chaude : une maladie est pour un philosophe une école de physique ; il crut s'apercevoir que la faculté de penser n'était qu'une suite de l'organisation de la machine , et que le dérangement des ressorts influait considérablement sur cette partie de nous-mêmes que les métaphysiciens appellent l'ame. Rempli de ces idées pendant sa convalescence , il porta hardiment le flambeau de l'expérience dans les ténèbres de la métaphysique ; il tenta d'expliquer , à l'aide de l'anatomie , la texture déliée de l'entendement ; et il ne trouva que de la mécanique où d'autres avaient supposé une essence supérieure à la matière. Il fit imprimer ses conjectures philosophiques sous le titre d'*Histoire naturelle de l'ame*. L'aumônier du régiment sonna le tocsin contre lui ; et d'abord tous les dévots crièrent.

Le vulgaire des ecclésiastiques est comme don Quichotte , qui trouvait des aventures merveilleuses dans des événemens ordinaires ; ou comme ce fameux militaire , qui trop rempli de son système , trouvait des colonnes dans tous les livres qu'il lisait. La plupart des prêtres examinent tous les ouvrages de littérature comme si c'étaient des traités de théologie ; remplis de ce seul objet , ils voient des hérésies par-tout ; de-là viennent tant de faux jugemens , et tant d'accusations formées , pour la plupart , mal à propos contre les auteurs. Un livre de physique doit être lu avec l'esprit d'un physicien ; la nature , la vérité est son juge ; c'est elle qui doit l'absoudre ou le condamner : un livre d'astronomie

veut être lu dans un même sens. Si un pauvre médecin prouve qu'un coup de bâton fortement appliqué sur le crâne dérange l'esprit, ou bien qu'à un certain degré de chaleur la raison s'égare, il faut lui prouver le contraire, ou se taire. Si un astronome habile démontre, malgré Jofué, que la terre et tous les globes célestes tournent autour du soleil, il faut ou mieux calculer que lui, ou souffrir que la terre tourne.

Mais les théologiens, qui par leurs appréhensions continuelles pourraient faire croire aux faibles que leur cause est mauvaise, ne s'embarrassent pas de si peu de chose. Ils s'obstinèrent à trouver des semences d'hérésie dans un ouvrage qui traitait de physique: l'auteur essuya une persécution affreuse, et les prêtres soutinrent qu'un médecin, accusé d'hérésie, ne pouvait pas guérir les gardes françaises.

A la haine des dévots se joignit celle de ses rivaux de gloire; celle-ci se ralluma sur un ouvrage de monsieur la Mettrie, intitulé, *la Politique des Médecins*. Un homme plein d'artifice et dévoré d'ambition, aspirait à la place vacante de premier médecin du roi de France; il crut, pour y parvenir, qu'il lui suffisait d'accabler de ridicule ceux de ses confrères qui pouvaient prétendre à cette charge. Il fit un libelle contre eux; et abusant de la facile amitié de monsieur la Mettrie, il le séduisit à lui prêter la volubilité de sa plume, et la fécondité de son imagination: il n'en fallut pas davantage pour achever de perdre un homme peu connu, contre lequel étaient toutes les apparences, et qui n'avait de protection que son mérite.

Monsieur la Mettrie , pour avoir été trop sincère comme philosophe , et trop officieux comme ami , fut obligé de renoncer à sa patrie. Le duc de Duras et le vicomte du Chaila lui conseillèrent de se soustraire à la haine des prêtres et à la vengeance des médecins. Il quitta donc en 1746 les hôpitaux de l'armée , où Monsieur de Séchelles l'avait placé , et vint philosopher tranquillement à Leyde. Il y composa sa *Pénélope* , ouvrage polémique contre les médecins , où , à l'exemple de Démocrite , il plaisantait sur la vanité de sa profession : ce qu'il y eut de singulier , c'est que les médecins , dont la charlatanerie y est peinte au vrai , ne purent s'empêcher d'en rire eux-mêmes en le lisant ; ce qui marque bien qu'il se trouvait dans l'ouvrage plus de gaieté que de malice.

Monsieur la Mettrie ayant perdu de vue ses hôpitaux et ses malades , s'adonna entièrement à la philosophie spéculative ; il fit son *Homme machine* , ou plutôt il jeta sur le papier quelques pensées fortes sur le matérialisme , qu'il s'était sans doute proposé de rédiger. Cet ouvrage , qui devait déplaire à des gens qui par état sont ennemis déclarés des progrès de la raison humaine , révolta tous les prêtres de Leyde contre l'auteur : calvinistes , catholiques et luthériens oublièrent en ce moment que la consubstantiation , le libre arbitre , la messe des morts , et l'infaillibilité du pape les divisaient ; ils se réunirent tous pour persécuter un philosophe qui avait de plus le malheur d'être français , dans un temps où cette monarchie faisait une guerre heureuse à leurs Hautes Puissances.

Le titre de philosophe et de malheureux fut suffisant pour procurer à monsieur la Mettrie un asile en Prusse, avec une pension du roi. Il se rendit à Berlin au mois de février de l'année 1748 ; il y fut reçu membre de l'académie royale des sciences. La médecine le revendiqua à la métaphysique, et il fit un traité de la *Dysſenterie*, et un autre de l'*Asthme*, les meilleurs qui ayent été écrits sur ces cruelles maladies. Il ébaucha différens ouvrages sur des matières de philosophie abstraite qu'il s'était proposé d'examiner ; et par une suite des fatalités qu'il avait éprouvées, ces ouvrages lui furent dérobés ; mais il en demanda la suppression aussi-tôt qu'ils parurent.

Monsieur la Mettrie mourut dans la maison de Milord Tirconnel, ministre plénipotentiaire de France, auquel il avait rendu la vie. Il semble que la maladie, connaissant à qui elle avait à faire, ait eu l'adresse de l'attaquer d'abord au cerveau, pour le terrasser plus sûrement : il prit une fièvre chaude avec un délire violent : le malade fut obligé d'avoir recours à la science de ses collègues, et il n'y trouva pas la ressource qu'il avait si souvent, et pour lui et pour le public, trouvée dans la sienne propre.

Il mourut le 11 de novembre 1751, âgé de 43 ans. Il avait épousé Louise-Charlotte Dréauno, dont il ne laissa qu'une fille âgée de cinq ans et quelques mois.

Monsieur la Mettrie était né avec un fond de gaieté naturelle intarissable ; il avait l'esprit vif, et l'imagination si féconde, qu'elle faisait croître

des fleurs dans le terrain aride de la médecine. La Nature l'avait fait orateur et philosophe ; mais un présent plus précieux encore qu'il reçut d'elle , fut une ame pure et un cœur ferviable. Tous ceux auxquels les pieuses injures des théologiens n'en imposent pas , regrettent en monsieur la Mettrie un honnête homme et un savant médecin.

É L O G E

DU GÉNÉRAL DE STILL.

CHRISTOFLE-LOUIS DE STILL naquit à Berlin l'an 1696, d'Ulric de Still, lieutenant-général des armées du roi, commandant de la ville de Magdebourg, et de Marie de Cosel. Il fit ses humanités au collège de Helmstedt, et acheva de se perfectionner dans ses études à l'université de Halle. L'amour des lettres n'altéra pas en lui le désir de la gloire : en 1715, lorsque la guerre survint avec la Suède, monsieur de Still voulut servir sa patrie ; il fit le siège de Stralsund, et de l'infanterie il passa dans la cavalerie, pour laquelle sa vivacité semblait le destiner. Il ne se contentait pas d'avoir une charge, il voulait être digne de la remplir. La longue paix depuis l'année 1717 jusqu'à 1733 n'avait fourni aux militaires aucune occasion d'acquérir l'expérience de leur art. Tous étaient réduits à la simple théorie, qui en comparaison de l'expérience ne doit se regarder que comme l'ombre à l'égard de l'objet réel. A la mort d'Auguste premier, roi de Pologne, monsieur de Still ne laissa point échapper l'occasion qui se présenta à lui ; il assista au fameux siège de Danzig qui se fit sous la direction du maréchal Munnich, et il eut la satisfaction de faire sous le prince Eugène la dernière campagne où ce prince commanda sur le Rhin. Après la mort du feu roi, le roi d'à présent le

nomma gouverneur de son frère, le prince Henri. Monsieur de Still était d'autant plus digne de cet emploi, qu'il réunissait les qualités du cœur aux talens de l'esprit et aux vertus militaires. Au renouvellement de l'académie, monsieur de Still en fut élu curateur. Il est honteux de le dire, mais il n'en est pas moins vrai, qu'on trouve rarement parmi les personnes de naissance des esprits aussi éclairés que le sien, et un mérite aussi digne de l'académie que l'avait monsieur de Still. Il n'était point étranger aux différentes sciences que notre académie réunit en corps ; il aurait même été capable de nous enrichir de ses travaux littéraires, si ses différentes fonctions ne lui en avaient dérobé le temps. Son penchant le portait aux belles-lettres ; il préférait aux sciences austères les grâces de l'éloquence, non pas cette profusion de mots qui n'opère qu'une espèce de bourdonnement agréable aux oreilles ; mais la force des pensées qui par des expressions majestueuses forcent l'auditeur à les entendre, persuade, et entraîne les suffrages.

Il regardait les anciens comme nos maîtres, et leur donnait sur-tout la préférence sur les modernes par l'étude plus profonde de leur art qu'ils avaient faite. Nous lui avons souvent entendu dire, qu'autrefois un homme pouvait devenir habile, parce qu'il ne consacrait ses talens qu'à l'art qu'il embrassait ; mais que le goût de notre siècle pour l'universalité des sciences ne pouvait produire que des hommes superficiels en tout genre ; et il regardait ce goût comme la cause de la décadence des lettres : il ne croyait pas que Virgile dût commenter Euclide, ni Platon faire des vaudevilles ; la vie d'un homme ne suffisant pas

pour approfondir une science. La guerre tira bientôt monsieur de Still de l'asile des Muses; il suivit le roi en Moravie l'année 1742. Il reçut en 1743 le régiment de cavalerie du prince Eugène d'Anhalt, et fut de la promotion des majors-généraux.

La seconde guerre de 1745 lui fournit des occasions pour déployer ses vertus militaires; il battit avec sa brigade le général Nadaſti dans une affaire d'avant-garde auprès de Landshut, et le poursuivit jusqu'en Bohême. Peu de temps après il fut blessé à la bataille de Friedberg: il est superflu de dire qu'il y acquit de la gloire. Les exploits que fit la cavalerie prussienne en ce jour-là sont trop connus pour les rappeler ici. Après l'expédition de Saxe, monsieur de Still revint avec le roi à Berlin, où il trouva monsieur de Maupertuis, devenu depuis peu président de l'académie; il participa à la joie que tout notre corps ressentit d'avoir à la tête un savant aussi illustre. Les sciences et les arts se tiennent tous comme par la main: la méthode qui conduit un géomètre dans les profondeurs de la nature, ou qui guide un philosophe dans les ténèbres de la métaphysique, est la même pour tous les arts. Monsieur de Still, qui avec le goût des sciences s'était acquis cette méthode, voulut l'appliquer à un métier qu'il faisait avec succès, et qui dans la guerre l'avait couvert de gloire; il composa un ouvrage sur l'origine et les progrès de la cavalerie: ce que nous en avons vu est plein de recherches curieuses et de détails remplis d'érudition. Il l'avait poussé jusqu'à l'an 1750, et la mort l'empêcha d'achever ce que ses recherches auraient eu de plus intéressant

à nous apprendre. Le manuscrit est entre les mains de sa famille : ce serait une perte pour le public s'il était frustré de cet héritage.

Depuis l'année 1750 monsieur de Still se sentit attaqué d'un asthme, qui allant toujours en empirant, causa enfin sa mort le 19 d'octobre 1752. Il avait épousé Charlotte de Hus, fille du président de la régence de Magdebourg ; il laissa deux fils, qui sont officiers, et quatre filles, dont deux sont en bas âge. Il avait le cœur serviable, plein de candeur et de désintéressement ; sa sagesse était gaie, et sa joie était sage. Les talens de son esprit ne servaient qu'à relever les qualités de son cœur ; né pour les arts comme pour la guerre, pour la cour comme pour la retraite, il était de ce petit nombre de gens qui ne devraient jamais mourir ; mais comme la vertu ne se déroche pas aux atteintes de la mort, il a su survivre à lui-même en laissant un nom cher aux arts, et estimé des honnêtes gens.

É L O G E

D U

P R I N C E H E N R I

DE PRUSSE. (*)

M E S S I E U R S ,

SI l'affliction est permise à un homme raisonnable , c'est , sans doute , quand il partage avec sa patrie et un peuple nombreux la douleur d'une perte irréparable. Bien loin que l'objet de la philosophie soit d'étouffer la nature en nous , elle se borne à régler et à modérer les écarts des passions : en munissant le cœur du sage d'assez de fermeté pour soutenir l'infortune avec grandeur d'ame , elle le blâmerait si dans un engourdissement stupide il voyait d'un œil insensible les pertes et les désastres de ses concitoyens. Me serait-il donc permis de demeurer seul insensible au funeste événement qui trouble la sérénité de vos jours , à la vue du spectacle lugubre qui vient de vous frapper , à ce triomphe de la mort qui s'élève des trophées de nos dépouilles , et qui s'applaudit de s'être immolé nos plus illustres têtes ? Non , Messieurs , mon silence serait criminel : il me doit être permis de mêler ma voix à celle de tant de citoyens vertueux , qui

(*) Lu dans l'assemblée extraordinaire de l'académie royale des sciences le 30 décembre 1767.

déplorent la destinée d'un jeune prince que les Dieux n'ont fait que montrer à la terre. De quel côté que je tourne mes regards, je n'aperçois que des fronts abattus, des visages sombres, l'empreinte de la douleur, des ruisseaux de larmes qui coulent des yeux; je n'entends que des soupirs et des regrets étouffés par des sanglots. Ceci me rappelle la famille royale éplorée, redemandant, mais hélas! en vain, le prince aimable qu'elle a perdu pour toujours.

La haute naissance qui approchait le prince Henri si près du trône, ne fut pas la cause d'une douleur si universelle: la grandeur, l'illustration, la puissance n'inspirent que la crainte, une soumission forcée, et des respects aussi vains que l'idole qui les reçoit: l'idole tombe-t-elle? la considération finit, et la malignité la brise. Non, Messieurs, ce n'était pas l'ouvrage de la fortune qu'on estimait dans le prince Henri, mais l'ouvrage de la nature, mais les talens de l'esprit, mais les qualités du cœur, mais le mérite de l'homme même. S'il n'avait eu qu'une ame vulgaire, peut-être par bienfaisance lui eût-on prodigué de froids regrets, démentis par l'indifférence publique; des éloges peînés, entendus avec ennui; de frivoles démonstrations de sensibilité, qui n'auraient pas abusé les plus stupides: et son nom aurait été condamné à un éternel oubli.

Hélas, que nous sommes éloignés de nous trouver dans ce cas! N'eût-il été qu'un particulier, le prince Henri aurait gagné les cœurs de tous ceux qui l'auraient approché. En effet, qui pouvait se refuser à son air affable, à son abord facile, à ce caractère

de douceur qui ne le quittait jamais , à ce cœur tendre et compatissant , à ce génie plein de noblesse et d'élévation , à cette maturité de raison dans l'âge des égaremens , à cet amour des sciences et de la vertu dans cette vive jeunesse où la plupart des hommes n'ont qu'un instinct de plaisir et de folie , enfin à cet assemblage admirable de talens et de vertus qui se rencontrent si rarement chez des particuliers , plus rarement encore parmi les personnes d'une haute naissance , parce que leur nombre est moins considérable ?

Se trouverait-il dans cette assemblée quelque esprit assez méchant , assez satirique , censeur assez dur , assez impitoyable , qui osant tourner en dérision le sujet respectable de notre juste douleur , trouvât à redire que nous *entreprenions aujourd'hui l'éloge d'un enfant qui a passé avec rapidité , et qui n'a laissé aucune trace de son existence ? non , Messieurs , j'ai une trop haute idée du caractère de cette nation , pour soupçonner qu'on y trouve des hommes féroces par insensibilité , et inhumains par esprit de contradiction : on peut ignorer nos pertes , mais on ne peut les connaître qu'avec attendrissement. S'il se trouvait ailleurs de ces censeurs dédaigneux , que ne pourrions-nous pas leur répondre ?

Se figurent-ils que tout un peuple se trompe , quand à la mort d'un jeune prince il donne les marques de la plus profonde douleur ? croient-ils qu'on gagne la faveur du public , et qu'on peut le mettre dans une espèce d'enthousiasme sans mérite ? pensent ils que le genre-humain , si peu

disposé à donner son suffrage, l'accorde légèrement, s'il n'y est forcé par la vertu ? Qu'ils conviennent donc que cet enfant, qui n'a laissé aucune trace de son existence, méritait nos regrets, tant par ce que nous espérions de lui, que par le peu de princes qu'il nous restait à perdre. Justifions les larmes de la famille royale, les regrets des véritables citoyens attachés au gouvernement, et la consternation publique à la nouvelle d'une perte aussi importante.

Qu'est-ce qui fait, Messieurs, la force des Etats ? font-ce des limites étendues, auxquelles il faut des défenseurs ? font-ce des richesses accumulées par le commerce et l'industrie, qui ne deviennent utiles que par leur bon emploi ? font-ce des peuples nombreux, qui se détruiraient eux-mêmes s'ils manquaient de conducteurs ? non, Messieurs, ces objets sont des matériaux bruts, qui n'acquièrent de prix et de considération qu'autant que la sagesse et l'habileté savent les mettre en œuvre. La force des Etats consiste dans les grands-hommes que la nature y fait naître à propos. Parcourez les annales du monde, vous verrez que le temps d'élévation et de splendeur des empires ont été ceux où des génies sublimes, des âmes vertueuses, des hommes doués d'un mérite éminent y ont brillé, en soutenant le poids du gouvernement par leurs efforts généreux. C'est ce sentiment confus qui rend le public sensible à la mort des hommes d'une naissance illustre, parce qu'il attendait d'eux des services importants. Comme on regrette plus la perte d'une tendre plante, qui est près de produire, et qu'un

hiver rigoureux emporte, que celle d'un arbre antique dont la sève tarie a desséché les rameaux ; de même, Messieurs, le public est plus sensible aux espérances qu'on lui enlève, lorsqu'il touche au moment d'en jouir, qu'à la perte de ceux dont la caducité ne lui fait plus attendre les mêmes services qu'ils lui rendirent dans leur jeunesse.

Sur qui pouvions-nous jamais fonder de plus solides espérances, que sur un prince dont les moindres actions nous découvriraient le caractère admirable, et nous annonçaient de quoi il serait capable un jour ? Hélas ! nous voyions le germe des talens et des vertus s'accroître et prospérer dans un champ qui nous promettait de riches moissons.

Les personnes les plus éclairées, ceux qui ont le plus l'usage du monde, et qui en même temps ont le plus fouillé dans le cœur de l'homme, savent déchiffrer dans le fond du caractère les actions qu'on peut en attendre ; que ne trouvaient-ils pas dans le caractère de ce jeune prince ! une ame où la vertu était empreinte, un cœur plein de sentimens nobles, un esprit avide de s'instruire, un génie de la plus grande élévation, une raison mâle et prématurée. Voulez-vous des exemples de ce que la raison pouvait sur lui dans un âge aussi tendre ? Rappelez-vous, Messieurs, ces jours de troubles, marqués par tant de calamités, où l'Europe, dans une espèce de délire, s'était conjurée pour bouleverser cette monarchie ; où nous ne pouvions compter le nombre de nos ennemis, et où il était difficile de discerner nos ennemis à des marques certaines. Dans ce temps le prince de Prusse

quitta

quitta Magdebourg , dont les boulevards servaient de dernier asile à la maison royale , pour accompagner le roi dans la campagne de 1762. Le prince Henri , qui brûlait d'entrer dans la carrière où le prince son frère allait s'engager , conçut que non-seulement sa jeunesse l'écartait des fatigues de la guerre , mais qu'encore le roi son oncle ne pouvait , sans inconsidération , exposer à la fois , à des dangers évidens , toutes les espérances de l'Etat. Ces réflexions tournèrent toute son application à l'étude : il disait qu'il rendrait utiles tous les momens de son loisir qu'il ne pouvait consacrer à la gloire. Ses progrès répondirent à ses résolutions. Il ne traitait point l'étude comme cette jeunesse frivole et corrompue , qui par la crainte des maîtres se hâte de remplir un devoir qui lui répugne , pour se livrer ensuite à l'oisiveté , ou bien à la licence et à la dépravation dont les exemples ne lui frayent que trop communément les chemins.

Notre prince , plus éclairé , savait que lui-même , ainsi que tous les hommes , n'avait reçu en naissant que la capacité de s'instruire , qu'il fallait qu'il apprît ce qu'il ignorait , et remplit sa mémoire (ce magasin précieux) de connaissances dont il pourrait faire usage dans le cours de sa vie. Il était persuadé que les lumières acquises par l'étude rendent l'expérience prématurée , et qu'une théorie bien digérée conduit à une pratique facile. Voulez-vous savoir quel vaste champ de connaissances il avait embrassé ? Depuis l'histoire ancienne jus-

qu'à la moderne, il avait tout lu : il s'était sur-tout appliqué à s'imprimer dans la mémoire les caractères des grands-hommes, les événemens principaux et frappans, et ce qui a le plus contribué à l'élevation ou bien à la decadence des empires ; ce choix exquis et précieux, il se l'était rendu familier.

Point d'ouvrage militaire qui jouit de quelque réputation, qu'il n'ait étudié, et sur lequel il n'ait consulté le sentiment des personnes expérimentées. Voulez-vous des témoignages encore moins équivoques de l'ardeur qu'il témoignait de s'instruire à fond des choses ? Apprenez donc, Messieurs, qu'ayant parcouru les systèmes différens de fortification, et ne se sentant pas aussi avancé dans cette partie qu'il l'aurait désiré, durant six mois il prit des leçons du colonel Ricaut, sans y avoir été incité par personne, et à l'insçu de ses parens même. O jeune homme ! quel exemple que le vôtre pour la jeunesse lâche et inappliquée qu'il faut contraindre à s'instruire ? et que ne devait-on pas se promettre de vos heureuses dispositions ? Voulez-vous des marques frappantes de la solidité de son esprit ? Publiions hardiment la vérité : osons dire devant cet auditoire illustre, ce qui doit être au moins connu d'une partie de ceux qui le composent. Agé de dix-huit ans, le prince savait rendre compte des systèmes de Descartes, de Leibnitz, de Mallebranche, et de Locke : non-seulement sa mémoire avait retenu toutes ces matières abstraites, mais son jugement les avait toutes épurées. Il était étonné de trouver dans les recherches de ces grands-hommes

moins de vérités que de suppositions ingénieuses; et il était parvenu à penser, comme Aristote, que le doute est le commencement de la sagesse.

Un jugement droit, qui le conduisait dans toutes ses démarches, l'avait borné dans l'étude de la géométrie aux élémens d'Euclide; il disait qu'il abandonnait la géométrie transcendante à des génies désœuvrés qui pouvaient la cultiver par luxe d'esprit. Sera-t-il croyable pour la postérité que ce prince aimable, ayant à peine passé le seuil du sanctuaire des sciences, ait dû faire rougir tant de savans blanchis sous le harnois, qui, remplissant leur mémoire, n'ont jamais éclairé leur raison?

Un bon esprit apporte des dispositions à tout ce qu'il veut entreprendre: il est tel qu'un Protée, qui change sans peine de formes, et paraît toujours réellement l'objet qu'il représente. Notre prince, qui était né avec ce don heureux, ne laissa point échapper la pratique de l'art militaire à la sphère de ses connaissances: il paraissait né pour tout ce qu'il faisait. Son émulation et son penchant se découvraient sur-tout dans ces courses annuelles, où se trouvant à la suite du roi il parcourait les provinces; il connaissait l'armée, et il en était connu; depuis les moindres détails jusqu'aux parties sublimes de cet art dangereux, rien n'échappait à son activité; avec cela d'une humeur toujours égale, tempérant dans ses mœurs, adroit dans les exercices du corps, persévérant dans ses entreprises, infatigable dans ses travaux, et porté par préférence à tout ce qui peut être utile et honorable.

Tant de talens admirables que la nature avait

accordés au prince Henri, ne formeraient cependant pas un éloge parfait, si les qualités du cœur, essentielles à tous les hommes, et sur-tout aux grands, ne s'y étaient jointes et n'eussent couronné l'œuvre.

Un plus vaste champ se présente à ma vue, et m'offre une riche moisson de vertus. Un enfant, dans l'âge où à peine l'ame commence à se développer, me fournit une foule d'exemples de perfections. Je n'avancerai rien, Messieurs, qui ne soit soutenu par des preuves; et quel que fût mon attachement pour ce prince, il ne m'aveuglerait pas assez pour que je voulusse en imposer à des témoins. Mais qui me démentira, si je dis que le prince Henri, né avec un tempérament tout de feu, savait tempérer sa vivacité par sa sagesse? Ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher, savent qu'on pouvait hardiment épancher son cœur dans son sein, sans craindre qu'il trahît les secrets qu'on lui avait confiés. Son cœur sur-tout était sa plus belle comme sa plus noble partie: doux pour ceux qui l'approchaient, compatissant pour les malheureux, tendre pour ceux qui souffraient, humain pour tout le monde. Il semblait partager le sort des affligés, il étanchait les pleurs des infortunés, il répandait abondamment sa générosité sur les indigens: rien ne lui était trop précieux, pour qu'il ne l'employât au soulagement de ceux qui étaient dans le besoin. Je vous en atteste, ô familles malheureuses qu'il secourut de tout son pouvoir, vous, pauvres honteux qui trouviez en lui une ressource toujours assurée, vous malheureux de toute espèce qui avez perdu en lui un bienfai-

teur, un père ! Ces excellentes dispositions lui étaient si naturelles ; il se faisait si peu d'effort pour les mettre au jour, qu'on voyait évidemment qu'elles partaient d'une source pure et inépuisable ; faut-il qu'un destin ennemi l'ait fait tarir sitôt ? oublierai-je ce peu de jours qu'il passa à son régiment ? vous ses officiers. et vous vaillans cuirassiers, glorieux de servir sous ses ordres, est-il aucun de vous qui me démente, si je dis que vous n'avez appris à le connaître que par ses bienfaits, et que ce prince si jeune pouvait vous servir de guide et de modèle.

Vous savez, Messieurs, que le désintéressement parfait est la source d'où découle toute vertu : c'est lui qui fait préférer une réputation honorable aux avantages de la richesse, l'amour de l'équité et de la justice aux désirs d'une cupidité effrénée, les intérêts publics et de l'état aux siens propres et à ceux de sa famille, le salut et la conservation de la patrie à sa conservation personnelle, à ses biens, à sa santé, à sa vie ; qui en un mot élève l'homme au-dessus de l'homme, et le rend presque un citoyen des cieux. Ce sentiment noble et généreux de l'âme se remarquait dans toutes les actions de notre prince ; combien ne forma-t-il pas de vœux pour la fécondité du mariage du prince de Prusse son frère, et quoiqu'il ne pût se déguiser que la stérilité de cette union le rapprocherait du trône, il marqua la joie la plus sincère en apprenant la délivrance de la princesse sa belle sœur, regrettant seulement que ce ne fût pas un prince qu'elle eût mis au monde. Je ne ferais pas embarrassé de vous citer encore de pareils traits, qui vous rempliraient

d'amour, et vous raviraient en admiration ; toutefois souffrez , Messieurs , que je m'arrête , et que je ne lève point le voile qui couvre aux yeux des profanes ce qui regarde l'intérieur de la maison royale.

Après tout ce que vous venez d'entendre du prince Henri , qui ne craindrait que l'extrême penchant qu'ont tous les hommes à s'approuver eux-mêmes , que cette complaisance avec laquelle ils relèvent leurs moindres actions , que cette flatteuse disposition qu'ils ont à s'applaudir , n'eût enflé le cœur d'un jeune homme d'une vanité toujours odieuse , quoiqu'elle n'eût pas été dépourvue de tout fondement ? quel écueil pour l'amour-propre que tant de talens , et même tant de vertus ! Heureusement nous n'avons rien à appréhender pour lui : une raison supérieure le préserva de cet écueil dangereux. J'en appelle à la cour , à la ville , à l'armée , aux provinces , à vous-mêmes , Messieurs : vous savez que sa belle ame était la seule qui ne fût pas satisfaite d'elle-même. Peu content des qualités qu'il possédait , il avait une plus haute idée de celles qu'il espérait d'acquérir ; c'était le principe qui excitait son ardeur à se procurer les connaissances qui lui manquaient , afin d'approcher en tout genre aussi près de la perfection qu'il est permis à la fragilité humaine d'y atteindre. Mais si la vanité lui parut une faiblesse ridicule , il ne fut pas insensible aux attraits de la gloire. Quel homme vertueux l'a jamais dédaignée ? c'est la dernière passion du sage : les plus austères philosophes mêmes n'ont pu la déraciner. Avouons -le franchement , Messieurs ;

le désir d'établir une réputation solide est le mobile le plus puissant , est le principal ressort de l'ame , est la source , et le principe éternel qui pousse les hommes à la vertu , et qui produit ces actions par lesquelles ils s'immortalisent. Le prince Henri ne voulait pas devoir sa réputation à la lâche condescendance du vulgaire , méprisable adorateur des idoles de la fortune , qui les encense par bassesse , fussent-elles même sans mérite ; il voulait une gloire inhérente à sa personne , et que l'envie ne pût rendre douteuse ; point de réputation d'emprunt , mais un nom réel , soutenu par le fond d'un caractère invariable.

Que ne préférons-nous pas de tant d'admirables qualités , accompagnées de tant de modestie ? avec quel plaisir ne composions-nous pas d'avance l'histoire de la vie que ce grand prince nous faisait attendre ? nous le vîmes entrer dans le monde ; la carrière de la gloire s'entr'ouvrait pour lui ; il nous parut comme un athlète préparé à rendre sa course célèbre : sa jeunesse florissante enflait nos espérances : d'avance nous jouissions de tout son mérite ; mais nous ignorions , hélas , qu'un arrêt fatal de la destinée devait nous l'enlever sitôt.

Malheureux que je suis ! dois-je renouveler votre douleur ? faut-il r'ouvrir la source de vos larmes ? Et ma main sera-t-elle destinée à retourner le poignard dans la plaie de vos cœurs qui saigne encore ? En vain , Messieurs , je m'étudierais à vous déguiser notre perte commune ; elle n'est , hélas , que trop réelle ! Faibles orateurs , que pouvez-vous pour calmer une douleur aussi vive ? mêlez plutôt

vos larmes au torrent de celles qui se répandent. Vous le savez , malheureusement le prince Henri fut subitement saisi d'une maladie autant cruelle qu'affreuse. Ce prince , qui ignorait le sentiment de la crainte , n'appréhendait pas la petite vérole , malgré les ravages prodigieux qu'elle avait faits l'hiver précédent , et malgré l'horreur générale qu'en a presque tout le monde. Admirez son humanité : dès que les médecins lui eurent appris le mal dont il était atteint , il interdit son accès à tous ceux de ses domestiques qui n'avaient point eu la même maladie : un de ses valets de chambre , qui était dans ce cas , n'osa le servir : il dit que si l'on voulait qu'il fût tranquille , on devait lui laisser courir ses propres risques , sans l'exposer à les communiquer à d'autres. Un des aides de camp du roi , qui n'avait point eu la petite vérole , s'offrit à le veiller ; mais le prince ne voulut point qu'il s'exposât : en craignant de risquer la vie de ceux qui l'entouraient , il bravait ses propres dangers. Cette bonté , cette noblesse de sentimens , cette façon de penser généreuse , cette humanité , la première des vertus , le caractérisèrent jusqu'au trépas ; il souffrit patiemment , il jeta sur la mort des regards intrépides , et s'y abandonna avec héroïsme.

Quel coup de foudre pour la maison royale , que cette nouvelle autant désastreuse qu'inopinée ! Hélas , nous nous flattions tous , chacun tâchait à se faire illusion , nous écartions de nos esprits les images funestes dont l'impression douloureuse blessait la délicatesse de nos sentimens : ces hommes réduits , par leur art borné , à n'être que les témoins

des maladies , nous entretenaient dans cette sécurité trompeuse ; quand tout-à-coup les accens d'une voix lugubre vinrent tarir nos espérances , et nous plonger dans la douleur la plus profonde.

Souvenez-vous , Messieurs , de ce jour funeste où la renommée , qui divulgue tout , repandit subitement ces tristes paroles : “ le prince Henri est mort. ” Quelle consternation ! que d'inutiles et sincères regrets ! que de larmes répandues ! ce n'était point le sentiment feint d'une douleur affectée , mais l'affliction sincère d'un public éclairé , qui connaissait la grandeur de ses pertes. Les jeunes gens disaient “ comment est mort celui sur lequel nous avons „ fondé tant d'espérances ? ” Les vieillards disaient “ c'était à lui de vivre , à nous de mourir. ” Chacun pensait avoir perdu en lui un parent , un exemple , un bienfaiteur. Marcellus , enlevé dans la fleur de son printemps , fut moins regretté : Germanicus mourant coûta moins de larmes aux Romains : et la perte d'un jeune homme devint une calamité publique.

O pompe fatale ! ta marche fut arrosée par des torrens de larmes , et tu ne parvins au tombeau qu'à travers les gémissemens , les pleurs , les cris du peuple , et les symboles du désespoir qui t'environnaient.

Tel , Messieurs , est le privilège de la vertu quand elle brille dans toute sa pureté ; les hommes , quelque adonnés qu'ils soient eux-mêmes au vice , sont pour leur propre avantage contraints de l'aimer , et forcés de lui rendre justice. Les suffrages sincères de toute une nation , le témoignage universel de

l'estime publique, ces louanges du prince Henri après sa mort, et par conséquent à l'abri de toute flatterie, ne sont-elles pas dans le cas de ces acclamations générales où la voix de Dieu paraît se manifester par la voix de tout un peuple ? Ne mesurons donc point la vie des hommes selon son plus ou moins d'étendue, mais selon l'usage qu'ils ont fait du temps de leur existence. O prince aimable ! votre sagesse vous avait bien averti de cette vérité. Votre course fut bornée ; mais vos jours furent remplis. Vous-même, non, vous ne regretteriez pas la courte durée du terme que la nature vous avait prescrit, si vous pouviez savoir combien vous avez été aimé, combien de cœurs vous étaient sincèrement attachés, et quelle confiance le public mettait en votre mérite. Une vie plus longue, que pouvait-elle vous procurer davantage ?

Ah, Messieurs, ces tristes réflexions, loin de calmer notre douleur, l'aggravent, en nous rappelant tous les avantages dont nous jouissions, et qui se sont soudainement évanouis : un instant fatal nous oblige à renoncer pour jamais à l'espérance de voir briller tant de vertus pour l'avantage de la patrie. Jour désastreux, qui nous privas de ce doux espoir ! Cruelle maladie qui terminas de si beaux jours ! Sort impitoyable qui ravis les délices du peuple, pourquoi nous laissas-tu la lumière, après la lui avoir ravie ? Mais que dis-je ? . . . où m'égare ma douleur ? Non, Messieurs, supprimons des murmures aussi coupables qu'inutiles, respectons les arrêts des destinées, souvenons-nous que la condition d'hommes nous assujettit à la

souffrance, que les lâches en font abattus, et que les courageux la soutiennent avec fermeté. Ce prince si aimable et si aimé, s'il pouvait entendre nos tristes regrets, et les accens plaintifs de tant de voix lamentables, n'approuverait pas ces témoignages lugubres de notre impuissante et stérile douleur: il penserait que si dans la courte durée de sa vie, il n'a pu nous être utile selon ses excellentes intentions, nous devrions au moins retirer quelques instructions de sa mort.

O vous, jeunesse illustre, qui ne respirez que pour la gloire, et qui dévouez vos travaux aux armes! approchez de ce tombeau; rendez les derniers devoirs à ce prince, votre émule, et votre exemple: contemplez ce qui nous reste de lui, un cadavre défiguré, des cendres, des ossemens, de la poussière; destinée commune de ceux qu'a moissonnés la faux du trépas! Mais considérez en même temps ce qui lui survit, et qui ne périra jamais, le souvenir de ses belles qualités, l'exemple de sa vie, l'image de ses vertus. Il me semble le voir, qui ranimant sa cendre éteinte, sort de ce sépulcre où reposent ses froides reliques, pour vous dire: "votre vie est bornée, quelle qu'en soit la durée: „ un jour vous quitterez tous cette dépouille mortelle; profitez du temps par votre activité: voyez „ comme rapidement mes jours se sont évanouis. „ Si vous voulez que votre mémoire vous survive, „ souvenez-vous que ce sont les belles actions, et „ les vertus seules qui peuvent garantir vos noms „ de la destruction des siècles, et de l'oubli des „ temps. ”

Et vous, vaillans défenseurs de l'Etat, dont les efforts incroyables le soutinrent contre les assauts de toute l'Europe ! et vous ministres , qui dans vos différens emplois, vous occupez de la félicité publique ! approchez aussi de ce tombeau : qu'un jeune homme , regretté pour ses talens et ses rares vertus , vous affermissé dans l'opinion où vous êtes , que ce ne sont ni les grands emplois , ni les vaines décorations , ni la naissance même , quelque illustre qu'elle soit , qui font estimer ceux qui sont à la tête des nations ; mais que leur mérite , leur zèle , leurs travaux , leur attachement à la patrie , seuls peuvent leur concilier les suffrages du public , des sages , et de la postérité.

Pourrais-je, après vous avoir conduits à ce tombeau, m'empêcher d'en approcher moi-même ? ô prince, qui saviez combien vous m'étiez cher, combien votre personne m'était précieuse ! si la voix des vivans peut se faire entendre des morts, prêtez attention à une voix qui ne vous fut pas inconnue : souffrez que ce fragile monument , le seul , hélas , que je puis ériger à votre mémoire , vous soit élevé : ne dédaignez pas les efforts d'un cœur qui vous était attaché , qui sauvant des débris de votre naufrage ce qu'il peut , essaye de l'apprendre au temple de l'immortalité. Hélas , était-ce à vous à m'apprendre avec quelle économie il faut faire usage du peu de jours qui nous sont départis ? était-ce de vous que je devais apprendre à braver les approches de la mort , moi que l'âge et les infirmités avertissent journellement que j'approche du terme qui bornera la course de ma vie ? Votre admirable

caractère ne s'effacera jamais de ma mémoire, l'image de vos vertus me sera sans cesse présente : vous vivrez toujours dans mon cœur : votre nom se mêlera dans tous nos entretiens, et votre souvenir ne périra en moi qu'avec l'extinction de ce souffle de vie qui m'anime. J'entrevois déjà la fin de ma carrière, et le moment, cher prince, où l'être des êtres réunira à jamais ma cendre à la vôtre.

La mort, Messieurs, est la fin de tous les hommes : heureux ceux qui en mourant ont la consolation de savoir qu'ils méritent les larmes de ceux qui leur survivent !

É L O G E

D E V O L T A I R E. (*)

M E S S I E U R S ,

DANS tous les siècles, sur-tout chez les nations les plus ingénieuses et les plus polies , les hommes d'un génie élevé et rare ont été honorés pendant leur vie , et encore plus après leur mort. On les considérait comme des phénomènes qui répandaient leur éclat sur leur patrie. Les premiers législateurs qui apprirent aux hommes à vivre en société ; les premiers héros qui défendirent leurs concitoyens ; les philosophes qui pénétrèrent dans les abîmes de la nature , et qui découvrirent quelques vérités ; les poètes qui transmirent les belles actions de leurs contemporains aux races futures ; tous ces hommes furent regardés comme des êtres supérieurs à l'espèce humaine. On les croyait favorisés d'une inspiration particulière de la divinité. De-là vint qu'on éleva des autels à *Socrate* , qu'*Hercule* passa pour un Dieu , que la Grèce honorait *Orphée* , et que sept villes se disputèrent la gloire d'avoir vu naître *Homère*. Le peuple d'Athènes , dont l'éducation était la plus perfectionnée , savait l'*Iliade* par cœur , et célébrait avec sensibilité la gloire de ses anciens héros dans les chants de ce poème. On voit également que *Sophocle* , qui remporta la palme du théâtre , fut en grande estime pour ses talens ; et de plus , que la république d'Athènes le

(*) Ecrit au camp de Schatzlar , et lu à l'académie royale des sciences et belles-lettres de Berlin , dans une assemblée publique , extraordinairement convoquée pour cet objet , le 26 de novembre 1778.

revêtit des charges les plus considérables. Tout le monde fait combien *Eschine*, *Périclès*, *Démofthène*, furent estimés ; et que *Périclès* sauva deux fois la vie à *Diagoras*, la première en le garantissant contre la fureur des sophistes, et la seconde fois en l'assistant par ses bienfaits. Quiconque en Grèce avait des talens, était sûr de trouver des admirateurs et même des enthousiastes : ces puissans encouragemens développaient le génie, et donnaient à l'esprit cet effor qui l'élève, et lui fait franchir les bornes de la médiocrité. Quelle émulation n'était-ce pas pour les philosophes d'apprendre que *Philippe* de Macédoine choisit *Aristote* comme le seul précepteur digne d'élever *Alexandre* ? Dans ce beau siècle, tout mérite avait sa récompense, tout talent ses honneurs. Les bons auteurs étaient distingués ; les ouvrages de *Thucydide*, de *Xénophon* se trouvaient entre les mains de tout le monde ; enfin chaque citoyen semblait participer à la célébrité de ces génies qui élevèrent alors le nom de la Grèce au-dessus de celui de tous les autres peuples.

Bientôt après, Rome nous fournit un spectacle semblable. On y voit *Cicéron* qui, par son esprit philosophique et par son éloquence, s'éleva au comble des honneurs. *Lucrèce* ne vécut pas assez pour jouir de sa réputation. *Virgile* et *Horace* furent honorés des suffrages de ce peuple-roi ; ils furent admis aux familiarités d'*Auguste*, et participèrent aux récompenses que ce tyran adroit répandait sur ceux qui, célébrant ses vertus, faisaient illusion sur ses vices.

A l'époque de la renaissance des lettres dans notre Occident, l'on se rappelle avec plaisir l'empressement

avec lequel les *Médicis* et quelques souverains pontifes accueillirent les gens de lettres. On fait que *Pétrarque* fut couronné poète, et que la mort ravit au *Tasse* l'honneur d'être couronné dans ce même capitolé où jadis avaient triomphé les vainqueurs de l'univers. *Louis XIV*, avide de tout genre de gloire, ne négligea pas celui de récompenser ces hommes extraordinaires que la nature produisit sous son règne. Il ne se borna pas à combler de bienfaits *Bosquet*, *Fénelon*, *Racine*, *Despréaux*; il étendit sa munificence sur tous les gens de lettres, en quelque pays qu'ils fussent, pour peu que leur réputation fût parvenue jusqu'à lui.

Tel est le cas qu'ont fait tous les âges de ces génies heureux qui semblent ennoblir l'espèce humaine, et dont les ouvrages nous délassent et nous consolent des misères de la vie. Il est donc bien juste que nous payions aux mânes du grand-homme dont l'Europe déplore la perte, le tribut d'éloges et d'admiration qu'il a si bien mérité.

Nous ne nous proposons pas, Messieurs, d'entrer dans le détail de la vie privée de M. de *Voltaire*. L'histoire d'un roi doit consister dans l'énumération des bienfaits qu'il a répandus sur ses peuples; celle d'un guerrier dans ses campagnes; celle d'un homme de lettres dans l'analyse de ses ouvrages : les anecdotes peuvent amuser la curiosité, les actions instruisent. Mais comme il est impossible d'examiner en détail la multitude d'ouvrages que nous devons à la fécondité de M. de *Voltaire*, vous voudrez bien, Messieurs, vous contenter de l'esquisse légère que je vous en tracerai, me bornant d'ailleurs à n'effleurer qu'en

qu'en passant les événemens principaux de sa vie. Ce serait donc déshonorer M. de *Voltaire* que de s'appesantir sur des recherches qui ne concernent que sa famille. A l'opposé de ceux qui doivent tout à leurs ancêtres et rien à eux-mêmes, il devait tout à la nature : il fut seul l'instrument de sa fortune et de sa réputation. On doit se contenter de savoir que ses parens, qui avaient des emplois dans la robe, lui donnèrent une éducation honnête ; il étudia au collège de Louis-le-grand sous les pères *Poëe* et *Tournemine*, qui furent les premiers à découvrir les étincelles de ce feu brillant dont ses ouvrages sont remplis.

Quoique jeune, M. de *Voltaire* n'était pas regardé comme un enfant ordinaire ; sa verve s'était déjà fait connaître. C'est ce qui l'introduisit dans la maison de madame de *Rupelmonde* : cette dame, charmée de la vivacité d'esprit et des talens du jeune poëte, le produisit dans les meilleures sociétés de Paris. Le grand monde devint pour lui l'école où son goût acquit ce tact fin, cette politesse et cette urbanité, à laquelle n'atteignent jamais ces savans érudits et solitaires, qui jugent mal de ce qui peut plaire à la société raffinée, trop éloignée de leur vue pour qu'ils puissent la connaître. C'est principalement au ton de la bonne compagnie, à ce vernis répandu dans les ouvrages de M. de *Voltaire*, que ceux-ci doivent la vogue dont ils jouissent.

Déjà sa tragédie d'Oedipe et quelques vers agréables de société avaient paru dans le public, lorsqu'il se débita à Paris une satire en vers indécens contre le duc d'*Orléans*, alors régent de France. Un certain *la Grange*, auteur de cette œuvre de ténèbres, pour

éviter d'être soupçonné, trouva le moyen de la faire passer sous le nom de M. de *Voltaire*. Le gouvernement agit avec précipitation; le jeune poëte, tout innocent qu'il était, fut arrêté et conduit à la bastille, où il demeura quelques mois. Mais, comme le propre de la vérité est de se faire jour tôt ou tard, le coupable fut puni et M. de *Voltaire* justifié et relâché. Croiriez-vous, Messieurs, que ce fut à la bastille même que notre jeune poëte composa les deux premiers chants de sa *Henriade*? cependant cela est vrai: sa prison devint un Parnasse pour lui, où les muses l'inspirèrent. Ce qu'il y a de certain, c'est que le second chant est demeuré tel qu'il l'avait d'abord minuté: faute de papier et d'encre, il en apprit les vers par cœur, et les retint.

Peu après son élargissement, soulevé contre les indignes traitemens et les opprobres dont il avait enduré la honte dans sa patrie, il se retira en Angleterre, où il éprouva non-seulement l'accueil le plus favorable du public, mais où bientôt il forma un nombre d'enthousiastes. Il mit à Londres la dernière main à la *Henriade* qu'il publia alors sous le nom du poëme de la Lige. Notre jeune poëte, qui savait tout mettre à profit, pendant qu'il fut en Angleterre, s'appliqua principalement à l'étude de la philosophie. Les plus sages et les plus profonds philosophes y fleurissaient alors. Il saisit le fil avec lequel le circonfpect *Locke* s'était conduit dans le dédale de la métaphysique; et refrénant son imagination impétueuse, il l'assujettit aux calculs laborieux de l'immortel *Newton*. Il s'appropriä si bien les découvertes de ce philosophe, et ses progrès furent tels que, dans

un abrégé, il exposa si clairement le système de ce grand-homme, qu'il le mit à la portée de tout le monde.

Avant lui, M. de *Fontenelle* était l'unique philosophe qui, répandant des fleurs sur l'aridité de l'astronomie, l'eût rendue susceptible d'amuser le loisir du beau sexe. Les Anglais étaient flattés de trouver un français qui, non content d'admirer leurs philosophes, les traduisait dans sa langue. Tout ce qu'il y avait de plus illustre à Londres, s'empressait à le posséder : jamais étranger ne fut accueilli plus favorablement de cette nation : mais, quelque flatteur que fût ce triomphe pour l'amour-propre, l'amour de la patrie l'emporta dans le cœur de notre poète, et il retourna en France.

Les Parisiens, éclairés par les suffrages qu'une nation aussi savante que profonde avait donnés à notre jeune auteur, commencèrent à se douter que dans leur sein il était né un grand-homme. Alors parurent les *Lettres sur les Anglais*, où l'auteur peint, avec des traits forts et rapides, les mœurs, les arts, les religions et le gouvernement de cette nation. La tragédie de *Brutus*, faite pour plaire à ce peuple libre, succéda bientôt après, ainsi que *Marianne* et une foule d'autres pièces.

Il se trouvait alors en France une dame célèbre par son goût pour les arts et pour les sciences. Vous devinez bien, Messieurs, que c'est de l'illustre marquise du *Châtelet* dont nous voulons parler. Elle avait lu les ouvrages philosophiques de notre jeune auteur ; bientôt elle fit sa connaissance ; le désir de s'instruire, et l'ardeur d'approfondir le peu de vérités

qui sont à la portée de l'esprit humain , resserra les liens de cette amitié , et la rendit indissoluble. Madame du Châtelet abandonna tout de suite la Théodicée de *Leibnitz* , et les romans ingénieux de ce philosophe , pour adopter à leur place la méthode circonspecte et prudente de *Locke* , moins propre à satisfaire une curiosité avide , qu'à contenter la raison sévère. Elle apprit assez de géométrie pour suivre *Newton* dans les calculs abstraits ; son application fut même assez persévérante pour composer un abrégé de ce système à l'usage de son fils. Cirey devint bientôt la retraite philosophique de ces deux amis. Ils y composaient , chacun de son côté , des ouvrages de genres différens qu'ils se communiquaient , tâchant , par des remarques réciproques , de porter leurs productions au degré de perfection où elles pouvaient probablement atteindre. Là furent composées *Zaïre* , *Alzire* , *Mérope* , *Sémiramis* , *Catilina* , *Electre* ou *Oreste*.

M. de *Voltaire* qui faisait tout entrer dans la sphère de son activité , ne se bornait pas uniquement au plaisir d'enrichir le théâtre par ses tragédies. Ce fut proprement pour l'usage de la marquise du Châtelet , qu'il composa son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* ; l'*Histoire de Louis XIV* et l'*Histoire de Charles XII* avaient déjà paru.

Un auteur d'autant de génie , aussi varié que correct , n'échappa point à l'académie française ; elle le revendiqua comme un bien qui lui appartenait. Il devint membre de ce corps illustre dont il fut un des plus beaux ornemens. *Louis XV* l'honora de la charge de son gentilhomme ordinaire , et de celle d'historiographe de France qu'il avait , pour

ainsi dire , déjà remplie , en écrivant l'Histoire de *Louis XIV.*

Quoique M. de *Voltaire* fût sensible à des marques d'approbation aussi éclatantes , il l'était pour-tant davantage à l'amitié. Inséparablement lié avec madame du *Châtelet* , le brillant d'une grande cour n'offusqua pas ses yeux , au point de lui faire préférer la splendeur de Versailles au séjour de Lunéville , bien moins à la retraite champêtre de Cirey. Ces deux amis y jouissaient paisiblement de la portion du bonheur dont l'humanité est susceptible , quand la mort de la marquise du *Châtelet* mit fin à cette belle union. Ce fut un coup assommant pour la sensibilité de M. de *Voltaire* , qui eut besoin de toute sa philosophie pour y résister.

Précisément dans le temps qu'il faisait usage de toutes ses forces pour apaiser sa douleur , il fut appelé à la cour de Prusse. Le roi , qui l'avait vu en l'année 1740 , désirait de posséder ce génie aussi rare qu'éminent ; ce fut en 1752 qu'il vint à Berlin. Rien n'échappait à ses connaissances ; sa conversation était aussi instructive qu'agréable ; son imagination aussi brillante que variée ; son esprit aussi prompt que présent : il suppléait , par les grâces de la fiction , à la stérilité des matières ; en un mot , il faisait les délices de toutes les sociétés. Une malheureuse dispute qui s'éleva entre lui et M. de *Mauvertais* , brouilla ces deux savans qui étaient faits pour s'aimer et non pour se haïr ; et la guerre qui survint en 1756 inspira à M. de *Voltaire* le désir de fixer son séjour en Suisse. Il se rendit à Genève , à Lausanne ; ensuite il fit l'acquisition des *Délices* , et enfin il s'établit à

Ferney. Son loisir se partageait entre l'étude et l'ouvrage ; il lisait et composait. Il occupait ainsi , par la fécondité de son génie , tous les libraires de ces cantons.

La présence de M. de *Voltaire* , l'effervescence de son génie , la facilité de son travail , persuada à tout son voisinage qu'il n'y avait qu'à le vouloir pour être bel esprit. Ce fut comme une espèce de maladie épidémique dont les Suisses , qui passent d'ailleurs pour n'être pas les plus déliés , furent atteints ; ils n'exprimaient plus les choses les plus communes que par antithèses ou en épigrammes. La ville de Genève fut le plus vivement atteinte de cette contagion ; les bourgeois , qui se croyaient au moins des *Lycurques* , étaient tous disposés à donner de nouvelles lois à leur patrie ; mais aucun ne voulait obéir à celles qui subsistaient. Ces mouvemens, causés par un zèle de liberté mal-entendue , donnèrent lieu à une espèce d'émeute ou de guerre qui ne fut que ridicule. M. de *Voltaire* ne manqua pas d'immortaliser cet événement en chantant cette foisdifante guerre , sur le ton que celle des rats et des grenouilles l'avait été autrefois par *Homère*. Tantôt sa plume féconde enfantait des ouvrages de théâtre , tantôt des mélanges de philosophie et d'histoire , tantôt des romans allégoriques et moraux : mais en même temps qu'il enrichissait ainsi la littérature de ses nouvelles productions , il s'appliquait à l'économie rurale. On voit combien un bon esprit est susceptible de toute sorte de formes. Ferney était une terre presque dévastée quand notre philosophe l'acquît ; il la remit en culture ; non-seulement il la

repeupla , mais il y établit encore quantité de manufacturiers et d'artistes.

Ne rappelons pas, Messieurs, trop promptement les causes de notre douleur ; laissons encore M. de *Voltaire* tranquillement à Ferney, et jetons en attendant un regard plus attentif et plus réfléchi sur la multitude de ses différentes productions. L'histoire rapporte que *Virgile* en mourant, peu satisfait de l'*Enéide* qu'il n'avait pu autant perfectionner qu'il aurait désiré, voulait la brûler. La longue vie dont jouit M. de *Voltaire*, lui permit de limer et de corriger son poëme de la Ligue, et de le porter à la perfection où il est parvenu maintenant sous le nom de la *Henriade*. ✓

Les envieux de notre auteur lui reprochèrent que son poëme n'était qu'une imitation de l'*Enéide* ; et il faut convenir qu'il y a des chants dont les sujets se ressemblent ; mais ce ne sont pas des copies serviles. Si *Virgile* dépeint la destruction de Troie, *Voltaire* étale les horreurs de la Saint-Barthelemi ; aux amours de *Didon* et d'*Enée* on compare les amours d'*Henri IV* et de la belle *Gabrielle d'Estrées* ; à la descente d'*Enée* aux enfers, où *Anchise* lui découvre la postérité qui doit naître de lui, l'on oppose le songe d'*Henri IV*, et l'avenir que *S^t Louis* dévoile en lui annonçant le destin des *Bourbons*. Si j'osais hasarder mon sentiment, j'adjugerais l'avantage de deux de ces chants au français, savoir ceux de la Saint-Barthelemi et du songe d'*Henri IV*. Il n'y a que les amours de *Didon*, où il paraît que *Virgile* l'emporte sur *Voltaire*, parce que l'auteur latin intéresse et parle au cœur, et que l'auteur français n'emploie que des allégories.

Mais si l'on veut examiner ces deux poèmes de bonne foi, sans préjugés pour les anciens ni pour les modernes, on conviendra que beaucoup de détails de l'Énéide ne seraient pas tolérés de nos jours dans les ouvrages de nos contemporains ; comme, par exemple, les honneurs funèbres qu'*Enée* rend à son père *Anchise*, la fable des harpies, la prophétie qu'elles font aux Troyens qu'ils seront réduits à manger leurs affiettes, et cette prophétie qui s'accomplit ; la truie avec ses neuf petits, qui désigne le lieu d'établissement où *Enée* doit trouver la fin de ses travaux ; ses vaisseaux changés en nymphes ; un cerf tué par *Ascaigne* qui occasionne la guerre des Troyens et des Rutules ; la haine que les dieux mettent dans le cœur d'*Amate* et de *Lavinie* contre cet *Enée* que *Lavinie* épouse à la fin. Ce sont peut-être ces défauts dont *Virgile* était lui-même mécontent, qui l'avaient déterminé à brûler son ouvrage ; et qui, selon le sentiment des censeurs judicieux, doivent placer l'Énéide au-dessous de la Henriade.

Si les difficultés vaincues sont le mérite d'un auteur, il est certain que M. de *Voltaire* en trouva plus à surmonter que *Virgile*. Le sujet de la Henriade est la réduction de Paris due à la conversion d'*Henri IV*. Le poète n'avait donc pas la liberté de mouvoir à son gré le système merveilleux ; il était réduit à se borner aux mystères des chrétiens, bien moins féconds en images agréables et pittoresques que n'était la mythologie des gentils. Toutefois on ne saurait lire le dixième chant de la Henriade sans convenir que les charmes de la poésie ont le don d'ennoblir tous les sujets qu'elle traite. M. de *Voltaire*

fut le seul mécontent de son poëme ; il trouvait que son héros n'était pas exposé à d'assez grands dangers , et que par conséquent il devait intéresser moins qu'*Enée* qui ne sort jamais d'un péril sans retomber dans un autre.

En portant le même esprit d'impartialité à l'examen des tragédies de M. de *Voltaire*, l'on conviendra qu'en quelques points il est supérieur à *Racine*, et que dans d'autres il est inférieur à ce célèbre dramatique. Son *Oedipe* fut la première pièce qu'il composa ; son imagination s'était empreinte des beautés de *Sophocle* et d'*Euripide*, et sa mémoire lui rappelait sans cesse l'élégance continue et fluide de *Racine* : fort de ce double avantage, sa première production passa au théâtre comme un chef-d'œuvre. Quelques censeurs, peut-être trop sourcilleux, trouvèrent à redire qu'une vieille *Jocaste* sentit renaître à la présence de *Philoctète* une passion presque éteinte : mais si l'on avait élagué le rôle de *Philoctète*, on n'aurait pas joui des beautés que produit le contraste de son caractère avec celui d'*Oedipe*.

On jugea que son *Brutus* était plutôt propre à être représenté sur le théâtre de Londres que sur celui de Paris, parce qu'en France un père qui, de sang-froid, condamne son fils à la mort, est envisagé comme un barbare ; et qu'en Angleterre, un consul qui sacrifie son propre sang à la liberté de sa patrie, est regardé comme un dieu.

Sa *Mariamne* et un nombre d'autres pièces signalèrent encore l'art et la fécondité de sa plume. Cependant il ne faut pas déguiser que des critiques, peut-être trop sévères, reprochèrent à notre poëte

que la texture de ses tragédies n'approchait pas du naturel et de la vraisemblance de celles de *Racine*. Voyez, disaient-ils, représenter Iphigénie, Phèdre, Athalie : vous croyez assister à une action qui se développe sans peine devant vos yeux ; au lieu qu'au spectacle de *Zaïre*, il faut vous faire illusion sur la vraisemblance et couler légèrement sur certains défauts qui vous choquent. Ils ajoutent que le second acte est un hors-d'œuvre : vous êtes obligé d'endurer le radotage du vieux *Lusignan* qui, se retrouvant dans son palais, ne sait où il est ; qui parle de ses anciens faits d'armes, comme un lieutenant colonel du régiment de Navarre, devenu gouverneur de Péronne : on ne fait pas trop comment il reconnaît ses enfans ; pour rendre sa fille chrétienne, il lui raconte qu'elle est sur la montagne où *Abraham* sacrifia, ou voulut sacrifier son fils *Isaac* au Seigneur ; il l'engage à se faire baptiser après que *Châtillon* atteste l'avoir baptisée lui-même ; et c'est-là le nœud de la pièce. Après que *Lusignan* a rempli cet acte froid et languissant, il meurt d'apoplexie sans que personne s'intéresse à son sort. Il semble, puisqu'il fallait un prêtre et un sacrement pour former cette intrigue, qu'on aurait pu substituer au baptême, la communion.

Mais quelque solides que puissent être ces remarques, on les perd de vue au cinquième acte ; l'intérêt, la pitié, la terreur, que ce grand poète a l'art d'exciter si supérieurement, entraîne l'auditeur qui, agité de passions aussi fortes, oublie de petits défauts en faveur d'aussi grandes beautés.

On conviendra donc que M. *Racine* a l'avantage

d'avoir quelque chose de plus naturel, de plus vraisemblable dans la texture de ses drames ; et qu'il règne une élégance continue, une mollesse, un fluide dans sa versification dont aucun poète n'a pu approcher depuis. D'autre part, en exceptant quelques vers trop épiques dans les pièces de M. de *Voltaire*, il faut convenir qu'au cinquième acte près de *Catilina*, il a possédé l'art d'accroître l'intérêt de scène en scène, d'acte en acte, et de le pousser au plus haut point à la catastrophe : c'est bien là le comble de l'art.

Son génie universel embrassait tous les genres. Après s'être essayé contre *Virgile*, et l'avoir peut-être surpassé, il voulait se mesurer avec l'*Arioste* ; il composa la *Pucelle* dans le goût du *Roland furieux*. Ce poème n'est point une imitation de l'autre ; la fable, le merveilleux, les épisodes, tout y est original, tout y respire la gaieté d'une imagination brillante.

Ses vers de société faisaient les délices de toutes les personnes de goût. L'auteur seul n'en tenait aucun compte, quoiqu'*Anacréon*, *Horace*, *Ovide*, *Tibulle*, ni tous les auteurs de la belle antiquité ne nous aient laissé aucun modèle en ces genres qu'il n'eût égalé. Son esprit enfantait ces ouvrages sans peine ; cela ne le satisfaisait pas ; il croyait que, pour posséder une réputation bien méritée, il fallait l'acquérir en vainquant les plus grands obstacles.

Après vous avoir fait un précis des talens du poète, passons à ceux de l'historien. L'Histoire de *Charles XII* fut la première qu'il composa ; il devint le *Quinte-Curce* de cet *Alexandre*. Les fleurs qu'il

répand sur sa matière, n'altèrent point le fonds de la vérité; il peint la valeur brillante du héros du Nord avec les plus vives couleurs, sa fermeté dans de certaines occasions, son obstination en d'autres, sa prospérité et ses malheurs.

Après avoir éprouvé ses forces sur *Charles XII*, il essaya de hasarder l'Histoire du siècle de *Louis XIV*. Ce n'est plus le style romanesque de *Quinte-Curce* qu'il emploie : il y substitua celui de *Cicéron* qui, plaidant pour la loi *Manilia*, fait l'éloge de *Pompée*. C'est un auteur français qui relève avec enthousiasme les événemens fameux de ce beau siècle; qui expose dans le jour le plus brillant les avantages qui donnèrent alors à sa nation une prépondérance sur d'autres peuples; les grands génies en foule qui se trouvèrent sous la main de *Louis XIV*; le règne des arts et des sciences protégés par une cour polie; les progrès de l'industrie en tout genre; et cette puissance intrinsèque de la France qui rendait en quelque sorte son roi l'arbitre de l'Europe.

Cet ouvrage unique méritait d'attirer à M. de *Voltaire* l'attachement et la reconnaissance de toute la nation française, qu'il a mieux relevée qu'elle ne l'a été par aucun de ses autres écrivains.

C'est encore un style différent qu'il emploie dans son *Essai sur l'esprit et les mœurs des nations*; le style en est fort et simple; le caractère de son esprit se manifeste plus dans la façon dont il a traité cette *histoire*, que dans ses autres écrits. On y voit la fougue d'un génie supérieur qui voit tout dans le grand, qui s'attache à ce qu'il y a d'important, et néglige tous les petits détails. Cet ouvrage n'est pas

composé pour apprendre l'histoire à ceux qui ne l'ont pas étudiée, mais pour en rappeler les faits principaux dans la mémoire de ceux qui la savent. Il s'attache à la première loi de l'histoire, qui est de dire la vérité; et les réflexions qu'il y sème, ne sont pas des hors-d'œuvre, elles naissent de la matière même.

Il nous reste une foule d'autres traités de M. de *Voltaire*, qu'il est presque impossible d'analyser. Les uns roulent sur des sujets de critique; dans d'autres ce sont des matières métaphysiques qu'il éclaircit; dans d'autres encore, d'astronomie, d'histoire, de physique, d'éloquence, de poétique, de géométrie. Ses *Romans* même portent un caractère original; *Zadig*, *Micromégas*, *Candide*, sont des ouvrages qui, semblant respirer la frivolité, contiennent des allégories morales ou des critiques de quelques systèmes modernes, où l'utile est inséparablement uni à l'agréable.

Tant de talens, tant de connaissances diverses, réunies en une seule personne, jettent les lecteurs dans un étonnement mêlé de surprise.

Récapitulez, Messieurs, la vie des grands-hommes de l'antiquité, dont les noms nous sont parvenus, vous trouverez que chacun d'eux se bornait à son seul talent. *Aristote* et *Platon* étaient philosophes; *Eschine* et *Démochène* orateurs; *Homère* poète épique; *Sophocle* poète tragique; *Anacréon* poète agréable; *Thucydide* et *Xénophon* historiens; de même que chez les Romains, *Virgile*, *Horace*, *Ovide*, *Lucrèce* n'étaient que poètes; *Tite-Live* et *Varron* historiens; *Craffus*, le vieil *Antoine* et *Hortensius* s'en tenaient à

leurs harangues. *Cicéron*, ce consul orateur, défenseur et père de la patrie, est le seul qui ait réuni des talens et des connaissances diverses : il joignait au grand art de la parole, qui le rendait supérieur à tous ses contemporains, une étude approfondie de la philosophie, telle qu'elle était connue de son temps. C'est ce qui paraît par ses *Tusculanes*, par son admirable traité de la nature des dieux, par celui des *Offices* qui est peut-être le meilleur ouvrage de morale que nous ayons. *Cicéron* fut même poète; il traduisit en latin les vers d'*Aratus*, et l'on croit que ses corrections perfectionnèrent le poème de *Lucrèce*.

Il nous a donc fallu parcourir l'espace de dix-sept siècles pour trouver, dans la multitude des hommes qui composent le genre-humain, le seul *Cicéron* dont nous puissions comparer les connaissances avec celles de notre illustre auteur. L'on peut dire, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, que M. de *Voltaire* valait seul toute une académie. Il y a de lui des morceaux où l'on croit reconnaître *Bayle* armé de tous les argumens de sa dialectique; d'autres où l'on croit lire *Thucydide*; ici c'est un physicien qui découvre les secrets de la nature, là c'est un métaphysicien qui, s'appuyant sur l'analogie et l'expérience, suit à pas mesurés les traces de *Locke*. Dans d'autres ouvrages vous trouvez l'émule de *Sophocle*; là vous le voyez répandre des fleurs sur ses traces; ici il chauffe le brodequin comique; mais il semble que l'élévation de son esprit ne se plaisait pas à borner son essor à égaler *Térence* ou *Molière*. Bientôt vous le voyez monter sur *Pégase* qui, en étendant ses ailes, le transporte au haut de l'*Hélicon*, où le dieu des muses lui adjuge sa place entre *Homère* et *Virgile*.

Tant de productions différentes et d'aussi grands efforts de génie produisirent à la fin une vive sensation sur les esprits ; et l'Europe applaudit aux talens supérieurs de M. de *Voltaire*. Il ne faut pas croire que la jalousie et l'envie l'épargnassent ; elles aiguësèrent tous leurs traits pour l'accabler. Cet esprit d'indépendance, inné dans les hommes , qui leur inspire une aversion contre l'autorité la plus légitime , les révoltait avec bien plus d'aigreur contre une supériorité de talens , à laquelle leur faiblesse ne put atteindre. Mais les cris de l'envie étaient étouffés par de plus forts applaudissemens ; les gens de lettres s'honoraient de la connaissance de ce grand-homme. Quiconque était assez philosophe pour n'estimer que le mérite personnel , plaçait M. de *Voltaire* bien au-dessus de ceux dont les ancêtres, les titres, l'orgueil et les richesses font tout le mérite. M. de *Voltaire* était du petit nombre des philosophes qui pouvaient dire : *Omnia mecum porto*. Des princes, des souverains, des rois, des impératrices le comblèrent des marques de leur estime et de leur admiration. Ce n'est pas que nous prétendions insinuer que les grands de la terre soient les meilleurs appréciateurs du mérite ; mais cela prouve au moins que la réputation de notre auteur était si généralement établie, que les chefs des peuples, loin de contredire la voix publique, croyaient devoir s'y conformer.

Cependant , comme dans ce monde le mal se trouve par-tout mêlé au bien , il arrivait que M. de *Voltaire*, sensible à l'applaudissement universel dont il jouissait, ne l'était pas moins aux piqures de ces insectes qui croupissent dans les fanges de l'Hippocrène. Loin de les punir, il les immortalisait en pla-

çant leurs noms obscurs dans ses ouvrages. Mais il ne recevait d'eux que des éclaboussures légères, en comparaison des persécutions plus violentes qu'il eut à souffrir des ecclésiastiques, qui par état n'étant que des ministres de paix, n'auraient dû pratiquer que la charité et la bienfaisance : aveuglés par un faux zèle autant qu'abrutis par le fanatisme, ils s'acharnèrent sur lui, et voulurent l'accabler en le calomniant. Leur ignorance fit échouer leur projet ; faute de lumières ils confondaient les idées les plus claires ; de sorte que les passages où notre auteur infinie la tolérance, furent interprétés par eux comme contenant les dogmes de l'athéisme. Et ce même *Voltaire*, qui avait employé toutes les ressources de son génie pour prouver avec force l'existence d'un Dieu, s'entendit accuser, à son grand étonnement, d'en avoir nié l'existence.

Le fiel que ces ames dévotes répandirent si maladroitement sur lui, trouva des approbateurs chez les gens de leur espèce, et non pas chez ceux qui avaient la moindre teinture de dialectique. Son crime véritable consistait en ce qu'il n'avait pas lâchement déguisé dans son histoire les vices de tant de pontifes qui ont déshonoré l'Eglise ; de ce qu'il avait dit avec *Fra-Paolo*, avec *Fleury* et tant d'autres, que souvent les passions influent plus sur la conduite des prêtres que l'inspiration du saint-Esprit ; que dans ses ouvrages il inspire de l'horreur contre ces massacres abominables qu'un faux zèle a fait commettre, et qu'enfin il traitait avec mépris ces querelles inintelligibles et frivoles auxquelles les théologiens de toute secte attachent tant d'importance. Ajoutons à ceci, pour
achever

achever ce tableau , que tous les ouvrages de M. de *Voltaire* se débitaient aussitôt qu'ils sortaient de la presse , et que dans ce même temps les évêques voyaient avec un saint dépit leurs mandemens rongés des vers , ou pourrir dans les boutiques de leurs libraires.

Voilà comme raisonnent des prêtres imbécilles. On leur pardonnerait leur bêtise , si leurs mauvais syllogismes n'influaient pas sur le repos des particuliers ; tout ce que la vérité oblige de dire , c'est qu'une aussi fausse dialectique suffit pour caractériser ces êtres vils et méprisables qui , faisant profession de captiver leur raison , font ouvertement divorce avec le bon sens.

Puisqu'il s'agit ici de justifier M. de *Voltaire* , nous ne devons dissimuler aucune des accusations dont on le chargea. Les cagots lui imputèrent donc encore d'avoir exposé les sentimens d'*Epicure* , de *Hobbes* , de *Wolston* , du lord *Bolingbroke* et d'autres philosophes. Mais n'est-il pas clair que , loin de fortifier ces opinions par ce que tout autre y aurait pu ajouter , il se contente d'être le rapporteur d'un procès dont il abandonne la décision à ses lecteurs ? Et de plus , si la religion a pour fondement la vérité , qu'a-t-elle à appréhender de tout ce que le mensonge peut inventer contre elle ? M. de *Voltaire* en était si convaincu , qu'il ne croyait pas que les doutes de quelques philosophes pussent l'emporter sur les inspirations divines.

Mais allons plus loin , comparons la morale répandue dans ses ouvrages à celle de ses persécuteurs : Les hommes doivent s'aimer comme des frères , dit-il ; leur devoir est de s'aider mutuellement à sup-

porter le fardeau de la vie , où la somme des maux l'emporte sur celle des biens ; leurs opinions sont aussi différentes que leurs physionomies ; loin de se persécuter parce qu'ils ne pensent pas de même , ils doivent se borner à rectifier le jugement de ceux qui sont dans l'erreur , par le raisonnement , sans substituer aux argumens le fer et les flammes ; en un mot , ils doivent se conduire envers leur prochain comme ils voudraient qu'il en usât envers eux. Est-ce M. de *Voltaire* qui parle , ou est-ce l'apôtre *St Jean* , ou est-ce le langage de l'Evangile ?

Opposons à ceci la morale pratique de l'hypocrisie ou du faux zèle ; elle s'exprime ainsi : Exterminons ceux qui ne pensent pas ce que nous voulons qu'ils pensent , accablons ceux qui dévoilent notre ambition et nos vices ; que DIEU soit le bouclier de nos iniquités , que les hommes se déchirent , que le sang coule , qu'importe , pourvu que notre autorité s'accroisse ; rendons DIEU implacable et cruel , pour que la recette des douanes du purgatoire et du paradis augmente nos revenus.

Voilà comme la religion sert souvent de prétexte aux passions des hommes , et comme par leur perversité la source la plus pure du bien devient celle du mal !

La cause de M. de *Voltaire* étant aussi bonne que nous venons de l'exposer , il emporta les suffrages de tous les tribunaux , où la raison était plus écoutée que les sophismes mystiques. Quelque persécution qu'il endurât de la haine théologique , il distingua toujours la religion de ceux qui la déshonorent ; il rendait justice aux ecclésiastiques dont les vertus ont été le véritable ornement de l'Eglise ; il ne blâmait

que ceux dont les mœurs perverses les rendirent l'abomination publique.

M. de *Voltaire* passa donc ainsi sa vie entre les persécutions de ses envieux et l'admiration de ses enthousiastes, sans que les sarcasmes des uns l'humiliaissent, et que les applaudissemens des autres accrussent l'opinion qu'il avait de lui-même ; il se contentait d'éclairer le monde, et d'inspirer par ses ouvrages l'amour des lettres et de l'humanité. Non content de donner des préceptes de morale, il prêchait la bienfaisance par son exemple. Ce fut lui dont l'appui courageux vint au secours de la malheureuse famille des *Calas*, qui plaida la cause des *Siroen* et les arracha des mains barbares de leurs juges ; il aurait ressuscité le chevalier *la Barre*, s'il avait eu le don des miracles. Il est beau qu'un philosophe, du fond de sa retraite, élève sa voix ; et que l'humanité dont il est l'organe, force les juges à réformer des arrêts iniques. Si M. de *Voltaire* n'avait par devers lui que cet unique trait, il mériterait d'être placé parmi le petit nombre des véritables bienfaiteurs de l'humanité.

La philosophie et la religion enseignent donc de concert le chemin de la vertu. Voyez lequel est le plus chrétien, ou le magistrat qui force cruellement une famille à s'expatrier, ou le philosophe qui la recueille et la soutient ; le juge qui se sert du glaive de la loi pour assassiner un étourdi, ou le sage qui veut sauver la vie du jeune homme pour le corriger ; le bourreau de *Calas*, ou le protecteur de sa famille désolée ?

Voilà, Messieurs, ce qui rendra la mémoire de

M. de *Voltaire* à jamais chère à ceux qui sont nés avec un cœur sensible et des entrailles capables de s'émouvoir. Quelque précieux que soient les dons de l'esprit, de l'imagination, l'élévation du génie, et les vastes connaissances; ces présens, que la nature ne prodigue que rarement, ne l'emportent cependant jamais sur les actes de l'humanité et de la bienfaisance; on admire les premiers, et l'on bénit et vénère les seconds.

Quelque peine que j'aye, Messieurs, de me séparer à jamais de M. de *Voltaire*, je sens cependant que le moment approche où je dois renouveler la douleur que vous cause sa perte. Nous l'avons laissé tranquille à Ferney; des affaires d'intérêt l'engagèrent à se transporter à Paris, où il espérait venir encore assez à temps pour sauver quelques débris de sa fortune d'une banqueroute dans laquelle il se trouvait enveloppé. Il ne voulut pas reparaitre dans sa patrie les mains vides; son temps, qu'il partageait entre la philosophie et les belles-lettres, fournissait un nombre d'ouvrages dont il avait toujours quelques-uns en réserve: ayant composé une nouvelle tragédie dont Irène est le sujet, il voulut la produire sur le théâtre de Paris.

Son usage était d'affujettir ses pièces à la critique la plus sévère, avant de les exposer en public. Conformément à ces principes, il consulta à Paris tout ce qu'il y avait de gens de goût de sa connaissance, sacrifiant un vain amour-propre au désir de rendre ses travaux dignes de la postérité. Docile aux avis éclairés qu'on lui donna, il se porta avec un zèle et une ardeur singulière à la correction de cette tragédie;

il passa des nuits entières à refondre son ouvrage ; et soit pour dissiper le sommeil , soit pour ranimer ses sens , il fit un usage immodéré du café : cinquante tasses par jour lui suffirent à peine. Cette liqueur , qui mit son sang dans la plus violente agitation , lui causa un échauffement si prodigieux que , pour calmer cette espèce de fièvre chaude , il eut recours aux opiates , dont il prit de si fortes doses , que loin de soulager son mal , elles accélérèrent sa fin. Peu après ce remède pris avec si peu de ménagement , se manifesta une espèce de paralysie qui fut suivie du coup d'apoplexie qui termina ses jours.

Quoique M. de *Voltaire* fut d'une constitution faible ; quoique le chagrin , le foudi et une grande application aient affaibli son tempérament , il poussa pourtant sa carrière jusqu'à la quatre-vingt-quatrième année. Son existence était telle qu'en lui l'esprit l'emportait en tout sur la matière. C'était une ame forte qui communiquait sa vigueur à un corps presque diaphane : sa mémoire était étonnante , et il conserva toutes les facultés de la pensée et de l'imagination jusqu'à son dernier soupir. Avec quelle joie vous rappellerai - je , Messieurs , les témoignages d'admiration et de reconnaissance que les Parisiens rendirent à ce grand - homme durant son dernier séjour dans sa patrie ! Il est rare , mais il est beau que le public soit équitable , et qu'il rende justice de leur vivant à ces êtres extraordinaires que la nature ne se complaît de produire que de loin en loin , afin qu'ils recueillent de leurs contemporains même les suffrages qu'ils sont sûrs d'obtenir de la postérité !

L'on devait s'attendre qu'un homme qui avait employé toute la sagacité de son génie à célébrer la gloire de sa nation, en verrait rejaillir quelques rayons sur lui-même : les Français l'ont senti, et par leur enthousiasme, ils se sont rendus dignes de partager le lustre que leur compatriote a répandu sur eux et sur le siècle. Mais croirait-on que ce *Voltaire*, auquel la profane Grèce aurait élevé des autels, qui eût eu dans Rome des statues, auquel une grande impératrice, protectrice des sciences, voulait ériger un monument à Pétersbourg ; qui croira, dis-je, qu'un tel être pensa manquer dans sa patrie d'un peu de terre pour couvrir ses cendres ? Et quoi ! dans le dix-huitième siècle, où les lumières sont plus répandues que jamais, où l'esprit philosophique a tant fait de progrès, il se trouve des hiérophantes, plus barbares que les Hérules, plus dignes de vivre avec les peuples de la Taprobane qu'au milieu de la nation française ! Aveuglés par un faux zèle, ivres de fanatisme, ils empêchent qu'on ne rende les derniers devoirs de l'humanité à un des hommes les plus célèbres que jamais la France ait portés. Voilà cependant ce que l'Europe a vu avec une douleur mêlée d'indignation.

Mais quelle que soit la haine de ces frénétiques, et la lâcheté de leur vengeance, de s'acharner ainsi sur des cadavres ; ni les cris de l'envie, ni leurs hurlemens sauvages ne terniront la mémoire de *Voltaire*. Le sort le plus doux qu'ils peuvent attendre, est qu'eux et leurs vils artifices demeurent ensevelis à jamais dans les ténèbres de l'oubli ; tandis que la mémoire de *Voltaire* s'accroîtra d'âge en âge, et transmettra son nom à l'immortalité.

MÉLANGES
PHILOSOPHIQUES
ET
LITTÉRAIRES.

DISSERTATION

S U R

LES RAISONS

D'ÉTABLIR OU D'ABROGER

LES LOIS.

Ceux qui veulent acquérir une connaissance exacte de la manière dont il faut établir ou abroger les lois, ne la peuvent puiser que dans l'histoire. Nous y voyons que toutes les nations ont eu des lois particulières ; que ces lois ont été établies successivement ; et qu'il a toujours fallu beaucoup de temps aux hommes pour parvenir à quelque chose de raisonnable. Nous y voyons que les législateurs dont les lois ont subsisté le plus long-temps , ont été ceux qui ont eu pour but le bonheur public , et qui ont le mieux connu le génie du peuple dont ils réglaient le gouvernement.

Ce sont ces considérations qui nous obligent d'entrer ici dans quelques détails sur l'histoire même des lois , et sur la manière dont elles se sont établies dans les pays les plus policés.

Il paraît probable que les pères de famille ont été les premiers législateurs. Le besoin d'établir l'ordre dans leurs maisons les obligea sans doute à faire les lois domestiques. Depuis ces premiers temps, et lorsque les hommes commencèrent à se rassembler dans des villes, les lois de ces juridictions particulières se trouvèrent insuffisantes pour une société plus nombreuse.

La malice du cœur humain, qui semble engourdie dans la solitude, se ranime dans le grand monde : et si le commerce des hommes, qui assortit les caractères les plus ressemblans, fournit des compagnons aux gens vertueux, il donne également des complices aux scélérats.

Les désordres s'accrurent dans les villes ; de nouveaux vices prirent naissance ; et les pères de famille, comme les plus intéressés à les réprimer, convinrent pour leur sûreté de s'opposer à ce débordement. On publia donc des lois ; et l'on créa des magistrats pour les faire observer : tant est grande la dépravation des hommes, que pour vivre en paix et heureux, on fut obligé de les y contraindre par la puissance des lois.

Les premières lois ne parèrent qu'aux grands inconvéniens : les civiles réglaient le culte des dieux, le partage des terres, les contrats de mariage et les successions : les lois criminelles n'étaient rigoureuses que pour les crimes dont on redoutait le plus les effets : ensuite à mesure qu'il survenait des inconvéniens inattendus, de nouveaux désordres donnaient naissance à de nouvelles lois.

De l'union des villes se formèrent des républiques, et par la pente que toutes les choses humaines ont à la vicissitude, leur gouvernement changea souvent de forme. Lassé de la démocratie, le peuple passait à l'aristocratie, à laquelle il substituait même le gouvernement monarchique; ce qui arrivait en deux manières: ou lorsque le peuple mettait sa confiance dans la vertu éminente d'un de ses citoyens: ou lorsque par artifice quelque ambitieux usurpait le souverain pouvoir. Il est peu d'États qui n'aient pas essayé de ces différens gouvernemens; mais tous eurent des lois différentes.

Osiris est le premier législateur dont l'histoire profane fasse mention; il était roi d'Égypte, et il y établit ses lois; les souverains même y étaient soumis: ces lois, qui réglaient le gouvernement du royaume, s'étendaient sur la conduite des particuliers.

Hérodote, Diodore de Sicile.

Les rois n'acquéraient l'amour de leur peuple qu'autant qu'ils s'y conformaient. Osiris *) institua trente juges, dont le chef portait au cou la figure de la Vérité pendue à une chaîne d'or; c'était obtenir gain de cause que d'être touché par cette figure.

Osiris régla le culte des dieux, le partage des terres, la distinction des conditions: il ne voulut point qu'il y eût prise de corps contre le débiteur: toute séduction de rhétorique était bannie des plaidoyers: les Égyptiens engageaient les cadavres de leurs pères; ils les déposaient chez leurs créanciers pour nantissement, et c'était une infamie

*) Quelques auteurs y ajoutent Isis.

pour le débiteur que de ne pas les dégager avant sa mort. Ce législateur crut que ce n'était pas assez de punir les hommes pendant leur vie, il établit un tribunal qui les jugeait après leur mort; afin que la flétrissure attachée à leur condamnation servît d'aiguillon pour animer les vivans à la vertu.

Rollin,
Histoire
ancien-
ne.

Après les lois des Egyptiens, celles des Crétois sont les plus anciennes : Minos fut leur législateur; il se disait fils de Jupiter, et assurait avoir reçu ces lois de son père, afin de les rendre plus respectables.

Plutar-
que.

Lycurgue, roi de Lacédémone, fit usage des lois de Minos, auxquelles il en ajouta quelques-unes d'Osiris, qu'il recueillit lui-même dans un voyage qu'il fit en Egypte : il bannit de sa république l'or, l'argent, toute sorte de monnaies et les arts superflus; il partagea les terres également entre les citoyens.

Ce législateur, qui avait intention de former des guerriers, ne voulut point qu'aucune espèce de passion pût énerver leur courage; il permit pour cet effet la communauté des femmes entre les citoyens, ce qui peuplait l'Etat, sans attacher trop les particuliers aux liens doux et tendres du mariage : tous les enfans étaient élevés aux frais du public : lorsque les parens pouvaient prouver que leurs enfans étaient nés mal-sains, il leur était permis de les tuer. Lycurgue pensait qu'un homme qui n'était pas en état de porter les armes, ne méritait pas la vie.

Il régla que les Ilotes, espèce d'esclaves, cultiveraient les terres ; et que les Spartiates ne s'occuperaient qu'aux exercices qui les rendaient propres à la guerre.

La jeunesse des deux sexes luttait ; ils faisaient leurs exercices tout nus , en place publique.

Leurs repas étaient réglés ; sans distinction des états tous les citoyens y mangeaient ensemble.

Il était défendu aux étrangers de s'arrêter à Sparte, afin que leurs mœurs ne corrompissent pas celles que Lycurgue avait introduites.

On ne punissait que les voleurs mal-adroits : Lycurgue avait intention de former une république militaire, et il y réussit.

Dracon fut à la vérité le premier législateur des Athéniens ; mais ses lois étaient si rigoureuses, qu'on disait qu'elles étaient écrites plutôt avec du sang qu'avec de l'encre. *)

Plutarque. Vie de Solon.
Remarques de Dacier.

Nous avons vu comment les lois s'établirent en Egypte et à Sparte : voyons maintenant comment elles furent réformées à Athènes.

Les désordres qui régnèrent dans l'Attique, et les suites funestes qu'ils présageaient, firent qu'on eut recours à un sage, qui pouvait seul réformer tant d'abus. Les pauvres qui souffraient, à cause de leurs dettes, des vexations cruelles de la part des riches, songèrent à se choisir un chef qui les délivrât de la tyrannie des créanciers.

*) Dracon infligeait punition de mort contre les plus petites fautes : il alla jusqu'à faire le procès aux choses inanimées ; une statue, par exemple, qui, en tombant avait écrasé quelqu'un, était bannie de la ville.

Dans ces diffentions, Solon fut nommé Archonte et arbitre souverain, du consentement de tout le monde: les riches, dit Plutarque, l'agréèrent volontiers comme riche, et les pauvres, comme homme de bien.

Solon déchargea les débiteurs; il accorda aux citoyens la liberté de tester.

Il permit aux femmes qui avaient des maris impuissans d'en choisir d'autres parmi leurs parens.

Ces lois impoisaient des châtimens à l'oisiveté: elles absolvait ceux qui tuaient un adultère; elles défendaient de confier la tutelle des enfans à leurs plus proches héritiers.

Ceux qui avaient crevé l'œil à un borgne, étaient condamnés à perdre les deux yeux: les débauchés n'osaient parler dans les assemblées du peuple.

Solon ne fit aucune loi contre le parricide; ce crime lui paraissait inoui: il pensait que c'eût été l'enseigner plutôt que de le défendre.

Moreri.
Diction-
naire.
Rollin.
Plutar-
que.

Il voulut que ces lois fussent déposées dans l'aréopage: ce conseil fondé par Cécrops, qui au commencement avait été composé de trente fages, augmenta jusqu'à cinq cents: l'aréopage tenait ses séances de nuit; les avocats y plaidaient les causes simplement, il leur était défendu d'exciter les passions.

Les lois d'Athènes passèrent ensuite à Rome: mais comme les lois de cet empire devinrent celles de tous les peuples qu'il conquit, il sera nécessaire de nous étendre davantage sur leur sujet.

Romulus fut le fondateur et le premier législateur de Rome; voici le peu qui nous reste des lois de ce prince.

Tite Live, Plutarque, Cicéron.

Il voulait que les rois eussent une autorité souveraine dans les affaires de justice et de religion; qu'on n'ajoutât point foi aux fables qu'on rapporte des dieux; qu'on eût d'eux des sentimens saints et religieux, en n'attribuant rien de deshonnête à des natures bienheureuses. Plutarque ajoute que c'est une impiété de croire que la Divinité prenne plaisir aux attraites d'une beauté mortelle. Ce roi, si peu superstitieux, ordonna cependant qu'on n'entreprît rien sans avoir préalablement consulté les augures.

Romulus plaça les patriciens dans le sénat, les plébéiens dans les tribus; et il ne comptait pour rien les esclaves dans la république.

Les maris avaient le droit de punir de mort leurs femmes, lorsqu'elles étaient convaincues d'adultère ou d'ivrognerie.

La puissance des pères sur leurs enfans n'avait point de bornes: il leur était permis de les faire mourir, lorsqu'ils naissaient monstrueux: on punissait les parricides de mort: un patron qui fraudait son client, était en abomination: une belle-fille qui battait son père, était abandonnée à la vengeance des dieux pénates. Romulus voulut que les murailles des villes fussent sacrées; et il tua son frère Rémus, pour avoir transgressé cette loi en sautant par dessus les murs de la ville qu'il élevait.

Ce prince établit des asiles; il y en avait entr'autres auprès de la roche tarpéienne.

Plutarque, Vie
de Numa.

A ces lois de Romulus, Numa en ajouta de nouvelles. Comme ce prince était fort pieux, et que sa religion était épurée, il défendit que l'on donnât aux dieux la figure humaine, ou celle de quelque bête. De-là vint que pendant les cent soixante premières années depuis la fondation de Rome, il n'y eut point d'images dans les temples.

Danet,
Diction-
naire des
antiqui-
tés.

Tullus Hostilius, afin d'exciter le peuple à la multiplication de l'espèce, voulut que lorsqu'une femme accoucherait de trois enfans à la fois, ils fussent nourris aux dépens du public, jusqu'à l'âge de puberté.

Nous remarquons parmi les lois de Tarquin, qu'il obligea chaque citoyen de donner au roi le dénombrement de tous ses biens, au risque d'être puni s'il y manquait; qu'il régla les dons que chacun devait faire aux temples; et qu'entre autres il permit que les esclaves mis en liberté pussent être reçus dans les tribus de la ville; les lois de ce prince furent favorables aux débiteurs.

Telles sont les principales lois que les Romains reçurent de leurs rois. Sextus Papirius les recueillit toutes; et elles prirent de lui le nom de Code papirien.

La plupart de ces lois, faites pour un Etat monarchique, furent abolies à l'expulsion des rois.

Valérius Publicola, collègue de Brutus dans le consulat, un des instrumens de la liberté dont Rome jouissait, ce consul si favorable au peuple, publia de nouvelles lois, propres au genre de gouvernement qu'il venait d'établir.

Ces lois permettaient d'appeler au peuple des
jugemens

jugemens des magistrats, et défendaient sous peine de mort d'accepter des charges sans son aveu. Publicola diminua les tailles, et autorisa le meurtre des citoyens qui aspiraient à la tyrannie.

Ce ne fut qu'après lui que s'établirent les usures ; les grands de Rome les portèrent jusqu'au denier huit : si le débiteur ne pouvait acquitter sa dette, il était traîné en prison, et réduit à l'esclavage, lui et toute sa famille. La dureté de cette loi parut insupportable aux plébéiens, qui en étaient souvent les victimes ; ils murmurèrent contre les consuls ; le sénat se montra inflexible, et le peuple, irrité de plus en plus, se retira au Mont sacré ; de là il traita d'égal avec les sénateurs, et il ne rentra à Rome qu'à condition qu'on abolît ses dettes, et que l'on créât des magistrats qui par la charge de tribuns seraient autorisés à soutenir ses droits : ces tribuns réduisirent l'usure au denier seize ; et enfin elle fut tout-à-fait abolie pour un temps.

Tite Li-
ve, L. II.
Echard,
Ch. II.
Tacite,
Ann. des.

Les deux ordres qui composaient la république romaine, formaient sans cesse des desseins ambitieux, pour s'élever les uns aux dépens des autres : de là naquirent les défiances et les jalousies ; quelques féditieux, qui flattaient le peuple, outraient ses prétentions ; et quelques sénateurs, nés avec des passions vives et avec beaucoup d'orgueil, rendaient les résolutions du sénat souvent trop sévères.

La loi agraire sur le partage des terres conquises divisa plus d'une fois la république : il en fut question l'année CCLXVII de sa fondation. Ces dissensions, auxquelles le sénat faisait diversion par

quelques guerres, mais qui se réveillaient toujours, continuèrent jusqu'en l'année CCC.

Tite-Live,
Liv. III.

Rome reconnut enfin la nécessité d'avoir recours à des lois qui pussent satisfaire les deux partis : on envoya à Athènes Posthumius Albus, Aulus Manlius, et Sulpicius Camerinus, pour y compiler les lois de Solon : ces ambassadeurs à leur retour furent mis au nombre des Décemvirs ; ils rédigèrent ces lois, qui furent approuvées du sénat par un arrêt, et du peuple par un plébiscite ; on les fit graver sur dix tables de cuivre ; et l'année d'après on y en ajouta encore deux autres : ce qui forma un corps de lois, si connu sous le nom de celui des douze tables.

Danet,
Diction.
des ant.
rom.

Ces lois limitaient la puissance paternelle ; elles infligeaient des punitions aux tuteurs qui fraudaient leurs pupilles ; elles permettaient de léguer son bien à qui l'on voudrait. Les triumvirs ordonnèrent, depuis, que les testateurs seraient obligés de laisser le quart de leur bien à leurs héritiers ; et c'est l'origine de ce que nous appelons *la légitime* (*).

Les enfans posthumes, nés dix mois après la mort de leurs pères, étaient déclarés légitimes ; l'Empereur Adrien étendit ce privilège jusqu'au onzième mois.

Le divorce, jusqu'alors inconnu aux Romains, n'eut force de loi que par celles des douze tables. Il y avait des peines infligées contre les injures d'effet, de paroles et par écrit.

(*) Il n'y avait que deux sortes d'héritiers ab intestat, les enfans, et les parens masculins.

L'intention seule de parricide était punie de mort.

Les citoyens étaient autorisés à tuer les voleurs armés, ou qui entraient de nuit dans leur maison.

Tout faux témoin devait être précipité de la roche tarpéienne. En matières criminelles, l'accusateur avait deux jours, dans lesquels il formait l'accusation, qu'il signait; et l'accusé avait trois jours pour y répondre (*). S'il se trouvait que l'accusateur eût calomnié l'accusé, il était puni des mêmes peines que méritait le crime dont il l'avait chargé.

Voilà en substance ce que contenaient les lois des douze tables, dont Tacite dit qu'elles furent la fin des bonnes lois : l'Égypte, la Grèce, et tout ce qu'elle connaissait de plus parfait, y avaient contribué : ces lois si équitables et si justes ne resserraient la liberté des citoyens que dans les cas où l'abus qu'ils en pouvaient faire, aurait nui au repos des familles et à la sûreté de la république.

L'autorité du sénat, sans cesse en opposition avec celle du peuple; l'ambition outrée des grands; les prétentions des plébéiens qui s'accroissaient chaque jour, et beaucoup d'autres raisons, qui font proprement du ressort de l'histoire, causèrent de nouveau des orages violens : les Gracques et les Saturninus publièrent quelques lois féditieuses : pendant les troubles des guerres civiles, on vit un nombre d'ordonnances que les événemens faisaient paraître et disparaître. Sylla abolit les anciennes lois, et en établit de nouvelles, que Lépidus

(*) L'accusé comparait en suppliant devant le magistrat avec ses parens et ses cliens.

détruisit ; la corruption des mœurs , qui augmentait avec ces dissensions domestiques , donna lieu à la multiplication des lois à l'infini. Pompée , élu pour réformer ces lois , en publia quelques-unes qui périrent avec lui. Pendant vingt-cinq ans de guerres civiles et de troubles , il n'y eut ni droit , ni coutume , ni justice ; et tout demeura dans cette confusion jusqu'au règne d'Auguste , qui sous son sixième consulat rétablit les anciennes lois , et annulla toutes celles qui avaient pris naissance pendant les désordres de la république.

L'empereur Justinien remédia enfin à la confusion que la multiplicité des lois apportait à la jurisprudence ; et il ordonna à son chancelier Tribonien de composer un corps de droit parfait ; celui-ci le réduisit en trois volumes , qui nous sont restés : savoir , le digeste , qui contient les opinions des plus célèbres jurisconsultes ; le code qui renferme les constitutions des empereurs ; et les instituts , qui forment un abrégé du droit romain.

Ces lois se sont trouvées si admirables , qu'après la destruction de l'empire , elles ont été embrassées par les peuples les plus policés , qui en ont fait la base de leur jurisprudence.

Daniel,
Histoire
de Fran-
ce. Les Romains avaient apporté leurs lois dans les pays de leurs conquêtes ; les Gaules les reçurent , lorsque Jules César , qui les subjuguait , en fit une province de l'empire.

Pendant le cinquième siècle , après le démembrement de la monarchie romaine , les peuples du nord inondèrent une partie de l'Europe : ces différentes nations barbares introduisirent chez leurs

ennemis vaincus leurs lois et leurs coutumes : les Gaules furent envahies par les Visigoths, les Bourguignons et les Francs.

Clovis crut faire grâce à ses nouveaux sujets en leur laissant l'option des lois du vainqueur, ou de celles du vaincu : il publia la loi salique ; et sous les règnes de ses successeurs, on créa souvent de nouvelles lois. Gondebaud, roi de Bourgogne, fit une ordonnance par laquelle il défère le duel à ceux qui ne voudront pas s'en tenir au ferment.

En 487,
selon Da-
niel.

Hénault,
Abrégé
chrono-
logique.

Anciennement les seigneurs avaient le droit de juger souverainement et sans appel.

Sous le règne de Louis le gros s'établit la justice supérieure et royale en France : nous voyons, depuis, que Charles IX avait intention de réformer la justice et d'abrégér les procédures ; c'est ce qui paraît par l'ordonnance de Moulins. Il est à remarquer que des lois si sages furent publiées dans des temps de troubles ; mais, dit le président Hénault, le chancelier de l'Hôpital veillait pour le salut de la patrie. Ce fut enfin Louis XIV qui fit rédiger toutes les lois, depuis Clovis jusqu'à lui, dans un corps qu'on appela de son nom le Code Louis.

De Thou.

Les Bretons, que les Romains subjuguèrent de même que les Gaulois, reçurent également les lois de leurs conquérans.

Rapin
Thoiras,
Introduc-
tion.

Avant d'être assujettis, ces peuples étaient gouvernés par des druides, dont les maximes avaient force de lois.

Les pères de famille chez ces peuples avaient droit de vie et de mort sur leurs femmes et leurs enfans ; tout commerce étranger leur était défendu ;

ils égorgeaient les prisonniers de guerre, et en faisaient un sacrifice aux dieux.

Les Romains maintinrent leur puissance et leurs lois chez ces insulaires jusqu'à l'empire d'Honorius, qui rendit aux Anglais leur liberté, l'an CCCCX, par un acte solennel.

Les Pictes (*), alliés avec les Ecoffais, les attaquèrent ensuite: les Bretons, faiblement secourus des Romains, et toujours battus par leurs ennemis, eurent recours aux Saxons; ceux-ci subjuguèrent toute l'île après une guerre de 150 ans; et de leurs auxiliaires ils devinrent leurs maîtres.

Selon

Brand.

Les Anglo-Saxons introduisirent dans la Grande-Bretagne leurs lois, les mêmes qui se pratiquaient anciennement en Allemagne; ils partagèrent l'Angleterre en sept royaumes, qui se gouvernaient séparément; ils avaient tous des assemblées générales, (**) composées des grands, du peuple, et de l'ordre des payfans: la forme de ce gouvernement, qui était ensemble monarchique et démocratique, s'est conservée jusqu'à nos jours; l'autorité se trouve encore partagée entre le roi, la chambre des seigneurs et celle des communes.

Alfred le grand donna à l'Angleterre les premières lois, réduites en corps. Quoiqu'elles fussent douces, ce prince fut inexorable envers les magistrats convaincus de corruption; l'histoire remarque qu'en une seule année il fit pendre quarante juges qui avaient prévariqué.

(*) Peuples venus du Mecklenbourg.

(**) Ces assemblées s'appelaient *Wittenagemot*, ou conseil des sages, dont le gouvernement prit le nom d'heptarchie.

Selon le code d'Alfred le grand, tout anglais accusé de quelque crime devait être jugé par ses pairs, et la nation conserve encore ce privilège.

L'Angleterre prit une nouvelle forme par la conquête qu'en fit Guillaume, duc de Normandie (*). Rapin Thoiras, en 1890. Ce conquérant érigea de nouvelles cours souveraines, dont celle de l'échiquier subsiste encore: ces tribunaux suivaient la personne du roi. Il sépara la juridiction ecclésiastique de la civile; et de ses lois, qu'il fit publier en langue normande, la plus sévère était l'interdiction de la chasse, sous peine de mutilation, ou de mort même.

Depuis Guillaume le conquérant, les rois ses successeurs firent différentes chartres.

Henri I, dit beau-clerc, permit aux héritiers nobles de prendre possession des successions qui leur retombaient, sans rien payer au souverain; il permit même à la noblesse de se marier sans le consentement du prince. En 1100.

Nous voyons encore que le roi Etienne donna une chartre par laquelle il reconnaît tenir son pouvoir du peuple et du clergé; qui confirme les prérogatives de l'Eglise, et abolit les lois rigoureuses de Guillaume le conquérant. En 1136.

Ensuite Jean sans-terre accorda à ses sujets la chartre, dite la grande-chartre; elle consiste en Rapin Thoiras, L. VIII. soixante-deux articles.

Les articles principaux règlent la façon de relever les fiefs; le partage des veuves, en défendant de les contraindre à convoler en secondes nûces; elles sont obligées sous caution à ne point se rema-

(*) Couronné à Londres en 1066.

rier sans la permission de leur seigneur suzerain. Ces lois établissent les cours de justice dans des lieux stables; elles défendent au parlement de lever des impôts sans le consentement des communes, à moins que ce ne soit pour racheter la personne du roi, ou afin de faire son fils chevalier, ou pour doter sa fille; elles ordonnent de n'emprisonner, de ne dépouiller, ni de ne faire mourir personne, sans que ses pairs l'aient jugé selon les lois du royaume; et de plus le roi s'engage à ne vendre ni refuser la justice à personne.

En 1275. Les lois de Westmunster, qu'Edouard I publia, n'étaient qu'un renouvellement de la grande chartre; excepté qu'il défendit l'acquisition des terres aux gens de main-morte, et qu'il bannit les juifs du royaume.

Quoique l'Angleterre ait beaucoup de sages lois, c'est peut-être le pays de l'Europe où elles sont le moins en vigueur. Rapin Thoiras remarque très-bien que, par un vice du gouvernement, le pouvoir du roi se trouve sans cesse en opposition avec celui du parlement; qu'ils s'observent mutuellement, soit pour conserver leur autorité, soit pour l'étendre; ce qui distrait, et le roi et les représentans de la nation, du soin qu'ils devraient employer au maintien de la justice; et ce gouvernement turbulent et orageux change sans cesse ses lois par acte de parlement, selon que les événemens l'y obligent; d'où il s'ensuit que l'Angleterre est dans le cas d'avoir plus besoin de réforme dans sa jurisprudence qu'aucun autre royaume.

Il ne nous reste qu'à dire deux mots de l'Alle-

magne. Nous reçûmes les lois romaines , lorsque les Romains conquièrent la Germanie , et nous les conservâmes , parce que les empereurs abandonnant l'Italie , transportèrent chez nous le siège de leur empire : cependant il n'est aucun cercle , aucune principauté , quelque petite qu'elle soit , qui n'ait un droit coutumier différent ; et ces droits , par la longueur du temps , ont acquis force de lois.

Après avoir exposé la manière dont les lois se font établies chez la plupart des peuples policés , nous remarquerons que dans tous les pays où elles ont été introduites du consentement des citoyens , ce fut le besoin qui les y fit recevoir ; et que dans les pays subjugués , c'étaient les lois des conquérans qui devenaient celles des conquises ; mais qu'également par-tout elles ont été augmentées successivement. Si l'on est étonné de voir au premier coup-d'œil que les peuples puissent être gouvernés par tant de lois différentes , on peut revenir de sa surprise en observant que pour l'essentiel des lois elles se trouvent à peu-près les mêmes , j'entends celles qui pour le maintien de la société punissent les crimes.

Nous observons encore en examinant la conduite des plus sages législateurs , que les lois doivent être adaptées au genre du gouvernement et au génie de la nation qui les doit recevoir ; que les meilleurs législateurs ont eu pour but la félicité publique , et qu'en général toutes les lois qui sont les plus conformes à l'équité naturelle , sont à quelques exceptions près les meilleures.

Comme Lycurgue trouva un peuple ambitieux,

il lui donna des lois plus propres à faire des guerriers que des citoyens; et s'il bannit l'or de sa république, c'était parce que l'intérêt est de tous les vices celui qui est le plus opposé à la gloire.

Plutar-
que, Vie
de Solon.

Solon disait de lui-même qu'il n'avait pas donné aux Athéniens les lois les plus parfaites, mais les meilleures qu'ils fussent capables de recevoir: ce législateur considéra non-seulement le génie de ce peuple, mais aussi la situation d'Athènes, qui était aux bords de la mer: par cette raison il infligea des peines pour l'oisiveté, il encouragea l'industrie, et il ne défendit point l'or ni l'argent, prévoyant que sa république ne pouvait devenir grande ni puissante que par un commerce florissant.

Il faut bien que les lois s'accordent avec les génies des nations, ou il ne faut point espérer qu'elles subsistent; le peuple romain voulait la démocratie; tout ce qui pouvait altérer cette forme de gouvernement, lui était odieux. De-là vint qu'il y eut tant de séditions pour faire passer la loi agraire; le peuple se flattant que par le partage des terres il rétablirait une sorte d'égalité dans les fortunes des citoyens: de-là vint qu'il y eut de fréquentes émeutes pour l'abolition des dettes, parce que les créanciers, qui étaient les grands, traitaient les plébéïens avec inhumanité; et que rien ne rend plus odieuse la différence des conditions que la tyrannie que les riches exercent impunément sur les misérables.

On trouve trois sortes de lois dans tous les pays: savoir, celles qui tiennent à la politique, et qui établissent le gouvernement; celles qui tiennent aux

mœurs et qui punissent les criminels ; et enfin les lois civiles , qui règlent les successions , les tutelles , les usures et les contracts. Les législateurs qui établissent des lois dans des monarchies , sont ordinairement eux-mêmes souverains : si leurs lois sont douces et équitables , elles se soutiennent d'elles-mêmes ; tous les particuliers y trouvent leur avantage : si elles sont dures et tyranniques , elles seront bientôt abolies ; parce qu'il faut les maintenir par la violence , et que le tyran est seul contre tout un peuple , qui ne désire que de les supprimer.

Dans plusieurs républiques , où des particuliers ont été législateurs , leurs lois n'ont réussi qu'autant qu'elles ont pu établir un juste équilibre entre le pouvoir du gouvernement & la liberté des citoyens.

Il n'est que les lois qui regardent les mœurs sur lesquelles les législateurs conviennent en général du même principe ; excepté qu'ils se sont plus roidis contre un crime que contre un autre : et cela sans doute , pour avoir connu les vices auxquels la nation avait le plus de penchant.

Comme les lois sont des digues qu'on oppose au débordement des vices , il faut qu'elles se fassent respecter par la terreur des peines ; mais il n'en est pas moins vrai que les législateurs qui ont le moins aggravé les châtimens , sont au moins les plus humains , s'ils ne sont pas les plus rigides.

Les lois civiles sont celles qui diffèrent le plus entre elles : ceux qui les ont établies , ont trouvé certains usages introduits généralement avant eux , qu'ils n'ont osé abolir de crainte de choquer les préjugés de la nation : ils ont respecté la coutume

qui les fait regarder comme bonnes , et ils ont adopté ces usages , quoiqu'ils ne soient pas équitables , purement en faveur de leur antiquité.

Quiconque s'est donné la peine d'examiner les lois avec un esprit philosophique , en aura sans doute trouvé beaucoup qui d'abord paraissent contraires à l'équité naturelle , et qui cependant ne le sont pas : je me contente de citer le droit de primogéniture. Il paraît que rien n'est plus juste que de partager la succession paternelle en portions égales entre tous les enfans ; cependant l'expérience prouve que les plus puissans héritages , subdivisés en beaucoup de parties , réduisent avec le temps des familles opulentes à l'indigence : ce qui a fait que des pères ont mieux aimé déshériter leurs cadets , que de préparer à leur maison une décadence certaine. Par la même raison des lois qui paraissent gênantes et dures à quelques particuliers , n'en sont pas moins sages , dès qu'elles tendent à l'avantage de la société entière. C'est un tout , auquel un législateur éclairé sacrifiera constamment les parties.

Les lois qui regardent les débiteurs , sont sans contredit celles qui exigent le plus de circonspection et de prudence de la part de ceux qui les publient : si ces lois favorisent les créanciers , la condition des débiteurs devient trop dure ; un malheureux hasard peut ruiner à jamais leur fortune : si au contraire cette loi leur est avantageuse , elle altère la confiance publique , en infirmant des contrats qui sont fondés sur la bonne foi.

Ce juste milieu , qui , en maintenant la validité des contrats , n'opprime pas les débiteurs insolubles ,

me paraît la pierre philosophale de la jurisprudence.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur cet article ; la nature de cet ouvrage ne nous permet point d'entrer dans un plus grand détail : nous nous bornerons aux réflexions générales.

Un corps de lois parfaites ferait le chef-d'œuvre de l'esprit humain , dans ce qui regarde la politique du gouvernement ; on y remarquerait une unité de dessein , et des règles si exactes et si proportionnées , qu'un Etat conduit par ces lois ressemblerait à une montre dont tous les ressorts ont été faits pour un même but ; on y trouverait une connaissance profonde du cœur humain , et du génie de la nation ; les châtimens seraient tempérés , de sorte qu'en maintenant les bonnes mœurs, ils ne seraient ni légers ni rigoureux ; des ordonnances claires et précises ne donneraient jamais lieu au litige ; elles consisteraient dans un choix exquis de tout ce que les lois civiles ont eu de meilleur , et dans une application ingénieuse et simple de ces lois aux usages de la nation : tout serait prévu , tout serait combiné , et rien ne serait sujet à des inconvéniens ; mais les choses parfaites ne sont pas du ressort de l'humanité.

Les peuples auraient lieu d'être satisfaits , si les législateurs se mettaient à leur égard dans les mêmes dispositions d'esprit où étaient ces pères de famille qui donnèrent les premières lois ; ils aimeraient leurs enfans ; les maximes qu'ils leur prescrivaient, n'avaient d'objet que le bonheur de leur famille.

Peu de lois sages rendent un peuple heureux ; beaucoup de lois embarrassent la jurisprudence ; par

la raison qu'un bon médecin ne surcharge pas les malades de remèdes, le législateur habile ne surcharge pas le public de lois superflues : trop de médicamens se nuisent, empêchent réciproquement leurs effets ; trop de lois deviennent un dédale où les jurisconsultes et la justice s'égarent.

Chez les Romains les lois se multiplièrent, lorsque les révolutions étaient fréquentes : tout ambitieux qui se voyait favorisé de la fortune, se faisait législateur. Cette confusion dura, comme nous l'avons dit, jusqu'au temps d'Auguste, qui annulla toutes ces ordonnances injustes, et remit les anciennes lois en vigueur.

En France les lois devinrent plus nombreuses, lorsque les Francs, en conquérant ce royaume, y introduisirent les leurs. Louis XI eut dessein de réunir toutes ces lois, et d'établir dans son empire, comme il le disait lui-même, une seule loi, un seul poids et une seule mesure.

Il est plusieurs lois auxquelles les hommes sont attachés, parce qu'ils sont la plupart des animaux de coutume : quoiqu'on pût en substituer de meilleures à leur place, il serait peut-être dangereux d'y toucher ; la confusion que cette réforme mettrait dans la jurisprudence, ferait peut-être plus de mal que les nouvelles lois ne produiraient de bien.

Cela n'empêche pas qu'il n'y ait des cas où la réforme semble absolument nécessaire ; c'est lorsqu'il se trouve des lois contraires au bonheur public et à l'équité naturelle ; lorsqu'elles sont énoncées en termes vagues et obscurs, et lors enfin qu'elles

impliquent contradiction dans le sens, ou dans les termes.

Entrons dans quelques éclaircissemens sur cette matière.

Les lois d'Osiris sur le vol sont, par exemple, dans le cas de ces premières dont nous avons parlé; Diodore de Sicile. elles ordonnaient que ceux qui voudraient faire le métier de voleurs, se fissent inscrire chez leurs capitaines, et qu'on portât chez lui à l'instant tout ce qu'on déroberait. Ceux sur qui s'était fait le vol, venaient chez le chef des voleurs revendiquer leurs biens, qu'on leur restituait, pourvu que le propriétaire donnât le quart de la valeur; le législateur pensait que par cet expédient il fournissait aux citoyens un moyen de recouvrer ce qui leur appartenait, moyennant une légère redevance; c'était le moyen de faire des voleurs de tous les Egyptiens. Osiris n'y pensait pas sans doute en établissant cette loi; à moins qu'on ne veuille dire qu'il conniva au vol, comme à un mal qu'il ne pouvait pas empêcher, de même que le gouvernement d'Amsterdam souffre les musicôs, et celui de Rome les maisons de joie privilégiées.

Les bonnes mœurs et la sûreté publique demanderaient cependant qu'on abrogeât cette loi d'Osiris, si malheureusement on la trouvait établie.

Les Français ont pris le contrepied des Egyptiens: ceux-là étaient trop doux; ceux-ci sont trop sévères. Les lois françaises sont d'une rigueur terrible; tous les voleurs domestiques sont punis de mort. Ils disent, pour se justifier, qu'en punissant sévèrement les coupeurs de bourse, ils détruisent la semence des brigands et des assassins.

L'équité naturelle veut qu'il y ait une proportion entre le crime et le châtement : les vols compliqués méritent la mort ; ceux qui se commettent sans violence ont des côtés par lesquels on peut envisager avec compassion ceux qui en sont coupables.

Il y a l'infini entre le destin d'un riche et celui d'un misérable : l'un regorge de biens et nage dans le superflu ; l'autre , abandonné de la fortune , manque même du nécessaire ; qu'un malheureux dérobe , pour vivre , quelques pistoles , une montre d'or , ou pareilles bagatelles , à un homme que sa magnificence empêche de s'apercevoir de cette perte ; faut-il que ce misérable soit dévoué à la mort ? l'humanité n'exige-t-elle pas qu'on adoucisse l'extrême rigueur ? Il paraît bien que les riches ont fait cette loi : les pauvres ne feraient-ils pas en droit de dire : “ Que n'a-t-on de la commisération de notre état déplorable ? Si vous étiez
 „ charitables , si vous étiez humains , vous nous
 „ secourriez dans nos misères , et nous ne vous
 „ volerions pas : parlez , est-il juste que toutes les
 „ félicités de ce monde soient pour vous , et que
 „ toutes les infortunes nous accablent ” ?

La jurisprudence prussienne a trouvé un tempérament entre le relâchement de celle d'Égypte et la sévérité de celle de France : les lois ne punissent point de mort le vol simple , elles se contentent de condamner le coupable à la prison pour un certain temps : peut-être ferait-on mieux encore d'introduire la loi du talion qui s'observait chez les Juifs , par laquelle le voleur était obligé de restituer le double de ce qu'il avait dérobé , ou de se constituer

l'esclave

l'esclave de celui dont il avait saisi le bien. Si l'on se contente de punir légèrement les petites fautes, on réserve les derniers supplices aux brigands, aux meurtriers, aux assassins ; de sorte que la punition marche toujours de pair avec le crime.

Aucune loi ne révolte plus l'humanité que le droit de vie et de mort que les pères avaient sur leurs enfans à Sparte et à Rome. En Grèce, un père qui se trouvait trop pauvre pour fournir aux besoins d'une famille nombreuse, faisait périr les enfans qui lui naissaient de trop : à Sparte et à Rome, qu'un enfant vint au monde mal conformé, cela autorisait suffisamment le père à lui ôter la vie. Nous sentons toute la barbarie de ces lois, à cause que ce ne sont pas les nôtres ; mais examinons un moment si nous n'en avons pas d'aussi injustes.

N'y a-t-il point quelque chose de bien dur dans la façon dont nous punissons les avortemens ? A Dieu ne plaise que j'excuse l'action affreuse de ces Médées, qui, cruelles à elles-mêmes et fourdes à la voix du sang, étouffent la race future, (si j'ose m'exprimer ainsi,) sans lui laisser le temps de voir le jour ! Mais que le lecteur se dépouille de tous les préjugés de la coutume ; et qu'il daigne prêter quelque attention aux réflexions que je vais lui présenter.

Les lois n'attachent-elles pas un degré d'infamie aux couches clandestines ? Une fille née avec un tempérament trop tendre, trompée par les promesses d'un débauché, ne se trouve-t-elle pas, par les suites de sa crédulité, dans le cas d'opter entre la perte de son honneur, ou celle du fruit malheu-

reux qu'elle a conçu ? N'est-ce pas la faute des lois de la mettre dans une situation aussi violente ? Et la sévérité des juges ne prive-t-elle pas l'Etat de deux sujets à la fois ? de l'avorton qui a péri, et de la mère qui pourrait réparer abondamment cette perte par une propagation légitime ? On dit à cela qu'il y a des maisons d'enfans trouvés : je fais qu'elles sauvent la vie à une infinité de bâtards ; Cicéron , mais ne vaudrait-il pas mieux trancher le mal par Verrine. ses racines , et conserver tant de pauvres créatures qui périssent misérablement , en abolissant les flétrissures attachées aux suites d'un amour imprudent et volage.

Cicéron Mais rien de plus cruel que la question : les Ro-
pour mains la donnaient à leurs esclaves , qu'ils regar-
Cluen- daient comme une espèce de bétail domestique :
tius. jamais aucun citoyen ne la recevait.

La question se donne en Allemagne aux malfai-
teurs , après qu'ils sont convaincus , afin d'arracher
de leur propre bouche l'aveu de leurs crimes : elle
se donne en France pour avérer le fait , ou pour
découvrir les complices : autrefois les Anglais
avaient (*) l'ordéal ou l'épreuve par le feu et par (**)
Rapin l'eau ; ils ont à présent une espèce de question
Thoiras. moins dure que l'ordinaire , mais qui revient à peu
près à la même chose.

Qu'on me le pardonne , si je me récrie contre la
question ; j'ose prendre le parti de l'humanité con-

(*) L'ordéal par le feu : on mettait entre les mains de l'accusé un morceau de fer ardent ; s'il était assez heureux pour ne se point brûler , il était absous ; sinon , on le punissait comme coupable.

(**) L'ordéal par l'eau ; on liait le coupable et le jetait dans l'eau ; s'il surnageait , il était absous.

tre un usage qui fait honte à des chrétiens, et à des peuples policés ; et j'ose ajouter , contre un usage aussi cruel qu'inutile.

Quintilien , le plus sage et le plus éloquent des rhéteurs , dit , en traitant de la question , que c'est une affaire de tempérament : un scélérat vigoureux nie le fait : un innocent d'une complexion faible l'avoue. Un homme est accusé , il y a des indices , le juge est dans l'incertitude , il veut s'éclaircir : ce malheureux est mis à la question ; s'il est innocent , quelle barbarie de lui faire souffrir le martyre ! si la force des tourmens l'oblige à déposer contre lui-même , quelle inhumanité épouvantable que d'exposer aux plus violentes douleurs , et de condamner à la mort un citoyen vertueux , contre lequel il n'y a que des soupçons ! Il vaudrait mieux pardonner à vingt coupables que de sacrifier un innocent : si les lois doivent s'établir pour le bien des peuples , faut-il qu'on en tolère de pareilles , qui mettent les juges dans le cas de commettre méthodiquement des actions criantes qui révoltent l'humanité ?

Quintilien ,
L. 5. des
Preuves
et de la
Réfutation.

Il y a huit ans que la question est abolie en Prusse ; on est sûr de ne point confondre l'innocent et le coupable ; et la justice ne s'en fait pas moins.

Examinons à présent les lois vagues , et les procédures qui sont dans le cas d'être réformées.

Il y avait une loi en Angleterre qui défendait la bigamie : un homme fut accusé d'avoir cinq femmes , et comme la loi ne s'expliquait pas sur ce cas , et qu'on l'interprète littéralement , il fut mis hors de cour et de procès. Pour que cette loi fût

claire, elle aurait dû porter, que quiconque prendrait plus d'une femme, serait puni, etc. Les lois vagues et littéralement interprétées en Angleterre, ont donné lieu aux abus les plus ridicules (*).

Des lois précises ne donnent point lieu à la chicane, elles doivent s'entendre selon le sens de la lettre : lorsqu'elles sont vagues ou obscures, elles obligent de recourir à l'intention du législateur, et au lieu de juger des faits, on s'occupe à les définir.

La chicane ne se nourrit pour l'ordinaire que de successions et de contrats; et par cette raison les lois qui roulent sur ces articles, ont besoin de la plus grande clarté: si l'on s'occupe à vétiller sur les termes, en composant des ouvrages d'esprit frivoles, à combien plus forte raison les termes de la loi méritent-ils d'être pesés scrupuleusement?

Les juges ont deux pièges à craindre, ceux de la corruption, et ceux de l'erreur; leur conscience doit les garantir des premiers, et les législateurs des seconds: des lois claires, qui ne donnent pas lieu à des interprétations, y font un premier remède; et la simplicité des plaidoyers, le second. On peut restreindre les discours des avocats à la narration du fait, fortifiée de quelques preuves, et terminée par un épilogue, ou courte récapitulation. Rien n'est plus fort dans la bouche d'un homme éloquent que l'art de manier les passions: l'avocat s'empare

(*) *Murali*. Un homme coupa le nez à son ennemi; on voulut le châtier d'avoir mutilé un citoyen, mais il se tint que ce qu'il avait coupé n'était point un membre, et le parlement déclara par un arrêt qu'on regarderait le nez comme un membre.

de l'esprit des juges ; il les intéresse , il les émeut , il les entraîne : et le prestige du sentiment fait illusion sur le fond de la vérité. Lycurgue et Solon interdirent tous les deux cette sorte de persuasion aux avocats , et si nous en rencontrons dans les Philippiques et dans les harangues sur la Couronne qui nous restent de Démosthène et d'Eschine , il faut observer qu'elles ne se prononcèrent pas devant l'aréopage , mais devant le peuple ; que les Philippiques sont du genre délibératif , et que celles sur la Couronne sont plutôt du genre démonstratif que du judiciaire.

Les Romains n'étaient pas aussi scrupuleux que les Grecs sur les harangues de leurs orateurs. Il n'est point de plaidoyer de Cicéron qui ne soit plein de passion. J'en suis fâché pour cet orateur ; mais nous voyons dans sa harangue pour Cluentius qu'il avait auparavant plaidé pour la partie adverse : la cause de Cluentius ne paraît pas absolument bonne ; mais l'art de l'orateur l'emporta. Le chef-d'œuvre de Cicéron est sans doute la péroraison de la harangue pour Fontéjus ; elle le fit absoudre , quoiqu'il paraisse coupable. Quel abus de l'éloquence , que de se servir de son enchantement pour énerver les lois les plus sages !

La Prusse a suivi cet usage de la Grèce ; et si les raffinemens dangereux de l'éloquence sont bannis des plaidoyers , elle en est redevable à la sagesse du grand chancelier , dont la probité , les lumières , et l'activité infatigable auraient fait honneur aux républiques grecques et romaines , dans les

temps où elles étaient le plus fécondes en grands hommes.

Il est encore un article qui doit être compris sous l'obscurité des lois ; c'est la procédure et le nombre d'instances que les plaideurs ont à parcourir avant que de terminer leurs procès. Que ce soient de mauvaises lois qui leur fassent injustice ; que ce soient des plaidoyers artificieux qui obscurcissent leurs droits ; ou que ce soient des longueurs, qui absorbant le fond même du litige, leur fassent perdre les avantages qui leur sont dus ; tout cela revient au même : l'un est un mal plus grand que l'autre ; mais tous les abus méritent réforme. Ce qui allonge les procès, donne un avantage considérable aux riches sur les plaideurs qui sont pauvres ; ils trouvent le moyen de traduire le procès d'une instance à l'autre ; ils mâtent et ruinent leur partie ; et ils restent à la fin les seuls dans la carrière.

Autrefois dans ce pays les procès duraient au-delà d'un siècle : lors même qu'une cause avait été décidée par cinq tribunaux, la partie adverse, au plus haut mépris de la justice, en appelait aux universités, et les professeurs en droit réformaient ces sentences à leur gré. Un plaideur jouait bien de malheur, qui dans cinq tribunaux, et je ne fais combien d'universités, ne trouvait pas des âmes vénales et corruptibles. Ces usages ont été abolis, les procès sont jugés en dernier ressort dès la troisième instance ; et le terme limité d'un an est prescrit aux juges, dans lequel ils doivent terminer les causes les plus litigieuses.

Il nous reste encore à dire quelques mots sur

les lois qui impliquent contradiction , soit par les termes, soit par le sens même.

Lorsque dans un État les lois ne sont pas rassemblées en un seul corps, il faut qu'il y en ait qui se contredisent entre elles : comme elles sont l'ouvrage de différens législateurs, qui n'ont pas travaillé sur le même plan, elles manqueront de cette unité si essentielle et si nécessaire à toutes les choses importantes.

Quintilien traite de cette matière dans son livre de l'orateur ; et nous voyons, dans les oraisons de Cicéron, qu'il oppose souvent une loi à une autre. Nous trouvons de même, dans l'histoire de France, des édits tantôt en faveur et tantôt contre les Huguenots. Le besoin de rédiger ces sortes d'ordonnances est d'autant plus indispensable, que rien n'est moins digne de la majesté des lois, (qu'on suppose toujours établies avec sagesse,) que d'y découvrir des contradictions ouvertes et manifestes.

Quintilien, l. 7.
ch. 7.

Edit de
Nantes
de 1598,
révoqué
par Louis
XIV.

L'édit contre les duels est très-juste, très-équitable ; très-bien fait ; mais il n'amène point au but que les princes se sont proposé en le publiant ; des préjugés plus anciens que cet édit l'emportent sur lui de haute-lutte, et il semble que le public, rempli de fausses opinions, soit convenu tacitement de n'y point obéir. Un point d'honneur mal-entendu, mais généralement reçu, brave le pouvoir des souverains ; et ils ne peuvent maintenir cette loi en vigueur qu'avec une espèce de cruauté. Tout homme qui a le malheur d'être insulté par un brutal, passe

pour un lâche dans tout l'univers , s'il ne se venge de son affront , en donnant la mort à celui qui en est l'auteur : si cette affaire arrive à un homme de condition , on le regarde comme indigne des titres de noblesse qu'il porte ; s'il est militaire , et qu'il ne termine point son différent , on le force de fortir avec ignominie du corps dans lequel il sert , et il ne trouve de l'emploi dans aucun service de l'Europe. Quel parti prendra donc un particulier , s'il se trouve engagé dans une affaire aussi épineuse ? Voudra-t-il se déshonorer en obéissant à la loi , ou ne risquera-t-il pas plutôt sa vie et sa fortune pour sauver sa réputation ?

Le point de la difficulté qui reste à résoudre , serait de trouver un expédient , qui , en conservant l'honneur aux particuliers , maintînt la loi dans toute sa vigueur.

La puissance des plus grands rois n'a rien pu contre cette mode barbare. Louis XIV , Frédéric Guillaume , publièrent des édits rigoureux contre les duels : ces princes n'avancèrent rien , sinon que les duels changèrent de nom , et passèrent pour des rencontres ; et que bien des nobles qui avaient été tués , furent enterrés comme étant morts subitement.

Si tous les princes de l'Europe n'assembleront pas un congrès , et ne conviennent entre eux d'attacher un déshonneur à ceux qui malgré leurs ordonnances tentent de s'égorger dans ces combats singuliers ; si , dis-je , ils ne conviennent pas de refuser tout asile à cette espèce de meurtriers et de punir sévèrement ceux qui insulteront leurs pareils , soit en

paroles, soit par écrit, ou par voies de fait, il n'y aura point de fin aux duels.

Qu'on ne m'accuse point d'avoir hérité des visions de l'abbé de Saint-Pierre : je ne vois rien d'impossible à ce que des particuliers soumettent leurs querelles à la décision des juges, de même qu'ils y soumettent les différens qui décident de leurs fortunes : et par quelle raison les princes n'assembleraient-ils pas un congrès pour le bien de l'humanité, après en avoir fait tenir tant d'infructueux sur des sujets de moindre importance ? J'en reviens là, et j'ose assurer que c'est le seul moyen d'abolir en Europe ce point d'honneur mal placé, qui a coûté la vie à tant d'honnêtes gens, de la part desquels la patrie pouvait s'attendre aux plus grands services.

Telles sont en abrégé les réflexions que les lois m'ont fournies : je me suis borné à faire une esquisse au lieu d'un tableau, et je crains même de n'en avoir que trop dit.

Il me semble enfin, que chez des nations qui sortent à peine de la barbarie, il faut des législateurs sévères ; que chez les peuples policés, dont les mœurs sont douces, il faut des législateurs humains.

S'imaginer que les hommes sont tous des démons, et s'acharner sur eux avec cruauté, c'est la vision d'un misanthrope farouche : supposer que les hommes sont tous des anges, et leur abandonner la bride, c'est le rêve d'un capucin imbécille ; croire qu'ils ne sont ni tous bons ni tous mauvais, récompenser les bonnes actions

au-delà de leur prix , punir les mauvaises au-dessous de ce qu'elles méritent , avoir de l'indulgence pour leurs faiblesses , et de l'humanité pour tous , c'est comme doit agir un homme raisonnable

DISCOURS

SUR

LES SATIRIQUES.

NE fera-t-il jamais donné aux hommes de tenir un juste milieu , et d'écouter la voix de la vertu plutôt que l'ivresse de leurs passions ? Leur inclination les porte à tout outrer ; ils ne connaissent que les excès ; une imagination ardente emporte une tête échauffée au-delà de ce qu'elle croyait entreprendre. Il y a cent voies pour s'égarer ; ce serait rêver avec Platon de vouloir que les hommes soient parfaits , eux dont l'être n'est qu'un assemblage de faiblesses et de misères. Cependant il y a de certaines pratiques que l'on ne peut voir sans s'indigner , et contre lesquelles tous les hommes devraient s'élever ; j'entends deux vices , qui étant des extrêmes , font une opposition parfaite : l'un est cette bassesse que les flatteurs mettent en usage auprès des grands , ces louanges outrées , ou non méritées , qui déshonorent également celui qui les donne et celui qui les reçoit : l'autre est cette fière et cynique méchanceté des satiriques , qui défigurent les mœurs des grands et dont les cris barbares n'épargnent pas le trône. Les uns empoisonnent l'âme par une liqueur agréable , les autres enfoncent

le poignard dans un cœur qu'ils déchirent; prêter aux vices les couleurs des vertus, déifier les caprices des hommes, justifier d'indignes actions, c'est faire un mal réel, en encourageant ceux qu'un funeste penchant entraîne à continuer de persister dans un aveuglement fatal; prodiguer le mensonge et la calomnie, rendre le mérite douteux, la vertu équivoque, noircir les réputations des personnes, parce qu'elles sont dans des postes éminens, c'est commettre une injustice criante et le comble des méchancetés. Ces pestes publiques different en ce qu'il y a un intérêt bas dans le flatteur, et un fonds inépuisable d'envie dans le satirique; ils sont comme une rouille qui ne s'attache qu'aux favoris de la fortune, ou au mérite supérieur des talens.

Que Virgile, qu'Horace aient eu la bassesse de flatter un tyran aussi lâche que cruel, leur exemple doit détourner tout homme, pour peu qu'il soit amoureux de sa réputation, de les imiter; que Juvenal ait employé toute l'amertume de son style mordant pour décrier un ministre comme Séjan, un monstre comme Néron ou comme Caligula, c'était un opprobre qu'ils avaient mérité par une conduite infame, et par l'extravagance de leurs cruautés; mais où sont les monstres qui de nos jours leur ressemblent? Dans les siècles précédens, nous comptons un Louis XI, un Charles IX, rois de France, un Philippe II, roi d'Espagne, un pape Alexandre VI, qui étaient dignes de la haine publique: aussi l'histoire qui doit rendre un hommage pur à la vérité, et recueillir soigneusement les faits, ne les a-t-elle pas ménagés; ils sont traités avec toute

la rigueur possible par ceux qui nous ont transmis leurs règnes. Dans ce siècle, les hommes en place, les ministres, les favoris, les souverains mêmes reçoivent à peu-près la même éducation, les mœurs sont adoucies, l'esprit philosophique a gagné et fait tous les jours de nouveaux progrès; les sciences et les arts répandent un vernis de politesse et de décence qui rend les esprits plus flexibles et plus traitables; le dehors des hommes bien élevés est à peu-près semblable en Europe. S'il est vrai que nous avons moins de ces génies extraordinaires et transcendans qui s'élèvent avec tant de supériorité sur leurs égaux, comme l'antiquité en a produit, nous avons au moins l'avantage de ne point voir dans les premières places des monstres de cruauté que le monde doit avoir en exécration. Il faut convenir que les grands ne font pas tout le bien dont ils sont capables, que les courtisans ont des passions, et les rois des faiblesses; mais ils ne seraient pas hommes s'ils étaient parfaits. Quelle démençe y a-t-il donc à suivre les traces de Juvenal, lorsque l'on manque de sujets pareils aux siens, pour exercer le misérable talent de la satire? Y a-t-il rien de plus pitoyable que de faire métier de noircir les réputations, d'inventer des impostures grossières, de calomnier à tort et à travers, de crier, de publier des mensonges pour contenter sa méchanceté? En entendant ces vaines clameurs, on est porté à croire que tout l'univers est en danger; et à l'examiner, ce n'est au fond qu'un chien qui aboie à la lune.

Ces sortes de déclamateurs qui attaquent avec cette effronterie impudente les hommes en place,

font pour la plupart des misérables, inconnus dans leur obscurité ; ils deviennent les organes mercenaires de quelque grand, envieux d'un compétiteur ; ou ils se livrent à la turpitude de leur cœur, au funeste penchant de mordre comme des dogues enragés ceux que le hasard leur fait rencontrer dans leur chemin. A les lire, on croirait qu'ils ont des espions gagés dans les cours, qui leur rendent compte des moindres particularités qui s'y passent ; mais leur imagination supplée en effet à leur ignorance, et ils connaissent aussi peu ceux que leur plume maltraite, que la vertu qu'ils outragent si étrangement. Qu'y a-t-il de plus facile que de médire des grands ? On n'a qu'à grossir leurs défauts, qu'à exagérer leur faiblesse, qu'à commenter les médisances de leurs ennemis ; et au défaut de tant de belles ressources, on trouve un répertoire d'anciens libelles, que l'on copie en les accommodant aux temps et aux personnes. Les déclamations contre les puissans de la terre sont devenues des lieux communs ; chaque emploi a son étiquette bannale, et des calomnies qui lui sont affectées ; on est sûr, en lisant un écrit contre un contrôleur de finances, d'y trouver qu'il a le cœur dur, qu'il est inexorable, que c'est un brigand public qui s'engraisse de la substance des peuples, qu'il les charge impitoyablement, et que ses opérations sont celles d'un imbécille. S'il s'agit d'un ministre de la guerre, les forteresses tombent en ruines, le militaire est négligé, il refuse les emplois par goût et ne les accorde qu'à la faveur ou à l'importunité. On est sûr qu'un secrétaire d'Etat se repose de son travail sur les commis ; ceux-là pen-

fent, dirigent et travaillent, tandis qu'il n'est pas au fait des affaires; quoi qu'il fasse, on trouve à redire à tout, dans la guerre à son ambition, dans la paix à sa faiblesse, et on le rend responsable des événemens. Pour les souverains, ils ne récompensent jamais le mérite, principalement de ceux qui sont très-persuadés d'en avoir beaucoup; ils passent souvent pour avarés, parce qu'ils ne contentent pas la cupidité de ceux qui voudraient pouvoir être prodigues; leurs faiblesses sont des crimes, et leurs fautes (car qui n'en fait pas ?) passent pour des actions inouïes. Voilà, à quelques nuances près, à quoi se réduisent ces libelles qui ne sont que l'écho d'anciennes accusations toutes aussi injustes; mais ce qui est fâcheux, c'est que le sort de ces admirables ouvrages est d'être lus quand ils sont nouveaux, pour être ensevelis ensuite pour jamais dans un éternel oubli.

Si j'avais un conseil à donner à ces beaux esprits qui s'érigent ainsi en censeurs de personnes respectables, ce serait de prendre à présent un tour nouveau; car depuis Salomon, injures et louanges, tout a été dit, tout a été épuisé. Qu'ils essayent de se peindre eux-mêmes dans leurs écrits, qu'ils expriment le désespoir que leur cause la prospérité des grands, l'aversion qu'ils ont pour les talens et pour le mérite dont l'éclat les anéantit, qu'ils donnent à l'univers une grande idée des connaissances qu'ils ont dans l'art de régner. Il y a encore des royaumes électifs, peut-être feront-ils fortune et les croira-t-on sur leur parole; au moins leur ingénuité nouvelle épargnerait-elle aux lecteurs l'ennui d'au-

tres atrocités et d'autres impertinences. Si le peuple était sensé, on pourrait se rire des libelles quels qu'ils fussent; mais ces indignes écrits font un mal réel, parce que le monde peu instruit, enclin à croire le mal plutôt que le bien, reçoit avidement de mauvaises impressions qu'il est difficile de déraciner; de-là naissent des préjugés souvent préjudiciables aux monarchies mêmes.

Jamais nations n'ont poussé la satire plus loin que les Anglais et les Français; il n'y a guère d'hommes connus dans ces monarchies qui n'aient essuyé quelques éclabouffures en passant. Quelles horreurs n'a-t-on pas publiées du régent, duc d'Orléans? à quels excès ne s'est-on pas emporté contre Louis XIV même?

Louis XIV ne méritait cependant ni les louanges outrées, ni les injures atroces dont il a été accablé. Ce prince avait été élevé dans une ignorance crasse; les amusemens de sa première jeunesse furent de servir la messe au cardinal Mazarin; il était né avec du bon sens, sensible à l'honneur, plus vain qu'ambitieux; lui qu'on accusa d'aspirer à la monarchie universelle, était plus flatté de la soumission du doge de Gènes que des triomphes de ses généraux sur les ennemis. Louis XIV eut des faiblesses; personne n'ignore ses attachemens pour quelques dames de sa cour, que madame de Maintenon l'emporta sur les autres, et que pour concilier sa conscience et son amour, il l'épousa secrètement; de-là ces cris et ces clameurs, comme si tout le royaume allait périr, parce que le roi avait le cœur sensible. Pendant que tant de libelles le déchiraient lui et sa maîtresse,

depuis

depuis la cour jusqu'au plus petit commis de Paris, et ceux même qui écrivaient avec tant d'indécence contre lui, chacun avait sa maîtresse, et l'on condamnait comme un crime dans la conduite du roi ce qu'on ne désapprouvait pas dans celle du moindre de ses sujets. C'est à ces marques que la passion de l'auteur se déclare et qu'il peint sans s'en apercevoir les traits de la haine et de l'animosité qui lui rongent le cœur.

Ce n'était pas sur ses amours qu'il fallait blâmer Louis XIV ; s'il était répréhensible , ce fut pour avoir fait exercer des cruautés inouïes dans le Palatinat, et pour avoir autorisé Melac à faire une guerre d'incendiaire et de barbare. On ne saurait non plus le justifier sur la révocation de l'édit de Nantes ; il veut forcer les consciences, il en vient à des rigueurs excessives, et il prive son royaume d'un nombre de mains industrieuses qui transportent dans les lieux de leur asile leurs talens et la haine de leurs persécuteurs. Si j'en excepte ces deux taches qui obscurcissent la beauté d'un long règne, quels reproches peut-on faire à ce roi qui méritent des satires aussi amères que celles qu'on a écrites contre lui ? Est-ce à des hommes abymés de misères, qui n'ont pour talens qu'une malheureuse facilité d'écrire, à s'attaquer au trône de leurs souverains ? leur convient-il d'envenimer la conduite des grands, de s'acharner sur leurs faiblesses, de se faire une étude de leur trouver des défauts ? Est-ce à des inconnus éloignés de toute affaire, qui voient le gros des événemens sans savoir ce qui les amène, qui connaissent les actions sans en connaître les

motifs, qui font le cours de leur politique dans les gazettes, à juger de ceux qui gouvernent le monde? et leur ignorance même peut-elle servir d'excuse à leur témérité? Mais la malice les dévore, une fausse ambition les excite, ils veulent se faire un nom, et pour être connus ils imitent Hérostrate. Il y a eu un temps, il faut l'avouer, où la satire était à la mode; mais ce bon temps n'est plus, il fallait naître sous le règne de Charles V et de François I; alors les souverains étaient tributaires de l'Arétin; son silence était acheté, les bons mots qu'il supprimait étaient payés, et pour peu qu'un prince crût avoir fait une sottise, il lui envoyait des présens. C'était alors qu'il y avait de quoi s'enrichir. Mais tout change, notre siècle est de mauvaise humeur; nos Arétins modernes, au lieu de trouver des récompenses, sont logés aux dépens des souverains qu'ils offensent, et on leur interdit sur-tout l'usage de leurs mérites et de leurs talens. Quelques exemples de cette nature n'intimident pas ceux qui sont nés avec l'amour de la belle gloire; avec moins d'encouragement que l'Arétin, ils vont leur train, et leur enthousiasme va jusqu'à leur faire affronter le martyre; pour s'encourager et se déguiser à eux-mêmes leur noirceur, ils se persuadent qu'ils travaillent pour le bien public, qu'ils réforment les mœurs, et retiennent les grands par la crainte de leurs censures redoutables. Ils se flattent que leurs piquures feront senties; il faut les renvoyer à la fable ingénieuse de la Fontaine, du bœuf et du ciron. Des hommes puissans dans leur fière et molle opulence, ou ignorent le coassement de ces

infectes du Parnasse, ou s'ils les entendent, ils les punissent.

Ni les médisances, ni les fatires, ni les calomnies ne corrigent les hommes ; elles aigrissent les esprits, elles les irritent, elles peuvent leur inspirer le désir de la vengeance, mais non celui de se corriger ; au contraire, un injuste reproche prouve l'innocence, et nourrit l'amour-propre au lieu de l'éteindre. Les grands restent tels qu'ils sont ; un courtisan, pour avoir été insulté dans un écrit indécent, n'en cultivera pas moins la faveur de son maître ; les intrigues inévitables dans un lieu qui rassemble beaucoup de monde, et où il y a un conflit d'ambition, continueront dans les cours ; les ministres poursuivront le train des affaires, suivant l'impression que fait sur eux le point de vue dont ils les considèrent.

Les têtes sur lesquelles la puissance et le pouvoir sont le plus accumulés, méritent plutôt qu'on les plaigne que d'être enviées ; les grands qui gouvernent la terre sont souvent découragés d'un ouvrage pénible, qui n'a point de fin ; sans cesse obligés de vivre dans l'avenir par leurs réflexions, de tout prévoir, de tout prévenir, responsables des événemens que le hasard, qui se joue de la prudence humaine, fait arriver pour rompre leurs mesures ; accablés de travaux, les fatigues deviennent une espèce de soporifique, qui à la longue assoupit les sentimens de la gloire, et les porte à désirer le repos philosophique d'une vie privée. Il est plus nécessaire de réveiller en eux ces sentimens de la gloire que de travailler à les étouffer ; il faut

encourager les hommes au lieu de les rebuter , et c'est ce que jamais libelles ne feront. Peut-être quelqu'un pensera-t-il : il n'y a donc qu'à être puissant et absolu pour se livrer à toute la démente de ses caprices , pour ériger ses volontés en lois , et dès que l'on est inviolable , on peut tout enfreindre , d'autant plus que personne n'osera élever sa voix pour condamner des abus aussi intolérables de la domination. J'ose leur répondre que je conviens avec eux , que ceux qui pendant leur vie sont au-dessus des lois par le souverain pouvoir , ont assurément besoin d'un frein qui les empêche d'abuser de la force pour opprimer les faibles , ou pour commettre des injustices ; mais que des scribes ignorans et obscurs ne sont pas faits pour être les précepteurs des rois ; qu'il y a d'autres maîtres qui leur enseignent réellement leur devoir , qui prononcent leur arrêt , et leur apprennent sans déguisement ce que le peuple pense et doit penser d'eux ; je veux dire l'histoire. Elle ne ménage point ces hommes redoutés qui ont fait trembler la terre ; elle les juge , et en approuvant leurs bonnes actions , et en condamnant les mauvaises , elle instruit les princes de ce qui sera loué ou blâmé dans leur conduite ; la sentence des morts apprend aux vivans à quoi ils doivent s'attendre et sous quels auspices leurs noms passeront à la postérité ; c'est à ce tribunal que tous les grands sont obligés de comparaître après leur mort , et où les réputations sont fixées pour jamais. L'histoire remplace cet usage établi chez les Egyptiens , par lequel les citoyens étaient assujettis après la vie au jugement d'un con-

feil qui prononçait sur leurs œuvres , et défendait d'inhumer ceux dont les actions étaient trouvées criminelles. La postérité est impartiale ; elle est exempte d'envie et de flatterie , elle ne se laisse aveugler ni par des panégyriques ni par des satires ; elle démêle l'or pur du faux alloi ; le temps qui révèle jusqu'aux choses secrètes , lui dévoile les actions des hommes et leurs motifs ; il fait paraître , non un ministre encensé par des courtisans , non un roi entouré d'adulateurs , mais l'homme dépouillé de toute décoration , et de ce vain déguisement qui le travestissait. Ceux qui savent qu'ils ne sauraient éviter ce jugement , doivent se préparer à y paraître sans tache. La réputation est tout ce qui nous reste après notre mort ; ce n'est point un effet de l'orgueil que d'y être sensible ; on doit même l'avoir très-fort à cœur , pour peu que l'on soit né avec de la noblesse et de l'élévation. L'amour de la vraie gloire est le principe des actions héroïques , et de tout ce qui s'est fait d'utile dans le monde. Pourquoi un homme se fait-il tuer pour le service de la patrie , si ce n'est pour mériter l'approbation de ceux qui lui survivent ? Pourquoi les auteurs et les artistes travaillent-ils , si ce n'est pour recueillir des applaudissemens , pour se faire un nom , pour aller à l'immortalité ? Cela est si vrai , que Cicéron , qui était rempli de la même ardeur , remarque que non-seulement les plus beaux génies de l'antiquité , mais les philosophes même des sectes austères mettaient leur nom à la tête d'ouvrages qui traitaient de la vanité des choses humaines. Ce désir de s'immortaliser est le mobile de nos travaux et de toutes

nos belles actions. La vertu , il est vrai , a des attraits capables de la faire aimer pour elle-même des belles ames ; cela ne doit pas cependant nous obliger à condamner les biens que le motif de la gloire opère , quel qu'en soit le principe. L'intérêt de l'humanité demande qu'on éprouve tous les moyens qui servent à rendre le genre humain meilleur et à dompter cet animal le plus farouche de tous , qui s'appelle l'homme ; il faut exciter , il faut aiguillonner les sentimens de la gloire , il faut sans cesse y encourager le monde. Malheur aux grands qui ne sont pas sensibles à cet aiguillon , et malheur à ceux qui le sont trop aux sarcasmes de la satire !

DISCOURS

S U R

LES LIBELLES.

IL y a bien des façons de subsister dans le monde ; l'industrie et l'esprit d'invention en fournissent tous les jours de nouvelles , sans compter les métiers ordinaires. Le seul talent d'écrire a enrichi les savans du fruit de leurs veilles , les auteurs du second ordre vivent par leurs libraires ; les uns se nourrissent en faisant des vers , les autres en corrigeant les impressions , d'autres en copiant , d'autres enfin se chargent du noble emploi de découvrir les défauts des favoris de la fortune et des gens en place ; ils travaillent ingénieusement sur des caractères qui leur sont inconnus , ils peignent d'imagination , et comme leur pinceau est plus noir que celui de l'Espagnol , leurs tableaux sont chargés d'ombres. Ils ont l'art de rendre leur héros odieux , et il faut avouer que ce beau talent leur rapporte encore. Cette dangereuse hardiesse gagne et se répand de nos jours ; ces Messieurs , qui s'y livrent , doivent craindre que leur nombre ne fasse baisser leurs honoraires , et ne les réduise enfin à la mendicité. Croirait-on bien qu'ils veulent s'attribuer les droits

des censeurs de l'ancienne Rome ? Je ne trouve qu'une petite différence ? Rome élifait les censeurs, et ces Messieurs s'installent eux-mêmes ; ils peuvent comme les rois s'écrire , par la grâce de Dieu , et non par la faveur des hommes. Il faut avouer que leur ouvrage leur coûte peu de travail ; ce n'est pour la plupart qu'une déclamation d'injures , ou le fruit d'une imagination sombre et d'idées sinistres ; ils trafiquent de ces injures , et ils les distribuent au gré des protecteurs qui savent reconnaître leurs services. On ne cesse de s'étonner de leurs témérités hardies , mais ils trouvent un asile dans leur obscurité. Ce qui les sauve , c'est le dédain avec lequel les hommes opulens et superbes traitent leurs libelles ; leurs clameurs font un bruit discordant qui se dissipe dans l'air ; ils me paraissent comme des mouches qui s'amuseut à piquer un éléphant.

Il y a quelque temps que je voyageai en Hollande ; passant par une ville , je fus obligé de m'arrêter dans une auberge ; j'y vis entrer un homme assez bien vêtu , qui avait la mine fière , et le maintien imposant ; il regardait avec un air de dédain ceux qui l'environnaient , et semblait prendre le genre humain en pitié ; je le pris pour un de ces Messieurs qui représentent deux ou trois fois la semaine les rois sur le théâtre , et qui à force de jouer ce rôle , croient enfin être rois en effet. La singularité de ce personnage me donna la curiosité de savoir qui il était ; l'hôte , qui le connaissait , me dit : c'est un homme plus important que vous ne croyez , il a la faculté de faire et de défaire les réputations ; mais à l'exemple des conquérans , il

est plus occupé à détruire qu'à élever ; il vit de sa plume comme les cultivateurs de leurs champs ; ses meubles , ses vêtemens , sa nourriture , tout est acquis aux dépens des grands seigneurs qu'il immole à leurs concurrens ; il fait à peu-près comme feu le cardinal de Polignac , qui , dit-on , sacrifiait au pape , pour chaque antique qu'il avait la permission d'envoyer à Paris , quelque évêque janséniste , qu'il fesait exiler ; notre homme de même n'a pas un meuble dont il ne puisse nommer celui aux dépens de la réputation duquel il l'a acquis : il roule un grand projet dans sa tête , et s'il lui réussit , il ne voudra troquer sa fortune ni avec *Taxera* ni avec *Schwartzau*. Et peut-on savoir , dis-je , quel est ce merveilleux projet ? Il s'agit , dit l'hôte , d'une bonne satire contre un souverain ; s'il la rend bien forte et aussi maligne qu'on la lui demande , les honneurs s'accumuleront sur sa tête. Tout ce que je venais d'entendre , augmentait en moi la curiosité de connaître cet original , et l'envie me prit de lier conversation avec ce despote , qui osait juger les grands pendant leur vie , comme les Egyptiens les jugeaient après leur mort ; je croyais reconnaître en lui l'esprit de ces papes qui excommuniaient les souverains et mettaient les royaumes en interdit ; sur quoi j'avance , et j'aborde ce redoutable censeur. Il me reçut avec cet air de dignité ou d'impertinence dont les ministres les plus enflés de leur faveur accueillent ceux qui leur demandent des grâces ; sa fierté , qui m'humiliait , me fit hésiter ; cependant je m'encourageai et lui fis un assez mauvais compliment sur le plaisir que j'éprouvais à faire

sa connaissance ; après quelques propos vagues , je lui demandai s'il était content du métier qu'il faisait ? Très-fort , repartit-il ; j'ai des correspondances secrètes à plus d'une cour , et je tiens à quantité de seigneurs qui me craignent et me recherchent ; je me suis fait un empire par mon industrie , je domine sans Etat , et je règne despotiquement sans puissance. Mais , Monsieur , lui dis-je , votre empire est-il bien solide , et n'avez-vous pas à craindre ces revers auxquels l'élévation est si exposée ? Qu'aurais-je à appréhender , repartit-il ; on ne saurait me détrôner ; je gouverne les esprits , et tant qu'il restera des plumes et de l'encre dans le monde , j'irai mon train ; du fond de mon cabinet je règle les destins de ceux qui oppressent l'univers : j'ai entre mes mains la réputation de tous ces grands devant qui le peuple se prosterne ; quand il me plaît , je les fais sécher de dépit , je leur porte le désespoir au cœur , et je leur enlève le fruit de toutes les faveurs dont les comble la fortune. Ah ! m'écriai-je , quel plaisir inhumain pouvez-vous trouver à faire des malheureux , si tant est que vous en fassiez ? Etes-vous donc né avec les inclinations de ces génies mal-fefans qui éprouvent une cruelle joie . à ce qu'on dit , en persécutant le genre humain ? Ah ! Monsieur , de grâce . . . Quoi , dit-il , en m'interrompant , croyez-vous que je sois à l'eau rose ? Je laisse les scrupules et ces petites délicatesses aux esprits timides ; pour moi , je me plais à humilier la vanité et l'arrogance de ceux qui n'ont rien à craindre , à attrister et à désoler ces hommes durs qui ne compatissent jamais

aux misères publiques, et à faire sentir quelque mal à ceux qui en font tous les jours. Ah ! Monsieur, je vous demande grâce, lui dis-je, pour le genre humain ; ne pensez pas qu'il soit aussi pervers que vous vous le figurez : il est vrai, le vice couvre la terre, mais l'infection n'est pas générale ; ne croyez pas que la prospérité soit incompatible avec la vertu, du moins distinguez . . . Je ne distingue rien, repartit-il, tous les hommes sont mauvais, donc je puis tous les attaquer en bonne conscience. Vous ne l'avez pas délicate, dis-je, à ce qu'il paraît. Et qui me nourrirait, reprit l'autre ? quand j'ai faim, de quoi vivrais-je ? car enfin de nos jours il faut faire figure, ou l'on est méprisé ; personne ne paye mon silence, mais on paye chèrement mes ouvrages, et je ne travaille que sur le cœur de l'homme. Quelle chute, m'écriai-je, pour un souverain si despotique, pour ce censeur si craint et si redouté, pour ce juge suprême de tous les grands de la terre ! Quoi, Crésus au milieu de ses trésors est à l'aumône ! . . . Trêve de badinerie, ma royauté ne me nourrit qu'à mesure que j'en fais les fonctions ; je suis, il est vrai, plus absolu que les rois ; ils sont les esclaves des lois, ils ne peuvent punir ou récompenser que selon qu'elles le permettent, ils ne peuvent rien pour la gloire, ils ne la donnent ni ne l'ôtent ; au lieu que je me rends l'arbitre de l'opinion du public, et que par l'ascendant que j'ai pris sur lui, il se forme l'idée des personnes selon que je les lui peins, et de même que les rois, je reçois des subsides que la méchanceté des uns me paye pour révéler la turpitude des

autres ; cela fait que je taxe les seigneurs et les princes, ils font mes esclaves, je vends leur nom plus ou moins cher, selon que je trouve des difficultés à ravalier leur mérite ; je mets à contribution la haine et l'envie ; je ne me borne pas aux particuliers, le trône n'a rien qui m'effraye ; tel que vous me voyez, sans trésors et sans troupes, je déclare la guerre aux rois et les attaque, quelque puissans qu'ils soient. En vérité vous risquez beaucoup, lui dis-je ; la guerre a ses hasards, et vous pourriez un jour essuyer de ces revers que les plus grands capitaines ont éprouvés, être battu à plate couture. Trêve de plaisanterie, reprit-il ; ces princes, ces monarques, ne savent pas se servir de mes armes ; à peine peuvent-ils signer leur nom ; s'ils voulaient se battre à coups de plume, vous verriez beau jeu, leurs écrits seraient rebutés, et l'on ajoute foi aux miens ; ce qui me rend redoutable, c'est que je suis le précepteur du public ; je dirige ce que je veux qu'il pense. Mais, lui dis-je, les souverains n'auraient pas besoin de se servir de la plume Tout beau, reprit-il, je crois que vous allez sur mes brisées. Dieu m'en garde, lui dis-je, Monsieur, si ce n'est peut-être que quelque vertu ne vous soit échappée, comme aux corps des saints, qui opère sur moi. Mais pour en revenir à notre sujet, apprenez-moi, de grâce, comment vous parvenez à décrier ceux sur lesquels la médisance n'a point de prise ? N'ai-je pas de l'imagination, repartit mon homme ? est-il plus difficile de faire une satire qu'un roman ? qu'en coûte-t-il de composer des anecdotes secrètes, de

fabriquer des histoires qui aient de la vraisemblance ? car le degré de probabilité qu'on a l'art de donner aux contes qu'on publie , est précisément ce qui les accrédite le plus ; et après tout , est-il si difficile de donner des ridicules aux hommes ? Il était sur le point de me révéler tous ses secrets , lorsque je ne pus m'empêcher de lui dire que je me trouvais très-heureux que la fortune ne m'eût pas élevé dans un rang où j'eusse risqué de tomber sous ses mains , et que je bénissais le ciel de ma médiocrité , qui ne me rendait pas assez important pour être produit par lui aux yeux du public. Je ne puis vous dissimuler , ajoutai-je , qu'en votre place je craindrais ces hommes puissans qui ont les bras si longs , qu'ils atteignent par-tout , d'autant plus que comme vous affectez un gouvernement tyrannique , il me paraît que vous vous préparez la destinée des tyrans. Sur quoi notre personnage entra dans un héroïque et noble enthousiasme , et me fit sentir qu'il n'y avait rien de plus illustre , ni de plus courageux que de risquer les entreprises hardies , que l'on ne payait point les personnes qui marchent dans les rues , mais bien celles qui dansent sur la corde , et que ce n'était qu'en formant des projets difficiles et hasardeux que l'on faisait passer son nom à l'immortalité ; il m'étala avec faste les sentimens de fermeté et de constance de son ame ; oui , ajouta-t-il , je m'exposerais gaiement au plus cruel martyre pour soutenir mon indépendance , ma liberté , mes droits , et la satisfaction intérieure que je trouve à gloser sur toute la terre. C'est bien dommage , lui dis-je , que vous ne foyez pas venu au monde durant les

premiers siècles de l'Eglise ; votre nom aurait éclaté durant les persécutions , il serait à présent dans la légende , et sans doute que votre fête serait chômée ; mais je crains bien qu'il n'en arrive tout autrement que vous ne pensez , et qu'après avoir un temps servi d'instrument aux vengeances sourdes d'illustres envieux , vous ne finissiez tragiquement , sans gagner pour votre nom la célébrité que vous attendez. Il allait me répondre , lorsque quelqu'un qui avait entendu la fin de notre conversation , s'approcha de nous , et s'avisa de lui conter séchement et avec assez d'indiscrétion la fameuse histoire de la cage de fer , où , dit-on , Louis XIV fit enfermer un déclamateur de ce genre qui avait exercé son talent contre ce prince. Notre homme dit qu'il régnait toutes les années des fièvres malignes au printemps , mais que tout le monde n'en mourait pas ; que les grands ne connaissaient point la valeur des bons mots , que ce siècle était très-difficile , et qu'il le devenait toujours davantage , que l'on faisait trop peu de cas du mérite et des talens. Mais je m'aperçus que depuis l'histoire de la cage de fer il avait changé de physionomie ; en effet il devint rêveur et taciturne. Comme je le vis si sombre , je le quittai et l'abandonnai à ses tristes réflexions. Ne peut-on pas conclure de tout cela , que quand même la méchanceté étoufferait les remords , elle n'est jamais sans appréhensions cruelles , et qu'une vie vertueuse est la seule tranquille.

DISCOURS

SUR

LA GUERRE.

Ament , potent ; ubi adolescentiam habuere , ibi senectutem agant : in conviviiis dediti ventri , et turpissimæ parti corporis , sudorem , pulverem , et alia talia relinquant nobis.

S ALLUST. de bell. JUGURTH.

AVERTISSEMENT.

IL a paru depuis peu un ouvrage sous le titre d'Eloge de la Guerre. L'auteur , qui avait rassemblé quelques idées sur cette matière qu'il voulait travailler avec soin , fut fort surpris de les voir imprimées , même avec la plus grande inexactitude : il se flatte qu'on lui permettra de publier son ouvrage sur le plan qu'il s'était formé. Il y a conservé les mêmes pensées qui se trouvaient dans celui qui a paru.

Enchaînés par les passions, les mortels ignorent tout bonheur que ces maîtres sévères et flatteurs ne leur ont pas permis d'apercevoir. Esclaves dès le berceau, ils n'ont d'idées que celles qui leur parviennent par ces tyrans qui oppriment toutes les impressions que la raison pourrait faire sur le cœur de l'homme. La vérité même n'y trouve d'entrée qu'en flattant les passions, et en les surprenant, couverte du voile de la fable ou parée de la pompe d'une éloquence sublime. Cependant, lors même qu'elle croit s'être frayé un chemin pour entrer au cœur et dans l'esprit, elle trouve des ennemis bien redoutables encore à combattre. Car, comme le monstre qui gardait la toison, fit naître de nouveaux défenseurs contre Jason, à mesure qu'il croyait l'avoir vaincu; de même aussi les préjugés, enfans de la douce illusion, s'érigent en nouveaux défenseurs des passions à demi-vaincues. C'est sous leur ombre, et couvertes de leur bouclier, que les passions se raniment et reprennent de nouvelles forces; et que se soutenant mutuellement, elles opposent à la vérité des obstacles presque insurmontables: telle qu'une blessure, qui, loin d'abattre, ranime la fureur d'une bête féroce. Ce sont donc ces deux espèces d'ennemis, vieillis dans leurs travaux, mais qui malheureusement, loin de sentir la décrépitude, semblent s'affermir, à mesure que ceux qu'ils dominent, se trouvent appesantis sous le poids des années, qu'il faut combattre; tâche digne d'un être pensant, mais difficile à remplir! il n'est pas aisé, je crois,

d'abattre

d'abattre un ennemi vigilant et brave, armé des foudres de Mars, près d'être lancés ; mais il n'est pas moins difficile de faire revenir les mortels des erreurs dans lesquelles les passions et les préjugés les ont entraînés. Car au moment que l'homme commence à sentir son existence, on est pressé de plier cette jeune ame à des idées absolument contraires au bon sens ; et plus l'homme avance en âge, plus on nourrit ces préjugés qui, soutenus par le charme et la douceur qu'ils donnent aux passions, entraînent l'homme dans un abyme de faux raisonnemens, dont il ne peut se retirer qu'avec peine, et qui le font agir en conformité. D'où il arrive qu'il n'examine ses devoirs et toutes les actions de sa vie, que selon qu'elles flattent son goût ou qu'elles y répugnent, ou selon qu'elles correspondent avec ses préjugés. Aristote est donc discret, puisqu'il aime à jouer l'homme d'importance. Lyssippe sera généreux, pour entendre faire ses éloges par ces malheureux sur qui il répand ses bienfaits mercenaires. Théophile, trop commode pour commettre un crime, se croira un saint ; tandis qu'Aristippe se moque de son créateur et de ses lois, parce qu'elles le restreignent trop dans son penchant immodéré pour les plaisirs. De même, César aime la guerre, parce qu'elle flatte sa vanité, et Calpurnius (*), parce qu'elle remplit sa bourse ; un pauvre campagnard la déteste, parce qu'elle ruine sa campagne, et un pédant qui ne décide que sur les apparences, et sur quelques sentences scolastiques

(*) Premier consul qui commanda contre Jugurtha.

apprises par cœur et mal comprises, vomit feu et flamme au seul nom de *guerre*. Ce tableau suffit pour faire voir que l'un agit selon ses passions, et l'autre selon ses préjugés; et qu'ils se trompent tous, tant qu'ils ne regardent les actions humaines que sous ce seul point de vue. Il serait trop long, et d'ailleurs ce n'est point mon but, de m'arrêter aux différens écarts de la raison humaine; j'ai choisi la guerre pour la matière de ce discours, ne trouvant, hélas! que trop de fausses idées dont le gros du monde est rempli à son sujet.

Quoique la nature avare ne m'ait point doué du sublime de Cicéron, ou de la naïveté de la Fontaine, je me flatte néanmoins de parvenir à mon but, me fondant sur la force de la vérité toute simple, laquelle, quelque mal énoncée qu'elle soit, ne change point de nature; et j'espère pouvoir faire adopter aux uns le métier de la guerre pour des raisons plus louables que la vanité, ou le vil intérêt, et faire moins haïr la guerre à ceux qui décident sans raison contre elle.

Il ne sera pas nécessaire, je crois, de prouver combien sont méprisables toutes les actions humaines qui n'ont pour premier mobile que la vanité, ou l'intérêt. Tout homme gouverné par l'une ou l'autre de ces passions, sera incapable d'aucune bonne action, à moins qu'elle n'ait pour but le contentement de sa passion favorite. César fit à la vérité de grandes actions qui l'ont rendu digne de l'immortalité dont il jouit; mais par ce fonds de vanité qui est presque insurmontable dans celui qui le possède, il les a pour la moitié obscurcies,

de sorte qu'on blâmera toujours l'acteur, pendant qu'on approuvera ses actions. L'envie de délivrer sa patrie du joug de Pompée, fut un désir louable; mais hélas! combien ne perd-il pas de sa beauté, si l'on envisage César comme tyran du peuple romain, ne le délivrant que pour être en état de le mieux opprimer; ainsi que la suite de ses actions l'a prouvé: de sorte qu'on peut dire presque avec certitude qu'il aurait laissé Pompée tranquille, quoiqu'injuste possesseur du pouvoir suprême, s'il n'avait cru trouver ses avantages en l'empêchant de parvenir à ce but. Alexandre éblouit par les actions brillantes de sa vie; il fait bien plus, il s'acquiert le surnom de grand. Mais que devient-il, si l'on considère qu'il n'a répandu tant de sang que pour contenter son caprice, et qu'il a fait massacrer tant de braves Grecs comme victimes de sa vanité, pour opprimer des princes et des peuples innocens, qui ne faisaient que défendre la juste possession des pays que leurs aïeux leur avaient laissés? Comment! les hommes ne seraient-ils créés que pour contenter la vanité d'un seul d'entr'eux? Non, non, le sang humain est trop beau pour être versé à chaque instant, et pour ne satisfaire que l'envie de s'agrandir d'un prince faussement ambitieux. Il n'y a que la nécessité qui justifie un pareil procédé; et elle ne se trouve que quand un ennemi injuste veut faire des efforts pour opprimer un peuple innocent, et attaquer un prince qui ne l'a offensé en rien. Cependant, quelque blâmables que soient ces génies remplis d'une fausse idée de la gloire, on ne doit point héliter de les préférer à ces ames rampantes, qui

ne désirent la guerre , ou qui ne la font que pour s'enrichir. Il n'existe point de crime plus abominable et qui révolte tant la nature humaine. Ciel ! quelle cruauté que de faire égorger tant de membres respectables d'un Etat et de la patrie pour s'amasser un trésor ! Comment est-il possible que de telles ames soient l'ouvrage de la nature ? Elles devraient être retranchées du nombre des vivans de la façon la plus affreuse : mais la nature dédaigne ces monstres , et les a en horreur. Même le prix de leurs bassesses crie vengeance au nom des malheureux qu'ils ont sacrifiés à leur avidité insatiable. L'or et l'argent qu'ils ont amassé par leurs cruautés répète la noirceur de leur crime ; et les plaisirs qu'ils prétendent en retirer , doivent se changer en un poison rongeur qui y mêle la plus affreuse amertume , pour anéantir ces êtres qui , dépouillant la nature humaine , ne sont dignes que d'être comparés aux bêtes féroces. Oui , je le dis hardiment , et le dis en me fondant sur la justice de ma cause , que quiconque embrasse le métier de la guerre dans ces horribles desseins , ou pour contenter sa vanité , ou pour amasser des trésors , doit être rayé de la liste des humains , et ne mérite que le plus souverain mépris , étant l'opprobre de la nature.

Mais , quoique je déclame contre ces esprits remplis de vanité , je supplie chacun de ceux qui voudront faire quelque attention à ce discours , de ne point conclure de - là que je méprise l'ambition , ou l'amour de la gloire. Non , non , bien loin de moi cette injustice ! Je suis trop persuadé que ces deux qualités sont des aiguillons qui portent

les hommes à l'exécution de leurs devoirs, c'est pourquoi il faut les posséder, ou bien l'on jouera un triste et mauvais rôle sur le théâtre du monde : et je décide hardiment, sans crainte d'être contredit, que celui qui n'est point poussé par ces vertus, ne sera jamais digne de l'immortalité, ne faisant jamais des actions qui le distinguent à juste titre du reste des humains. D'ailleurs l'ambition et l'amour de la gloire, quoique souvent confondus avec la vanité, en sont si éloignés, que quiconque possède bien les deux premières qualités, n'aura guères lieu de craindre de tomber dans le défaut d'être vain. Car la vraie ambition consiste dans le désir de se distinguer du reste des humains par des actions vertueuses ; et c'est en cela que l'honnête homme met sa gloire, qu'il lui est bien permis d'aimer. Cependant l'ambition et l'amour de la gloire seuls ne doivent point nous porter à faire la guerre ; car souvent ils nous entraîneraient insensiblement à en faire d'injustes. Mais, me direz-vous, quels sont donc les motifs qui doivent nous y porter ? L'amour de la patrie, chers amis, l'amour du bien public, qui nous portent à sacrifier, avec plaisir, nos biens et notre vie pour le soutien de l'Etat, et pour le bonheur de nos concitoyens. C'étaient ces nobles ressorts qui faisaient agir ces vertueux Romains, qui, quoiqu'avidés de gloire, étaient prêts à la sacrifier, si le salut de la république le demandait. Ce sont là les ressorts qui doivent faire agir tout homme d'honneur, et lesquels seuls donnent le poids à ses actions, et le rendent lui-même digne de louanges ; au lieu que tant qu'il n'est poussé que par des vues

d'intérêt particulier , il fera des actions louables , mais il ne le fera point lui-même : tel qu'une plante médicinale , qui , quoiqu'elle opère de bons effets , ne laisse pas d'être défagréable en elle-même. Cependant , quelque clairs et naturels que soient ces raisonnemens , la plupart de ceux qui embrassent le métier des armes , n'ont rien moins que ce but en vue. Il est honteux pour la nature humaine qu'elle puisse se démentir jusqu'à ce point ; et il est triste de voir que tant de malheureux s'égorgent entr'eux , gouvernés par des principes si indignes de tout être doué d'une ame raisonnable. Ce sont malheureusement aussi ces mêmes principes qui , étant les plus communs , fixent l'attention de ceux qui sans raisonner détestent la guerre , et la regardent comme le plus horrible des malheurs qui pourraient exister , et comme le métier le plus méprisable de tous ceux qu'on pourrait embrasser. Ne fondant leur preuve que sur les malheurs qui sont causés par la guerre , ils prétendent qu'il n'y a rien de plus détestable qu'elle , et de plus blâmable que ceux qui la font.

Je conviens que si l'on ne fait attention qu'aux effets malheureux que la guerre occasionne , la nature humaine ne peut que s'en effrayer. Les membres épars sur un champ de bataille , la fureur d'un soldat féroce qui se baigne dans le sang de son ennemi , des veuves abandonnées , des orphelins sans secours , une ville en flamme , les cris des tristes habitans chassés de leur demeure , ce sont des objets qui doivent faire frémir d'horreur , et pénétrer de douleur toute ame sensible. Mais est-ce là la guerre ?

Ce sont les tristes suites qui l'accompagnent , il est vrai ; mais , quelque cruelles qu'elles soient , elles ne doivent pas empêcher , si la nécessité le requiert , d'avoir recours aux armes. La guerre même , loin d'être un carnage et un objet qui fait frémir , n'est que la juste défense de l'oppressé contre un injuste oppresseur ; elle est la vengeresse de la foi trahie ; c'est le moment où une partie des sujets hasarde de perdre la vie pour le repos de leurs concitoyens , pour le soutien de l'Etat , et pour les avantages de leur maître. Car telles doivent être les raisons qui nous portent à faire la guerre : dès qu'elle n'a point ces principes pour base , elle ne devient qu'un carnage ; et au lieu d'être respectable , tout mortel doit la regarder avec horreur. Mais aussi , dès qu'elle n'est que la juste défense d'un peuple menacé de la tyrannie de son voisin , il n'y a rien de si innocent que la voie des armes , et même rien de plus louable que l'envie de parvenir à ce but. Les malheurs même qui l'accompagnent , se font moins sentir , parce qu'ils en font éviter de plus grands encore , qui seraient inévitables. Les larmes de quelques veuves nous paraîtront inutiles , si nous considérons que par la mort de ceux qu'elles pleurent , tout un Etat a été sauvé : une ville en flamme , les membres épars sur un champ de bataille , enfin tous ces objets , quoique toujours tristes , n'offrent plus un aspect hideux , si l'on voit que par eux tant de monde a été sauvé , et l'innocent protégé contre les insultes de son ennemi. Un héros qui d'ailleurs , comme instrument de tous ces malheurs , devrait être l'objet de la haine publique ,

ne nous paraît alors qu'un ange tutélaire, envoyé par le ciel pour délivrer les opprimés, et pour rendre les peuples heureux.

Quelque bien fondés que soient ces raisonnemens, ils ne fussent cependant point encore pour faire respecter la guerre par ceux qui la détestent, et ne les empêchent point de faire encore une objection contre elle, qui paraît avoir une ombre de vérité, mais qui la perd bientôt, si l'on y fixe un peu son attention. Ils prétendent que la guerre invite aux crimes, les favorise et les nourrit. J'avoue qu'il serait ridicule de soutenir qu'on n'en commet point pendant qu'elle se fait; car rien n'est plus certain. Mais il me sera permis de demander, si l'on en commet moins pendant la paix? J'en doute; car tout homme qui est capable d'indignités et de crimes, saura certainement profiter des occasions que la paix lui fournit pour les exécuter, tout comme de celles qu'il trouve dans la guerre: la seule différence consiste dans ce petit point, que, dans le premier cas, il cache et peut cacher ses crimes, au lieu que dans l'autre, ils paraissent plus aisément au jour, par conséquent ils frappent davantage le public, qui conclut hardiment que la guerre en est la cause. Puis, voyant plus de crimes qu'à l'ordinaire commis dans ce coin de la terre où elle se fait, il ne doute plus que ce ne soit la guerre qui y ait porté ces misérables. Quelle erreur! Ceux qui font la guerre, sont-ce d'autres gens que ceux qui vivaient déjà avant qu'on la fit, et avaient-ils moins de mauvais penchans? Non, sans doute; ils auraient, sans contredit, commis tout autant de

crimes dans les différens lieux de leur demeure, qu'ils l'ont fait pendant la guerre; mais ces crimes n'auraient pas tant paru aux yeux du public, puisqu'ils ne se faisaient que secrètement, et par une ou deux personnes, au lieu que pendant la guerre, où la nécessité oblige de ramasser de tous côtés des gens de toute espèce, ces misérables font un corps, et commettent, joints ensemble, ce qu'ils n'auraient fait ailleurs que séparément. Pour prouver ce que j'avance, je n'ai qu'à en appeler aux habitans de tout endroit du monde, qui conviendront généralement qu'il n'y a point de jour où ils n'entendent parler d'un meurtre, d'un vol, et de tant d'autres crimes; car il est certain que personne ne fera des félonies pendant la guerre, qui ne soit naturellement fourbe, et qui n'ait déjà dressé sa conscience à ne plus rien sentir, ou du moins à se taire en cas qu'elle fût encore trop délicate. D'ailleurs, la discipline militaire retient encore ces vagabonds à l'égard d'un nombre de crimes qu'ils ne manqueraient point d'exécuter, s'ils avaient leur liberté. Mais enfin, supposons que la guerre occasionne bien des crimes, je crois cependant que le bien qui résulte d'une guerre juste et fondée sur la droiture, répare tout le mal occasionné par elle. Non, non, toutes ces objections ingénieuses qu'on fait contre la guerre, ne sont rien moins que fondées. On en sera pleinement convaincu, si l'on veut faire quelque attention aux raisonnemens qu'on vient d'entendre. Mais je crois qu'on sera bien étonné encore, si je prouve que la guerre peut avoir des avantages pour la société. Il est connu que toute chose, et que même le mal, a son bien;

il est donc indubitable aussi que la guerre doit avoir le sien, comme toute autre action humaine. Cependant l'avantage qu'elle peut avoir pour la société, ne donne point encore le droit de la commencer à chaque instant; mais du moins prouvera-t-il que la guerre n'est point si détestable qu'on la fait, et qu'outre qu'elle défend l'innocent, elle a encore des parties qui la rendent estimable et louable.

On peut d'abord regarder comme telle l'influence que l'étude de son art a eue sur d'autres sciences, comme sur la mécanique et sur la physique, qui ont été sans contredit perfectionnées par la nécessité où l'on s'est trouvé de les employer dans la guerre, et par les expériences qu'on a eu lieu d'y faire, et auxquelles les différens effets de la poudre, des bombes, etc. ont donné lieu. D'ailleurs Archimède, ce célèbre mathématicien, l'inventeur, pour ainsi dire, de cet art, n'en trouva les principes que dans les travaux militaires; ce qui le mena plus loin, et lui fit frayer enfin le chemin à ses successeurs dans cet art, qui, trouvant déjà le fondement jeté, n'avaient qu'à ajouter ce qui manquait encore à la perfection de cet art si utile à la société humaine. Déjà d'autres avant moi ont reconnu l'utilité de l'étude de l'art de la guerre pour l'Etat. Cicéron même dit, dans un endroit de ses ouvrages, que *l'étude de l'art de la guerre préside à toutes les autres; que la patrie, la liberté, les citoyens et les rois même, ne sont soutenus que par la protection des vertus militaires; et que c'est sous leur tutelle qu'ils croissent et s'affermissent.* Ces paroles sont si vraies, que je crois que personne ne les révoquera en doute. Car quel est l'homme qui n'ait remarqué,

en parcourant l'histoire, que tous ceux qui n'ont point étudié cet art, se sont égarés à chaque pas qu'ils ont fait dans la guerre: elle leur tient lieu d'un labyrinthe, et la honte, suite immédiate de l'inapplication qui les y déchire, est aussi indomptable que le Minotaure; au lieu que l'étude de cet art les y fera marcher aussi sûrement que Thésée avec le fil d'Ariadne, et leur servira pour vaincre la honte qui les voudrait accabler. D'ailleurs, il n'y a guère aussi de science qui exerce et étende autant l'esprit humain que celle de la guerre; car il est prouvé que celle qui force l'homme à faire le plus d'efforts, pour parvenir à son but, est celle qui étend le plus le génie: et voilà le cas de la science de la guerre; elle demande toujours plusieurs qualités à la fois; au lieu que les autres n'en requièrent qu'une seule. Aussi n'y en a-t-il aucune autre qui ait produit des César, des Scipion, des Annibal, des Turenne, et des Eugène. Elles ont à la vérité en revanche un Platon; mais nous ne connaissons de lui que l'assiduité dans la recherche de la vérité; de même qu'un Démosthène ne brille que par son éloquence, un Socrate et un Sénèque par leur fermeté, et un Locke par la justesse de son raisonnement. Mais toutes ces qualités, quoiqu'étant sans contredit très-grandes, ne se trouvaient pourtant pour l'ordinaire que seules dans ceux qui les possédaient: ou du moins la science qu'ils exerçaient, n'en demandait pas davantage: au lieu que les héros que je viens de nommer, rassemblaient en eux seuls tant de grandes parties qui les distingueront toujours du reste des humains. Car il est certain

que , pour être bon général , il ne faut point se
✓ contenter d'un talent , mais il faut tâcher d'en acqué-
rir plusieurs. D'abord , il faut du courage. L'acti-
vité est absolument nécessaire ; sans quoi on laissera
échapper les plus belles occasions de se rendre utile
à l'Etat , son salut dépendant souvent dans la guerre
d'un seul moment. Ici il faut de la promptitude
comme suite naturelle de l'activité : là de la pru-
dence pour restreindre ces deux dernières qualités ,
qui , si elles n'étaient modérées par celle-ci , feraient
faire des extravagances , et deviendraient dange-
reuses au lieu d'être utiles. Ici de la présence d'es-
prit , sans quoi il ne fera jamais rien au monde qui
soit digne d'être remarqué , et au premier cas inat-
tendu qui lui surviendra , et qui l'obligera à changer
de desseins , il sera dérouté , il perdra le fil de ses
raisonnemens , il glissera , il tombera , il entraînera
dans sa chute toute l'armée , que dis-je ? tout l'Etat ;
là un sang froid mêlé de la plus fine vivacité ; et
à chaque pas qu'il fait dans la guerre , il doit ras-
sembler toutes ces qualités , et ne manquer d'au-
cune. Je ne crois point qu'on puisse me nommer
quelque métier , ou quelque science , où l'on ait
jamais besoin de pratiquer si fréquemment tous ces
talens en un même moment : car , dans toutes les
autres occupations de la vie humaine , on a le temps
de réfléchir , et de prendre son parti après une
mûre délibération ; au lieu que dans la guerre il
arrive à chaque instant des événemens qui déran-
gent tous nos projets , et nous forcent de prendre sur
le champ un autre parti , nous menaçant de la plus
grande honte , si nous ne choisissons le meilleur.

Cela prouve assez, je pense, que la science de la guerre exerce, plus que toute autre, l'esprit de l'homme. Aussi tout sujet qui l'aura bien étudiée et bien pratiquée, pourra encore être utile à l'Etat de bien d'autres façons qu'en combattant simplement pour lui, puisque son esprit est accoutumé à digérer ses idées, à prévoir les événemens, et à chercher des moyens pour les diriger, et empêcher les mauvaises suites qu'ils devraient avoir naturellement.

Outre cet avantage que la guerre peut avoir pour la société, elle a encore celui de nourrir une infinité de gens qui se trouveraient d'ailleurs sans pain ; car d'abord, il n'y a presque point de métier sur lequel elle n'ait son influence, ce que l'expérience journalière nous confirme, et qu'il serait trop ennuyeux de détailler. Ensuite, combien de gens sont entretenus en se faisant soldats, qui sans ce métier ne sauraient quel parti embrasser, et périraient de faim ? au lieu que de cette manière ils trouvent le moyen de se nourrir du moins honnêtement, et de ne point être un fardeau pour l'Etat ; et ceux qui gouvernent les peuples, trouvent celui d'employer pour son bien des fainéans, et souvent des vauriens, qui en troubleraient le repos, s'ils n'avaient point d'occupations, et s'ils n'étaient soumis à la sévérité des lois ; au lieu que par la discipline militaire on les retient, pour ainsi dire, dans des chaînes qui les empêchent de troubler l'Etat, et on les porte à contribuer à son salut et à son repos malgré leur inclination naturelle. On me répondra sans doute que nos ancêtres n'avaient jamais de soldats pendant

la paix, et que cependant ils vivaient en repos, et avaient trouvé moyen de se nourrir. Je ne disconviens pas du premier point, car il est connu ; mais pour le second, je n'ai qu'à nommer les Vandales, les Pictes, les Celtes, les Saxons, et tant d'autres nations, qui prouveront le contraire ; car ils se traînaient d'une province à l'autre, ravageant la première qui leur tombait entre les mains ; ce qui confirme que le métier des armes est une ressource certaine pour l'Etat, qu'il garantit des incursions de ses voisins, et des troubles intérieurs auxquels il est d'ailleurs sans cesse exposé.

La noblesse même ne saurait quel métier embrasser, si celui des armes n'existait point : elle se verrait réduite à travailler comme un simple paysan ; ou bien, si elle était assez riche pour n'avoir pas besoin de travailler elle-même, elle vivrait dans la fainéantise, ne s'occupant absolument de rien de solide ; caractère indigne de tout être raisonnable, et doué d'une ame capable de quelque finesse de sentiment. Elle n'aspirerait qu'à contenter ses caprices, et n'emploierait son argent et son temps qu'à s'abandonner au luxe et à la volupté, les vices les plus dangereux pour l'Etat, lorsqu'ils prennent le dessus. Mais heureusement la guerre en corrige aussi ; ce qu'on doit hardiment compter parmi les avantages qu'elle peut avoir pour la société. Car il est certain que tant que les armes sont le plus estimées, et qu'on ne pense qu'à plier son génie de ce côté, le luxe ne prend jamais le dessus, mais se trouve négligé et bientôt entièrement abandonné ; au lieu que dès qu'un peuple n'a de long-temps fait la

guerre, il s'adonne à cette passion si dangereuse pour l'État; de sorte qu'on ne croit voir que des filles gâtées, là où l'on voyait autrefois des hommes d'un caractère et d'une fermeté mâle. D'ailleurs, le bruit des armes ne laisse point de temps aux esprits qui auraient naturellement quelque penchant pour le luxe, de s'y abandonner entièrement; de sorte qu'on pourra être persuadé que jamais il ne s'introduira dans un État où l'on respecte le militaire, et où l'on tient toujours les peuples dans cette idée, qu'à tout moment ils pourront être dans le cas de se voir obligés de faire la guerre. Cette idée les soutient dans l'industrie, et les tient en action; au lieu que, dès qu'ils se croient ensevelis dans une paix profonde, ils ne s'abandonnent qu'à leur goût pour le luxe, auquel la fainéantise succède immédiatement, et bientôt la ruine des particuliers, et enfin peu de temps après celle de tout l'État. L'exemple si souvent cité du peuple romain confirme ce que j'avance: tant qu'il travaillait, qu'il cultivait le métier des armes, et qu'il faisait la guerre, il croissait de jour en jour, et produisit des Scipion, des Emile, un Cincinnatus, un Publicola, et tant d'autres grands génies qui se vouaient entièrement au salut de la république, de sorte qu'en peu de temps cette ville, par-dessus les murs de laquelle on pouvait sauter lors de sa naissance, se vit la maîtresse du monde; mais aussi-tôt que le luxe y gouverna, il ne parut que des fainéans, ou des esprits inquiets, prêts à troubler l'État, lorsque la jalousie les y portait; et si la république produisit un César, ce ne fut que pour se donner un maître, le génie romain

se trouvant trop faible pour pouvoir gouverner ce peuple par lui-même ; et l'on vit tomber la république avec autant et même encore plus de promptitude, qu'elle ne s'était agrandie ; de sorte que, dans nos temps, ce même peuple qui produisit autrefois des hommes si illustres, ne produit plus que de malheureux mutilés qui, au lieu de tâcher de ressembler à leurs aïeux, ne font que représenter sur des théâtres leurs antécresseurs, pendant que les spectateurs devraient rougir, chaque fois qu'ils les voient paraître sur la scène, de n'être plus capables de former des génies pareils à ceux qui avaient élevé la république à ce haut degré de gloire, qui les rendit si respectables à tout l'univers ; et au lieu qu'on vit autrefois ce même peuple gouverné par un sénat juste et prudent, on le voit maintenant en proie à une foule de prêtres, qui le laissent croupir dans l'ignorance et dans l'inaction, afin d'en pouvoir mieux tirer leurs avantages. Voilà les suites du mépris des armes ; voilà la ruine d'un Etat, qui s'abandonnant au luxe et à la fainéantise, devient très-méprisable, tandis qu'il ne tenait qu'à lui d'être fort grand et fort respectable.

La république de Hollande confirme tout ce que nous avons dit de la république romaine ; car quel fut le ressort qui la porta à ce point d'élévation, dans lequel elle se soutient encore ? Ne fut-ce point la guerre ? C'est elle qui forma l'esprit d'un prince d'Orange et de tous ces grands hommes qui se mirent pour lors à la tête des affaires. Aussi, tant qu'elle respectera les armes, et qu'elle les nourrira, on pourra dire, sans passer pour prophète, qu'elle se soutiendra,

ou rendra sa ruine bien difficile à celui qui voudrait l'entreprendre ; au contraire , dès qu'elle s'abandonnera au luxe, sa chute sera rapide, et l'on verra tous les grands, tous les beaux travaux d'un prince d'Orange aussi inutiles que ceux de ces illustres Romains qui sacrifiaient leurs biens , leur bonheur , leur famille , et enfin tout au bien de la république : car il n'y a certainement pas d'ennemis plus irréconciliables que la guerre et le luxe. Celui-ci, tel que le pavot , assoupit l'esprit de l'homme , au lieu que l'autre le tend , l'élève , et le rend capable de tout entreprendre ; l'un est le chemin du mépris , l'autre celui de l'immortalité ; l'un ruine un État , l'autre le soutient ; enfin l'un est l'ennemi de la vertu , l'autre son appui et son protecteur. Cela paraît à la vérité fort difficile à prouver ; cependant je le hasarderai , m'exposant peut-être à me voir contredire ; mais sans me laisser convaincre pourtant. Je dis d'abord , que toute chose qui rend un sujet utile à sa patrie est louable , et que si un sujet remplit tout ce qu'il lui doit , il est vertueux ; il est aussi indubitable que le métier de la guerre oblige l'homme à rendre le plus grand service à sa patrie , en lui ordonnant de sacrifier même sa vie , si le bien de l'État le requiert , et le force , pour ainsi dire , à le faire ; donc elle encourage la vertu , et y porte les peuples. Elle défend aussi les innocens ; car c'est , ainsi que nous l'avons dit , le but dans lequel on doit la faire. Il est donc vrai , sans contradiction , qu'elle protège la vertu , et qu'elle est son appui , puisqu'elle y porte les peuples. Le luxe au contraire ne

porte l'homme à aucune vertu , mais émouffe en lui tout sentiment , et lui donne une dureté de cœur qui le rend insensible aux malheurs de ses concitoyens , lui présentant des charmes qui l'endorment et le rendent inattentif aux maux de son prochain , lui faisant apercevoir tout infortuné aussi heureux que lui ; pendant qu'il meurt de jalousie contre ceux qu'il croit pouvoir encore mieux contenter leurs passions que lui ; de sorte qu'il emploie tous les moyens possibles de parvenir au même but , et se contente des plus indignes , si les autres lui sont refusés. Mais la guerre ouvre , même pendant qu'elle se fait , le plus beau champ à toutes les vertus dont un mortel est capable ; car à tout moment la fermeté , la miséricorde , la grandeur d'ame , la générosité , la charité , et tant d'autres qualités peuvent y briller , chaque instant nous offrant un objet qui nous donne lieu de suivre une de ces vertus , ainsi que tous ceux qui ont fait la guerre avec quelque jugement , et quelque finesse de sentiment , le pourront attester. D'ailleurs , tant d'exemples célèbres de l'antiquité , ainsi que de nos jours , augmentent la force de cette vérité. Pompée qui dépouille l'esprit de vengeance , et chasse un traître qui par une trahison voulait mettre en son pouvoir ses deux plus grands ennemis ; César généreux envers Arioviste qui le trahit ; Alexandre consolant la mère de Darius , et pleurant la mort du fils de son ennemi ; Epaminondas refusant des présens qu'il devait mériter par une lâcheté ; et Scipion qui sacrifie son fils au bien de sa patrie , prouvent suffisamment que la guerre , loin d'endurcir le cœur

humain , peut le rendre capable des plus louables actions , et lui en fournit même l'occasion.

C'est encore elle qui relève les talens les plus cachés , et tire du néant des génies heureux , cachés sous la poussière. Un Marius , par exemple , un homme de la lie du peuple , qui , n'étant pas même romain , parvint cependant par ses vertus militaires jusqu'à sept consulats. Sans la guerre peut-être n'aurait-on jamais pensé à lui , peut-être se ferait-il oublié lui-même ; et doutant de sa capacité , eût-il manqué de cultiver son génie , ne trouvant aucune occasion où il eût pu croire en avoir besoin un jour ; car aucun emploi ne fournit tant d'occasions de se distinguer que la guerre , où le moindre soldat peut faire des actions qui le font connaître par toute l'armée , qui le poussent , et le mettent au plus haut rang ; ainsi que les exemples des Rose , Gassion , Fabert , Thoiras , et Lefdiguères nous le prouvent ; de même que celui d'un François Sforce qui , de fils de cordonnier qu'il était , devint général d'armée , et de Spinola qui , pauvre campagnard , se poussa jusqu'aux premiers grades militaires. Sans la guerre tous ces génies se feraient rouillés ; Spinola , au lieu de commander à tant de milliers de gens , n'aurait commandé qu'à des choux , et au lieu de la liste de ses victoires , il n'en aurait eu qu'une de ses bestiaux. Je crois que tout le monde sera persuadé qu'il est toujours plus glorieux et plus louable de vaincre les ennemis de sa patrie , et de lui procurer le repos de la paix par ses travaux , que de ne s'amuser toute sa vie qu'à cultiver quelques arpens de terre. Bien

loin de blâmer cette occupation , je la loue plutôt , mais je ne la trouve cependant convenable qu'à un génie borné , qui sans cela se trouverait désœuvré , et ne rendrait aucun service à la patrie ; au lieu que de cette façon le prix de ses travaux ferviles lui devient du moins utile. Mais , pour un génie un peu plus étendu , cette carrière est trop bornée ; il lui faut une occupation digne des talens que la nature lui a donnés ; car la nature qui , ainsi que l'expérience nous le prouve , n'a rien fait sans raison , ne voudra pas non plus qu'un aussi bel ouvrage que celui d'un heureux génie reste dans l'imperfection et dans l'oubli.

Il est donc certain , que comme le métier de la guerre est celui qui fournit le plus d'occasions pour atteindre ce but , il est aussi sans contredit le plus estimable. Aucun homme à talent ne l'a dédaigné , mais tous s'y sont voués , ou l'ont respecté. Cicéron même , ce grand orateur des Romains , qui gouvernait toute la république par sa langue , ne se crut digne de monter sur la tribune aux harangues qu'après qu'il fut monté sur les murs de Nole , et ne s'appliqua même à l'éloquence que lorsque l'ennemi de la paix , ainsi qu'il le dit lui-même , l'empêcha de servir la république par les armes. Oui , encore comme consul , il se crut heureux de pouvoir chasser les ennemis des Romains dans un fleuve , déjà célèbre par la victoire qu'Alexandre y avait remportée(*) ; faisant voir par-là qu'il lui paraissait encore plus beau de servir la république par ses actions , que de l'y encourager seulement par des discours ; ainsi qu'il

(*) Il gagna une petite bataille près de l'Issus.

le dit lui-même dans son Dialogue de l'orateur (*). Il n'y a point de roi non plus, qui l'ait été du moins vraiment, (car le reste n'est qu'une foule de fantômes de rois,) qui ait dédaigné de se mettre à la tête de ses armées, et de respecter et de distinguer ceux qui se vouent à ce métier. Cela doit porter tout sujet en général, et particulièrement tout homme distingué par sa naissance, à s'y vouer, ce métier seul étant celui qui le rend digne des avantages que la nature lui avait donnés, avant qu'il les eût pu mériter, mais certainement aussi dans le dessein de l'encourager à se distinguer par ses talens, si elle l'a distingué par la naissance; lui faisant d'ailleurs trop bien comprendre, que sans talens et sans vertus, les grands ne sont pas plus, sont même beaucoup moins que les derniers des hommes. Ils ne doivent donc point s'imaginer que c'est remplir leur destinée que de passer leur vie dans l'antichambre d'un ministre favori, pour obtenir un titre qui les exclue de tout devoir d'un bon citoyen, et qui leur procure la liberté de vivre comme s'ils ne vivaient point, de croupir dans l'ignorance, et d'ignorer qu'ils existent. Ces fainéans passent, ainsi que Salluste le dit, leur vie en voyageurs, et n'osent voir sur leur tombeau que cette honteuse épitaphe : *Alcidor naquit, prit femme, fit quelques enfans, et rien de plus; et mourut aussi sage et aussi utile à sa patrie, qu'il le fut le premier jour de sa naissance.* O honte pour la nature humaine de produire de pareils rebuts de son être! O encou-

(*) *Quis enim est, qui si clarorum hominum scientiam, rerum gestarum vel utilitate, vel magnitudine, metiri velit, non anteponat oratoris imperatorem.* Cicér. Dial. de Orat. Lib. I.

agement pour tout homme à tâcher de s'arracher de cette classe indigne de mortels ! Non, non , chers amis , ne suivons point ces honteux exemples. Suivons plutôt les traces des Turenne, des Condé et de tous ces génies illustres qui font l'ornement du genre-humain. Courons où la gloire nous appelle, et puis ceints des lauriers qu'elle nous présente, montons au temple de l'immortalité, pour y jouir des fruits de nos travaux.

E S S A I

S U R

L'AMOUR-PROPRE

E N V I S A G É

C O M M E

PRINCIPE DE MORALE. *)

La vertu est le lien le plus ferme de la société, et la source de la tranquillité publique : sans elle les hommes, semblables aux bêtes féroces, seraient plus sanguinaires que les lions, plus cruels & plus perfides que les tigres, ou des espèces de monstres dont il faudrait éviter la fréquentation.

Ce fut pour adoucir des mœurs aussi barbares que les législateurs promulguèrent des lois, que les sages enseignèrent la morale, & en démontrant les avantages de la vertu, firent connaître le prix qu'il fallait y attacher.

Les sectes des philosophes, chez les nations orientales ainsi que chez les Grecs, en s'accordant en général sur le fond de la doctrine, ne différaient proprement que par les motifs que chacune d'elles adoptait pour déterminer ses disciples à mener une vie vertueuse. Les stoïciens, selon leurs principes, insistaient sur la beauté inhérente à la vertu ; d'où

*) Discours prononcé à l'assemblée ordinaire de l'académie royale des sciences & belles lettres de Prusse, le jeudi 11 janvier 1770.

ils concluèrent qu'il fallait l'aimer pour elle-même , & plaçaient le souverain bonheur de l'homme dans sa possession inaltérable. Les platoniciens disaient que c'était approcher des dieux immortels , que c'était leur ressembler que de pratiquer les vertus à leur exemple. Les épicuriens attribuaient une volupté supérieure à l'accomplissement des devoirs moraux : leurs principes bien entendus trouvaient dans la jouissance de la vertu la plus pure le sentiment d'un délice & d'une félicité ineffable. Moïse , pour encourager les Juifs à des actions bonnes & louables , leur annonça des bénédictions ou des peines temporelles. La religion chrétienne , qui s'éleva sur les ruines de la judaïque , atterra les crimes par des punitions éternelles , & encouragea à la vertu par l'espérance d'une béatitude infinie : non contente de ces ressorts , se proposant d'atteindre au dernier degré de perfection possible , elle prétendit que l'amour de Dieu devait seul servir de principe aux bonnes actions des hommes , quand même il n'y aurait ni peines ni récompenses à attendre dans une autre vie.

Nous devons convenir que les sectes des philosophes ont formé des hommes du plus grand mérite : nous convenons de même que du sein du christianisme il est sorti des âmes pures & remplies de sainteté. Néanmoins par une suite du relâchement des philosophes & des théologiens , & par la perversité du cœur humain , il est arrivé que ces différens motifs d'encouragement à la vertu n'ont pas continué de produire les bons effets auxquels on s'attendait. Combien de philosophes qui ne l'étaient que de nom chez les

païens ! il n'y a qu'à jeter les yeux sur Lucien pour se convaincre du peu de réputation où ils étaient de son temps. Que de chrétiens qui dégénérèrent , et qui corrompirent l'ancienne pureté des mœurs ! La cupidité , l'ambition , le fanatisme remplirent des cœurs qui se faisaient profession de renoncer au monde , et pervertirent ce que la simple vertu avait établi. De pareils exemples fourmillent dans l'histoire. Enfin, si l'on excepte quelques reclus aussi pieux qu'inutiles à la société , les chrétiens de nos jours ne sont pas préférables aux Romains du temps des Marius & des Sylla ; bien entendu que je borne uniquement ce parallèle à la comparaison des mœurs.

Ces réflexions et de semblables m'ont conduit à rechercher les causes qui ont influé sur cette étrange dépravation du genre humain. Je ne sais s'il m'est permis de hasarder mes conjectures sur des matières aussi importantes ; mais il me paraît qu'on s'est peut-être trompé dans le choix des motifs qui devaient porter les hommes à la vertu. Ces motifs , ce me semble , avaient le défaut de n'être point à la portée du vulgaire. Les stoïciens ne s'aperçurent pas que l'admiration est un sentiment forcé dont l'impression s'efface bien vite : l'amour-propre n'applaudit qu'avec répugnance. L'on convient sans peine de la beauté de la vertu , parce que cet aven ne coûte rien ; mais cet acte de complaisance plutôt que de conviction ne détermine point à se corriger soi-même , à vaincre ses mauvais penchans , à dompter ses passions. Les platoniciens auraient dû se rappeler l'espace immense qu'il y a entre l'être des êtres et la créature fragile. Comment proposer à cette créature d'imiter son créateur , dont par son état circonscrit

et borné elle ne peut se former qu'une idée vague et indéterminée? Notre esprit est assujetti à l'empire des sens; notre raison n'agit que sur les choses où notre expérience nous éclaire; lui proposer des matières abstraites, c'est l'égarer dans un labyrinthe dont elle ne trouvera jamais l'issue. Mais lui présenter des objets palpables de la nature, c'est le moyen de la frapper et de la convaincre. Il est peu de grands génies capables de conserver le bon sens en se précipitant dans les ténèbres de la métaphysique. L'homme en général est né plus sensible que raisonnable.

Les épicuriens abusant du terme de volupté, énervèrent sans y penser la bonté de leurs principes, et fournirent, par cette équivoque même, des armes à leurs disciples pour dénaturer leur doctrine.

La religion chrétienne, (en respectant ce qu'on y suppose de divin, et n'en parlant que philosophiquement,) la religion chrétienne, dis-je, présentait à l'esprit des idées si abstraites, qu'il aurait fallu changer chaque catéchumène en métaphysicien pour les concevoir, et ne choisir que des hommes nés avec une imagination forte pour s'en pénétrer: peu d'hommes sont nés avec des têtes ainsi organisées. L'expérience prouve que chez le vulgaire l'objet présent l'emporte, parce qu'il frappe les sens, sur l'objet éloigné, qui l'affecte plus faiblement; et par conséquent les biens de ce monde, à la jouissance desquels il touche, auront sans contredit la préférence sur des biens imaginaires, dont il se représente confusément la possession dans une perspective éloignée. Mais que dirons-nous des motifs qu'on tire de l'amour de Dieu pour rendre l'homme vertueux?

de cet amour que les quiétistes exigent dégagé des craintes de l'enfer et des espérances du paradis? Cet amour est-il dans la possibilité des choses? Le fini ne peut concevoir l'infini; par conséquent nous ne pouvons nous former aucune idée exacte de la Divinité: nous pouvons nous convaincre en général de son existence, et voilà tout. Comment exiger d'une ame agreste qu'elle aime un être qu'elle ne peut connaître en aucune façon? Contentons-nous d'adorer dans le silence, et de borner les mouvemens de nos cœurs aux sentimens d'une profonde reconnaissance pour l'être des êtres, en qui et par lequel tous les êtres existent.

Plus on examine cette matière, plus on la discute, et plus il paraît évident qu'il faudrait employer un principe plus général et plus simple pour rendre les hommes vertueux. Ceux qui se sont appliqués à la connaissance du cœur humain, auront sans doute découvert le ressort qu'il faudrait mettre en jeu. Ce ressort si puissant, c'est l'amour-propre, ce gardien de notre conservation, cet artisan de notre bonheur, cette source intarissable de nos vices et de nos vertus, ce principe caché de toutes les actions des hommes. Il se trouve en un degré éminent dans l'homme d'esprit, et il éclaire le plus stupide sur ses intérêts. Qu'y a-t-il de plus beau et de plus admirable que de tirer, même d'un principe qui peut mener au vice, la source du bien, du bonheur, et de la félicité publique? Cela arriverait, si cette matière était maniée par les mains d'un habile philosophe: il réglerait l'amour-propre; il le dirigerait au bien; il saurait opposer les passions aux passions; et

en démontrant aux hommes que leur intérêt est d'être vertueux, il les rendrait tels.

Le duc de la Rochefoucault, qui en fouillant dans le cœur humain a si bien dévoilé ce ressort de l'amour-propre, s'en est servi pour calomnier nos vertus, dont il n'admet que l'apparence. Je voudrais qu'on employât ce ressort pour prouver aux hommes que leur véritable intérêt est d'être bons citoyens, bons pères, bons amis, en un mot de posséder toutes les vertus morales; et comme effectivement cela est véritable, il ne ferait pas difficile de les en convaincre.

Pourquoi tâche-t-on de prendre les hommes par leur intérêt, quand on veut les engager à suivre de certains partis? si ce n'est que l'intérêt propre est de tous les argumens le plus fort et le plus convaincant. Servons-nous donc de ce même argument pour la morale: qu'on représente aux hommes les malheurs qu'ils s'attireront par une conduite vicieuse, et les biens qui sont inséparables des bonnes actions (*). Lorsque les Crétois maudissaient leurs ennemis, ils leur souhaitaient de se livrer à des passions vicieuses; c'était leur souhaiter qu'ils se précipitassent eux-mêmes dans des malheurs et dans l'opprobre. Ces vérités aisées sont susceptibles de démonstration, et se trouvent également à la portée des sages, des gens d'esprit, et de la plus vile populace.

On m'objectera sans doute que mon hypothèse trouvera quelque difficulté à concilier, avec le

(*) Valère Maxime, Liv. 7. chap. 2.

bonheur que j'attache aux bonnes actions, ces persécutions qu'éprouve la vertu, et ces espèces de prospérités dont jouissent tant d'âmes perverses. Cette difficulté est facile à lever, si nous voulons nous borner à n'entendre par le mot de bonheur qu'une parfaite tranquillité de l'âme. Cette tranquillité de l'âme se fonde sur le contentement de nous-mêmes, sur ce que notre conscience nous permet d'applaudir à nos actions, et sur ce que nous n'avons point de reproches à nous faire. Or il est clair que ce sentiment peut exister dans une personne d'ailleurs malheureuse; mais jamais il n'existera dans un cœur barbare et atroce, qui ne peut que se détester lui-même s'il se considère, quelles que soient les prospérités dont il paraît environné.

Nous ne combattons point l'expérience; nous avouons qu'il y a une multitude d'exemples de crimes impunis, et de scélérats qui jouissent de ces grandeurs que les idiots admirent: mais ces criminels ne craignent-ils pas que le temps ne dévoile enfin cette vérité si terrible pour eux, et ne découvre leur opprobre? Et ces monstres couronnés, un Néron, un Caligula, un Domitien, un Louis XI, les grandeurs vaines dont ils jouissaient, les empêchaient-elles d'entendre la voix secrète de la conscience qui les condamnait, d'être dévorés de remords, et de sentir ce fouet vengeur qui, quoiqu'invisible, les déchirait en les fustigeant? Quelle âme peut être tranquille dans une telle situation? N'éprouve-t-elle pas plutôt dans cette vie tout ce que les tourmens des enfers peuvent avoir de plus affreux? D'ailleurs c'est mal raisonner que de juger du bonheur des

autres par les apparences. Ce bonheur ne peut être évalué que sur la façon de penser de celui qui l'éprouve : cette façon de penser varie si fort , que l'un aime la gloire , cet autre des objets de plaisir ; celui-ci s'attache à des bagatelles , celui-là à des choses qu'on juge importantes ; et même les uns dédaignent et méprisent ce que les autres désirent ou regardent comme le souverain bien.

Il n'y a donc point de règle certaine pour juger de ce qui dépend d'un goût arbitraire et souvent fantasque ; d'où il arrive qu'on se récrie souvent sur le bonheur et la prospérité de ceux qui gémissent amèrement en secret du poids de leurs afflictions. Puis donc que ce n'est pas dans des objets extérieurs , ni dans ces fortunes que la scène mouvante du monde produit et détruit tour à tour , que nous pouvons trouver la félicité , il faut la chercher en nous-mêmes. Il n'y en a point d'autre , je le répète , que la tranquillité de l'ame : c'est pourquoi notre intérêt doit nous porter à rechercher un bien aussi précieux ; et si les passions le troublent , c'est elles qu'il faut dompter.

Ainsi qu'un Etat ne saurait être heureux tandis qu'il est déchiré par une guerre civile , de même l'homme ne saurait jouir du bonheur lorsque ses passions révoltées combattent l'empire de la raison. Toutes les passions portent avec elles un châtiment qui semble leur être attaché ; celles même qui flattent le plus nos sens n'en sont pas exemptes : chez celles-ci , c'est la ruine de la santé ; chez celles-là , ce sont des soins et des inquiétudes renaissantes ; ou c'est le chagrin de ne pas réussir dans des projets.

vastes que l'on a imaginés ; ou c'est le dépit de n'avoir pas toute la considération que l'on croit mériter ; ou la rage de ne pouvoir nous venger de ceux qui nous ont outragés ; ou le remords d'un ressentiment trop barbare ; ou la crainte d'être démasqués après cent fourberies consécutives.

Par exemple, la soif d'amasser des richesses travaille sans cesse l'avare ; les moyens lui sont égaux , pourvu qu'il se contente : mais la crainte de voir échapper ce qui lui a coûté tant de peines à ramasser , lui ôte la jouissance de ce qu'il possède. L'ambitieux perd le présent de vue , pour se précipiter aveuglément dans l'avenir ; il enfante sans cesse de nouveaux projets ; il foule impérieusement à ses pieds tout ce qu'il y a de plus sacré , pour arriver à ses fins ; les obstacles qu'il rencontre l'aigrirent et l'irritent ; toujours incertain entre la crainte et l'espérance , il est en effet malheureux ; et la possession même de ce qu'il désire est accompagnée de satiété et de dégoût. Cet état d'insipidité lui fait naître de nouveaux projets de fortune ; et ce bonheur qu'il cherche , il ne le trouve jamais. Faut-il dans une aussi courte vie former d'aussi longs projets ? Le prodigue qui dépense le double de ce qu'il amasse , est comme le tonneau des Danaïdes , qui ne se remplissait jamais : il en est toujours aux expédiens ; et ses nombreux desirs qui multiplient sans cesse ses besoins , font à la fin dégénérer ses vices en crimes. L'amoureux tendre devient le jouet des femmes qui le trompent ; l'amoureux volage ne séduit que parce qu'il est parjure ; et le débauché perd sa santé en abrégeant ses jours.

Mais l'homme dur, l'injuste, l'ingrat, quels reproches n'ont-ils pas à se faire ? Celui qui est dur, cesse d'être homme, parce qu'il ne respecte plus les privilèges de son espèce, et qu'il méconnaît ses frères dans ses semblables ; il n'a ni cœur ni entrailles ; et n'éprouvant pas la compassion, il renonce en effet à celle qu'on doit avoir pour lui. L'injuste rompt l'accord social ; il détruit, autant qu'il est en lui, les lois sous la protection desquelles il existe ; il se révolterait contre l'oppression qu'il aurait à souffrir, pour s'arroger le privilège exclusif d'opprimer ceux qui sont plus faibles que lui : il pèche par une mauvaise logique ; ses principes se trouvent en contradiction : et d'ailleurs les sentimens d'équité que la nature a gravés dans tous les cœurs, ne doivent-ils pas se soulever contre ses prévarications ? Mais le vice le plus abominable de tous, le plus noir, le plus infame, c'est l'ingratitude. L'ingrat, insensible aux bienfaits, commet un crime de lèse-majesté contre la société ; parce qu'il corrompt, qu'il empoisonne, qu'il détruit les douceurs de l'amitié ; il sent les offenses, il ne sent pas les services ; il met le comble à la perfidie en rendant le mal pour le bien : mais cette ame dénaturée et dégradée de l'humanité agit contre ses intérêts, parce que tout individu, faible de sa nature, (quelque élevé qu'il soit) ne peut se passer du secours de ses semblables ; et qu'un ingrat, excommunié de la société, s'est rendu indigne par sa férocité d'éprouver désormais de nouveaux bienfaits. Il faudrait dire sans cesse aux hommes : “Soyez doux

et

„ et humains , parce que vous êtes faibles , et que
 „ vous avez besoin d'assistance ; soyez justes envers
 „ les autres , afin qu'à votre tour les lois puissent
 „ vous protéger contre toute violence étrangère :
 „ en un mot ne iaitez point à d'autres ce que vous
 „ ne voudriez pas que l'on vous fît.”

Je n'entreprends point de détailler dans cette légère esquisse tous les argumens que l'amour-propre fournit aux hommes pour vaincre leurs mauvais penchans , et les exciter à mener une vie plus vertueuse : les bornes de ce discours ne permettent pas que cette matière y soit épuisée ; je me contente d'avancer que tous ceux qui trouveront de nouveaux motifs propres à réformer les mœurs , rendront un service important à la société , j'ose même dire à la religion.

Rien de plus vrai , de plus évident que l'affertion , que la société ne saurait subsister ni se maintenir sans la vertu et les bonnes mœurs de ceux qui la composent. Des mœurs dépravées , une effronterie scandaleuse dans le vice , le mépris pour la vertu et pour ceux qui l'honorent , de la mauvaise foi dans le commerce , des parjures , des perfidies , un intérêt particulier qui succède à celui de la patrie , sont les avant-coureurs de la chute des États et de la ruine des Empires ; parce qu'aussitôt que les idées du bien et du mal sont confondues , il n'y a plus ni blâme ni louange , ni punition ni récompense.

Cet objet si important des mœurs n'intéresse pas moins la religion que l'État. La religion chrétienne , la juive , la mahométane , et la chinoise ont à peu-

près la même morale. La religion chrétienne, accréditée depuis long-temps, a cependant encore deux fortes d'ennemis à combattre. Les uns sont de ces philosophes qui, n'admettant que le bon sens et des raisonnemens rigoureusement exacts selon les principes de la logique, rejettent les idées et les systèmes qui ne se trouvent pas conformes aux règles de la dialectique : nous ne parlons pas actuellement de ceux-là.

Les autres sont des libertins, dont les mœurs corrompues par une longue habitude du vice se révoltent contre la dureté du joug que la religion veut imposer à leurs passions ; ils rejettent ces entraves, ils renoncent tacitement à une loi qui les gêne, et cherchent un asile dans une incrédulité parfaite. Je soutiens donc que tous les motifs qui peuvent être employés pour réformer des personnes de ce caractère, tournent évidemment au plus grand avantage de la religion chrétienne ; et j'ose croire que l'intérêt propre des hommes est le motif le plus puissant que l'on puisse employer pour les retirer de leurs égaremens. Dès qu'une fois l'homme sera bien persuadé que son propre bien demande qu'il soit vertueux, il se portera à des actions louables ; et comme effectivement il se trouvera vivre conformément à la morale de l'évangile, il sera facile de le déterminer à faire, pour l'amour de Dieu, ce qu'il pratiquera déjà pour l'amour de lui-même : c'est ce que les théologiens appellent changer des vertus païennes en des vertus sanctifiées par le christianisme.

Mais voici une nouvelle objection qui se présente. On me dira sans doute : " Vous êtes en

„ contradiction avec vous-même ; vous ne pensez
„ donc pas qu'on définit la vertu , *une disposition de*
„ *l'ame qui la porte au plus parfait désintéressement ?*
„ comment pouvez-vous donc imaginer qu'on
„ puisse arriver à ce parfait désintéressement par
„ l'intérêt propre ; ce qui est précisément la disposition de l'ame qui lui est la plus opposée ? ”
Quelque forte que soit cette objection , elle est facile à résoudre , pourvu que l'on considère les différens ressorts qui font mouvoir l'amour-propre. Si l'amour-propre ne consistait que dans le désir de posséder des biens et des honneurs , je n'aurais rien à répondre ; mais ses prétentions ne se bornent pas à si peu d'objets : premièrement , c'est l'amour de la vie et de sa propre conservation ; ensuite l'envie d'être heureux , la crainte du blâme et de la honte , le désir de la considération et de la gloire ; enfin une passion pour tout ce qu'on juge être avantageux : ajoutez-y une horreur pour tout ce qu'on croit nuisible à sa conservation. Il n'y a donc qu'à rectifier le jugement des hommes. Que dois-je rechercher , que dois-je fuir , pour rendre utile et louable cet amour-propre , de brut et nuisible qu'il était ?

Les exemples du plus grand désintéressement que nous ayons , nous sont fournis par des principes de l'amour-propre. Le dévouement généreux des deux Décus , qui sacrifièrent volontairement leur propre vie pour procurer la victoire à leur patrie , d'où provenait-il , si ce n'est qu'ils estimaient moins leur existence que la gloire ? Pourquoi Scipion , dans sa première jeunesse , dans cet âge où les passions

sont si dangereuses, résiste-t-il aux tentations que lui donne la beauté de sa captive ? Pourquoi la rend-il vierge à son fiancé, en les comblant tous deux de présens ? Pouvons-nous douter que ce héros n'ait jugé que son procédé noble et généreux lui ferait plus d'honneur que s'il avait brutalement assouvi ses desirs ? Il préférerait donc la réputation à la volupté.

Que de traits de vertus, que d'actions à jamais glorieuses ne sont effectivement dues qu'à l'instinct de l'amour-propre ! Par un sentiment secret et presque imperceptible, les hommes ramènent tout à eux-mêmes ; ils se placent dans un centre où aboutissent toutes les lignes de la circonférence. Quelque bien qu'ils fassent, ils en font eux-mêmes l'objet caché ; la sensation la plus vive l'emporte chez eux sur la plus faible ; souvent un syllogisme vicieux dont ils ne sentent pas les défauts, les détermine. Il ne faut donc que leur présenter les vrais biens, leur en faire connaître la valeur, et savoir manier leurs passions, en opposant un penchant à l'autre, pour en tirer avantage en faveur de la vertu.

S'agit-il d'arrêter le crime près de se commettre ? Vous trouvez le principe réprimant dans la crainte des lois qui le punissent. C'est alors qu'il faut exciter cet amour que chaque homme a pour sa conservation, pour l'opposer aux desseins pervers qui l'exposeront aux plus rigoureux châtimens, à la mort même. Cet amour de sa conservation peut servir également pour ramener les débauchés dont les débordemens ruinent la santé et abrègent les

jours, de même que ceux qui sont sujets aux emportemens de la colère : car il y a des exemples que ces mouvemens ont donné des accès d'épilepsie à ceux qui en étaient violemment agités. La crainte du blâme produit à peu-près des effets semblables à ceux de l'amour de sa conservation. Combien de femmes ne doivent leur pudeur à laquelle on applaudit, qu'au désir de conserver leur réputation à l'abri de la médisance ? Combien d'hommes ne doivent leur désintéressement qu'à l'appréhension de passer dans le monde, s'ils agissaient autrement, pour des fripons et pour des malheureux ? Enfin, manier adroitement les différens ressorts de l'amour-propre, ramener tous les avantages des bonnes actions à celui qui en est l'auteur ; c'est le moyen de faire, de ce ressort du bien et du mal, l'agent principal du mérite et de la vertu.

Je ne puis m'empêcher d'avouer à notre honte qu'on s'aperçoit dans ce siècle d'un refroidissement étrange pour ce qui concerne la réforme du cœur humain et des mœurs. On dit publiquement, on imprime même que la morale est aussi ennuyeuse qu'inutile ; on soutient que la nature de l'homme est un composé de bien et de mal, que l'on ne change point cet être, que les plus fortes raisons cèdent à la violence des passions, et qu'il faut laisser aller le monde comme il va.

Mais si l'on en usait ainsi à l'égard de la terre, si on ne la cultivait pas, elle porterait sans doute des ronces & des épines ; & jamais elle ne donnerait ces abondantes moissons si utiles, & qui nous servent d'alimens. J'avoue, quelque attention que l'on porte

à corriger les mœurs , qu'il y aura toujours des vices et des crimes sur la terre : mais il y en aura moins , et c'est gagner beaucoup ; il y aura de plus des esprits rectifiés et développés , qui excelleront par leurs éminentes qualités. N'a-t-on pas vu sortir des écoles des philosophes des ames sublimes , des hommes presque divins , qui ont poussé la vertu au plus haut degré de perfection où l'humanité puisse atteindre ? Les noms des Socrate , des Aristide , des Caton , des Brutus , des Antonin , des Marc-Aurèle subsisteront dans les annales du genre humain , tant qu'il restera des ames vertueuses dans le monde. La religion n'a pas laissé de produire quelques hommes éminens , qui ont excellé par l'humanité et la bienfaisance. Je ne compte pas de ce nombre ces reclus atrabilaires et fanatiques qui ont enseveli dans des cachots religieux des vertus qui pouvaient devenir utiles à leur prochain , et qui ont mieux aimé vivre à la charge de la société que de la servir.

Il faudrait commencer aujourd'hui par imiter l'exemple des anciens , employer tous les encouragemens qui peuvent rendre l'espèce humaine meilleure , préférer dans les écoles l'étude de la morale à toute autre connaissance , prendre une méthode aisée pour l'enseigner. Peut-être ne ferait-ce pas un petit acheminement à ce but , que de composer des catéchismes où les enfans apprendraient , dès leur plus tendre jeunesse , que pour être heureux , la vertu leur est indispensablement nécessaire. Je voudrais que les philosophes , moins appliqués à des recherches aussi curieuses que vaines , exerçassent davantage leurs talens sur la morale ; sur-tout que

leur vie servît en tout d'exemple à leurs disciples : alors ils mériteraient avec justice le titre de précepteurs du genre humain. Il faudrait que les théologiens s'occupassent moins à expliquer des dogmes intelligibles ; et que , désabusés de la fureur de vouloir démontrer des choses qui nous sont annoncées comme des mystères d'un ordre supérieur à la raison , ils s'appliquassent davantage à prêcher la morale pratique : et qu'au lieu de prononcer des discours fleuris , ils fissent des discours utiles , simples , clairs , et à la portée de leur auditoire. Les hommes s'endorment à la suite d'un raisonnement alambiqué ; ils s'éveillent quand il est question de leur intérêt ; de sorte que par des discours adroits et pleins de sagesse , on rendrait l'amour-propre le coryphée de la vertu. Des exemples récents , et analogues à ceux qu'on veut persuader , peuvent être employés avec succès ; comme s'il s'agissait d'animer un laboureur paresseux à mieux cultiver son champ , on l'encouragerait sans doute en lui montrant son voisin qui s'est enrichi par son activité laborieuse : il ne dépend que de lui de prospérer de même. Mais les modèles doivent être choisis à la portée de ceux qui doivent les imiter , dans leur genre , et non pas dans des conditions trop disproportionnées. Les trophées de Miltiade empêchaient Thémistocle de dormir.

Si les grands exemples ont fait de si fortes impressions sur les anciens , pourquoi de nos jours en feraient-ils de moindres ? L'amour de la gloire est inné dans les belles âmes ; il n'y a qu'à l'animer , il n'y a qu'à l'exciter ; et des hommes qui végétaient jusqu'alors , enflammés par cet heureux instinct ,

vous paraîtront changés en demi-dieux. Il me semble enfin que si la méthode que je propose, n'est pas suffisante pour extirper les vices de la terre, du moins pourra-t-elle faire quelques profélytes aux bonnes mœurs & féconder des vertus qui sans son secours seraient demeurées dans l'engourdissement : c'est toujours rendre service à la société , & c'est le but de cet ouvrage.

EXAMEN

D E L' E S S A I

S U R

LES PREJUGÉS.

JE viens de lire un livre intitulé *Essai sur les préjugés*. En l'examinant, ma surprise a été extrême de trouver qu'il en était rempli lui-même. C'est un mélange de vérités et de faux raisonnemens, de critiques amères et de projets chimériques, débités par un philosophe enthousiaste et fanatique. Pour vous en rendre un compte exact, je me verrai obligé d'entrer en quelque détail : cependant, comme je n'ai point de temps à perdre, je me bornerai à quelques remarques sur les objets les plus importants.

Je m'attendais à trouver de la sagesse, et beaucoup de justesse de raisonnemens, dans l'ouvrage d'un homme qui affiche le philosophe à chaque page : je me figurais que je n'y trouverais que lumière et qu'évidence ; il en est bien éloigné. L'auteur se représente le monde à peu-près tel que Platon avait imaginé sa république, susceptible de la vertu, du bonheur, et de toutes les perfections. J'ose l'affirmer qu'il n'en est pas ainsi dans le monde que j'habite ; le bien et le mal s'y trouvent mêlés ✓

par-tout; le physique et le moral se ressentent également des imperfections qui le caractérisent. Il affirme magistralement que la vérité est faite pour l'homme; et qu'il faut la lui dire en toutes les occasions. Ceci mérite d'être examiné. Je m'appuierai sur l'expérience et sur l'analogie, pour lui prouver que les vérités de spéculation, bien loin de paraître faites pour l'homme, se dérobent sans cesse à ses recherches les plus pénibles; c'est un aveu humiliant pour l'amour-propre, que la force de la vérité m'arrache. La vérité est dans le fond d'un puits, d'où les philosophes s'efforcent de la retirer; tous les sàvans se plaignent des travaux qu'il leur en coûte pour la découvrir. Si la vérité était faite pour l'homme, elle se présenterait naturellement à ses yeux; il la recevrait sans efforts, sans longues méditations, sans s'y méprendre; et son évidence, victorieuse de l'erreur, entraînerait infailliblement la conviction après elle: on la distinguerait à des signes certains de l'erreur, qui souvent nous trompe en paraissant sous cette forme empruntée: il n'y aurait plus d'opinions; il n'y aurait que des certitudes. Mais l'expérience m'apprend tout le contraire: elle me montre qu'aucun homme n'est sans erreur; que les plus grandes folies que l'imagination en délire ait enfantées dans tous les âges, sont sorties du cerveau des philosophes; que peu de systèmes de philosophie sont exempts de préjugés et de faux raisonnemens: elle me rappelle les tourbillons que Descartes imagina, l'apocalypse que Newton, le grand Newton, commenta, l'harmonie préétablie que Leibnitz, génie égal à celui de ces grands hommes, avait

inventée. Convaincu de la faiblesse de l'entendement humain, et frappé des erreurs de ces célèbres philosophes, je m'écrie : vanité des vanités, vanité de l'esprit philosophique.

L'expérience, en poussant ses recherches plus loin, me montre l'homme, en tous les siècles, dans l'esclavage perpétuel de l'erreur ; le culte religieux des peuples fondé sur des fables absurdes, accompagné de rites bizarres, de fêtes ridicules, et de superstitions auxquelles ils attachaient la durée de leur empire ; et des préjugés qui règnent d'un bout du monde à l'autre. En recherchant la cause de ces erreurs, on trouve que l'homme même en est le principe. Les préjugés sont la raison du peuple, et il a un penchant irrésistible pour le merveilleux : ajoutez à cela que la plus nombreuse partie du genre humain ne pouvant vivre que par un travail journalier, croupit dans une ignorance invincible ; elle n'a le temps ni de penser ni de réfléchir. Comme son esprit n'est point rompu au raisonnement, et que son jugement n'est point exercé, il lui est impossible d'examiner, selon les règles d'une saine critique, les choses sur lesquelles elle veut s'éclaircir, ni de suivre une chaîne de raisonnemens par lesquels on pourrait la détromper de ses erreurs. De-là vient son attachement pour le culte qu'une longue coutume a consacré, dont rien ne peut la détacher que la violence. Aussi fut-ce par la force que les nouvelles opinions religieuses ruinèrent les anciennes ; les bourreaux convertirent les païens, et Charlemagne annonça le christianisme aux Saxons, en soutenant sa doctrine par le fer et par le feu.

Il faudrait donc que notre philosophe , pour éclairer les nations , leur prêchât le glaive en main : mais , comme la philosophie rend ses disciples doux et tolérans , je me flatte qu'il y pensera encore avant de s'armer de toutes pièces , et de revêtir l'équipage d'un convertisseur guerrier. La seconde cause de la superstition qui se trouve dans le caractère des hommes , est ce penchant , cette forte inclination qu'ils ont pour tout ce qui leur paraît merveilleux. Tout le monde le sent , on ne peut s'empêcher de prêter attention aux choses surnaturelles qu'on entend débiter. Il semble que le merveilleux élève l'ame ; il semble qu'il ennoblisse notre être , en ouvrant un champ immense , qui étend la sphère de nos idées , et laisse une libre carrière à notre imagination ; celle-ci s'égare avec complaisance dans des régions inconnues. L'homme aime tout ce qui est grand , tout ce qui inspire de l'étonnement ou de l'admiration : une pompe majestueuse , une cérémonie imposante le frappe ; un culte mystérieux redouble son attention. Si on lui annonce , avec cela , la présence invisible d'une Divinité , une superstition contagieuse s'empare de son esprit , s'y fortifie , et s'accroît jusqu'au point de le rendre fanatique. Ces effets singuliers sont des suites de l'empire que les sens ont sur lui ; car il est plus sensible que raisonnable. Voilà donc la plupart des opinions humaines fondées sur des préjugés , des fables , des erreurs et des impostures. Que puis-je en conclure autre chose , si ce n'est que l'homme est fait pour l'erreur , à l'empire de laquelle tout l'univers est soumis , et que nous ne voyons

guère plus clair que les taupes. Il faut donc que l'auteur confesse, d'après l'expérience de tous les âges, que le monde étant inondé des préjugés de la superstition, comme nous l'avons vu, la vérité n'est pas faite pour l'homme. Mais que deviendra son système? Je m'attends que notre philosophe m'arrêtera ici, pour m'avertir de ne pas confondre des vérités spéculatives avec celles de l'expérience. J'ai l'honneur de lui répondre qu'en fait d'opinions et de superstitions, il est question de vérités spéculatives; et c'est de quoi il s'est agi. Les vérités d'expérience sont celles qui influent sur la vie civile, et je me persuade qu'un grand philosophe, comme notre auteur, ne s'imaginera pas éclairer les hommes, en leur apprenant qu'on se brûle dans le fen, qu'on se noie dans l'eau, qu'il faut prendre des alimens pour conserver sa vie, que la société ne peut subsister sans la vertu, et autres choses aussi communes que connues. Mais allons plus loin. L'auteur dit au commencement de son ouvrage, que la vérité étant utile à tous les hommes, il faut la leur dire hardiment et sans réserve: et dans le huitième chapitre, si je ne me trompe (car je cite de mémoire), il s'explique sur un ton différent, et il soutient que les mensonges officieux sont permis et utiles. Qu'il daigne donc se décider lui-même, qui doit l'emporter de la vérité ou du mensonge, afin que nous sachions à quoi nous en tenir. Si j'ose hasarder mon sentiment après celui d'un aussi grand philosophe, je ferais d'avis qu'un homme raisonnable ne doit abuser de rien, pas même de la vérité; je ne manquerai pas d'exemples pour

appuyer cette opinion. Supposons qu'une femme timide et craintive se trouvât en danger de sa vie : si on lui venait annoncer inconfidérément le péril où elle se trouve, son esprit, agité, ému et bouleversé par la crainte de la mort, communiquant au sang un mouvement trop impétueux, en hâterait peut-être le moment : au lieu de cela, si on lui faisait entrevoir des espérances pour son rétablissement, la tranquillité de son ame pourrait peut-être aider les remèdes à l'opérer en effet. Que gagnerait-on à détromper un homme que les illusions rendent heureux ? Il en arriverait comme à ce médecin qui après avoir guéri un fou lui demandait son salaire ; le fou lui répondit qu'il ne lui donnerait rien ; car pendant l'absence de son bon sens, il s'était cru en paradis, et l'ayant recouvré, il se trouvait en enfer. Si, lorsque le sénat apprit que Varron avait perdu la bataille de Cannes, les patriciens avaient crié dans le *forum* : Romains, nous sommes vaincus, Annibal a totalement défait nos armées ; ces paroles indiscrettes auraient tellement augmenté la terreur du peuple, qu'il aurait abandonné Rome, comme après la perte de la bataille d'Allia ; et c'en aurait été fait de la république. Le sénat, plus sage, en dissimulant cette infortune, ranima le peuple à la défense de la patrie, il recruta l'armée, il continua la guerre, et à la fin les Romains triomphèrent des Carthaginois. Il paraît donc constant qu'il faut dire la vérité avec discrétion, jamais mal à propos, et choisir sur-tout le temps qui lui est le plus convenable.

Si je voulais relancer l'auteur par-tout où je crois

m'apercevoir de quelque inexactitude, je pourrais l'attaquer sur la définition qu'il nous donne du mot *paradoxe*. Il prétend que ce mot signifie toute opinion qui n'a pas été adoptée, mais qui peut être reçue ; au lieu que l'idée ordinaire, attachée à ce mot, est celle d'une opinion contraire à quelque vérité d'expérience. Je ne m'arrête point à cette bagatelle ; mais je ne saurais m'empêcher d'avertir ceux qui prennent le nom de philosophe, que leurs définitions doivent être justes, et qu'ils ne doivent se servir des mots que dans l'acception ordinaire.

J'en viens à présent au but de l'auteur ; il ne le déguise point, il donne assez clairement à entendre qu'il en veut aux superstitions religieuses de son pays, qu'il se propose d'en abolir le culte, pour élever sur ses ruines la religion naturelle, en admettant une morale dégagée de tout accessoire incohérent. Ses intentions paraissent pures ; il ne veut point que le peuple soit trompé par des fables ; que les imposteurs qui les débitent, en tirent tout l'avantage, comme les charlatans des drogues qu'ils vendent : il ne veut point que ces imposteurs gouvernent le vulgaire imbécille ; qu'ils continuent à jouir du pouvoir dont ils abusent contre le prince et contre l'État. Il veut, en un mot, abolir le culte établi, dessiller les yeux de la multitude, et lui aider à secouer le joug de la superstition. Ce projet est grand ; reste à examiner s'il est praticable, et si l'auteur s'y est bien pris pour réussir.

Cette entreprise paraîtra impraticable à ceux qui ont bien étudié le monde, et qui ont fouillé dans le cœur humain : tout s'y oppose, l'opiniâtreté avec

laquelle les hommes sont attachés à leurs opinions habituelles , leur ignorance , leur incapacité de raisonner , leur goût pour le merveilleux , la puissance du clergé , et les moyens qu'il a pour se soutenir. Ainsi dans un pays peuplé de seize millions d'ames , que l'on compte en France , il faut dès le début renoncer à la conversion de quinze millions huit cents mille ames , que des obstacles insurmontables attachent à leurs opinions ; reste donc deux cents mille pour la philosophie. C'est beaucoup , et je n'entreprendrais jamais de donner le même tour de pensée à ce grand nombre , aussi différent par la compréhension , l'esprit , le jugement , la manière d'envisager les choses , que par les traits qui distinguent les physionomies. Supposons encore que les deux cents mille profélytes aient reçu les mêmes instructions ; chacun n'en aura pas moins ses pensées originales , ses opinions séparées ; et peut-être ne s'en trouvera-t-il pas deux dans cette multitude qui penseront de même. Je vais plus loin , et j'ose presque affirmer que , dans un Etat où tous les préjugés seraient détruits , il ne se passerait pas trente années qu'on en verrait naître de nouveaux , et qu'enfin les erreurs s'étendraient avec rapidité , et l'inonderaient entièrement. Ce qui s'adresse à l'imagination des hommes l'emportera toujours sur ce qui parle à leur entendement. Enfin j'ai trouvé que de tout temps l'erreur a dominé dans le monde ; et comme une chose aussi constante peut être envisagée comme une loi générale de la nature , j'en conclus que ce qui a été toujours , sera toujours de même.

Il faut cependant que je rende justice à l'auteur, quand elle lui est due. Ce n'est point la force qu'il se propose d'employer pour faire des prosélytes à la vérité ; il insinue qu'il se borne à ôter aux ecclésiastiques l'éducation de la jeunesse, dont ils sont en possession, pour en charger des philosophes ; ce qui préservera et garantira la jeunesse contre ces préjugés religieux dont jusqu'à présent les écoles l'avaient infectée dès la naissance. Mais j'ose lui représenter que quand il aurait le pouvoir d'exécuter ce projet, son attente se trouverait trompée, en lui citant un exemple de ce qui se passe en France, presque sous ses yeux. Les calvinistes s'y trouvent dans la contrainte d'envoyer leurs enfans aux écoles catholiques : qu'il voie ces pères, comme à leur retour ils sermonnent leurs enfans, comme ils leur font répéter le catéchisme de Calvin, et quelle horreur ils leur inspirent pour le papisme. Non-seulement ce fait est connu, mais il est de plus évident que, sans la persévérance de ces chefs de famille, il y a long-temps qu'il n'y aurait plus de huguenots en France. Un philosophe peut s'élever contre une telle oppression des protestans, mais il n'en doit pas suivre l'exemple ; car c'est une violence d'ôter aux pères la liberté d'élever les enfans selon leur volonté ; c'est une violence d'envoyer ces enfans à l'école de la religion naturelle, quand les pères veulent qu'ils soient catholiques comme eux. Un philosophe persécuteur serait un monstre aux yeux du sage ; la modération, l'humanité, la justice, la tolérance, voilà les vertus qui doivent le caractériser. Il faut que ses principes soient inva-

riables ; que ses paroles , ses projets et ses actions y répondent en conséquence.

Passons à l'auteur son enthousiasme pour la vérité , et admirons l'adresse dont il se sert pour arriver à ses fins. Nous avons vu qu'il attaque un puissant adversaire , la religion dominante , le sacerdoce qui la défend , et le peuple superstitieux rangé sous ses étendards. Mais , comme si ce n'en était pas assez pour son courage d'un ennemi aussi redoutable , pour illustrer son triomphe et rendre sa victoire plus éclatante , il en excite encore un autre ; il fait une vigoureuse sortie sur le gouvernement , il l'outrage avec autant de grossièreté que d'indécence ; le mépris qu'il en témoigne révolte les lecteurs sensés. Peut-être que le gouvernement neutre aurait été le spectateur paisible des batailles qu'aurait livrées ce héros de la vérité aux apôtres du mensonge ; mais lui-même il force le gouvernement de prendre fait et cause avec l'église pour s'opposer à l'ennemi commun. Si nous ne respectons pas ce grand philosophe , nous aurions pris ce trait pour une faillie de quelque écolier étourdi , qui lui mériterait une correction rigoureuse de ses maîtres.

Mais ne peut-on faire du bien à sa patrie qu'en renversant , qu'en bouleversant tout l'ordre établi ? et n'y a-t-il pas des moyens plus doux qui doivent , par prédilection , être choisis , employés , et préférés aux autres , si on veut la servir utilement ? Notre philosophe me paraît tenir de ces médecins qui ne connaissent de remèdes que l'émétique , et de ces chirurgiens qui ne savent faire que des amputations. Un sage , qui aurait médité sur les maux que l'Eglise

cause à sa patrie , ferait sans doute des efforts pour l'en délivrer ; mais il agirait avec circonspection. Au lieu de renverser un ancien édifice gothique , il s'appliquerait à lui ôter les défauts qui le défigurent , il décréditerait ces fables absurdes qui servent de pâture à l'imbécillité publique ; il s'élèverait contre ces absolutions et ces indulgences qui ne sont que des encouragemens au crime , par la facilité que trouve le pénitent à les expier , et en même temps à calmer ses remords ; il déclamerait contre toutes ces compensations que l'Eglise a introduites pour racheter les plus grands forfaits , contre ces pratiques extérieures qui remplacent des vertus réelles par des momeries puériles ; il crierait contre ces réceptacles de fainéans qui subsistent aux dépens de la partie laborieuse de la nation , contre cette multitude de cénobites qui , étouffant l'instinct de la nature , contribuent autant qu'il est en eux au dépérissement de l'espèce humaine : il encouragerait le souverain à borner et restreindre ce pouvoir énorme dont le clergé fait un usage coupable envers son peuple et envers lui , à lui ôter toute influence dans le gouvernement , et à le soumettre aux mêmes tribunaux qui jugent les laïques. Par ce moyen la religion deviendrait une matière de spéculation , indifférente pour les mœurs et pour le gouvernement ; la superstition diminuerait , et la tolérance deviendrait de jour en jour plus universelle.

Venons à présent à l'article où l'auteur traite de la politique. Quelque détour dont il se serve pour ne paraître envisager cette matière qu'en général ,

on s'aperçoit cependant qu'il a toujours la France devant les yeux, et qu'il ne sort pas des limites de ce royaume. Ses discours, ses critiques, tout s'y rapporte, tout y est relatif. Les charges de la justice ne se vendent qu'en France ; aucun Etat n'a autant de dettes que ce royaume ; en aucun lieu on ne crie tant contre les impôts : lisez les remontrances du parlement contre certains édits burfaux, et nombre de brochures sur le même sujet ; le fond des plaintes qu'il pousse contre le gouvernement, ne peut s'appliquer à aucun pays de l'Europe qu'à la France ; c'est dans ce royaume uniquement que les revenus se perçoivent par des traitans. Les philosophes anglais ne se plaignent pas de leur clergé. Jusqu'ici je n'ai entendu parler d'aucun philosophe espagnol, portugais, autrichien ; ce ne peut donc être qu'en France où les philosophes se plaignent des prêtres : enfin tout désigne sa patrie ; et il lui serait aussi difficile qu'impossible de nier que ses satires s'y adressent directement.

Il a cependant des momens où sa colère se calme, et où son esprit plus tranquille lui permet de raisonner avec plus de sagesse. Lorsqu'il soutient que le devoir du prince est de faire le bonheur de ses sujets, tout le monde convient avec lui de cette ancienne vérité. Lorsqu'il assure que l'ignorance ou la paresse des souverains est préjudiciable à leurs peuples, on l'assure que chacun en est persuadé. Lorsqu'il ajoute que l'intérêt des monarques est inséparablement lié avec celui de leurs sujets, et que leur gloire consiste à régner sur une nation heureuse ; personne ne lui disputera l'évidence de ces

propositions. Mais quand, avec un acharnement violent et les traits de la plus âpre satire, il calomnie son roi et le gouvernement de son pays, on le prend pour un frénétique échappé de ses chaînes, et livré aux transports les plus violens de la rage.

Quoi, monsieur le philosophe, protecteur des mœurs et de la vertu, ignorez-vous qu'un bon citoyen doit respecter la forme de gouvernement sous laquelle il vit ? ignorez-vous qu'il ne convient point à un particulier d'insulter les puissances ; qu'il ne faut calomnier ni ses confrères, ni ses souverains, ni personne ; et qu'un auteur qui abandonne sa plume à de tels excès, n'est ni sage ni philosophe ?

Rien ne m'attache personnellement au roi très-chrétien ; j'aurais peut-être autant à me plaindre de lui qu'un autre : mais l'indignation que me donnent les horreurs que l'auteur a vomies contre lui, et sur-tout l'amour de la vérité, plus fort que toute autre considération, m'obligent à réfuter des accusations aussi fausses que révoltantes.

Voici ces chefs d'accusation. L'auteur se plaint de ce que les premières maisons de France sont seules en possession des premières dignités ; de ce qu'on ne distingue point le mérite ; de ce qu'on honore le clergé et méprise les philosophes ; de ce que l'ambition du souverain allume sans cesse de nouvelles guerres ruineuses ; de ce que des bourreaux mercenaires (épithète élégante dont il honore les guerriers), jouissent seuls des récompenses et des distinctions ; de ce que les charges de justice

sont vénales, les lois mauvaises, les impôts excessifs, les vexations intolérables, et l'éducation des souverains aussi mal-entendue que blâmable. Voici ma réponse. L'avantage de l'État demande que le prince reconnaisse les services importants rendus au gouvernement; et lorsque ses récompenses s'étendent jusqu'aux descendans de ceux qui ont bien mérité de la patrie, c'est le plus grand encouragement qu'il puisse donner aux talens et à la vertu. Produire des familles devenues florissantes par les belles actions de leurs ancêtres, n'est-ce pas exciter le public à bien servir l'État, pour laisser sa postérité comblée de semblables bienfaits? Chez les Romains l'ordre des patriciens l'emportait sur celui des plébéiens et sur celui des chevaliers; il n'y a que la Turquie où les conditions soient confondues, et les choses n'en vont pas mieux. Dans tous les États de l'Europe la noblesse jouit des mêmes prérogatives. La roture se fraye quelquefois le chemin aux places distinguées, quand le génie, les talens et les services l'ennoblissent. D'ailleurs, ce préjugé (si vous voulez le qualifier ainsi), ce préjugé, dis-je, si généralement reçu, empêcherait même le roi de France d'envoyer un roturier en mission à de certaines cours étrangères. Ne pas rendre à la naissance ce qui lui est dû, n'est point l'effet d'une liberté philosophique, mais d'une vanité ✓bourgeoise et ridicule.

Autre plainte de l'auteur, de ce qu'on ne distingue point en France le mérite personnel. Je soupçonne que le ministre se trouve en défaut envers lui, et coupable de lui avoir refusé quelque pension,

ou de n'avoir pas découvert dans son galetas ce sage précepteur du genre humain, si digne de l'assister, que dis-je ? de le diriger dans ses travaux politiques. Vous assurez, monsieur le philosophe, que les rois se trompent souvent dans le choix qu'ils font des personnes qu'ils emploient. Rien de plus vrai ; les raisons en sont faciles à déduire ; ils sont hommes, sujets aux erreurs comme les autres. Ceux qui aspirent aux grands emplois, ne se présentent jamais à leurs yeux que le masque sur le visage. Il arrive sans doute que les rois se laissent surprendre ; les artifices, les ruses, les cabales des courtisans peuvent prévaloir dans de certaines occasions : mais si leur choix n'est pas toujours heureux, ne les en accusez pas seuls. Le vrai mérite, et les hommes à talens supérieurs sont beaucoup plus rares en tout pays que ne l'imagine un rêveur spéculatif, qui n'a que des idées théoriques d'un monde qu'il n'a jamais connu. Le mérite n'est pas récompensé, c'est une plainte de tout pays : tout présomptueux peut dire, j'ai du génie et des talens, le gouvernement ne me distingue pas ; donc il manque de sagesse, de discernement et de justice.

Notre philosophe ensuite s'échauffe dans son harnois, en traitant un sujet qui l'intéresse plus directement. Il paraît excessivement irrité de ce qu'on préfère, dans sa patrie, les apôtres du mensonge à ceux de la vérité. On le prie de faire quelques légères réflexions, peut-être indignes de l'impétuosité de son génie, mais toutefois capables d'apaiser sa colère. Qu'il se rappelle que le clergé forme un corps considérable dans l'État, et que les

philosophes font des particuliers isolés. Qu'il se souvienne de ce qu'il a dit lui-même, que ce clergé, puissant par l'autorité qu'il a su prendre sur le peuple, s'étant rendu redoutable au souverain, doit être
✓ ménagé à raison de son pouvoir. Il faut donc bien, par la nature des choses, que ce clergé jouisse de prérogatives et de distinctions plus marquées qu'on n'en accorde communément à ceux qui par état ont renoncé à toute ambition, et qui, au-dessus des vanités humaines, méprisent ce que le vulgaire désire avec tant d'empressement. Notre philosophe ignore-t-il que c'est le peuple superstitieux qui enchaîne le monarque jusque sur le trône ? C'est le peuple
✓ qui le contraint à ménager ces prêtres récalcitrans et factieux, ce clergé qui veut établir *statum in statu*, et qui est encore capable de reproduire des scènes aussi tragiques que celles qui terminèrent les jours de Henri III, et du bon roi Henri IV. Le prince ne peut toucher au culte établi qu'avec dextérité et délicatesse. S'il en veut à l'édifice de la superstition, il faut qu'il y aille à la sape; mais il risquerait trop s'il entreprenait de l'abattre ouvertement. Lorsqu'il arrive par hasard que des philosophes écrivent sur le gouvernement sans connaissance et sans circonspection, les politiques les prennent en pitié, et les renvoient aux premiers élémens de leur science. Il faut se défier des spéculations théoriques, elles ne soutiennent pas le crenset de l'expérience. La science du gouvernement est une science à part; pour en parler congrûment, il faut en avoir fait une longue étude. Ou l'on s'égare, ou l'on propose des remèdes pires que le mal dont on se plaint; et il peut arriver

qu'avec beaucoup d'esprit on n'avance que des sottises.

Voici une autre déclamation contre l'ambition des princes. Notre auteur est hors de lui-même, il ne ménage plus les termes : il accuse les souverains d'être les bouchers de leurs peuples, et de les envoyer égorger à la guerre pour divertir leur ennui. Sans doute qu'il s'est fait des guerres injustes, qu'il y a eu du sang répandu qu'on aurait dû et qu'on aurait pu ménager. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait plusieurs cas où les guerres sont nécessaires, inévitables, et justes. Un prince doit défendre ses alliés, quand ils sont attaqués. Sa propre conservation l'oblige à maintenir, par les armes, l'équilibre du pouvoir entre les puissances de l'Europe. Son devoir est de défendre ses sujets contre les invasions des ennemis ; il est très-authorized à soutenir ses droits, des successions qu'on lui dispute, ou autres choses pareilles, en repoussant par la force l'injustice qu'on lui fait. Quel arbitre ont les souverains ? Qui fera leur juge ? Comme donc ils ne peuvent plaider leur cause devant aucun tribunal assez puissant pour prononcer leur sentence, et la mettre en exécution ; ils rentrent dans les droits de la nature, et c'est à la force d'en décider. Crier contre de telles guerres, injurier les souverains qui les font, c'est marquer plus de haine pour les rois que de commisération et d'humanité pour les peuples qui en souffrent indirectement. Notre philosophe approuverait-il un souverain qui par pusillanimité se laisserait dépouiller de ses États, qui sacrifierait l'honneur, l'intérêt et la gloire de sa nation au caprice

de ses voisins , et qui par d'inutiles efforts pour conserver la paix se perdrait , lui , son État et ses peuples ? Marc-Aurèle , Trajan , Julien furent continuellement en guerre ; cependant les philosophes les louent ; pourquoi blâment-ils donc les souverains modernes de suivre en cela leur exemple ?

Non content d'insulter toutes les têtes couronnées de l'Europe , notre philosophe s'amuse , en passant , à répandre du ridicule sur les ouvrages de Hugo Grotius. J'oserais croire qu'il n'en sera pas cru sur sa parole , et que le *Droit de la guerre et de la paix* ira plus loin à la postérité que l'*Essai sur les préjugés*.

Apprenez , ennemi des rois , apprenez , Brutus moderne , que les rois ne sont pas les seuls qui font la guerre ; les républiques l'ont faite de tout temps. Ignorez-vous que celle des Grecs , dans des dissensions continuelles , fut sans cesse en proie aux guerres civiles ? Ses annales contiennent une suite continue de combats contre les Macédoniens , les Perses , les Carthaginois et les Romains , jusqu'au temps que la ligue des Étoliens accéléra sa ruine entière. Ignorez-vous qu'aucune monarchie n'a été plus guerrière que la république romaine ? Pour vous faire une récapitulation de tous ses faits d'armes , je serais obligé de vous copier son histoire d'un bout à l'autre. Passons aux républiques modernes. Celle des Vénitiens a combattu contre celle de Gènes , contre les Turcs , contre le pape , contre les empereurs , et contre votre Louis XII. Les Suisses ont soutenu des guerres contre la maison d'Autriche , et contre Charles le hardi , duc de Bourgogne : et pour me servir de vos nobles expressions , plus

bouchers que les rois , ne vendent-ils pas leurs citoyens au service des princes qui se battent ? L'Angleterre , autre république , je ne vous en dis rien ; vous savez par expérience si cette puissance fait la guerre , et comme elle la fait. Les Hollandais , depuis la fondation de leur république , se sont mêlés de tous les troubles de l'Europe. La Suède a fait autant de guerres dans un temps donné , étant république , qu'elle en a entrepris étant monarchie. Quant à la Pologne , je vous demande ce qui s'y passe à présent , ce qui s'y est passé dans ce siècle , et si vous croyez qu'elle ait joui d'une paix perpétuelle ? Tous les gouvernemens de l'Europe , et de tout l'univers (j'en excepte les Quakers) , sont donc , selon vos principes , des gouvernemens tyranniques et barbares : pourquoi donc accuser les monarchies seules de ce qu'elles ont de commun avec les républiques ?

Vous déclamez contre la guerre : elle est funeste en elle-même ; mais c'est un mal comme ces autres fléaux du ciel , qu'il faut supposer nécessaires dans l'arrangement de cet univers , parce qu'ils arrivent périodiquement , et qu'aucun siècle n'a pu se vanter jusqu'à présent d'en avoir été exempt. Si vous voulez établir une paix perpétuelle , transportez-vous dans un monde idéal , où le tien et le mien soient inconnus , où les princes , leurs ministres et leurs sujets soient tous sans passions , et où la raison soit généralement suivie ; ou bien associez-vous aux projets de défunt l'abbé de St Pierre ; ou si cela vous répugne , parce qu'il a été prêtre , laissez aller les choses leur train ; car dans ce monde-ci il faut vous attendre

qu'il y aura des guerres, comme il y en a toujours eu, depuis que les actions des hommes nous ont été transmises et connues.

Voyons à présent si vos exagérations vagues contre le gouvernement français ont quelque fondement. Vous accusez Louis XV, en le désignant et sans le nommer, de n'avoir entrepris que des guerres injustes. Ne pensez pas qu'il suffise d'avancer de tels faits avec autant d'effronterie que d'impudence, il faut les prouver; ou, tout philosophe que vous voulez paraître, vous passerez pour un insigne calomniateur. Examinons donc les pièces du procès, et jugeons si les raisons qui ont déterminé Louis XV aux guerres qu'il a entreprises, ont été mauvaises ou valables. La première qui se présente est celle de 1733. Son beau-père est élu roi de Pologne. L'empereur Charles VI, ligué avec la Russie, s'oppose à cette élection. Le roi de France ne pouvant atteindre à la Russie, attaque Charles VI, pour soutenir les droits de son beau-père deux fois élevé sur le même trône; et ne pouvant prévaloir en Pologne, il procure en dédommagement la Lorraine au roi Stanislas. Condamnera-t-on un gendre qui assiste son beau-père, un roi qui soutient les droits d'une nation libre dans ses élections, un prince qui empêche des puissances de s'arroger le droit de donner des royaumes? A moins que d'être transporté d'une animosité et d'une haine implacable, il est impossible de blâmer jusqu'ici la conduite de ce prince. La seconde guerre commença en 1741; elle se fit pour la succession de la maison d'Autriche, dont l'empereur Charles VI, dernier male de cette

maison, venait de mourir. Il est certain que cette fameuse pragmatique sanction sur laquelle Charles VI fondait ses espérances, ne pouvait déroger aux droits des maisons de Bavière et de Saxe à la succession, ni porter le moindre préjudice aux prétentions que la maison de Brandebourg formait sur quelques duchés de la Silésie. Il était très-vraisemblable, au commencement de cette guerre, qu'une armée française, envoyée alors en Allemagne, rendrait Louis XV l'arbitre de ces princes qui étaient en litige, et les obligerait selon sa volonté, de s'accommoder à l'amiable pour cette succession. Il est sûr qu'après le rôle que la France avait joué à la paix de Westphalie, elle ne pouvait en jouer ni un plus beau ni un plus grand que celui-là. Mais, parce que la mauvaise fortune, et toutes sortes d'événemens concoururent à déranger ces desseins, et à rendre malheureuse une partie de cette guerre, faut-il condamner Louis XV ? Un philosophe doit-il juger d'un projet par l'événement ? Mais il est plus facile de dire des injures à tout hasard, que d'examiner et de réfléchir à ce qu'on veut dire. Quoi, cet homme qui se donne, au commencement de son ouvrage, pour un zéléteur de la vérité, n'est qu'un vil exagérateur, qui associe le mensonge à sa méchanceté pour insulter les souverains ! J'en viens à la guerre de 1756. Il faut que cet auteur des *préjugés* ait bien des préjugés lui-même, et beaucoup d'aigreur contre sa patrie, s'il ne convient pas de bonne foi que ce fut alors l'Angleterre qui força la France à prendre les armes. Reconnaitrai-je ce tyran sanguinaire et barbare que vous nous peignez avec

de si sombres couleurs , dans le pacifique Louis XV , qui usa d'une patience et d'une modération angélique , avant de se déclarer contre l'Angleterre ? Que peut-on lui reprocher ? Prétend-on qu'il ne devait pas se défendre ? Mon ami , ou tu es un ignorant , ou tu as le cerveau brûlé , ou tu es un insigne calomniateur , choisis ; mais pour philosophe , tu ne l'es pas.

(*) Et voilà pour les souverains. Qu'on ne s'imagine pas que l'auteur ménage plus les autres conditions ; chacune est en butte à ses sarcasmes. Mais avec quel mépris insultant , avec quelle indignité ne traite-t-il pas les gens de guerre ? A l'entendre , il semble que ce ne soient que les plus vils excréments de la société. Mais en vain son orgueil philosophique tente-t-il d'abaissér leur mérite ; la nécessité de se défendre en fera toujours sentir le prix. Souffrirons-nous cependant qu'un cerveau brûlé insulte au plus noble emploi de la société , à celui de défendre ses concitoyens ? O Scipion , toi qui sauvas Rome des mains d'Annibal , et qui domptas Carthage ! Gustave , grand Gustave , le protecteur de la liberté germanique ! Turenne , le bouclier et l'épée de ta patrie ! Marlborough , dont le bras soutint l'Europe en équilibre ! Eugène , l'appui , la force et la gloire de l'Autriche ! Maurice , le dernier héros de la France ! Dégagez-vous , ombres magnanimes , des prisons de la mort ,

(*) Ce morceau a été fourni par un militaire , indigné du silence de ses confrères , pour que les philosophes ne prissent pas leur silence pour un consentement tacite aux sottises qu'ils se sont mis en goût de leur dire depuis un certain temps.

et des liens du tombeau. Avec quel étonnement n'entendrez-vous pas comme en ce siècle de paradoxes on insulte à vos travaux , et à ces actions qui vous ont valu à juste titre l'immortalité ? Reconnaissez-vous vos successeurs aux épithètes élégantes de bourreaux mercenaires, par lesquelles des sophistes les désignent ? Que direz-vous en entendant un cynique, plus impudent que Diogène, aboyer du fond de son tonneau contre vos réputations brillantes, dont la splendeur l'offusque ? Mais que peuvent ses cris impuissans contre vos noms environnés des rayons de la gloire, et contre les justes acclamations de tous les âges, dont vous recueillez encore le tribut ? Vous, qui marchez sur les pas de ces vrais héros, continuez à imiter leurs vertus, et méprisez les vaines clameurs d'un sophiste insensé qui, se disant l'apôtre de la vérité ne débite que des mensonges, des calomnies et des injures.

Indigne déclamateur, faut-il t'apprendre que les arts ne se cultivent en paix qu'à l'abri des armes ? N'as-tu pas vu, durant les guerres qui se sont faites de ton temps, que tandis que le soldat intrépide veille sur les frontières, le cultivateur s'attend à recueillir le fruit de ses travaux par d'abondantes moissons ? Ignorez-tu que tandis que le guerrier s'expose, sur terre et sur mer, à la mort qu'il donne ou qu'il reçoit, le commerçant, sans être distrait de ses soins, continue à rendre son négoce florissant ? Es-tu assez stupide pour n'avoir pas remarqué que tandis que ces généraux, et ces officiers que ta plume traite si indignement, bra-

vaient les rigueurs de la saison , et s'exposaient aux plus dures fatigues , tu méditais tranquillement dans ton taudis les rapsodies , les balivernes , les impertinences , les sottises que tu nous dérites ? Quoi , fera-t-il dit que tu embrouilleras toutes les idées ? et par des sophismes grossiers prétendras-tu rendre équivoques les prudentes mesures qu'emploient des gouvernemens sages et prévoyans ? Faudra-t-il prouver en notre siècle que , sans de vaillans soldats qui défendent les royaumes , ils deviendraient la proie du premier occupant ? Oui , monsieur le soi-disant philosophe , la France entretient de grandes armées. Aussi n'est-elle plus exposée à ces temps de confusion et de trouble où elle se déchirait par des guerres civiles , plus pernicieuses et plus cruelles que les guerres étrangères. Il paraît que vous regrettez ces temps où de puissans vassaux , ligüés ensemble , pouvaient résister au souverain , ✓ qui n'avait pas des forces suffisantes à leur opposer. Non , vous n'êtes point l'auteur de *l'Essai sur les préjugés* ; ce livre ne peut avoir été écrit que par quelque chef de parti de la Ligue ressuscité , qui respirant encore l'esprit de faction et de trouble , veut exciter le peuple à la rebellion contre l'autorité légitime du souverain. Mais que n'auriez-vous pas dit , si dans le cours de la dernière guerre il fût arrivé que les Anglais eussent pénétré jusqu'aux portes de Paris ? Avec quelle impétuosité ne vous seriez-vous pas déchaîné contre le gouvernement , qui aurait si mal pourvu à la sûreté du royaume et de la capitale ? et vous auriez eu raison. Pourquoi donc , homme inconséquent et ivre de tes rêveries ,

rêveries, tâches-tu de flétrir et d'avilir ces vraies colonnes de l'État, ce militaire respectable aux yeux d'un peuple qui lui doit la plus grande reconnaissance ? Quoi, ces défenseurs intrépides qui s'immolent, les victimes de la patrie, tu leur envies les honneurs et les distinctions dont ils jouissent à si juste titre ! Ils les ont payés de leur sang, et c'est au risque de leur repos, de leur santé, et de leur vie, qu'ils les ont obtenus. O l'indigne mortel, qui veut avilir le mérite, qui veut lui enlever les récompenses qui lui sont dues, la gloire qui l'accompagne, et étouffer les sentimens de reconnaissance que lui doit le public !

Ne pensez pas que les militaires soient les seuls qui aient à se plaindre de notre auteur. Il ne se trouve aucune condition dans le royaume à l'abri de ses traits. Il nous apprend que les places de la justice sont vénales en France. Il y a long-temps qu'on le fait. Pour connaître la source de cet abus, il faut remonter, si je ne me trompe, aux temps où le roi Jean fut prisonnier des Anglais, ou, pour plus de sûreté, à la prison de François I. La France se trouvait engagée par honneur à délivrer son roi des mains de Charles-Quint, qui ne voulait lui rendre la liberté que conditionnellement. Le trésor étant épuisé, et comme on ne pouvait trouver la somme considérable qu'on exigeait pour la rançon du roi, on eut recours au funeste expédient de mettre en vente les charges de judicature, pour en racheter la liberté de ce prince. Des guerres presque continuelles, qui suivirent après la délivrance de François I, les troubles intestins et les

guerres civiles qui s'allumèrent sous ses descendans, empêchèrent les monarques d'acquitter cette dette, dont ils payent encore actuellement la finance. Le malheur de la France a voulu que jusqu'en nos jours Louis XV ne se soit pas trouvé dans une situation plus favorable que ses ancêtres ; ce qui l'a empêché de restituer aux propriétaires les avances considérables qu'ils avaient faites dans ces temps calamiteux. Faut-il donc s'en prendre à Louis XV, si cet ancien abus n'a pas encore pu être aboli ? Sans doute que le droit de décider de la fortune des particuliers ne devrait pas s'acquérir par de l'argent ; mais qu'on en accuse les auteurs, qui seuls en sont coupables, et non pas un roi qui en est innocent. Quoique ces abus subsistent, l'auteur fera néanmoins obligé d'avouer qu'on ne peut avec vérité charger le parlement de Paris de prévarication, et que la vénalité des charges n'a point influé sur son équité. Que l'auteur se plaigne, à la bonne heure, d'un nombre confus de lois, variant de province en province, qui dans un royaume comme la France devraient être simples et uniformes. Louis XIV voulut entreprendre la réforme des lois ; mais toutes sortes d'obstacles l'empêchèrent de perfectionner son ouvrage. Que notre auteur sache donc, s'il l'ignore, et comprenne, s'il le peut, les peines infinies, et les obstacles renaissans que rencontrent ceux qui veulent toucher aux usages ✓ consacrés par la coutume. Il faut descendre dans des détails infinis pour s'éclaircir de la liaison intime de différentes choses que la succession du temps a formées, et auxquelles on ne peut toucher sans

tomber dans des inconvéniens pires que le mal qu'on veut guérir ; c'est le cas où l'on peut dire que la critique est aisée , mais l'art difficile.

Approchez à présent , Monsieur le contrôleur général des finances , et vous Messieurs les financiers , voici votre tour. L'auteur , de mauvaise humeur , s'emporte contre les impôts , contre les perceptions des deniers publics , contre les charges que porte le peuple et dont il prétend qu'il est ✓ foulé , contre les traitans , contre ceux qui administrent ces revenus , qu'il accuse généralement de malversations , de concussions , et de rapines. Cela est très-bien , s'il prouve le fait. Mais comme , en le lisant , je me suis mis en garde contre ses exagérations perpétuelles , je le soupçonne d'outrer infiniment les choses , dans l'intention de rendre le gouvernement odieux. Cette épithète de tyran barbare , idée inséparable dans son esprit de celle de la royauté , et qu'il applique , quand il peut , indirectement à son souverain , me rend ses déclamations suspectes de mauvaise foi. Voyons à présent s'il connaît les choses dont il parle , et s'il s'est donné la peine d'examiner l'état de la question. D'où sont venues ces dettes immenses dont la France est chargée ? quelles causes les ont produites ? On fait qu'une grande partie datent encore du règne de Louis XIV , contractées pendant la ✓ guerre de succession , la plus juste de toutes celles que ce monarque avait entreprises. Depuis , le duc d'Orléans , Régent du royaume , se flatta de les acquitter au moyen du système que Law lui proposa ; mais en outrant ce système , il bouleversa le

royaume, et les dettes ne furent acquittées qu'en partie, et non entièrement éteintes. Après la mort du régent, et sous la sage administration du cardinal de Fleuri, le temps consolida quelques anciennes plaies du royaume; mais les guerres qui s'allumèrent depuis, obligèrent Louis XV d'en contracter de nouvelles. La bonne foi, le soutien du crédit public veulent que ces dettes s'acquittent, ou qu'au moins le gouvernement en paye exactement les intérêts. Les revenus ordinaires de l'Etat étant couchés sur le tableau des dépenses courantes, d'où le roi prendrait-il les sommes nécessaires pour payer les intérêts, et pour amortir ces dettes, s'il ne les recevait de ses peuples? Et comme un long usage de ce pays a introduit que les perceptions de certaines fermes, et de nouveaux impôts, passassent par les mains des traitans, le roi se trouve en quelque façon nécessité de se servir de leur ministère. On ne nie point que dans la finance ce nombre de commis et d'employés, peut-être trop multiplié, ne commette des concussions, des brigandages, et que le peuple n'ait quelquefois raison de se plaindre de la dureté de leurs exactions; mais le moyen de l'empêcher dans un royaume aussi vaste que la France? Plus une monarchie est grande, plus il y règnera d'abus; quand même on proportionnerait le nombre des surveillans à celui des exacteurs, ces commis, par des ruses et des artifices nouveaux, parviendraient encore à tromper les yeux attentifs de ceux qui doivent les éclairer. Si les intentions de l'auteur avaient été pures, s'il avait bien connu la cause des dépenses ruineuses

pour l'État, il aurait averti modestement de mettre plus d'économie dans les dépenses des guerres, d'abolir ces entrepreneurs qui s'enrichissent de gains illicites, tandis que l'État s'appauvrit, d'avoir l'œil à ce que des contrats pour des livraisons ne soient pas portés, comme il est arrivé, au double de leur valeur : enfin il aurait pu insinuer que de retrancher tout le superflu des pensions et des dépenses de la cour, ce serait un moyen d'alléger le fardeau des impôts, digne de l'attention d'un bon prince. S'il avait pris un ton modeste, ses avis auraient pu faire impression ; mais les injures irritent, et ne persuadent personne. Qu'il propose donc des expédiens, s'il en fait, d'acquitter les dettes, sans blesser la foi publique, et sans fouler les sujets, et je lui réponds qu'aussitôt il sera nommé contrôleur général des finances.

Un vrai philosophe aurait examiné impartialement, si ces armées nombreuses, entretenues pendant la paix, si ces guerres si coûteuses, comme elles le sont aujourd'hui, sont plus ou moins avantageuses que l'usage ancien d'armer à la hâte des payfans, quand un voisin paraissait à craindre ; d'entretenir cette milice par la rapine et par le brigandage, sans lui assigner de paye régulière ; et de la licencier à la paix. L'unique avantage qu'avaient les anciens, consistait en ce que le militaire ne leur coûtait rien en temps de paix : mais quand le tocsin sonnait, tout citoyen devenait soldat ; au lieu qu'à présent, les conditions étant séparées, le cultivateur, le manufacturier continuent chacun leurs ouvrages sans interruption, pendant que la

partie des citoyens destinée à défendre les autres s'acquitte de son emploi. Si nos grandes armées, entretenues dans leurs expéditions aux frais de l'Etat, sont coûteuses, il en résulte au moins l'avantage que les guerres ne peuvent durer que huit ou dix années au plus, et qu'ensuite l'épuisement des ressources oblige les souverains à se montrer, dans de certains cas, plus pacifiques qu'ils ne le feraient par inclination. Il résulte donc de nos usages modernes, que nos guerres sont plus courtes que celles des anciens, moins ruineuses aux provinces qui leur servent de théâtre, et que nous devons aux grandes dépenses qu'elles entraînent, les paix passagères dont nous jouissons, et que l'épuisement des puissances rendra probablement plus longues.

Je passe plus outre. Notre ennemi des rois assure que les souverains ne tiennent point leur puissance d'autorité divine. Nous ne le chicanerons point sur cet article; il lui arrive si rarement d'avoir raison que ce serait marquer de l'humeur de le contredire, quand les probabilités sont pour lui. En effet les Capets usurpèrent l'empire, les Carlovingiens s'en emparèrent par adresse et par artifice, les Valois et les Bourbons eurent la couronne par droit de succession. Nous lui sacrifions encore les titres d'images de la divinité, de représentans de la divinité, qu'on leur attribue si improprement. Les rois sont hommes comme les autres, ils ne jouissent point du privilège exclusif d'être parfaits dans un monde où rien ne l'est: ils apportent leur timidité ou leur résolution, leur activité ou leur paresse, leurs vices ou leurs vertus sur le trône où les place le hasard

de leur naissance ; et dans un royaume héréditaire il faut de nécessité que des princes de tout caractère se succèdent. Il y a de l'injustice à prétendre que les princes soient sans défauts , quand on ne l'est pas soi-même. Quel art y a-t-il à dire , un tel est fainéant , avare , prodigue ou débauché ? Pas plus qu'à lire , en se promenant dans une ville , les enseignes des maisons. Un philosophe , qui doit savoir que la nature des choses ne change jamais , ne s'amusera pas à reprocher à un chêne de ne point porter des pommes , à un âne de ne point avoir les ailes d'un aigle , à un esturgeon de ne point avoir les cornes d'un taureau ; il n'exagérera point des maux réels , mais difficiles à réparer ; il n'ira pas crier , tout est mal , sans dire comment tout pourrait être bien ; sa voix ne servira point de trompette à la sédition , de signe de ralliement aux mécontents , de prétexte à la rébellion : il respectera les usages établis et autorisés par la nation , le gouvernement , ceux qui le composent , et ceux qui en dépendent. C'est ainsi que pensait le pacifique Du Marfais , auquel on fait composer , deux ans après qu'il est mort et enterré , un libelle dont le véritable auteur ne peut être qu'un écolier aussi novice dans le monde qu'étourdi. Mais que me reste-t-il encore à dire ? Quoi , dans un pays où l'auteur de Télémaque éleva le successeur du trône , on se récrie contre l'éducation des princes ! Si l'écolier répond qu'il n'y a plus de Fénétons en France , il doit s'en prendre à la stérilité du siècle , et non pas à ceux qui dirigent l'éducation des princes.

Voici en substance mes remarques générales sur

l'Essai des Préjuvés. Le style m'en a paru ennuyeux, parce que c'est toujours une déclamation monotone, où les mêmes idées répétées se représentent trop souvent sous la même forme. Parmi ce chaos j'ai cependant trouvé quelques morceaux de détail supérieurs. Au reste, pour faire de cet ouvrage un livre utile, il faudrait en rayer les répétitions, les *concetti*, les faux raisonnemens, les ignorances, et les injures : ce qui le réduiroit au quart de son volume. Qu'ai-je donc appris par cette lecture ? Quelle vérité l'auteur m'a-t-il enseignée ? Que tous les ecclésiastiques sont des monstres à lapider ; que le roi de France est un tyran barbare, ses ministres d'archi-coquins, ses courtisans des fripons lâches et rampans au pied du trône, les grands du royaume des ignorans pétris d'arrogance ; (ah, qu'il en excepte au moins le duc de Nivernois) ! que les maréchaux et les officiers français sont des bourreaux mercenaires, les juges d'infames prévaricateurs, les financiers des Cartouches et des Mandrins, les historiens des corrupteurs de princes, les poètes des empoisonneurs publics ; et qu'il n'y a de sage, de louable, de digne d'estime dans tout le royaume que l'auteur et ses amis, qui se sont revêtus du titre de philosophes.

Je regrette le temps que j'ai perdu à lire cet ouvrage, et celui que je perds encore à vous en faire le recensement.

A Londres, ce 2 avril 1770.

S U R

L É D U C A T I O N .

L E T T R E

*d'un Gènevois à monsieur BURLAMAQUI, professeur
à Genève.*

APRÈS vous avoir exposé tout ce qui regarde le gouvernement de ce pays-ci , je croyais avoir satisfait amplement à votre curiosité ; mais je me suis trompé. Vous trouvez que la matière n'est pas épuisée , vous considérez l'éducation de la jeunesse comme un des objets les plus importants d'un bon gouvernement , et vous voulez être instruit des attentions qu'on y porte dans l'Etat où je suis. Cette question que vous me faites en peu de mots , vous attirera une réponse qui passera les bornes d'une lettre ordinaire , par les discussions indispensables dans lesquelles elle m'entraîne. J'aime à considérer cette jeunesse , qui s'élève sous nos yeux ; c'est la génération future qui est confiée à l'inspection de la race présente , c'est un nouveau genre humain qui s'achemine pour remplacer celui qui existe , ce sont les espérances et les forces de l'Etat renaissantes qui , bien dirigées perpétueront sa splendeur et sa gloire. Je pense bien , comme vous , qu'un prince

sage doit mettre toute son application à former dans ses Etats des citoyens utiles et vertueux. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai examiné l'éducation qu'on donne à la jeunesse dans les différens Etats de l'Europe. Cette foule de grands hommes qu'ont produits la république des Grecs et la république romaine, m'ont prévenu en faveur de la discipline des anciens, et je me suis convaincu qu'en suivant leur méthode, on formerait une nation qui aurait plus de mœurs et de vertu qu'on n'en trouve dans nos peuples modernes. L'éducation qu'on donne à la noblesse est certainement répréhensible d'un bout de l'Europe à l'autre. Dans ce pays-ci elle en reçoit la première teinture dans la maison paternelle, la seconde dans les académies et les universités, la troisième elle se la donne elle-même, parce qu'on l'émancipe trop tôt; et c'est la plus mauvaise. Dans la maison paternelle, l'amour aveugle des parens nuit à la correction nécessaire de leurs enfans; les mères surtout, (ce qui soit dit en passant) gouvernant assez despotiquement leurs maris, ne connaissent pour tout principe d'éducation qu'une indulgence sans bornes. On abandonne les enfans entre les mains des domestiques, qui les flattent, qui les corrompent en leur inspirant des maximes pernicieuses, maximes qui ne germent que trop par les profondes impressions qu'elles font sur des cerveaux encore tendres. Le Mentor qu'on leur choisit, est d'ordinaire ou un candidat en théologie ou un apprenti jurisconsulte, espèce de gens qui auraient le plus grand besoin d'être morigénés eux-mêmes. Sous ces habiles docteurs le jeune Télémaque apprend son

catéchisme, le latin, à toute force un peu de géographie, la langue française par l'usage. Père et mère applaudissent au chef-d'œuvre qu'ils ont mis au monde, et de crainte que le chagrin ne flétrisse la santé de ce phénix, personne n'ose le reprendre. A dix ou douze ans le jeune seigneur est envoyé à l'académie. Il y en a plusieurs ici, comme le Joachim, la nouvelle académie de Berlin, celle du dôme de Brandebourg et celle de Cloître-Bergue près de Magdebourg; elles sont fournies de professeurs habiles. Le seul reproche qu'on puisse leur faire, est peut-être, qu'ils s'appliquent uniquement à remplir la mémoire de leurs élèves, qu'ils ne les accoutument pas à penser par eux-mêmes, qu'on n'exerce pas d'assez bonne heure leur jugement, qu'on néglige de leur élever l'ame, et de leur inspirer des sentimens nobles et vertueux.

Le jeune homme n'a pas mis le pied au-delà du seuil de l'académie, qu'il oublie tout ce qu'il avait appris, parce qu'il ne s'est proposé que de réciter sa leçon par cœur à son pédagogue, et que n'en ayant plus besoin, les traces en sont effacées par des idées nouvelles et par l'oubli. Ce temps perdu dans le collège, je l'attribue au vice de l'éducation plutôt qu'à la légèreté de la jeunesse. Pourquoi ne fait-on pas comprendre à l'élève que la gêne que l'étude lui impose tournera à son plus grand avantage? pourquoi n'exerce-t-on pas son jugement, non pas en lui apprenant simplement la dialectique, mais en le faisant raisonner lui-même? Ce serait le moyen de lui faire concevoir qu'il lui est utile de ne pas oublier ce qu'il vient d'apprendre.

Au sortir de l'académie, les pères envoient leurs enfans à l'université, ou bien ils les placent dans l'armée, ou ils leur font obtenir des emplois civils, ou ils les relèguent dans leurs terres. Les universités de Halle et de Francfort sur l'Oder sont celles où ils vont perfectionner leurs études; elles sont composées d'aussi bons professeurs que le temps puisse en produire. On s'aperçoit cependant avec regret, que l'étude des langues grecque et latine n'y est plus autant en vogue qu'autrefois. Il semble que ces bons Germains, dégoûtés de la profonde érudition dont ils étaient en possession autrefois, veuillent à présent parvenir à la réputation à aussi peu de frais que possible; ils ont l'exemple d'une nation voisine, qui se contente d'être aimable, et ils deviendront incessamment superficiels. La vie que les étudiants menaient autrefois aux universités, était un objet de scandale public. Ces lieux, qui doivent se considérer comme le sanctuaire des Muses, étaient l'école des vices et du libertinage; des bretteurs à office y faisaient le métier de gladiateurs; la jeunesse y passait sa vie dans le désordre, dans les excès; elle y apprenait tout ce qu'elle aurait dû ignorer à jamais, et ignorait ce qu'elle aurait dû y apprendre. L'abus de ces désordres alla au point, qu'il y eut des étudiants de tués; cela réveilla le gouvernement de sa léthargie, et il fut assez éclairé pour refréner cette licence et pour ramener les choses au but de leur institution; depuis, les pères peuvent envoyer leurs enfans à l'université avec la juste confiance qu'ils pourront s'y instruire, et sans appréhender que leurs mœurs ne se pervertissent.

Cet abus réformé, il en reste encore bien d'autres qui mériteraient une égale correction. L'intérêt et la paresse des professeurs empêchent que les connaissances ne se répandent aussi abondamment qu'il ferait à souhaiter ; ils se contentent de satisfaire à leur devoir le plus mincément qu'ils peuvent , ils font leurs cours , et voilà tout. Si les étudiants exigent d'eux des leçons particulières , ce n'est qu'à un prix exorbitant qu'ils les obtiennent ; ce qui empêche ceux qui ne sont pas riches de profiter d'une fondation publique destinée à l'instruction de tous ceux que le besoin des connaissances y attire. Autre défaut. La jeunesse ne compose jamais elle-même ses discours , ses thèses et ses disputes ; c'est quelque répétiteur qui les fait , et un étudiant avec de la mémoire , souvent sans talens , y recueille à peu de frais des applaudissemens. N'est-ce pas encourager les jeunes gens à la fainéantise , que de leur apprendre à ne rien faire ? Il faut au jeune homme une éducation laborieuse ; qu'il compose , qu'on le corrige , qu'il rechange son ouvrage et qu'à force de le lui faire retravailler , on l'accoutume à penser avec justesse et à s'énoncer avec exactitude. Pendant qu'on exerce la mémoire de la jeunesse , son jugement se rouille ; on accumule ses connaissances , mais elle manque du discernement nécessaire qui les rendrait utiles. Un défaut encore , c'est le mauvais choix des auteurs qu'on explique. En médecine il est juste que l'on commence par Hippocrate et Galien , que l'on suive l'histoire de cette science (si c'en est une) jusqu'à nos jours ; mais au

lieu d'adopter, ou le système de Hoffmann ou celui de quelque médecin obscur, pourquoi ne point commenter les excellens ouvrages de Boerhaave, qui semble avoir poussé les connaissances humaines sur le sujet des maladies et des remèdes aussi loin que peut aller la portée de notre intelligence ? Il en est de même de l'astronomie et de la géométrie. Il est utile de parcourir tous les systèmes depuis celui de Ptolomée jusqu'à celui de Newton ; mais le bon sens veut qu'on s'arrête à ce dernier, qui est le plus perfectionné, et le plus purgé d'erreurs. Halle a possédé dans les temps précédens un grand homme, fait pour enseigner la philosophie. Vous devinez que c'est du célèbre Thomafius dont je parle ; on n'a qu'à suivre sa méthode et qu'à l'enseigner de même. D'ailleurs, les universités n'ont pas épuré la philosophie, autant qu'on le pense, de la rouille du pédantisme. On n'enseigne plus à la vérité les quiddités d'Aristote, ni les universaux *a parte rei* ; doctissimus, sapientissimus Wolfius a remplacé de nos jours cet ancien héros de l'école, et l'on substitue aux formes substantielles les monades et l'harmonie préétablie, système aussi absurde et aussi inintelligible que celui qu'on a abandonné. Ni plus ni moins, les professeurs répètent ce galimatias, parce qu'ils s'en sont rendus les termes familiers et parce que c'est la coutume d'être Wolfien. Je me trouvai un jour dans la compagnie d'un de ces philosophes les plus entêtés des monades ; j'osai lui demander humblement s'il n'avait jamais jeté un coup d'œil sur les ouvrages de Locke ? J'ai tout lu, reprit-il brusquement. Je fais, Monsieur, lui

dis-je , que vous êtes payé pour ne rien ignorer , mais que pensez-vous de ce Locke ? C'est un Anglais , répondit il sèchement. Tout Anglais qu'il est , ajoutai-je , il me paraît bien sage ; il ne quitte jamais le fil de l'expérience pour se conduire dans les ténèbres de la métaphysique ; il est prudent , il est intelligible , ce qui est un grand mérite pour un métaphysicien , et je crois au fond qu'il pourrait bien avoir raison. A ces paroles le rouge monta au visage de mon professeur ; une colère très-peu philosophique se manifesta dans son regard et par ses gestes , et il me soutint d'une voix plus animée qu'à l'ordinaire , qu'ainsi que chaque pays avait son climat différent , chaque Etat devait avoir son philosophe national. Je repartis que la vérité était de tout pays et qu'il serait à souhaiter qu'il nous en vînt beaucoup , dût-elle passer pour contrebande aux universités. Au reste la partie de la géométrie n'est pas aussi cultivée en Allemagne que dans les autres pays de l'Europe. On prétend que les Germains n'ont point de têtes géométriques , ce qui certainement est faux , les noms de Leibnitz et de Copernic prouvant le contraire. La cause en est , ce même semble , que cette science manque d'encouragement , et sur-tout de professeurs assez habiles pour l'enseigner.

Je reviens à présent à la jeune noblesse , que nous avons quitté au sortir des académies et des universités. C'est le moment où les parens décident du parti que leurs enfans doivent prendre ; pour l'ordinaire le hasard détermine ce choix. La plupart de ces jeunes seigneurs craignent l'état militaire , parce

qu'il est dans ce pays une véritable école de mœurs, on ne passe rien aux jeunes officiers, on les oblige d'avoir une conduite sage, réglée et décente, ils sont éclairés de près, ils ont des surveillans qui ne les épargnent pas; s'ils sont incorrigibles, à quelque appui qu'ils tiennent d'ailleurs, on les oblige à quitter, et dès-lors il n'y a plus pour eux de considération à attendre. C'est précisément ce qui leur répugne, car ils voudraient à l'ombre d'un grand nom se livrer sans contrainte aux caprices de leur fantaisie et au dérèglement de leurs mœurs; d'où il arrive que peu d'enfans des premières maisons servent dans les armées. Le corps des cadets y supplée; cette pépinière est confiée aux soins d'un officier d'un grand mérite, qui fait consister le bonheur de sa vie à former cette jeunesse, en présidant à son éducation, en lui élevant l'ame, en lui inculquant des principes de vertu et en s'efforçant de la rendre utile à la patrie. Cet établissement étant destiné pour la pauvre noblesse, les premières familles n'y placent pas leurs enfans. Si le père fait entrer son fils dans les finances ou dans la justice, dès ce moment il le perd de vue, il est abandonné à lui-même et le hasard décide du pli qu'il prendra. Souvent au sortir des universités on établit l'héritier sur ses terres, où tout ce qu'il a pu apprendre lui devient autant qu'inutile. Voilà en gros la marche qu'on tient pour l'éducation de la jeunesse. Voici le mal qui en résulte. La mollesse de cette première éducation rend les jeunes gens efféminés, commodes, paresseux et lâches. Au lieu de ressembler à la race des anciens Germains, on les prendrait pour

une

une colonie de Sybaris transplantée dans cette contrée; ils croupissent dans l'oisiveté et dans la fainéantise; ils pensent qu'ils ne font au monde que pour avoir du plaisir et des commodités, et que des hommes comme eux sont dispensés du devoir d'être utiles à la société; de-là ces écarts, ces folies, ces dettes qu'ils contractent, ces débauches, ces prodigalités qui ont ruiné dans ce pays tant de familles opulentes. J'avoue que ces défauts tiennent autant à l'âge qu'à l'éducation; je conviens que la jeunesse se ressemble par-tout à quelques nuances près, et que, dans cet âge où les passions sont les plus vives, la raison n'est pas toujours la plus forte. Cependant je suis persuadé que par une discipline sage, plus mâle, et quand il en est besoin plus sévère, on arrêterait bien des fils de famille au bord de l'abyme où ils vont se précipiter. Le dérèglement de leurs mœurs tire d'autant plus à conséquence dans ce pays-ci, que le droit de primogéniture n'y est point établi comme en Autriche et dans les autres provinces de l'impératrice-reine; il ne faut qu'un mauvais sujet dans une famille pour qu'elle tombe en décadence et dans la misère. Des exemples aussi frappans devraient, ce me semble, redoubler l'attention des pères pour la correction de leurs enfans, afin de les rendre capables de soutenir le lustre de leurs ancêtres, de devenir des sujets utiles à leur patrie et dignes de s'attirer une considération personnelle. On croit communément avoir bien pourvu à sa succession, en accumulant des richesses pour ses enfans, en leur faisant des établissemens, en leur procurant des emplois:

ce font fans doute des soins dignes de bons parens, mais il ne faut point s'y borner ; le point principal est de former leurs mœurs et de mûrir leur jugement de bonne heure. J'ai souvent été sur le point de m'écrier : Pères de famille , aimez vos enfans , on vous y convie , mais d'un amour raisonnable qui se dirige vers leur véritable bien ! Regardez ces jeunes créatures que vous avez vu naître , comme un dépôt sacré que la Providence vous a confié ; votre raison doit leur servir d'appui dans la débilité de leur âge et dans leurs faibles. Ils ne connaissent point le monde ; vous le connaissez ; c'est donc à vous à les former tels que le demande leur propre avantage , le bien de votre famille et celui de la société. Je le répète , formez donc leurs mœurs , inculquez-leur des sentimens vertueux , élevez leur ame , rendez-les laborieux , cultivez soigneusement leur raison ; qu'ils réfléchissent sur leurs démarches , qu'ils soient sages , circonspects , qu'ils aiment la frugalité et la simplicité. Confiez alors en mourant votre héritage à leurs bonnes mœurs ; il fera bien administré , et votre famille se soutiendra dans son lustre ; sinon la dissipation et les dérèglemens commenceront au moment de votre mort , et si vous pouviez ressusciter dans trente ans , vous trouveriez vos beaux établissemens possédés par des mains étrangères. J'en reviens toujours aux lois des Grecs et des Romains. Je crois qu'il faudrait établir , à leur exemple , qu'on n'émancipât les fils qu'à l'âge de vingt-six ans , que les pères fussent en quelque manière responsables de leur conduite. Sans doute qu'alors on n'abandon-

nerait pas la jeunesse à la compagnie pernicieuse des domestiques ; sans doute qu'on ferait un choix plus éclairé des maîtres et des gouverneurs qu'on leur donnerait , auxquels on confie tout ce qu'on a de plus précieux. Sans doute que le père même corrigerait son fils , et le punirait au besoin , pour étouffer des vices naissans. Ajoutez à ceci quelques réformes nécessaires dans les académies et dans les universités , pour qu'en remplissant la mémoire de la jeunesse , on ne néglige pas la partie du raisonnement , qui est la principale ; qu'au sortir des études les pères aient l'œil à ce que leurs enfans ne se corrompent pas par la fréquentation de mauvaises compagnies , parce que les premiers exemples soit bons ou mauvais font une impression si forte sur la jeunesse , qu'ils déterminent souvent invariablement son caractère. C'est un des grands écueils dont il faut la garantir. De-là viennent l'esprit d'inapplication , la débauche , le jeu et tous les vices. Les devoirs des pères s'étendent encore plus loin ; je crois qu'ils devraient employer davantage leur discernement pour apprécier au juste les talens de leurs fils , afin de les destiner à ce que demande leur génie. Quelques connaissances qu'ils aient acquises , ils n'en sauraient trop avoir , quel que soit le parti qu'ils embrassent ; le métier des armes en exige de très-étendues. C'est un discours ridicule et impertinent qui est dans la bouche de bien des gens : Mon fils ne veut pas étudier , il sera toujours bon pour en faire un soldat. Oui , un fantassin , mais non un officier propre à se pousser aux premiers emplois , seul but cependant auquel il doit tendre. Il arrive

encore que l'impatience et l'ardeur des pères donne lieu à un autre inconvénient; ils désirent pour leurs enfans des fortunes trop rapides, ils veulent qu'ils passent de plain pied des grades subalternes aux plus élevés, avant que l'âge ait amené leur capacité et mûri leur raison.

La justice, les finances, la politique, le militaire, honorent sans doute une naissance illustre, mais tout serait perdu dans un Etat, si la naissance devait l'emporter sur le mérite; principe aussi erroné, aussi absurde, qu'un gouvernement, qui l'adopterait, en éprouverait de funestes conséquences. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait des exceptions à la règle et qu'il ne se trouve des sujets prématurés, dont le mérite et les talens sollicitent en leur faveur; il serait seulement à souhaiter que les exemples en fussent plus communs. Enfin, je suis persuadé qu'on fait des hommes ce que l'on veut. Il est constant que les Grecs et les Romains ont produit une foule de grands hommes en tout genre, et qu'ils en étaient redevables à cette éducation mâle que leurs lois avaient établie. Et si ces exemples paraissent trop surannés, considérons les travaux du czar Pierre I, qui parvint à policer une nation entièrement barbare, pourquoi ne corrigerait-on donc pas chez un peuple civilisé quelques vices de l'éducation? On croit faussement que les arts et les sciences amollissent les mœurs. Tout ce qui éclaire l'esprit, tout ce qui étend la sphère de ses connaissances, élève l'âme, au lieu de la dégrader; mais ce n'est pas le cas de ce pays-ci; plutôt à Dieu que les sciences y fussent plus aimées! C'est la méthode d'élever qui est

défectueuse : qu'on la corrige, et l'on verra renaître les mœurs, les vertus et les talens. Cette jeunesse efféminée m'a souvent fait penser à ce que dirait Arminius, ce fier défenseur de la Germanie, s'il voyait la génération des Suèves et des Sennons dégénérée, abâtardie et avilie; mais que ne dirait pas le grand électeur Frédéric-Guillaume, lui qui, chef d'une nation mâle, chassa avec des hommes les Suédois de ses Etats, qu'ils dévastaient? Que sont devenues ces familles si célèbres de son temps et quels sont leurs rejetons? Mais que deviendront celles qui fleurissent de nos jours? Quiconque est père, doit faire de pareilles réflexions, pour s'encourager à remplir tout ce qu'il doit à la postérité.

J'en viens à présent au sexe féminin, qui influe si prodigieusement sur l'autre. On distingue ici les femmes d'un certain âge par l'éducation supérieure qu'elles ont reçue, de celles qui sont récemment entrées dans le grand monde; celles-là ont des connaissances, de l'agrément dans l'esprit et une gaieté toujours décente. Ce contraste me parut si frappant, que j'en demandai la raison à un de mes amis: Autrefois, me dit-il, il y avait quelques femmes à talens, qui recevaient chez elles en pension des filles de qualité; tout le monde s'empressait d'y placer ses enfans. C'est dans ces établissemens que ces dames auxquelles vous applaudissez, ont été élevées. Ces écoles ont cessé à la mort de celles qui les avaient instituées, personne ne les a remplacées; ce qui oblige chaque particulier d'élever ses enfans chez soi. La plupart des méthodes que

l'on fuit, sont répréhensibles. On ne se donne pas la peine de cultiver l'esprit des filles, on les laisse sans connaissances, sans même leur inspirer des sentimens de vertu et d'honneur. L'éducation commune roule sur les grâces extérieures, sur l'air, sur l'ajustement; ajoutez à cela une légère teinture de musique, l'érudition de quelques comédies ou de quelques romans, la danse, le jeu, et vous aurez un abrégé de toutes les connaissances du sexe. Je vous avoue que je fus surpris que des gens de la première condition élevassent leurs enfans comme des filles de théâtre; elles semblent mendier les regards du public, elles se contentent de plaire et ne paraissent pas rechercher l'estime et la considération. Quoi! leur destination n'est-elle pas de devenir mères de famille? Ne devrait-on pas diriger toute leur instruction vers ce but, leur inspirer de bonne heure de l'horreur pour tout ce qui les déshonore, leur faire connaître les avantages de la sagesse, qui sont solides et durables, au lieu que ceux de la beauté se passent et se fanent? Ne faudrait-il pas les rendre capables de former avec le temps leurs enfans aux bonnes mœurs? et comment le prétendre d'elles, si elles n'en ont point elles-mêmes, si le goût de l'oïiveté, de la frivolité, du luxe, de la dépense, et si des scandales publics les empêchent de donner un bon exemple à leur famille? Je vous avoue que la négligence des pères de famille me paraît impardonnable; si leurs enfans se perdent, ils en sont la cause. On regarde avec indulgence les Circassiens, parce qu'ils sont barbares, qui élèvent leurs filles à tous les manéges de la coquetterie et

de la volupté , pour les vendre ensuite plus chèrement au sérail de Constantinople ; c'est un trafic d'esclaves. Mais que chez un peuple libre et policé , la première noblesse semble se conformer à cet usage , qu'elle se respecte assez peu pour mépriser le blâme qu'attirera sur la famille la conduite d'une fille sans mœurs et sans vertu , c'est ce que la postérité la plus reculée leur reprochera éternellement. Allons au fait. Le dérèglement des femmes prend sa source plutôt dans la vie oisive qu'elles mènent , que dans l'ardeur de leur tempérament ; passer deux ou trois heures devant le miroir , à méditer , à raffiner sur leur ajustement , à admirer leurs charmes ; passer toute l'après-dinée à médire , ensuite au spectacle , le soir au jeu ; puis le souper et encore le jeu ! est-ce avoir le temps de faire un retour sur soi-même , et l'ennui de cette vie molle et oiseuse ne les incite-t-il pas à recourir à des plaisirs d'un autre genre , ne fût-ce que pour la variété , pour éprouver un sentiment nouveau ? Occuper les hommes , c'est les empêcher d'être vicieux. La vie de la campagne , simple , rustique et laborieuse , est plus innocente que celle qu'un tas de fainéans mènent dans les grandes villes. C'est une ancienne maxime des généraux , que pour empêcher la licence , le désordre , les émeutes dans les camps , il faut donner de l'occupation au soldat. Les hommes se ressemblent tous. Si l'on n'est pas assez stupide pour voir du même œil la conduite dévergondée de ses proches , ou leurs mœurs pudiques et sages , qu'on leur apprenne à s'occuper eux-mêmes. Une fille peut s'amuser à des ouvrages de femme , à la musique , à la danse

même ; mais sur-tout qu'on s'applique à lui former l'esprit, à lui donner du goût pour les bons ouvrages, qu'on exerce son jugement, qu'on nourrisse sa raison par la lecture de choses solides, qu'elle ne rougisse point de s'instruire de l'économie ; il vaut bien mieux qu'elle règle les comptes de sa maison elle-même et qu'elle les tienne en ordre, que de contracter follement des dettes de tout côté, sans penser à restituer ce que la bonne foi de ses débiteurs lui a long-temps avancé. Je vous avoue que je me suis souvent indigné, en me représentant à quel point en Europe on méprise cette moitié de l'espèce humaine, jusqu'à négliger tout ce qui peut perfectionner sa raison. Nous voyons tant de femmes qui ne le cèdent pas aux hommes. Il est en notre siècle de grandes princesses, qui l'emportent de beaucoup sur celles des siècles précédens, il en est mais je n'ose les nommer, de crainte de leur déplaire en blessant leur extrême modestie, qui met le comble à leurs vertus et à leurs talens. Avec une éducation plus mâle, plus vigoureuse, ce sexe l'emporterait sur le nôtre ; il possède les charmes de la beauté, ceux de l'esprit ne leur font-ils pas préférables ? Allons au fait. La société ne peut subsister sans les mariages légitimes qui la reproduisent et qui la rendent éternelle. Il faut donc soigner ces jeunes plantes qu'on forme pour devenir les fouches de la postérité, de manière que le mâle et la femelle puissent remplir également les devoirs de chefs de famille. Il faut que la raison, l'esprit, les talens, les bonnes mœurs et la vertu servent également de base à cette éducation, afin

que ceux qui l'ont reçue , puissent la transmettre à ceux auxquels ils donneront la vie. Enfin, pour ne rien oublier de ce qui peut tenir à cette matière, je dois y ajouter l'abus de l'autorité paternelle, qui force quelquefois les filles à se soumettre au joug d'un mariage mal assorti. Le père ne consulte que l'intérêt de sa famille, et quelquefois il ne suit que son caprice pour le choix de son gendre, ou ce choix tombe sur un richard, sur un homme furanné, ou sur quelque sujet qui lui plaît. Il appelle sa fille et lui dit : Mademoiselle, j'ai résolu de vous donner Monsieur un tel pour époux. Sa fille en gémissant lui répond : Mon père, votre volonté soit faite. Voilà deux personnes unies, de caractère, d'inclination, de mœurs incompatibles : le trouble entre dans ce nouveau ménage du jour que ce malheureux lien a été formé, et bientôt il est suivi de l'aversion, de la haine et du scandale. Voilà donc deux malheureux ; le grand but du mariage est manqué. Monsieur et Madame se séparent, ils dissipent leur bien dans le désordre, ils tombent dans le mépris et finissent par la misère. Je respecte autant que personne l'autorité paternelle, et ne m'élève point contre elle ; mais je voudrais que ceux qui l'ont en main n'en abusassent pas, en contraignant leurs enfans à se marier, lorsqu'il se trouve une espèce d'antipathie entre les caractères et les âges : qu'ils choisissent pour eux-mêmes selon leur fantaisie, mais qu'ils consultent leurs enfans quand il s'agit de s'engager pour toute la vie. Si cela ne rend pas tous les mariages meilleurs, c'est au moins ôter une excuse à ceux qui rejettent les

défordres de leur conduite sur la violence que leurs parens leur ont faite.

Voilà en gros , Monsieur , les observations que j'ai faites dans ce pays sur les vices de l'éducation. Si vous me trouvez enthousiaste du bien public , je me glorifierai du défaut que vous me reprocherez. En exigeant beaucoup des hommes , on en obtient au moins quelque chose. Vous qui avez une nombreuse famille , sage et prudent comme je vous connais , vous avez réfléchi sur les devoirs que la condition de père vous impose , et vous trouverez dans vos pensées le germe de celles que je viens de développer. Dans le grand monde on ne se recueille guère , on se contente d'idées vagues , on réfléchit moins encore , on suit l'usage et la tyrannie de la mode , qui s'étend jusques sur l'éducation. Il ne faut donc point s'étonner si les suites et les conséquences répondent aux principes erronés d'après lesquels on agit. Je m'indigne des peines qu'on se donne dans ce climat rigoureux , pour y faire prospérer des ananas , des pisans et d'autres plantes exotiques , et du peu de soin qu'on se donne pour l'espèce humaine. On me dira tout ce qu'on voudra , mais un homme est plus précieux que tous les ananas de l'univers ; c'est la plante qu'il faut cultiver , celle qui mérite tous nos soins et tous nos travaux , parce que c'est elle qui fait l'ornement et la gloire de la patrie.

Je suis etc.

DIALOGUE

DE MORALE

A L'USAGE

DE LA JEUNE NOBLESSE.

Demande.

QU'EST-CE que la vertu ?

Réponse.

C'est une heureuse disposition de l'esprit qui nous porte à remplir les devoirs de la société pour notre propre avantage.

D. En quoi consistent les devoirs de la société ?

R. Dans la soumission, dans la reconnaissance que nous devons à nos pères des soins qu'ils ont pris de notre éducation ; à les assister de tout notre pouvoir ; à leur rendre dans leur caducité , par notre tendre attachement, des services pareils à ceux qu'ils nous ont rendus dans notre enfance débile. Envers nos frères, la nature et le sang nous avertissent de la fidélité et de l'attachement que nous leur devons, comme participant à une même origine, étant unis avec eux par les liens les plus indissolubles de l'humanité. La qualité de père nous oblige d'élever nos enfans avec toute l'attention

possible, sur-tout d'avoir soin de leur éducation et de leurs mœurs, parce que la vertu et les connaissances font d'un prix mille fois plus grand que tous les trésors accumulés qu'on pourrait leur laisser en héritage. La qualité de citoyen nous oblige à respecter la société en général, à considérer tous les hommes comme étant de la même espèce, à les regarder comme des compagnons, des frères que la nature nous a donnés, et à n'agir envers eux que de la manière dont nous voudrions qu'ils agissent avec nous. En qualité de membres de la patrie, nous devons employer tous nos talens pour lui être utiles; nous devons l'aimer sincèrement, parce que c'est notre mère commune; et si son avantage le demande, nous devons lui sacrifier nos biens et notre vie.

D. Voilà de beaux et de bons principes. Il s'agit à présent de voir comment vous conciliez ces devoirs de la société avec votre propre intérêt. Ce respect et cette soumission filiale que vous avez pour votre père, ne vous gênent-ils pas quand vous êtes obligé de céder à ses volontés?

R. Il n'est pas douteux que pour obéir je ne sois quelquefois obligé de me faire violence: mais puis-je être assez reconnaissant envers ceux qui m'ont donné le jour? Et mon intérêt ne demande-t-il pas que j'encourage, par mon exemple, mes enfans à m'imiter, en ayant une même soumission à mes volontés?

D. Il n'y a rien à répliquer à vos raisons, je ne vous dis donc plus rien sur ce sujet. Mais comment conserverez-vous l'union avec vos frères et sœurs,

si, comme il arrive souvent, des affaires de famille ou des discussions d'héritage vous divisent ?

R. Croyez-vous donc les liens du sang assez faibles pour qu'ils ne l'emportent pas sur un intérêt passager ? Si notre père a fait un testament, c'est à nous à souscrire à sa dernière volonté. S'il est mort sans tester, nous avons les lois, qui terminent nos différends. Ainsi rien ne peut m'apporter de préjudice important ; et quand la fureur de l'envie et la rage de la chicane me posséderaient, ne sentirais-je pas que nous mangerions le fond de notre héritage par nos procès ? Ainsi je m'accommoderais à l'amiable, et la discorde ne déchirerait pas notre famille.

D. Je veux croire que vous êtes assez sage pour ne pas donner lieu, par votre faute, aux méfintelligences de votre famille ; cependant le tort peut venir de la part de vos frères et de vos sœurs, ils peuvent avoir de mauvais procédés envers vous, ils peuvent vous envier, parler de vous en termes déshonnêtes, vous causer des désagréments, peut-être même travailler à votre ruine. Comment conciliez-vous alors la rigidité de votre devoir avec l'intérêt de votre bonheur ?

R. Dès que j'aurais calmé les premiers momens d'indignation que leur conduite m'aurait inspirés, je me ferais gloire d'être plutôt l'offensé que l'offenseur : ensuite je leur parlerais, je leur dirais que respectant en eux le sang que mon père et ma mère leur ont transmis, il me serait impossible d'agir envers eux comme envers des ennemis déclarés, mais que je prendrais mes précautions pour les empêcher de me nuire. Ce procédé généreux pour-

rait les ramener à la raison ; si cela n'arrivait pas , j'aurais du moins la consolation de n'avoir aucun reproche à me faire ; et comme un pareil procédé doit s'attirer l'applaudissement des sages , je me trouverais suffisamment récompensé.

D. A quoi vous servirait cette générosité ?

R. À conserver ce que j'ai de plus précieux au monde , une réputation sans tache , sur laquelle je fonde tout mon bonheur.

D. Quel bonheur peut-il y avoir dans l'opinion que les hommes ont de vous ?

R. Ce n'est pas sur les opinions des autres que je me fonde , mais sur la satisfaction ineffable que j'éprouve en me trouvant digne d'un être raisonnable , humain et bienfaisant.

D. Vous disiez auparavant que si vous aviez des enfans , vous auriez plus soin de les rendre vertueux que de leur amasser des richesses. Pourquoi pensez-vous si peu à établir leur fortune ?

R. Parce que les richesses n'ont aucun prix par elles-mêmes , et n'en acquièrent que par le bon usage qu'on en fait. Or si je cultive les talens de mes enfans , si je les forme aux bonnes mœurs , leur mérite personnel fera leur fortune. Au lieu que si je ne veillais pas à leur éducation , quelque grands que fussent les biens que je pourrais leur laisser , ils les dissiperaient bien vite. D'ailleurs , je souhaite qu'on estime en mes enfans leur caractère , leur cœur , leurs talens , leurs connaissances , et non leurs richesses.

D. Cela doit être très-utile à la société ; mais quant à vous , quel avantage en retirerez-vous ?

R. Un très-grand ; parce que mes enfans bien morigénés deviendront la consolation de ma vieilleffe , qu'ils ne déshonoreront ni mon nom ni leurs ancêtres par leur mauvaise conduite , et qu'étant prudents et sages , le bien que je pourrai leur laisser , fera , à l'aide de leurs talens , suffisant pour les faire subsister honorablement.

D. Vous ne croyez donc pas qu'une origine noble , et d'illustres ancêtres dispensent leur postérité d'avoir du mérite ?

R. Bien loin de-là , c'est un encouragement pour les surpasser , parce qu'il n'y a rien de plus honteux que d'abâtardir sa race. Dans ce cas , l'éclat des aïeux , loin d'illustrer leurs descendans , ne sert qu'à éclairer leur infamie.

D. Il faut vous demander de même des éclaircissmens touchant ce que vous avez avancé de vos devoirs à l'égard de la société. Vous dites qu'il ne faut pas faire aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit ; cela est bien vague ; je voudrais que vous me détaillassiez ce que vous entendez par ces paroles.

R. Cela n'est pas difficile. Je n'aurai qu'à parcourir tout ce qui me fait de la peine , et tout ce qui m'est agréable. 1) Je ferais fâché qu'on m'enlevât mes possessions ; donc je ne dois dépousséder personne. 2) Je ressentirais une peine infinie si l'on me débauchait ma femme ; je ne dois donc pas fouiller la couche d'un autre. 3) Je déteste ceux qui me manquent de parole , ou qui se parjurent ; je dois donc fidèlement observer ma foi et mes sermens. 4) J'abhorre ceux qui me diffament ; je

ne dois donc calomnier personne. 5) Aucun particulier n'a de droit sur ma vie ; je n'ai donc pas le droit de l'ôter à qui que ce soit. 6) Ceux qui me témoignent de l'ingratitude m'indignent ; comment ferais-je donc ingrat envers mes bienfaiteurs ? 7) Si j'aime le repos, je n'irai pas troubler la tranquillité d'un autre. 8) Si j'aime à être secouru dans mes besoins, je ne refuserai pas mon assistance à ceux qui me la demandent , parce que je sens le plaisir qu'on éprouve à rencontrer une ame bienfesante , un cœur serviable , qui , compatissant aux maux de l'humanité , défend , assiste , et sauve les malheureux.

D. Je vois que vous faites toutes ces choses pour la société ; mais que vous en revient-il à vous-même ?

R. La douce satisfaction de me trouver tel que je désire d'être , digne de mériter des amis , digne de l'estime de mes concitoyens , digne de mes propres applaudissemens.

D. En vous conduisant de la sorte , ne sacrifiez-vous pas vous-même toutes vos passions ?

R. Je ne leur abandonne pas le frein ; et si je les réprime , c'est pour mon propre avantage , pour maintenir les lois qui protègent le faible contre les attentats du fort , pour soutenir ma réputation , et pour ne point encourir les punitions que ces lois infligent aux transgresseurs.

D. Il est vrai que les lois punissent les crimes publics ; mais combien de mauvaises actions , enveloppées de ténèbres , se cachent à l'œil pénétrant de Thémis ! Pourquoi ne seriez-vous pas du nombre
de

de ces heureux coupables qui jouissent de leurs forfaits à l'ombre de l'impunité ? Si donc il se présentait une façon furtive de vous enrichir , la laisseriez-vous échapper ?

R. Si par des voies innocentes je pouvais faire des acquisitions , sans doute que je ne les négligerais pas ; mais si c'était par des moyens mal-honnêtes , j'y renoncerais sur le champ.

D. Pourquoi ?

R. Parce qu'il n'y a rien de si caché qui ne parvienne au jour ; le temps découvre tôt ou tard la vérité. Je posséderais en tremblant des biens mal acquis , je passerais ma vie dans la cruelle attente du moment qui me déshonorerait à jamais devant le public , en découvrant ma turpitude.

D. Cependant la morale du grand monde est bien relâchée ; et si l'on voulait examiner à quel droit chacun possède ses biens , que d'injustices , que de fraudes , que de mauvaise foi l'on découvrirait ! Ces exemples ne vous encourageraient-ils pas à les imiter ?

R. Ces exemples me feraient gémir sur la perversité des hommes. Et comme ni bossu ni aveugle ne me donne envie de l'être à leur exemple , je crois de même qu'il est indigne d'une ame vertueuse de se dégrader au point de se modeler sur le vice.

D. Il y a cependant des crimes cachés.

R. J'en conviens ; mais les criminels ne sont pas heureux ; ils sont tourmentés , comme je vous l'ai dit , par la crainte d'être découverts , et par les plus violens remords. Ils sentent qu'ils jouent un

rôle imposteur, qu'ils couvrent leur scélératesse du masque de la vertu : leur cœur rejette la fausse estime dont ils jouissent, et ils se condamnent eux-mêmes, en secret, au dernier mépris qu'ils méritent.

D. C'est à savoir, si vous étiez dans ce cas, si vous feriez ces réflexions.

R. Pourrais-je étouffer la voix de la conscience et celle des remords vengeurs ? Cette conscience est comme un miroir ; quand nos passions sont calmes, elle nous représente toutes nos difformités ; je m'y suis vu innocent, et je m'y verrais coupable ! hélas, je deviendrais à mes propres yeux un objet d'horreur ! Non, je ne m'exposerai jamais, de ma propre volonté, à cette humiliation, à cette douleur, à ce tourment.

D. Il y a cependant des concussions et des rapines que la guerre semble autoriser.

R. La guerre est un métier de gens d'honneur, quand les citoyens exposent leurs jours pour le service de leur patrie. Mais si l'intérêt s'en mêle, ce noble métier dégénère en pur brigandage.

D. Hé bien, si vous n'êtes point intéressé, au moins aurez-vous de l'ambition ; vous voudrez vous pousser, et commander à vos semblables.

R. Je distingue beaucoup l'ambition de l'émulation. Souvent cette première passion donne dans des excès, et touche de près au vice ; mais l'émulation est une vertu qu'il faut rechercher ; elle nous porte, sans jalousie, à surpasser nos concurrens, en nous acquittant mieux de nos devoirs qu'ils ne font ; elle est l'ame des plus belles actions, tant militaires que civiles ; elle désire de briller, mais elle ne veut

devoir son élévation qu'à la seule vertu jointe à la supériorité des talens.

D. Mais si, en rendant un mauvais office à quelqu'un, c'était le moyen de parvenir à un poste éminent, ne trouveriez-vous pas cet expédient plus court?

R. Le poste pourrait tenter ma cupidité, j'en conviens; toutefois je ne consentirais jamais à devenir assassin pour y parvenir.

D. Qu'appeléz-vous devenir assassin?

R. Tuer un homme est pour le mort un moindre mal que de le diffamer : l'assassiner avec le poignard ou avec la langue, c'est la même chose.

D. Vous ne calomniez donc personne. Cependant, sans être assassin, il peut arriver que vous tuiez quelqu'un ; non que je vous soupçonne de commettre un meurtre de sang-froid : mais si quelqu'un de vos égaux se déclare votre ennemi et vous persécute, si quelque brutal vous insulte et vous déshonore, la colère vous emportera, et la douceur de la vengeance vous incitera à commettre quelque action violente.

R. Cela ne se devrait pas, mais je suis homme : né avec des passions vives, j'aurais sans doute un combat bien fort à livrer pour réprimer la première impulsion de la colère ; je devrais toutefois la vaincre. C'est aux lois à venger les offenses que reçoivent les particuliers ; aucun individu n'a le droit de punir ceux qui l'outragent : mais si par malheur un premier mouvement l'emportait sur ma raison, j'en aurais des regrets pour la vie.

D. Comment concilierez-vous cette conduite,

étant militaire, avec ce que le point d'honneur exige d'un homme de condition? Vous savez que malheureusement, dans tous les pays, les lois du point d'honneur sont précisément l'opposé des lois civiles.

R. Je me proposerais de tenir une conduite sage et mesurée, pour ne point donner lieu à de mauvaises querelles; et si l'on m'en suscitait, sans qu'il y eût de ma faute, je ferais forcé de suivre l'usage reçu, me lavant les mains de ce qui en pourrait avenir.

D. Puisque nous sommes sur le sujet du point d'honneur, expliquez-moi en quoi vous le faites consister.

R. Le point d'honneur consiste à éviter tout ce qui peut rendre méprisable, et il oblige à se servir de tous les moyens honnêtes qui peuvent augmenter la réputation.

D. Qu'est-ce qui rend un homme méprisable?

R. La débauche, la fainéantise, l'ineptie, l'ignorance, la mauvaise conduite, la poltronnerie, et tous les vices.

D. Qu'est-ce qui procure une bonne réputation?

R. L'intégrité, des procédés honnêtes, des connaissances, de l'application, de la vigilance, la valeur, les belles actions civiles et militaires, en un mot tout ce qui élève un homme au-dessus des faiblesses humaines.

D. A propos de faiblesses humaines, vous êtes jeune, et dans l'âge où les passions sont les plus vives. Si vous résistez à la cupidité, à l'ambition désordonnée, à la vengeance; il me semble vous

voir succomber aux attraits d'un sexe enchanteur, qui blesse en séduisant, et pousse les traits empoisonnés si profondément au cœur, qu'ils égarent la raison. Ah, que je plains d'avance le mari dont la femme vous aura subjugué ! Qu'en pensez-vous ?

R. Je suis jeune et fragile, je l'avoue ; cependant je connais mes devoirs, et il me semble que sans troubler le repos des familles, et sans employer la violence, un jeune homme peut appaiser ses passions par des moyens plus innocens.

D. Je vous entends. Vous faites allusion au mot de Porcius Caton, qui, voyant sortir quelque jeune patricien de chez une fille de joie, s'écria qu'il s'en réjouissait, parce qu'il ne troublerait point le repos des familles en agissant ainsi. Cependant cet expédient est sujet à d'étranges inconvéniens, et séduire des filles. . . .

R. Je n'en séduirai point, parce que je ne veux ni tromper personne, ni me parjurer. Tromper est d'un mal-honnête homme, se parjurer est d'un scélérat.

D. Mais quand votre intérêt l'exige ?

R. Un intérêt se trouverait donc contraire à l'autre ; car si je manque de parole, je n'oserais pas me plaindre si l'on m'en manque ; et si je me joue du serment, je ne pourrai pas compter sur ceux qu'on me fera.

D. Cependant, en suivant la règle de Caton, vous vous exposez à d'autres hasards.

R. Tout homme qui s'abandonne à ses passions, est un homme perdu. Je me suis prescrit pour règle de ma vie en toutes choses : use, mais n'abuse pas.

D. Cela est fort sage. Mais êtes-vous sûr de ne jamais vous écarter de cette règle ?

R. L'amour de ma conservation m'oblige à veiller à ma santé. Je fais que rien ne la ruine plus que les excès de l'amour ; je dois donc être sur mes gardes pour ne point épuiser mes forces , pour ne point m'attirer de maladie fâcheuse qui rendrait ma florissante jeunesse languissante , valétudinaire , et misérable. J'aurais le cruel reproche à me faire d'être homicide de moi-même ; de sorte que si l'intérêt de la volupté m'entraîne , l'intérêt de ma conservation m'arrête.

D. Je n'ai rien à répliquer à ces raisons. Mais si vous êtes si rigide envers vous-même , vous serez sans doute dur envers les autres.

R. Je ne suis pas dur envers moi-même , je ne suis que sage ; je ne me refuse que les choses nuisibles à ma santé , à ma réputation , à mon honneur ; et bien loin d'être insensible , je compatissais à tous les maux de mes semblables : je ne m'y borne pas , je tâche de les assister , et de leur rendre tous les services qui dépendent de moi , soit en les secourant de mon bien dans leur indigence , soit en les conseillant dans leurs embarras , soit en découvrant leur innocence quand on les calomnie , soit en les recommandant lorsque j'en trouve l'occasion.

D. Si vous donnez beaucoup en aumônes , vous épuiserez vos fonds.

R. Je donne selon mes moyens. C'est un capital qui rapporte au centuple , par le sensible plaisir que l'on éprouve en soulageant un malheureux.

D. Mais on risque plus , quand on se rend le défenseur des opprimés.

R. Verrai-je l'innocence persécutée sans l'assister ? moi sachant la fausseté de l'accusation , je trahirais la vérité , pouvant la faire connaître ! et je manquerais à tous les devoirs de l'honnête homme , par insensibilité ou par faiblesse !

D. Cependant , vu le train du monde , toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire.

R. Pour l'ordinaire c'est la manière dure de dire la vérité qui la rend odieuse ; mais en l'annonçant modestement et sans faste , il est rare qu'elle soit mal reçue. Enfin , j'éprouve le besoin d'être assisté et défendu ; de qui pourrai-je exiger ces services si je ne m'en acquitte pas moi-même ?

D. En servant les hommes , on n'oblige souvent que des ingrats ; que vous reviendra-t-il de vos peines ?

R. Il est beau de faire des ingrats ; il est infame de l'être.

D. La reconnaissance est un poids bien pesant , et souvent insupportable ; on ne s'acquitte jamais d'un bienfait. Ne trouvez-vous pas qu'il est dur de le porter toute sa vie ?

R. Non , parce que ce souvenir me rappelle sans cesse les belles actions de mes amis , la mémoire de leurs nobles procédés est longue dans mon esprit : je n'ai la mémoire courte que sur le sujet des offenses. Il n'est point de vertu sans reconnaissance , elle est l'ame de l'amitié , de la plus douce consolation de la vie. C'est elle qui nous lie à nos parens , à notre patrie , à nos bienfaiteurs. Non , je n'oublierai

jamais la société qui m'a vu naître , le sein qui m'a allaité , le père qui m'a élevé , le sage qui m'a instruit , la langue qui m'a défendu , le bras qui m'a assisté.

D. J'avoue que les services qu'on vous a rendus , vous ont été utiles ; mais quel intérêt propre vous oblige à la reconnaissance ?

R. Le plus grand de tous , celui de me ménager des amis dans le besoin , de mériter par ma reconnaissance que des âmes bienfaisantes m'assistent ; parce qu'aucun homme ne peut se passer de secours , et qu'il faut s'en rendre digne ; et parce que le public abhorre les ingrats , qu'il les regarde comme les perturbateurs des plus doux liens de la société ; qu'ils rendent l'amitié dangereuse , les bons offices nuisibles à ceux qui s'en acquittent ; parce qu'enfin ils rendent le mal pour le bien. Il faut avoir un cœur insensible , pervers , atroce , pour être ingrat. Serai-je capable d'une pareille noirceur ? me rendrai-je indigne de la société des honnêtes gens ? Agirai-je contre cet instinct secret de mon cœur qui me crie : ne sois pas inférieur à tes bienfaiteurs ; rends-leur , s'il se peut , au centuple les services que tu reçois de leur générosité. Ah , plutôt que la mort termine mes jours , que je ne les souille par une telle infamie ! Pour que je sois satisfait de moi-même , il faut le soir qu'en récapitulant mes actions , je trouve de quoi flatter mon amour-propre , et non de quoi le ravaler : plus je trouve en moi de traces de justice , de générosité , de noblesse , de reconnaissance , de grandeur d'âme ; plus je suis satisfait.

D. Mais cette reconnaissance vous l'étendez envers la patrie ; que lui devez-vous ?

R. Tout, mes faibles talens, mes soins, mon amour, ma vie.

D. Il est vrai que l'amour de la patrie a produit en Grèce, comme à Rome, les plus belles actions. Ce fut par ce principe, et tant que les lois de Lycurgue furent observées, que Lacédémone soutint son empire. Ce fut par une suite de cet attachement inviolable pour la patrie que la république romaine éleva des citoyens qui la rendirent maîtresse du monde. Mais comment combiner votre intérêt avec celui de votre patrie ?

R. Je le combine sans peine, parce que toute belle action enchaîne et entraîne sa récompense à sa suite. Ce que je sacrifie de mon intérêt, je le regagne en réputation ; et la patrie, en bonne mère, se trouve même d'ailleurs obligée de récompenser les services qu'on lui rend.

D. En quoi peuvent consister ces services ?

R. Ils sont innombrables. On peut être utile à sa patrie, en élevant ses enfans avec les principes de bons citoyens et d'honnêtes gens, en perfectionnant l'agriculture dans ses terres, en administrant la justice équitablement et avec impartialité, en maniant les deniers publics avec désintéressement, en tâchant d'illustrer son siècle par sa vertu ou par ses lumières, en embrassant le métier des armes par un pur sentiment d'honneur, en renonçant à la mollesse en faveur de la vigilance et de l'activité, à l'intérêt en faveur de la réputation, à la vie en faveur de la gloire, en acquérant toutes les connaissances qui sont néces-

fares pour réussir dans cet art si difficile , afin de pouvoir défendre les intérêts de ma patrie au péril de mes jours. Voilà mes devoirs.

D. C'est vous charger de bien des soins et de bien des peines.

R. La patrie réprouve les citoyens qui lui sont inutiles , c'est un fardeau qui la surcharge. Par une convention tacite , tout membre doit contribuer au bien de la grande famille , qui est l'Etat ; et comme on émonde dans les plants d'arbres les rameaux stériles qui ne portent point de fruits , on rejette également les débauchés , les fainéans , et toute cette race d'hommes oisifs , et pour la plupart pervers , qui se concentrent en eux-mêmes , et qui , contents de tirer des avantages de la société , ne contribuent en rien à son utilité. Pour moi , je voudrais , si je puis y réussir , aller au-delà de mes devoirs. Une noble émulation m'excite à imiter de grands exemples. Pourquoi jugez-vous assez mal de moi pour me croire incapable des efforts de vertu dont d'autres hommes nous ont fourni les modèles ? Ne suis-je pas doué des mêmes organes qu'eux ? N'ai-je pas un cœur capable des mêmes sentimens ? J'en ai-je rougir mon siècle , et par une conduite lâche donnerai-je lieu de soupçonner que notre génération dégénère des vertus de ses aïeux ? Après tout ne suis-je pas mortel ? Sais-je quand ma course sera bornée ? et mourir pour mourir , ne vaut-il pas mieux que mon dernier moment me couvre de gloire , et perpétue mon nom jusqu'à la fin des siècles , que d'expirer après avoir mené une vie fainéante et obscure , en proie à des maladies plus

cruelles que les traits de l'ennemi, et d'enfvelir avec moi dans le tombeau le souvenir de ma personne, de mes actions, et de mon nom ? Je veux mériter qu'on me connaisse, je veux être vertueux, je veux servir ma patrie, et je veux occuper mon petit coin dans le temple de la Gloire.

En pensant ainsi, vous l'occuperez sans doute. Platon a dit que la dernière passion du sage était l'amour de la gloire. Je suis ravi de vous voir dans d'aussi bonnes dispositions. Vous savez que le véritable bonheur des hommes consiste dans la vertu. Persévérez dans ces nobles sentimens ; et vous ne manquerez ni d'amis pendant votre vie, ni de réputation après votre mort.

DE
L'UTILITÉ
DES
SCIENCES ET DES ARTS
DANS UN ETAT (*).

DES personnes peu éclairées ou peu sincères ont osé se déclarer ennemies des sciences et des arts : s'il leur a été permis de calomnier ce qui fait le plus d'honneur à l'humanité, à plus forte raison fera-t-il permis de le défendre : c'est le devoir de tous ceux qui aiment la société, et qui sont reconnaissans de ce qu'ils doivent aux lettres. Le malheur veut que souvent des paradoxes fassent plus d'impression sur le public que des vérités : c'est alors qu'il faut le détromper, et confondre par de bonnes raisons, et non par des injures, les auteurs de semblables rêveries. Je suis honteux de dire dans cette académie, qu'on a eu l'effronterie de mettre en question, si les sciences sont utiles ou nuisibles à la société ; chose sur laquelle personne ne devrait

(*) Discours prononcé à l'assemblée extraordinaire et publique de l'académie royale des sciences et belles lettres de Prusse, en présence de Sa Majesté la reine douairière de Suède, le lundi 27 janvier 1772.

avoir de doute. Si nous avons de la préférence sur les animaux, ce n'est pas certainement par les facultés du corps, mais c'est par l'esprit plus étendu que la nature nous a donné; et ce qui distingue l'homme de l'homme, c'est le génie et les connaissances. D'où viendrait la distance infinie qu'il y a entre un peuple policé et un peuple barbare, si ce n'est que l'un est éclairé, et que l'autre végète dans l'abrutissement et dans la stupidité ?

Les nations qui ont joui de cette supériorité, ont été reconnaissantes envers ceux qui leur ont procuré cet avantage. De-là vient la juste réputation dont jouissent ces lumières de l'univers, ces sages qui par leurs savans travaux ont éclairé leurs compatriotes et leur siècle.

L'homme est peu de chose par lui-même : il naît avec des dispositions plus ou moins propres à se développer; mais il faut les cultiver : il faut que ces connaissances se multiplient, pour que ces idées puissent s'étendre : il faut que la mémoire se remplisse, pour que ce magasin fournisse à l'imagination des matières sur lesquelles elle puisse s'exercer; et que le jugement se raffine, pour trier ses propres productions. L'esprit le plus vaste, privé de connaissances, n'est qu'un diamant brut qui n'acquerra de prix qu'après avoir été taillé par les mains d'un habile lapidaire. Que d'esprits perdus ainsi pour la société ! Et que de grands hommes en tout genre, étouffés dans leur germe, soit par l'ignorance, soit par l'état abject où ils se trouvaient placés !

Le véritable bien de l'Etat, son avantage, et

son lustre, exigent donc que le peuple qu'il confie, soit le plus instruit et le plus éclairé qu'il est possible; pour lui fournir, en chaque genre, un nombre de sujets habiles, et capables de s'acquitter avec dextérité des différens emplois qu'il faut leur confier.

Ceux qui par le hasard de la naissance sont dans une position à ne pouvoir apprécier les torts infinis que souffrent (plus ou moins) tous les gouvernemens européens, par les fautes dont l'ignorance est cause, ne sentiront peut-être pas aussi vivement ces inconvéniens que s'ils en avaient été les témoins. On pourrait rapporter une multitude de ces exemples, si la nature et l'étendue de ce discours ne nous resserraient dans de justes bornes. C'est la paresse qui dédaigne de s'instruire, c'est l'ignorance ambitieuse qui prétend à tout et qui est incapable de tout, qu'aurait dû fronder je ne fais quel énergumène, qui, ne débitant que de misérables paradoxes, a osé soutenir que les sciences sont pernicieuses, qu'elles ont rendu les vices plus raffinés, et qu'elles pervertissent les mœurs. De pareilles faussetés fauvent aux yeux; et sous quelque apparence qu'on les présente, il demeurera constant que la culture de l'esprit le rectifie au lieu de le dépraver. Qu'est-ce qui corrompt les mœurs? ce sont les mauvais exemples; et comme des maladies épidémiques font de plus grands ravages dans des villes immenses que dans des hameaux, il arrive de même que la contagion du vice fait plus de progrès dans les cités, qui fourmillent de peuple, que dans les campagnes, où les travaux journa-

liers et une vie plus retirée conservent la simplicité des mœurs dans leur pureté.

Il s'est trouvé de faux politiques , resserrés dans leurs petites idées , qui sans approfondir la matière , ont cru qu'il était plus facile de gouverner un peuple ignorant et stupide , qu'une nation éclairée : c'est vraiment puissamment raisonner , tandis que l'expérience prouve que plus le peuple est abruti , plus il est capricieux et obstiné ! et la difficulté est bien plus grande de vaincre son opiniâtreté , que de persuader des choses justes à un peuple assez policé pour entendre raison. Le beau pays que celui où les talens demeureraient éternellement étouffés , et où il n'y aurait qu'un seul homme moins borné que les autres ! Un tel Etat , peuplé d'ignorans , ressemblerait au paradis perdu de la Genèse , qui n'était habité que par des bêtes.

Quoiqu'il ne soit pas nécessaire de prouver à cet illustre auditoire et dans cette académie , que les arts et les sciences procurent autant d'utilité qu'ils donnent d'éclat aux peuples qui les possèdent ; il ne fera peut-être pas inutile d'en convaincre un genre de personnes moins éclairées , pour les prémunir contre les impressions que de vils sophistes pourraient faire sur leur esprit. Qu'ils comparent un sauvage du Canada avec quelque citoyen d'un pays policé de l'Europe , et tout l'avantage sera en faveur de ce dernier. Comment peut-on préférer la nature grossière à la nature perfectionnée ; le manque de moyens de subsister à une vie aisée ; la grossièreté à la politesse ; la sûreté des possessions , dont on jouit à l'abri des lois , au droit du plus

fort et au brigandage, qui anéantit les fortunes et l'état des familles?

La société formant un corps de peuple, ne faudrait-elle se passer ni des arts ni des sciences. C'est par le nivellement et l'hydraulique que les contrées situées le long des fleuves se mettent à couvert des débordemens et des inondations: sans ces arts, des terrains féconds se changeraient en marais malfains, et priveraient nombre de familles de leur subsistance. Les terrains plus élevés ne sauraient se passer d'arpenteurs pour mesurer et partager les champs. Les connaissances physiques, bien constatées par l'expérience, contribuent à perfectionner la culture des terres, et sur-tout le jardinage. La botanique, qui s'applique à l'étude des simples, et la chimie, qui fait en extraire les sucres spiritueux, servent au moins à fortifier notre espérance durant nos maux, quand leur propriété n'aurait pas la vertu de nous guérir. L'anatomie guide et dirige la main du chirurgien dans ces opérations douloureuses, mais nécessaires, qui sauvent une partie de notre existence aux dépens de la partie endommagée. La mécanique sert à tout: faut-il soulever ou transporter un fardeau? c'est elle qui le meut: faut-il creuser dans les entrailles de la terre pour en tirer des métaux? c'est elle qui par des machines ingénieuses dessèche les carrières, et délivre le mineur de la surabondance des eaux qui le feraient périr, ou l'obligeraient à cesser son travail. Faut-il construire des moulins pour nous broyer l'aliment le plus connu et le plus nécessaire? c'est la mécanique qui les perfectionne. C'est elle qui
soulage

soulage les ouvriers, en rectifiant les diverses espèces de métiers sur lesquels ils travaillent. Tout ce qui est machine est de son ressort ; et combien ne faut-il pas de machines en tous les genres ? L'art de construire un vaisseau est peut-être un des plus grands efforts de l'imagination : mais que de connaissances ne faut-il pas que le pilote possède, pour diriger ce bâtiment, et braver les flots en dépit des vents ? Il faut qu'il ait étudié l'astronomie ; qu'il ait de bonnes cartes marines, une notion exacte de la géographie, de l'habileté dans le calcul, pour connaître l'étendue qu'il a parcourue, et le lieu où il se trouve ; en quoi il fera secouru à l'avenir par des pendules qu'on vient récemment de perfectionner en Angleterre. Les arts et les sciences se tiennent par la main ; nous leur devons tout ; ce sont les bienfaiteurs du genre humain. Le citoyen des grandes villes en jouit, sans que sa mollesse orgueilleuse sache ce qu'il en coûte de veilles et de travaux pour fournir à ses besoins, et contenter ses goûts souvent bizarres.

La guerre, quelquefois nécessaire et souvent entreprise trop légèrement, que n'exige-t-elle pas de connaissances ! La seule découverte de la poudre en a tellement changé la méthode, que les plus grands héros de l'antiquité, s'ils pouvaient revenir au monde, seraient obligés de se mettre au fait de nos découvertes, pour conserver la réputation qu'ils ont si justement acquise. Il faut, dans ces temps modernes, qu'un guerrier étudie la géométrie, la fortification, l'hydraulique, la mécanique ; pour construire des forts, former des inondations artili-

cielles, connaître la force de la poudre, calculer le jet des bombes, savoir diriger l'effet des mines, faciliter le transport des machines de guerre. Il faut qu'il sache à fond la castramétation et la tactique, la mécanique de l'exercice; qu'il ait une connaissance exacte des terrains et de la géographie; et que ces projets de campagne soient semblables à une démonstration géométrique, quoiqu'il soit borné à l'art conjectural. Il doit avoir la mémoire remplie de l'histoire de toutes les guerres précédentes, pour que son imagination ait la liberté d'y puiser comme dans une source féconde.

Mais les généraux ne sont pas les seuls obligés de recourir aux archives des temps passés: le magistrat, le jurisconsulte, ne sauraient s'acquitter de leurs devoirs, s'ils n'ont bien approfondi cette partie de l'histoire qui concerne la législation. Il faut non-seulement qu'ils aient étudié l'esprit des lois du pays qu'ils habitent; mais qu'ils sachent encore celles des autres peuples, et à quelles occasions elles ont été promulguées ou abolies.

Ceux-mêmes qui se trouvent à la tête des nations, et ceux qui administrent sous eux les gouvernemens, ne sauraient se passer d'étudier l'histoire: c'est leur bréviaire; c'est un tableau qui leur représente les plus fines nuances des caractères, et les actions des hommes puissans, leurs vertus, leurs vices, leurs succès, leurs malheurs, leurs ressources. Dans l'histoire de leur patrie, qui doit attirer leur attention principale, ils trouvent l'origine des institutions bonnes ou mauvaises, et une chaîne d'événemens liés les uns aux autres, qui les conduit

jusqu'au temps présent : ils y trouvent les causes qui ont uni les peuples, et les causes qui ont rompu ces liens ; des exemples à suivre, des exemples à éviter. Mais quel objet de méditation pour un prince, que de passer en revue cette multitude de souverains que lui présente l'histoire ! Il s'en trouve nécessairement dans ce nombre, de son caractère, ou dont les actions ont quelque rapport aux siennes ; et dans le jugement que la postérité en a porté, il voit, comme dans un miroir, l'arrêt qui l'attend dès que sa dissolution totale aura fait évanouir la crainte qu'il inspire.

Si les historiens sont les précepteurs des hommes d'Etat, les dialecticiens ont été les foudres des erreurs et des superstitions : ils ont combattu et détruit les chimères des charlatans sacrés et profanes. Sans eux nous immolerions peut-être encore, comme nos ancêtres, des victimes humaines à des dieux fantastiques ; nous adorerions l'ouvrage de nos mains ; obligés de croire sans oser réfléchir, il nous ferait peut-être encore interdit de faire usage de notre raison sur la matière qui importe le plus à notre destinée ; nous acheterions au poids de l'or, comme nos pères, des passe-ports pour le paradis, des indulgences pour les crimes ; les voluptueux se ruineraient pour ne point entrer en purgatoire ; nous dresserions encore des bûchers pour brûler ceux dont les opinions ne seraient pas les nôtres ; la nécessité des actions vertueuses serait remplacée par de vaines pratiques ; et des fourbes tonsurés nous pousseraient, au nom de la Divinité, à commettre les plus horribles forfaits. Si le fana-

tisme subsiste encore en partie, il faut l'attribuer aux profondes racines qu'il a poussées dans des temps d'ignorance et d'erreur, de même qu'à l'intérêt de certains corps en soutane, noirs, bruns, gris, blancs, ou pies, qui réchauffent ce mal et en redoublent les accès, pour ne pas perdre la considération où ils se maintiennent encore dans l'esprit du peuple. Nous convenons que la dialectique n'est pas à la portée de la populace, cette portion nombreuse de l'espèce humaine fera toujours la dernière à deffiller les yeux; mais quoiqu'en tout pays elle ait le dépôt de la superstition en garde, il n'en est pas moins vrai de dire qu'on est parvenu à la détromper des forciers, des possédés, des adeptes, et d'autres inepties aussi puérides. Nous devons ces avantages à une étude plus scrupuleuse qu'on a faite de la nature. La physique s'est associée à l'analyse et à l'expérience: on a porté la plus vive lumière dans ces ténèbres qui cachaient tant de vérités à la docte antiquité; et quoique nous ne puissions parvenir à la connaissance des premiers principes secrets que le grand géomètre s'est réservé pour lui seul, il s'est trouvé néanmoins de ces puissans génies qui ont découvert les lois éternelles de la pesanteur et du mouvement: un chancelier Bacon, le précurseur de la nouvelle philosophie, ou pour mieux dire, celui qui en a deviné et prédit les progrès, a mis le chevalier Newton sur les voies de ses merveilleuses découvertes: Newton parut après Descartes, qui, ayant décrédité les erreurs anciennes, les avait remplacées par les siennes propres.

On a depuis pesé l'air (*); on a mesuré les cieux; on a calculé la marche des corps célestes avec une justesse infinie (**); on a prédit les éclipses; on a découvert une propriété inconnue de la matière, la force électrique, dont les effets étonnent l'imagination; et sans doute que dans peu le retour des comètes pourra se prédire comme les éclipses: mais nous devons déjà au savant Bayle d'avoir dissipé l'effroi que ce phénomène causait aux ignorans. Avouons-le; autant la faiblesse de notre condition nous humilie, autant les travaux de ces grands hommes nous relèvent le courage, et nous font sentir la dignité de notre être.

Les fourbes et les imposteurs sont donc les seuls qui puissent s'opposer aux progrès des sciences, et qui puissent prendre à tâche de les décrier; puisqu'ils sont les seuls auxquels les sciences soient nuisibles.

Dans ce siècle philosophe où nous vivons, on n'a pas seulement voulu dénigrer les hautes sciences, il s'est trouvé des personnes d'assez mauvaise humeur, ou plutôt assez dépourvues de sentiment et de goût, pour se déclarer les ennemies des belles lettres. A leur sens, un orateur est un homme qui s'occupe plus à bien dire qu'à penser juste, un poëte est un fou qui s'amuse à mesurer des syllabes, un historien est un compilateur de mensonges; ceux qui s'occupent à les lire, perdent leur temps; et ceux qui les admirent, sont des esprits frivoles. Ils proscriraient les fictions anciennes, ces fables

(*) Torricelli.

(**) Newton.

ingénieuses et allégoriques qui renfermaient tant de vérités. Ils ne veulent pas concevoir que si Amphion , par les sons de sa lyre , bâtit les murs de Thèbes , c'est-à-dire que les arts adoucirent les mœurs des sauvages humains , et donnèrent lieu à l'origine des sociétés.

Il faut avoir l'ame bien dure pour vouloir priver l'espèce humaine des consolations et des secours qu'elle peut puiser dans les belles lettres , contre les amertumes dont la vie est remplie. Qu'on nous délivre de nos infortunes , ou qu'on nous permette de les adoucir. Ce ne fera pas moi qui répondrai à ces ennemis atrabilaires des belles lettres : mais je me servirai des paroles de ce consul philosophe , le père de la patrie et de l'éloquence. “ Les lettres , dit-il (*), cultivent la jeunesse , réjouissent la vieillesse , donnent du lustre à la fortune , offrent un asile et consolent dans la disgrâce , plaisent au dedans de la maison , n'importunent point au dehors , veillent les nuits avec nous , voyagent avec nous , résident aux champs avec nous. Fussions-nous même incapables d'y parvenir , ou d'en bien goûter les charmes , nous devrions les admirer , à ne les voir que dans les autres. ”

Que ceux qui aiment tant à déclamer , apprennent à respecter ce qui est respectable ; et au lieu de censurer des occupations également honnêtes et utiles , qu'ils répandent plutôt leur bile sur l'oïveté , qui est la mère de tous les vices ! Si les sciences et

(*) , Oratio pro Archia.

les arts n'étaient pas d'une nécessité indispensable aux sociétés ; s'il n'y avait pas de l'utilité, de l'agrément, et de la gloire à les cultiver ; comment la Grèce aurait-elle jeté ce vif éclat dont elle éblouit encore nos yeux, dans ces temps mémorables où elle porta les Socrate, les Platon, les Aristote, les Alexandre, les Périclès, les Thucydide, les Euripide, les Xénophon ? Les faits vulgaires s'effacent de la mémoire ; mais les actions, les découvertes, les progrès des grands hommes font des impressions durables.

Il en fut de même chez les Romains : leur beau siècle fut celui où le stoïque Caton périt avec la liberté ; où Cicéron foudroyait Verrès, publiait son livre des Offices, ses Tusculanes, son ouvrage immortel de la Nature des Dieux ; où Varron écrivait ses Origines et son poëme sur la Guerre civile ; où César effaça par sa clémence ce que son usurpation avait d'odieux ; où Virgile récitait son Enéide ; où Horace chantait ses odes ; où Tite-Live transmettait à la postérité l'histoire de tous les grands hommes qui avaient illustré la république. Que chacun se demande dans quel temps il aurait voulu naître à Athènes ou à Rome : sans doute il choisira ces époques brillantes.

Une affreuse barbarie succéda à ces temps de gloire ; un débordement de peuples féroces couvrit presque toute la face de l'Europe. Ils amenèrent avec eux les vices et l'ignorance, qui préparèrent les voies à la superstition la plus outrée. Ce ne fut qu'après onze siècles d'abrutissement que la terre put se dégager de cette rouille : et dans cette

reconnaissance des lettres , on fait plus de cas des bons auteurs qui les premiers illustrèrent l'Italie , que de Léon X , qui les protégea. François I , jaloux de cette gloire , voulut la partager : il fit des efforts inutiles pour transporter ces plantes étrangères dans un sol qui n'était point encore préparé pour elles ; et ce ne fut qu'à la fin du règne de Louis XIII , et sous celui de Louis XIV , que commença ce beau siècle où tous les arts et toutes les sciences s'acheminèrent , d'une marche égale , au point de perfection où il est permis aux hommes d'atteindre. Depuis , les différens arts se répandirent par-tout. Le Danemarck avait déjà produit un Tycho-Brahé , la Prusse un Copernic ; l'Allemagne se glorifia d'avoir donné le jour à Leibnitz. La Suède aurait également augmenté la liste de ces hommes célèbres , si les guerres perpétuelles où cette nation se trouvait engagée alors , n'avaient nui aux progrès des arts.

Tous les princes éclairés ont protégé ceux dont les savans travaux ont honoré l'esprit humain ; et les choses de nos jours en sont venues au point , que pour peu qu'un gouvernement européen négligeât d'encourager les sciences , il se trouverait bientôt arriéré d'un siècle à l'égard de ses voisins : la Pologne en fournit un exemple palpable.

Nous voyons une grande impératrice se faire un point d'honneur d'introduire et d'étendre les connaissances dans ses vastes Etats , et traiter comme une affaire importante tout ce qui peut y contribuer.

Qui ne ferait ému et touché en apprenant l'honneur qu'on rend en Suède à la mémoire d'un grand

homme ? Un jeune roi , qui connaît le prix des sciences , y fait ériger actuellement un tombeau à Descartes , pour s'acquitter , au nom de ses prédécesseurs , de la reconnaissance qu'ils devaient à ses talens ? Quelle douce satisfaction pour cette Minerve qui mit au jour , qui instruisit elle-même ce jeune Télémaque , de retrouver en lui son esprit , ses connaissances , et son cœur ! Elle a droit de se complaire et de s'applaudir dans son ouvrage ; et s'il est interdit à nos cœurs d'épancher avec profusion tout ce que le sentiment nous inspire sur son sujet , au moins sera-t-il permis à cette académie et à toutes celles qui existent , en lui offrant les hommages les plus sincères , de la placer avec reconnaissance dans le petit nombre des princesses éclairées qui ont aimé et protégé les lettres.

L E T T R E S
S U R
L'AMOUR DE LA PATRIE,
O U
CORRESPONDANCE
D'ANAPISTÉMON
E T
D E P H I L O P A T R O S.

LETTRE D'ANAPISTÉMON.

Je suis trop touché de la bonne réception que vous m'avez faite à votre campagne, pour ne pas vous en témoigner ma reconnaissance. J'ai trouvé dans votre compagnie les plus grands biens que puissent posséder les hommes : la liberté et l'amitié. De crainte d'abuser de votre complaisance, je vous ai quitté, en regrettant de me séparer de vous. Le souvenir des jours heureux que j'ai passés dans votre

terre, ne s'effacera jamais de ma mémoire. Les biens qui nous arrivent sont passagers, et les maux ne sont que trop durables; mais la réminiscence du bonheur dont nous avons joui, en perpétue la durée. Ma mémoire est encore toute occupée de ce que j'ai vu, sur-tout de ce que j'ai entendu, principalement de cette dernière conversation que nous eumes ensemble le soir après souper; mais je regrette que vous vous soyez borné à des idées générales, en parlant des devoirs des citoyens, et que vous ne soyez entré dans aucun détail. Vous me feriez un plaisir sensible, si vous vouliez vous étendre davantage sur cette matière importante: elle intéresse tous les hommes, et mérite par conséquent d'être profondément discutée. Je vous confesse qu'une vie tranquille, plus tournée à la jouissance qu'à la méditation, m'avait détourné de réfléchir sur les liens de la société, et sur les devoirs de ceux qui la composent. Je pensais qu'il suffisait d'être honnête homme et de respecter les lois, et je ne présumais pas qu'il en fallût davantage. La confiance que j'ai en vous est si grande, que je ne crois personne aussi capable que vous de m'éclairer sur cette matière. Il en est encore tant d'autres sur lesquelles vous pourriez m'instruire; mais je me borne à celle-ci. Daignez donc me communiquer tout ce que vos études ou vos réflexions vous ont fourni de connaissances sur ce sujet. Tout le monde agit, peu de personnes pensent: loin d'être du nombre de ces inconsiderés, vous examinez attentivement les matières, vous pesez les raisons pour et contre, et vous n'acquiescez qu'aux vérités évidentes: vous ne

vivez, pour ainsi dire, qu'avec les auteurs anciens et modernes : vous vous êtes approprié toutes leurs connaissances, ce qui rend votre conversation si agréable et si intéressante, que lorsque l'absence empêche de vous entendre, on veut au moins vous lire pour s'en consoler. Si vous daignez contenter ma curiosité, en me communiquant vos réflexions, ce sera ajouter les sentimens de la reconnaissance à ceux de l'estime et de l'amitié que j'ai pour vous. *Vale.*

LETTRE DE PHILOPATROS.

JE suis sensiblement flatté des expressions obligantes dont vous vous servez à mon égard ; je les dois à votre politesse et non à la réception que je vous ai faite. Vous rendez justice à mon intention, quoique les effets n'y aient pas autant répondu que je l'aurais désiré. Au lieu de vous amuser, comme il aurait été séant, par des propos vifs et enjoués, la conversation a tourné sur des matières graves et sérieuses. J'en suis l'unique cause : je mène une vie sédentaire, accablé d'infirmités, exclu du tourbillon du grand monde : la lecture a tourné insensiblement mon esprit du côté des réflexions : ma gaieté s'est perdue ; une triste raison l'a remplacée.

Il m'est échappé de vous parler comme je pense, lorsque je suis seul renfermé dans mon cabinet. J'avais l'esprit occupé des républiques de Sparte et d'Athènes, dont j'avais lu l'histoire, et des devoirs d'un bon citoyen, dont vous voulez que je vous

donne une plus ample explication. Vous me faites trop d'honneur. Vous me prenez pour un Lycurgue, pour un Solon, moi qui n'ai jamais promulgué de lois, et qui ne me suis mêlé d'autre gouvernement que de celui de mes terres, où je vis depuis bien des années dans la plus profonde retraite. Puis donc que vous voulez que je vous expose en quoi je fais consister les devoirs d'un bon citoyen, soyez persuadé que je m'en acquitterai uniquement dans l'intention de vous obéir et non dans celle de vous instruire.

La nouvelle philosophie veut avec raison que l'on commence par définir les termes et les choses, pour éviter les méfentendus et pour fixer les idées sur des objets déterminés; voici donc comme je définis le bon citoyen: c'est un homme qui s'est fait une règle invariable d'être utile, autant qu'il dépend de lui, à la société dont il est membre. Voici les causes qui amènent ces devoirs. L'espèce humaine ne saurait subsister isolée; les nations les plus barbares même forment de petites communautés. Les peuples civilisés que le pacte social réunit, se doivent mutuellement des secours; leur propre intérêt le veut, le bien général l'exige, et sitôt qu'ils cesseraient de s'entr'aider et de s'assister, ils s'ensuivrait d'une façon ou d'une autre une confusion totale, qui entraînerait la perte de chaque individu. Ces maximes ne sont pas nouvelles; elles ont servi de base à toutes les républiques dont l'antiquité nous a transmis la mémoire. Les républiques grecques étaient fondées sur de pareilles lois; celle des Romains avait les mêmes principes; si nous les avons vues

par la fuite du temps détruites, c'est que les Grecs, d'un esprit inquiet, et jaloux les uns des autres, s'attirèrent eux-mêmes les malheurs qui les accablèrent; et que quelques citoyens romains, trop puissans pour des républicains, bouleversèrent leur gouvernement par une ambition défordonnée; c'est qu'enfin rien n'est stable dans ce monde. Si vous résumez ce que l'histoire rapporte sur ce sujet, vous trouverez qu'on ne peut attribuer la chute de ces républiques qu'à des citoyens aveuglés par leurs passions, qui, préférant leur bien particulier à l'intérêt de leur patrie, ont rompu le pacte social, et ont agi comme ennemis de la communauté à laquelle ils appartenaient. Je me souviens que vous étiez dans l'opinion qu'on pouvait s'attendre à trouver des citoyens dans les républiques, mais que vous ne croyiez pas qu'il y en eût dans les monarchies: souffrez que je vous défabuse de cette erreur. Les bonnes monarchies, dont l'administration est sage et pleine de douceur, forment de nos jours un gouvernement qui approche plus de l'oligarchie que du despotisme; ce sont les lois seules qui règnent. Entrons dans quelque détail. Représentez-vous le nombre des personnes employées dans les conseils, à l'administration de la justice, à celle des finances, dans les missions étrangères, dans le commerce, dans les armées, dans la police intérieure; ajoutez-y celles qui ont leur voix dans les provinces d'Etats; toutes participent à l'autorité souveraine. Le prince n'est donc pas un despote, qui n'a pour règle que son caprice. On doit l'envisager comme étant le point central où aboutissent toutes les lignes de la

circonférence. Ce gouvernement procure dans ses délibérations le secret qui manque aux républiques et les différentes branches de l'administration étant réunies, se mènent de front comme les quadriges des Romains, et coopèrent mutuellement au bien général du public. De plus, vous trouverez toujours moins d'esprit de parti et de faction dans les monarchies, si elles ont à leur tête un souverain ferme, que dans les républiques, qui sont souvent déchirées par des citoyens qui briguent et cabalent pour se culbuter les uns les autres. S'il y a en Europe quelque exception à faire à ce que je viens de dire, ce peut être à l'égard de l'empire ottoman, ou de quelque autre gouvernement, qui méconnaissant ses véritables intérêts, n'ait pas lié assez étroitement l'intérêt des particuliers à celui des souverains. Un royaume bien gouverné doit être comme une famille, dont le souverain est le père et les citoyens les enfans: les biens et les maux sont communs entre eux; car le monarque ne saurait être heureux lorsque ses peuples sont misérables. Quand cette union est bien cimentée, le devoir de la reconnaissance produit de bons citoyens, parce que leur union avec l'Etat est trop intime pour qu'ils puissent s'en séparer; ils auraient tout à perdre et rien à gagner. Voulez-vous des exemples? Le gouvernement de Sparte était oligarchique, et il a produit une multitude de grands hommes dévoués à la patrie. Rome, après qu'elle eut perdu sa liberté, vous fournit des Agrippa, des Thraséa Pétus, des Helvidius Priscus, un Corbulon, un Agricola, des empereurs Tite, Marc-Aurèle, Trajan, Julien,

enfin un grand nombre d'ames mâles et viriles , qui préféreraient l'avantage du public au leur propre. Mais je ne fais comment imperceptiblement je m'égare ; je voulais vous écrire une lettre , et si je ne m'arrête , je vais composer un traité. Je vous en fais mille excuses. Le plaisir de m'entretenir avec vous m'entraîne , et je crains de vous importuner. Soyez toutefois persuadé , qu'entre tous ceux qui forment le corps politique auquel je tiens , il n'en est aucun , mon cher ami , que je sois plus porté à servir que vous , étant avec toute l'estime possible , etc.

LETTRE D'ANAPISTÉMON.

JE vous fais mille remerciemens de la peine que vous vous donnez pour m'expliquer une matière dont je n'avais que des idées fort vagues et que j'avais peu examinée. Au lieu d'avoir trouvé votre lettre trop longue , elle m'a paru trop courte , parce que j'entrevois qu'il vous reste encore quantité de choses à m'expliquer ; cependant ne trouvez pas étrange que je vous fasse quelques objections. Eclaircz mon ignorance , détruisez mes préjugés , ou bien fortifiez-moi dans mes idées , si elles sont justes.

Est-il possible d'aimer véritablement sa patrie ? Ce soi-disant amour n'aurait-il pas été inventé par quelque philosophe ou par quelque songe-creux de législateur , pour exiger des hommes une perfection qui n'est pas à leur portée ? Comment voulez-vous qu'on aime le peuple ? Comment se sacrifier

pour

pour le salut d'une province appartenante à notre monarchie , lors même qu'on n'a jamais vu cette province ? tout cela se réduit à m'expliquer, comment il est possible d'aimer avec ferveur et avec enthousiasme ce que l'on ne connaît point du tout. Ces réflexions, qui se présentent si naturellement à l'esprit, m'ont persuadé que le parti le plus convenable pour un homme sensé, était de végéter tranquillement, sans soins, sans inquiétude, pour descendre au tombeau, où nous allons tous, en se donnant le moins de peine qu'il est possible. J'ai toujours dirigé ma vie conformément à ce plan-là. Il m'arriva un jour de rencontrer monsieur le professeur Garbojos, dont le mérite vous est connu. Nous nous entretenîmes sur ce sujet, et il me repartit avec cette vivacité qui lui est propre : je vous félicite, Monsieur, d'être un aussi grand philosophe. Moi ! point du tout, lui dis-je, je n'ai connu aucun de ces gens-là, et je n'ai rien lu de leur façon ; toute ma bibliothèque est composée de peu de livres ; vous n'y trouverez que le parfait agriculteur, les gazettes, et l'almanac courant, c'en est bien assez. Cependant, poursuivit-il, vous êtes rempli des maximes d'Épicure, et je croirais, à vous entendre, que vous avez fréquenté ses jardins. Je ne connais ni Épicure ni ses jardins, lui dis-je : mais qu'enseigne donc cet Épicure ? de grâce, daignez m'en instruire. Alors mon professeur prenant un air de dignité, me parla ainsi : Je vois que les beaux esprits se rencontrent, puisque monsieur le baron pense de même qu'un grand philosophe. Épicure avait prescrit à son sage de ne se mêler jamais ni

des affaires ni du gouvernement. Ses raisons étaient que l'ame du sage doit conserver cette tranquillité dans laquelle il fait consister le bonheur ; il ne faut pas qu'elle s'expose à pouvoir être agitée par le chagrin , par la colère ou par d'autres passions , que les soins et les affaires amènent nécessairement après elles. Il vaut donc mieux éviter tout embarras , tout travail désagréable , et laissant aller le monde comme il va , réunir ses soins sur sa propre conservation. Bon Dieu , lui dis-je , que cet Epicure me charme ! de grâce , prêtez-moi son livre. Nous n'avons point de lui , reprit l'autre , un corps de doctrine complet , mais seulement quelques fragmens épars. Lucrèce a mis une partie de son système en beaux vers. Nous trouvons des lambeaux des opinions de notre philosophe dans les ouvrages de Cicéron qui , étant d'une secte différente , réfute et détruit toutes ses assertions.

Vous ne sauriez croire combien je m'applaudis d'avoir trouvé dans moi-même , ce qu'un vieux philosophe grec a pensé il y a près de mille ans. Cela me confirme de plus en plus dans mes sentimens. Je me félicite de mon indépendance , je suis libre , je suis mon maître , mon souverain , mon roi : j'abandonne à des fous turbulens le songe des grandeurs trompeuses , après lesquelles ils courent ; je ris de l'avidité des avares , qui accumulent de vains trésors qu'ils sont forcés de quitter en mourant ; et fier des avantages que je possède , je m'élève au-dessus de tout l'univers. Je me flatte de votre approbation , puisque je pense comme un philosophe , que je n'ai jamais ni vu ni lu ; il faut que la nature

seule ait produit cette conformité d'opinions ; il faut donc qu'elles soient vraies. Ayez la bonté de me dire ce que vous en pensez ; peut-être nous rencontrerons-nous ; mais quoi qu'il en soit, rien n'affaiblira les sentimens d'estime et d'amitié avec lesquels je suis etc.

LETTRE DE PHILOPATROS.

Je croyais, mon cher ami, avoir satisfait votre curiosité en vous exposant dans leur liaison mes opinions touchant les devoirs des citoyens ; mais en voici bien d'une autre. Je vois que vous voulez me mettre aux prises avec Epicure. Ce n'est pas un rude adversaire ; aussi je ne refuse pas le combat ; et puisque vous m'avez introduit dans la lice, je ferai de mon mieux pour fournir ma carrière : cependant pour ne point embrouiller les choses, je suivrai vos objections selon l'ordre dans lequel vous les rapportez dans votre lettre.

Je commencerai donc par vous faire remarquer qu'il ne suffit pas à un honnête homme de ne point être criminel, il doit être vertueux : s'il ne transgresse pas les lois, il évite les punitions ; mais s'il n'est ni serviable, ni officieux, ni utile, il est sans mérite, et par conséquent il faut qu'il renonce à l'estime du public. Vous conviendrez donc que vous êtes engagé par votre propre avantage à ne pas vous séparer de la société, et même à travailler avec zèle à tout ce qui peut lui être bon et utile. Quoi, vous croiriez que l'amour de la patrie est une

vertu idéale, lorsque tant d'exemples dans tant d'histoires témoignent combien cet amour a produit de grandes choses, en élevant des hommes véritablement sublimes au-dessus de l'humanité, et en leur inspirant les plus nobles et les plus fameuses entreprises ? le bien de la société est le vôtre. Vous êtes si fortement lié avec votre patrie sans le savoir, que vous ne pouvez ni vous isoler, ni vous séparer d'elle, sans vous ressentir vous-même de votre faute. Si le gouvernement est heureux, vous prospérerez ; s'il souffre, le contre-coup de son infortune réjaillira sur vous ; de même, si les citoyens jouissent d'une opulence honnête, le souverain est dans la prospérité, et si les citoyens sont accablés de misère, la situation du souverain sera digne de compassion. L'amour de la patrie n'est donc pas un être de raison, il existe réellement. Ce ne sont pas ces maisons, ces murailles, ces bois, ces champs, que j'appelle votre patrie, mais vos parens, votre femme, vos enfans, vos amis et ceux qui travaillent pour votre bien dans les différentes branches de l'administration, et qui vous rendent des services journaliers, sans que vous vous donniez seulement la peine de vous informer de leurs travaux. Ce sont là les liens qui vous unissent à la société : l'intérêt des personnes que vous devez aimer, le vôtre, et celui du gouvernement, qui indissolublement unis ensemble, composent ce qu'on appelle le bien général de toute la communauté. Vous dites qu'on ne saurait aimer la populace, ni les habitans d'une province qu'on ne connaît pas : vous avez raison, si vous entendez qu'il s'agisse d'une

union intime, comme entre amis; mais il n'est question envers le peuple que de cette bienveillance que nous devons à tout le monde, plus encore à ceux qui habitent avec nous le même sol, et qui nous sont associés; et pour les provinces qui tiennent à notre monarchie, ne devons-nous pas au moins leur rendre ce que l'on doit à des alliés? supposé qu'en votre présence un inconnu tombât dans une rivière, ne l'assisteriez-vous pas pour l'empêcher de se noyer? et si vous rencontriez un passant qu'un assassin fût près d'égorger, ne vous verrait-on pas voler au secours du premier, et ne tâcheriez-vous pas de le sauver? ce sont ces sentimens de pitié et de compassion, que la nature a imprimés dans nos ames, qui nous portent, comme par instinct, à nous assister mutuellement, et nous animent aux devoirs que les hommes ont à remplir les uns envers les autres. Je conclus donc, que si nous devons des secours aux inconnus même, à plus forte raison en devons-nous aux citoyens auxquels nous lie le pacte social. Souffrez que je touche encore un mot des provinces de notre monarchie, envers lesquelles vous me paraîsez si tiède. Ne comprenez-vous donc pas, que si le gouvernement perdait ces provinces, il en ferait affaibli, et que par conséquent les ressources qu'il en a tirées venant à lui manquer, il ferait moins en état de vous assister, si vous en aviez besoin, qu'il ne l'est à présent?

Vous voyez, mon cher ami, par ce que je vous expose, que les combinaisons de l'état politique sont très-étendues, et qu'on ne s'en fait point d'idée

juste , à moins de les approfondir ; mais voici une nouvelle assertion que je ne saurais vous passer. Quoi, vous, qui êtes doué d'esprit et de talens, vous osez avancer que la végétation des plantes a de l'avantage sur l'activité animale ? se peut-il qu'un homme sensé préfère un lâche repos à un travail honorable ? une vie molle, efféminée autant qu'inutile , à des actions vertueuses, qui rendent immortel le nom de celui qui les a faites ? oui, nous allons tous nous acheminer vers notre tombeau, c'est une loi commune ; mais la différence qu'on met entre les morts, c'est que les uns sont oubliés aussitôt qu'enterrés, et que ceux qui se sont souillés de crimes, laissent une mémoire odieuse ; au lieu que les hommes vertueux, dont les services ont été utiles à la patrie, comblés de louanges et de bénédictions, sont cités pour servir d'exemple à la postérité, et laissent un souvenir qui ne périt jamais. Dans laquelle de ces trois classes voulez-vous être compris ? sans doute dans la dernière.

Après que j'ai détruit tant de faux raisonnemens, vous ne devez vraiment pas vous attendre que votre Epicure, tout grec qu'il est, m'en impose. Agréez que pour le réfuter solidement je commente ses propres paroles. *Le sage ne doit se mêler ni d'affaires ni de gouvernement.* Oui, s'il habite une île déserte. *Son ame impassible ne doit être exposée à aucune passion, ni à la mauvaise humeur, ni à la jalousie, ni à la colère.* Voilà donc Epicure, le docteur de la volupté, qui recommande l'impassibilité stoïque. Ce n'était pas ce qu'il devait dire, c'était tout le contraire. Le plus noble effort du sage ne consiste

pas à éviter les occasions ; mais, quand elles se présentent, à conserver la tranquillité de son ame dans les momens où tout ce qui l'environne, soulève et irrite ses différentes passions. Un pilote n'a point de mérite à conduire son vaisseau quand la mer est calme ; il en a beaucoup, lorsqu'après avoir été ballotté long-temps par des ouragans et des vents contraires, il conduit heureusement son navire dans le port. Personne ne fait attention aux choses aisées et faciles, il n'y a que des difficultés vaincues dont on vous tient compte. *Il vaut donc bien mieux laisser aller le monde comme il va, et ne penser qu'à soi-même.* Ah ! monsieur Epicure, sont-ce là des sentimens dignes d'un philosophe ? la première chose à laquelle vous devriez penser, n'est-ce pas le bien de l'humanité ? vous osez annoncer que chacun ne doit aimer que soi-même. Un homme qui par malheur suivrait vos maximes, ne serait-il pas détesté universellement et avec raison ? si je n'aime personne, comment puis-je prétendre qu'on m'aime ? ne comprenez-vous pas qu'on m'enviagera comme un monstre dangereux, dont il est loisible de se défaire pour maintenir la sûreté publique. Et si l'amitié disparaît, quelle consolation reste-t-il à notre pauvre espèce ? recourons à une allégorie, pour nous expliquer plus intelligiblement ; comparons un Etat quelconque avec le corps humain. C'est de l'activité et du concours unanime de toutes ses parties, que résultent sa santé, sa force et sa vigueur ; les veines, les artères et jusqu'aux nerfs les plus déliés, coopèrent à son existence animale. Si l'estomac ralentissait son

mouvement péristaltique, si les boyaux ne renforçaient leur mouvement vermiculaire, les poumons leur aspiration, le cœur sa diastole et sa systole; si enfin chaque soupape des artères ne s'ouvrait et ne se fermait selon les besoins de la circulation du sang; si les sucs nerveux ne se portaient aux parties de la contraction nécessaire au mouvement, le corps tomberait en langueur, il dépérirait insensiblement, et l'inactivité de ses parties occasionnerait sa destruction totale. Ce corps, c'est l'État; ses membres, c'est vous et tous les citoyens qui lui appartiennent. Vous voyez donc qu'il faut que chaque individu remplisse sa tâche, pour que la masse générale prospère. Dès-lors, que devient cette heureuse indépendance dont vous vous faites le panégyriste? si ce n'est qu'elle vous rend un membre paralytique du corps auquel vous appartenez. Observez encore, s'il vous plaît, que votre philosophe confond les idées les plus claires: il recommande la paresse et la fainéantise, comme si c'étaient des vertus; mais tout le monde convient que ce sont des vices. Est-il digne d'un philosophe de nous exciter à perdre le temps, qui est ce que nous avons de plus précieux, qui fuit toujours, et qui ne revient jamais? faut-il nous encourager à nous abandonner à l'oïveté, à négliger nos devoirs, à devenir inutiles à tout le monde et à charge à nous-mêmes? un ancien proverbe dit: l'oïveté est la mère de tous les vices; on pourrait y ajouter: et le travail est le père des vertus. Ceci est une vérité constante, attestée par l'expérience de tous les temps et de tous les lieux.

En voilà, je crois, assez pour Epicure ; reste à examiner maintenant vos propres opinions. Condamnez les ambitieux , j'y consens : censurez les avarés , j'y souscris ; mais faut-il pour cela que des idées mal digérées et des préjugés pitoyables vous induisent à refuser vos soins pour contribuer à l'utilité publique , comme tous les autres citoyens ? vous possédez tous les matériaux propres pour un tel ouvrage ; l'esprit, la droiture, les talens : et puisque la nature ne vous a rien refusé de ce qui peut vous donner de la réputation , vous êtes inexcusable , si vous laissez inutiles les faveurs dont elle vous a comblé. Vous exaltez votre indépendance, votre prétendue royauté, et cette liberté dont vous prétendez jouir et qui vous élève au-dessus de tout l'univers. Oui, je vous applaudis, si vous entendez par votre indépendance l'empire que vous avez sur vous-même ; par votre royauté, le joug que vous avez imposé à vos passions ; et vous pouvez vous élever sur plusieurs de ceux de votre espèce, si un amour ardent pour la vertu vous anime et si vous lui dévouez tous les jours, que dis-je ? tous les momens de votre vie. Sans ces correctifs, l'indépendance dont vous vous glorifiez, n'est qu'un goût pour la fainéantise , ennobli par de belles épithètes ; et cette paresse, dont vous faites sans cesse l'éloge, en vous rendant inutile à tout , engendre l'ennui, qui en est une suite nécessaire. Ajoutez à ceci le jugement d'un public malin et toujours porté à médire ; on appréciera votre oisiveté à sa juste valeur, et Dieu fait quels sarcasmes on ne lancera pas de toutes parts, pour se

venger de l'indolence avec laquelle vous envisagez le bien public. Si tout ceci ne suffit pas pour vous persuader, faudra-t-il que je vous cite un passage de l'Écriture : *Tu gagneras ton pain à la sueur de ton corps*. Nous sommes dans le monde pour travailler ; cela est si vrai, que sur cent personnes il y en a quatre-vingt-dix-huit qui travaillent, pour deux qui se targuent de leur inutilité : et s'il y a des hommes assez fous pour mettre leur vanité à ne rien faire et à demeurer tout un jour les bras croisés, ceux qui s'occupent, sont plus heureux que les autres, parce que l'esprit veut quelque chose qui l'attache et qui le distraie ; il lui faut des objets qui fixent son attention, ou l'ennui s'en empare et lui rend l'existence à charge et même insupportable. Je vous parle ici sans retenue, parce que vous êtes fait pour la vérité, vous êtes digne de l'entendre, et je vous aime trop pour vous rien déguiser. L'unique but où j'aspire, est de vous rendre à la patrie, et de lui procurer en votre personne un instrument utile et dont elle pourra tirer des services. Voilà ce qui dirige ma plume, et m'engage à vous exposer tout ce que l'amour patriotique m'inspire. Le zèle pour le bien public a servi de principe à tous les bons gouvernemens anciens et modernes, il a fait la base de leur grandeur et de leur prospérité ; les conséquences incontestables qui en dérivent, ont produit de bons citoyens et de ces ames magnanimes et vertueuses qui ont été la gloire et le soutien de leurs compatriotes.

Excusez la longueur de cette lettre. L'abondance de la matière fournirait maint et maint volume

sans être épuisée ; mais il suffit qu'on vous montre la vérité , pour dissiper l'erreur et les préjugés qui sont étrangers dans un esprit tel que le vôtre. Je suis etc.

LETTRE D'ANAPISTÉMON.

J'ai lu votre lettre avec toute l'attention qu'elle mérite. J'ai été surpris de la multitude de raisons dont vous m'accablez. Vous avez résolu de me vaincre et de mener mes opinions enchaînées à votre char de triomphe. Je confesse qu'il y a beaucoup de force dans les motifs que vous employez pour me persuader , et que j'aurai de la peine à vous réfuter solidement. Pour me terrasser plus promptement , vous dites que mon cœur est la dupe de mon esprit , que je plaide la cause de la paresse , et que j'ennoblis ce vice en lui prêtant les apparences séduisantes de la modération ou de quelque vertu semblable. Hé bien , je conviens donc avec vous que l'oïveté est un défaut , qu'il faut être serviable et officieux envers tous le monde , que , sans aimer le peuple comme on aime ses proches , on doit non-seulement s'intéresser à son bien-être , mais encore lui être utile autant que l'on peut. Je comprends qu'il ne faudrait arriver de malheur à la masse générale à laquelle j'appartiens , sans que les effets en rejaillissent sur moi , ni que les particuliers souffrent , sans que l'État y perde.

Je vous donne gain de cause sur tous ces articles ; je vous accorde encore en sus que ceux qui ont part à l'administration publique , jouissent d'une

partie de l'autorité souveraine ; mais que m'importe tout cela ? je suis sans vanité et sans ambition. Quel motif aurais-je pour me charger d'un fardeau que je n'ai pas envie de porter , et pour m'ingérer dans les affaires , quand je vis heureux sans que la pensée de m'en mêler me vienne dans l'esprit ? vous avouez que l'ambition outrée est vicieuse. Vous devez donc m'applaudir de ce que je n'y donne pas , et ne point exiger que j'abandonne ma douce tranquillité , pour m'exposer de gaieté de cœur à tous les caprices de la fortune. Ah ! mon cher ami , à quoi pensez-vous , en me donnant de tels conseils ? représentez-vous sous les plus vives couleurs la dureté du joug que vous voulez m'imposer , quel désagrément il entraîne , et quelles en sont les suites fâcheuses. Dans l'état où je me trouve , je ne suis comptable de ma conduite qu'à moi-même , je suis le seul juge de mes actions , je jouis d'un revenu honnête , je n'ai pas besoin de gagner ma vie à la sueur de mon corps , comme vous assurez qu'il a été ordonné à nos premiers parens. Par quelle folie , jouissant de la liberté , me rendrai-je donc responsable de ma conduite envers d'autres ? sera-ce par vanité ? je ne connais point cette faiblesse. Sera-ce pour tirer des gages ? je n'en ai pas besoin. J'irai donc sans raison quelconque me mêler d'affaires qui ne me regardent point , désagréables , pénibles , fatigantes et qui demandent une activité laborieuse ; et j'entreprendrais tous ces travaux , pour quoi ? pour me soumettre au jugement de quelque supérieur , dont je n'ai ni l'envie ni la volonté de dépendre ? et ne voyez-vous pas la multitude des

personnes qui sollicitent des emplois? pourquoi voulez-vous me mettre de leur nombre? que je serve ou que je ne serve pas, les choses en iront également leur train; mais de grâce souffrez qu'à ces raisons j'en ajoute une plus forte encore. Enseignez-moi le pays de l'Europe où le mérite est toujours sûr d'être récompensé. Montrez-moi celui où ce mérite est connu, où on lui rend justice. Ah! qu'il est fâcheux, après avoir sacrifié son temps, son repos, sa santé dans les emplois, d'être mis de côté, ou d'essuyer des disgrâces encore plus révoltantes. Les exemples de pareilles infortunes se présentent en foule à ma mémoire. Si vos éperons m'encouragent aux travaux, cette bride m'arrête sur le champ. Vous devez juger par ce langage sincère que je ne vous déguise rien: je vous ouvre mon cœur en ami, je vous expose toutes les raisons qui ont fait impression sur mon esprit, d'autant plus que ce n'est pas nous qui disputons; chacun expose son opinion, c'est à la plus solide à l'emporter. Je m'attends bien que vous ne demeurerez point en reste, et que dans peu vous me donnerez matière à de nouvelles réflexions; ce qui vous vaudra une nouvelle réponse de ma part. Je suis avec une tendre estime etc.

LETTRE DE PHILOPATROS.

JE me glorifie, mon cher ami, d'avoir sapé quelques-uns de vos préjugés; ils sont tous également nuisibles, on ne saurait assez les détruire. Vous

avez raison de dire que la dispute dont il s'agit, n'est pas réellement entre nous, mais entre des argumens dont les plus solides et les plus forts doivent l'emporter sur les plus faibles. Nous ne faisons autre chose que discuter entre nous une matière, pour découvrir où se trouve la vérité, afin de nous ranger du côté de l'évidence. Ne croyez pas cependant que mes raisons soient épuisées. En relisant vos lettres, une foule de nouvelles idées s'est présentée à mon esprit; il ne me reste qu'à vous les exposer le plus nettement et le plus succinctement que je pourrai.

Je commencerai donc, avec votre permission, par vous expliquer ce que j'entends par le pacte social, qui est proprement une convention tacite de tous les citoyens d'un même gouvernement, qui les engage à concourir avec une ardeur égale au bien général de la communauté; de-là dérivent les devoirs des individus qui chacun, selon leurs moyens, leurs talens et leur naissance, doivent s'intéresser et contribuer au bien de leur patrie commune. La nécessité de subsister et l'intérêt, qui opèrent sur l'esprit du peuple, l'obligent pour son propre avantage à travailler pour le bien de ses concitoyens. De-là la culture des terres, des vignes, des jardins, le soin des bestiaux, les manufactures, le négoce: de-là ce nombre de vaillans défenseurs de la patrie, qui lui devouent leur repos, leur santé et leurs jours. Mais si en partie l'intérêt personnel est le ressort principal d'une si noble activité, n'y a-t-il pas des motifs bien plus puissans pour la réveiller et l'exciter dans ceux qu'une naissance plus

illustre et des sentimens élevés doivent attacher à leur patrie ? l'attachement aux devoirs, l'amour de l'honneur et de la gloire , sont les ressorts les plus puissans qui opèrent sur les ames vraiment vertueuses. Doit-on imaginer que la richesse puisse servir d'égide à la fainéantise , et que , plus on possède , moins l'on tienne au gouvernement ? ces assertions erronées sont insoutenables ; elles ne peuvent partir que d'un cœur de bronze , d'un homme insensible , qui , concentré dans lui-même , n'aime que lui et se tient séparé , autant qu'il le peut , de ceux avec lesquels son devoir , son intérêt et son honneur le lie. Hercule , tout Hercule que la fable nous le représente , seul , n'est pas formidable ; il ne le devient que lorsque ses associés l'assistent et le secourent.

Mais peut-être que le raisonnement vous fatigue : employons des exemples ; je vais vous en rapporter de l'antiquité , et principalement des républiques , pour lesquelles je me suis aperçu que vous avez une prédilection singulière. Je commencerai donc par vous citer quelques traits choisis des harangues de Démosthène connues sous le nom de Philippiques : " On dit, Athéniens , que Philippe est mort ,
 „ mais qu'importe qu'il soit mort ou qu'il vive ?
 „ je vous dis , Athéniens , oui , je vous le dis , que
 „ vous vous ferez bientôt un autre Philippe par
 „ votre négligence , par votre indolence , et par le
 „ peu d'attention que vous avez aux affaires les plus
 „ importantes. " Vous voilà au moins convaincu que cet orateur pensait comme moi ; mais je ne me borne pas à ce seul passage : en voici un autre ,

où , après que Démosthène a dit en parlant du roi de Macédoine : “ On s’attache toujours à celui
„ qu’on voit toujours plein d’ardeur et d’ac-
„ tività , ” il ajoute “ si donc , Athéniens , vous
„ pensez de même , du moins à présent , puisque
„ vous ne l’avez pas fait encore ; si chacun de vous ,
„ lorsqu’il en fera besoin , et qu’il pourra se rendre
„ utile , laissant à part tout mauvais prétexte , est
„ disposé à servir la république , les riches en contri-
„ buant de leurs biens , les jeunes en payant de
„ leurs personnes ; si chacun veut agir comme pour
„ foi , cessant de se flatter que d’autres agiront
„ pour lui , tandis qu’il restera oisif , vous rétabli-
„ rez vos affaires à l’aide des dieux , et vous re-
„ couvrerez ce que la négligence vous a fait per-
„ dre.. ” Voici un autre passage , qui contient à
peu-près les mêmes choses , pris d’une harangue pour
le gouvernement. “ Ecoutez , Athéniens. Les de-
„ niers publics qui se perdent en dépenses super-
„ flues , vous devez les partager également , en
„ vous rendant utiles ; savoir ceux d’entre vous
„ qui sont en âge de porter les armes , par les
„ services militaires ; ceux de vous qui ont passé
„ cet âge , par des emplois de judicature et de police ;
„ ou enfin de quelque autre façon. Vous devez
„ servir vous-mêmes , ne céder à personne cette
„ fonction de citoyen , et composer vous-mêmes une
„ armée qu’on puisse appeler celle de la république ;
„ par-là vous ferez ce que la patrie exige de vous ”.
Voilà ce que Démosthène demandait des citoyens
d’Athènes ; voilà comme on pensait à Sparte , quoi-
que la forme du gouvernement y fût oligarchique.

Cette

Cette conformité de sentimens avait une raison toute simple : c'est qu'un Etat, de quelque nature qu'il soit, ne peut subsister si tous les citoyens ne travaillent pas d'un commun accord au soutien de leur commune patrie. Repassons maintenant les exemples que nous fournit la république romaine ; leur grand nombre m'embarrasse sur le choix. Je ne vous parlerai ni de Mucius Scévola, ni de Décius, ni de l'ancien Brutus, qui soucrivit l'arrêt de mort de ses propres fils pour sauver la liberté publique ; mais oublierai-je Attilius Régulus, et la générosité avec laquelle il sacrifia son intérêt à celui de la république, en retournant à Carthage pour y souffrir le dernier supplice ? Voilà ensuite Scipion l'Africain qui se présente. Cette guerre qu'Annibal faisait en Italie, Scipion la transporte en Afrique, et il la termine glorieusement par une victoire décisive, qu'il remporte sur les Carthaginois. Ensuite paraît Caton le censeur, un Paul Émile, qui triomphe de Persée ; là c'est Caton d'Utique, ce zélé défenseur du gouvernement. Oublierai-je Cicéron, qui sauva sa patrie qui était près de succomber par les entreprises meurtrières de Catilina, ce Cicéron qui défendit la liberté expirante de la république et qui périt avec elle ? Voilà ce que peut l'amour de la patrie sur l'ame énergique et généreuse d'un bon citoyen. Le génie, plein de cet heureux enthousiasme, ne trouve rien d'impossible, et il s'élève rapidement à l'héroïsme. La mémoire de ces grands hommes a été comblée de louanges ; tant de siècles écoulés jusqu'à nos temps n'ont pu l'affaiblir ; leurs noms sont encore cités

avec vénération. Voilà des modèles dignes d'être imités chez tous les peuples et dans tous les gouvernemens. Mais il semble que l'espèce de ces âmes mâles, de ces hommes remplis de nerf et de vertu, soit épuisée. La mollesse a remplacé l'amour de la gloire; la fainéantise a succédé à la vigilance; et un misérable intérêt personnel a détruit l'amour de la patrie.

Ne pensez pas que je me borne aux exemples que fournissent les républiques; il faut que je vous en produise de semblables tirés des fastes d'États monarchiques. La France peut s'applaudir des grands hommes qu'elle a portés. Les Bayard, Bertrand, du Guesclin, un cardinal d'Amboise, un duc de Guise qui sauva la Picardie, un Henri IV, un cardinal de Richelieu, un Sully, avant ce temps un président de l'Hôpital, excellent et vertueux citoyen, ensuite Turenne, Condé, Colbert, Luxembourg, Villars: enfin une multitude d'hommes célèbres, dont les noms ne pourraient pas tenir tous dans une lettre. Passons à l'Angleterre, où sans parler d'un Alfred, ni des grands hommes des siècles reculés, je passe rapidement aux temps modernes, qui me fournissent un Marlborough, un Stanhope, un Chesterfield, un Bolingbroke, et un chevalier Pitt, dont les noms ne périront jamais. L'Allemagne fit paraître de l'énergie durant la guerre de trente ans, un Bernard de Weimar, un duc de Brunswick et d'autres princes y signalèrent leur courage; une landgrave de Hesse, régente du pays, sa fermeté. Il faut l'avouer, nous vivons dans le siècle des petitesesses: les siècles des génies

et des vertus se sont écoulés. Mais si dans ce temps glorieux à l'humanité, les hommes de mérite ont eu la noble émulation de se rendre utiles à leur patrie, vous qui avez du mérite comme eux, pourquoi ne suivez-vous pas leur illustre exemple ? Renoncez généreusement aux excuses révoltantes que l'indolence vous suggère ; et si votre cœur est susceptible d'attendrissement, témoignez par vos services que vous aimez la patrie, à laquelle vous devez votre reconnaissance. Vous n'êtes point ambitieux, dites vous. Je vous approuve ; mais je vous blâme, si vous êtes sans émulation ; car c'est une vertu de vouloir surpasser en nobles actions ceux avec lesquels nous courons la même carrière. Un homme que la paresse empêche d'agir, est semblable à une statue de marbre ou de bronze, qui conserve à perpétuité l'attitude que le sculpteur lui a donné. L'action nous distingue et nous élève au-dessus des végétaux, et la fainéantise nous en rapproche.

Mais allons encore plus au fait, et attaquons directement les motifs par lesquels vous pensez justifier votre inutilité et votre indifférence pour le bien public. Vous dites que vous craignez de vous rendre responsable d'une administration quelconque. En vérité cette excuse ne saurait vous convenir, elle serait mieux placée dans la bouche d'un homme qui se défie de ses talens, qui sent son ineptie, ou qui craint que son peu de bonne foi ne l'expose à perdre sa réputation. Vous qui avez de l'esprit, des connaissances et des mœurs, pouvez-vous vous exprimer ainsi ? et quel mauvais jugement le public n'en

ferait-il pas, si d'aussi mauvaises défaites lui étaient connues ? Vous poursuivez ; vous dites que vous n'êtes maintenant comptable de votre conduite à personne. Ne l'êtes-vous pas à ce public, à l'œil pénétrant duquel rien n'échappe ? il vous accusera ou de paresse ou d'insensibilité : il dira que vous rendez votre capacité inutile, que vous enfouissez vos talens, et qu'indifférent pour tout le reste du monde, vous avez concentré votre attachement dans votre seule personne. Vous ajoutez que vous n'avez pas besoin de servir, parce que vous êtes riche. Je vous accorde que vous n'avez pas besoin de faire le métier de manœuvre pour subsister ; mais c'est précisément parce que vous êtes riche, que vous êtes plus obligé qu'un autre d'en témoigner votre attachement et votre reconnaissance à votre patrie, en la servant avec zèle et avec ardeur. Moins vous avez de besoins, plus vous avez de mérite ; le service des uns dérive de l'indigence ; les travaux des autres sont gratuits.

Vous me rebattez ensuite les oreilles de vieilles phrases usées : que le mérite est peu connu, et qu'il est encore plus rarement récompensé, qu'après avoir long-temps prodigué dans les emplois vos peines et vos soins, vous n'en risquez pas moins d'être négligé, même d'encourir quelque disgrâce, sans qu'il y ait de votre faute. Ma réponse à cet article est bien aisée. Je suis convaincu que vous avez du mérite ; faites-le connaître. Sachez que dans notre siècle, ainsi que dans les précédens, quand il se fait de belles actions, on y applaudit. Tout l'univers n'a eu qu'une voix au sujet du prince

Eugène ; on admire encore ses talens, ses vertus, et ses grands exploits. Lorsque le comte de Saxe eut terminé la glorieuse campagne de Lawfeld, tout Paris lui témoigna sa reconnaissance. La France n'oublie point les obligations qu'elle a au ministère de Colbert ; la mémoire de ce grand homme durera plus long-temps que le Louvre. L'Angleterre se glorifie de Newton, l'Allemagne de Leibnitz. Voulez-vous des exemples plus modernes ? La Prusse honore et vénère le nom de son grand chancelier Cocceji, qui réforma ses lois avec tant de sagesse. Et que vous dirai-je de tant de grands hommes qui ont mérité qu'on érigeât leur statue dans les places publiques de Berlin ? Si ces illustres morts avaient pensé comme vous, la postérité ignorerait à jamais leur existence.

Vous ajoutez que tant de personnes sollicitent des emplois qu'il serait inutile de vous mettre sur les rangs. Voici en quoi consiste le défaut de votre raisonnement. Si tout le monde pensait comme vous, il en résulterait nécessairement que toutes les places demeureraient vides et par conséquent tous les emplois vacans. Vos principes ne tendraient donc, s'ils étaient généralement reçus, qu'à introduire des abus intolérables dans la société. Enfin supposons, que par une injustice criante, après vous être acquitté de votre charge, il vous arrivât quelque disgrâce, ne vous reste-t-il pas une grande consolation dans le bon témoignage de votre conscience, qui seule peut vous tenir lieu de tout, outre que la voix publique vous rendra également justice ? Si vous le voulez, je vous citerai une foule d'exemples de

grands hommes dont le malheur a augmenté la réputation, loin de la diminuer. En voici pris des républiques : dans la guerre que Xerxès fit aux Grecs, Thémistocle sauva doublement les Athéniens, en leur faisant abandonner leurs murailles et en gagnant la fameuse bataille de Salamine ; il releva ensuite les murs de sa patrie et construisit le port du Pirée. Cela n'empêcha pas qu'il ne fût banni par le ban de l'ostracisme. Il soutint son infortune avec grandeur d'ame, et loin que sa réputation en souffrît, elle s'en augmenta plutôt, et son nom est souvent cité dans l'histoire avec celui des plus grands hommes qu'ait portés la Grèce. Aristide, nommé le vertueux, essuya un sort à peu-près semblable : il fut banni, puis rappelé, toujours également estimé pour sa sagesse ; ce qui fut cause qu'après sa mort les Athéniens accordèrent une pension à ses filles, qui manquaient de subsistance. Vous rappellerai-je encore l'immortel Cicéron, qui fut exilé par une cabale pour avoir sauvé sa patrie ? Vous rappellerai-je toutes les violences que Clodius, son ennemi, exerça contre ce consul et contre ses proches ? Cependant la voix unanime du peuple romain le rappela ; il s'en exprime lui-même ainsi : “ Je ne fus
„ pas simplement rappelé ; mes concitoyens me rap-
„ portèrent à Rome comme sur leurs épaules, et
„ mon retour dans ma patrie fut un véritable
„ triomphe.” Le malheur ne saurait avilir le sage, parce qu'il peut tomber également sur les bons comme sur les mauvais citoyens : il n'y a que les crimes, si nous en commettons, qui nous diffament. Ainsi, bien loin que les exemples de la vertu per-

fécutée vous servent de bride et vous empêchent de vous signaler , laissez-vous plutôt exciter par mes éperons. Je vous encourage à remplir vos devoirs , à mettre vos bonnes qualités au jour , à témoigner par des effets que votre cœur est reconnaissant envers la patrie , enfin à courir la carrière de la gloire , dans laquelle vous êtes digne de paraître. Je perdrai mon temps et mes peines , ou je vous persuaderai que mes sentimens sont plus justes que les vôtres , et les seuls qui soient convenables à un homme de votre naissance. J'aime ma patrie de cœur et d'ame ; mon éducation , mes biens , mon existence , je tiens tout d'elle : aussi quand même j'aurais mille vies , je les lui sacrifierais toutes avec plaisir , si je pouvais par-là lui rendre service et lui témoigner ma reconnaissance. Mon ami Cicéron dit dans une de ses lettres : je ne crois jamais pouvoir être trop reconnaissant. J'ai l'honneur de penser et de sentir comme lui , et j'ose espérer qu'après que vous aurez mûrement réfléchi à toutes les raisons que je viens de vous détailler , au lieu d'avoir des opinions différentes sur la conduite qu'il convient à un honnête homme de tenir , nous nous encouragerons mutuellement à remplir les devoirs de bons citoyens , tendrement attachés à leur patrie et brûlans de zèle pour elle. Vous m'avez présenté des objections , j'ai été obligé de les résoudre : il m'a été impossible de resserrer tant de choses en moins de paroles. Si vous trouvez ma lettre trop longue , je vous en fais excuse ; vous m'accorderez , j'espère , mon pardon en faveur du sincère attachement avec lequel je suis etc.

LETTRE D'ANAPISTÉMON.

IL faut avouer, mon cher ami, que vous êtes bien pressant. Vous ne me faites pas grâce sur la moindre bagatelle. Pour détruire quelque petit raisonnement, que je fortifie de mon mieux, vous dressez contre moi une violente batterie, qui bat mes pauvres argumens en brèche, et qui ne cesse de tirer que lorsque mes défenses ruinées et entièrement bouleversées ne lui offrent plus de but sur lequel elle puisse diriger ses coups. Oui, vous l'avez résolu, vous voulez à toute force que j'aime, que je serve ma patrie, que je lui sois attaché, et vous me pressez de telle sorte, que je ne fais presque plus comment vous échapper. Cependant on m'a parlé de je ne fais quel encyclopédiste, qui a dit que la terre est l'habitation commune des êtres de notre espèce, que le sage est citoyen du monde, et qu'il est par-tout également bien. J'entendis, il y a quelque temps, un homme de lettres différer sur ce sujet; je me plaisais à l'écouter; tout ce qu'il disait, s'insinuait avec tant de facilité dans mon esprit, qu'il me semblait l'avoir imaginé moi-même. Ces idées élevaient mon ame; ma vanité se complaisait, quand je pensais que, cessant d'être le sujet obscur d'un petit Etat, je pouvais m'envisager désormais comme citoyen de l'univers: je devenais incontinent Chinois, Anglais, Turc, Français, Grec, selon qu'il plaisait à ma fantaisie. Mon imagination parcourait toutes ces nations en idée. Je me transportais tantôt chez l'une tantôt chez l'autre, et je

m'arrêtais chez celle où je me plaçais le plus. Mais il me semble déjà vous entendre. Vous voudrez encore faire évanouir ce rêve agréable dont je m'occupe. Il sera facile de le dissiper, mais qu'y gagnerai-je ? Les illusions qui nous charment, ne valent-elles pas mieux que de tristes vérités qui nous répugnent ? Je fais combien il est difficile de vous faire changer d'opinions ; elles tiennent à des raisons si profondes, elles sont cramponnées dans votre esprit par tant d'argumens qui les y attachent, que j'essayerais en vain de les en arracher. Votre vie est une méditation continuelle ; la mienne coule doucement ; je me contente de jouir, j'abandonne les réflexions aux autres ; je suis satisfait si je parviens à m'amuser et à me distraire. Voilà ce qui vous donne tant d'avantages sur moi, principalement lorsqu'il s'agit de traiter de matières graves qui exigent beaucoup de combinaisons. Je me prépare donc à vous voir armé de toutes pièces, pour me forcer dans mes derniers retranchemens. Je prévois qu'il faudra que je renonce au système d'indépendance que je m'étais si commodément arrangé, et que vos argumens vainqueurs m'obligeront de me tracer un nouveau plan de conduite, plus conforme aux devoirs de ma condition que celui que j'avais suivi jusqu'à présent.

Mais il s'élève sans cesse de nouveaux doutes en mon esprit. Vous êtes le médecin auquel je confie les maux de mon ame ; c'est à vous à les guérir. Vous m'avez parlé d'un pacte social : personne ne me l'a fait connaître. Si ce contrat existe, jamais je ne l'ai signé. Selon vous je suis engagé avec la

société; je l'ignore. Je dois acquitter selon vous une dette; à qui? à la patrie. Pour quel capital? je n'en fais rien. Qui m'a prêté ce capital? quand? où est-il? D'ailleurs je conviens avec vous que si tout le monde demeurerait oisif et désœuvré, notre espèce périrait nécessairement: c'est toutefois ce qu'on n'a pas à craindre, parce que le besoin contraint le pauvre au travail, et que si quelque riche s'y foudrait, cela ne tire guère à conséquence. Selon vos principes, tout ferait en action dans la société, tout agirait, tout travaillerait. Un Etat de cette espèce ferait pareil à ces ruches d'abeilles, où chaque mouche est occupée, l'une à distiller le suc des fleurs, l'autre à pétrir le miel dans les alveoles, et une troisième à la propagation de l'espèce, et où l'on ne connaît de crime irrémissible que l'oisiveté. Vous voyez que je procède de bonne foi. Je ne vous cache rien, je vous expose tous mes doutes. J'ai de la peine à me défaire si promptement de mes préjugés, s'ils sont tels. La coutume, cette maîtresse impérieuse des hommes, m'a façonné à un certain genre de vie, auquel je suis attaché: peut-être qu'il faudra me familiariser davantage avec les idées nouvelles que vous me présentez; je vous avoue que j'ai encore quelque répugnance à plier sous le joug que vous m'imposez. Renoncer à ma tranquillité, vaincre ma paresse, cela demande de terribles efforts: m'occuper sans cesse des affaires d'autrui, me tracasser pour le bien public, cela m'effarouche. Aristide, Thémistocle, Cicéron, Régulus, me présentent sans doute de grands exemples de magnanimité, de grandeur d'ame, auxquels le

public a rendu justice ; mais que de peine pour acheter un peu de gloire ! On rapporte qu'Alexandre le grand , après une de ses victoires , s'écria : O Athéniens , si vous saviez ce qu'il en coûte pour être loué de vous ! Vous ne me passerez pas ces réflexions ; vous les trouverez trop molles , trop efféminées. Vous voulez un gouvernement dont tous les citoyens ne soient que nerf et qu'énergie , où tout soit force et action ; et je me doute que vous ne tolérez le repos que pour les imbécilles , les infirmes , les aveugles et les vieillards. Comme je ne me trouve pas de leur nombre , je m'attends à subir condamnation. Je ne saurais vous cacher que la matière que nous differtons , est beaucoup plus étendue que je ne me l'étais figuré. Que de différentes branches y concourent , que de combinaisons infinies pour former un corps de tant de parties qui constituent un gouvernement régulier ! Nous avons peu de livres sur ce sujet , ou ceux qui existent , sont d'une pédanterie affommante. Vous avez tout approfondi , et vous mettez vos connaissances à ma portée. Je vous ai l'obligation de m'avoir instruit , aux difficultés près que je viens de vous expliquer. Continuez , je vous prie , comme vous avez commencé. Je vous regarde comme mon maître , je me fais gloire d'être votre disciple. Le rapport que les citoyens ont les uns avec les autres , les liens divers qui unissent la société , ce qu'exigent nos devoirs , toutes ces idées bouillonnent et fermentent sans cesse dans ma tête ; je ne pense presque plus à autre chose. Quand je rencontre un agriculteur , je le bénis des travaux qu'il endure pour me nourrir ;

si j'aperçois un cordonnier , je le remercie intérieurement de la peine qu'il se donne de me chauffer ; passe-t-il un soldat ? je fais des vœux pour ce vaillant défenseur de ma patrie. Vous avez rendu mon cœur sensible ; j'étends maintenant les sentimens de ma reconnaissance sur tous mes concitoyens , mais principalement sur vous , qui m'ayant développé la nature de mes obligations , m'avez procuré un plaisir nouveau : vous avez parlé , et l'amour du prochain a rempli mon ame d'une sensation divine. C'est avec la plus haute estime que je suis etc.

LETTRE DE PHILOPATROS.

NON , mon cher ami , je ne vous fais point la guerre , je vous honore et vous estime. Vous séparant de la matière que nous traitons , j'attaque uniquement des préjugés et des erreurs qui se propageraient de génération en génération , si la vérité ne se donnait la peine de les démasquer pour en détromper le public. Je vois avec une satisfaction extrême que vous commencez à vous familiariser avec quelques-unes de mes opinions. Mon système tend uniquement au bien général de la société , et il ne vise qu'à resserrer les liens des citoyens , pour les rendre plus durables : il exige ce que leur intérêt bien entendu demande également d'eux , c'est qu'ils soient attachés véritablement à leur patrie , qu'ils concourent avec un même zèle à l'avantage de la société ; car plus ils y travaillent et mieux ils y réussissent.

Mais avant de continuer ce que j'ai à vous dire , il est nécessaire que j'écarte une nouvelle difficulté que vous faites naître sur le sujet dont nous traitons. Vous dites que vous ignorez en quoi consiste le pacte social. Le voici : il a été formé par le besoin mutuel qu'ont les hommes de s'assister ; et puisqu'aucune communauté ne peut subsister sans mœurs vertueuses , il fallait donc que chaque citoyen sacrifiât une partie de son intérêt à celui de son semblable : il en résulte que si vous ne voulez pas qu'on vous trompe , vous ne devez tromper personne ; vous ne voulez pas qu'on vous vole , ne volez point vous-même ; vous voulez qu'on vous assiste dans vos besoins , soyez toujours prêt à servir les autres ; vous ne voulez pas qu'on soit inutile , travaillez ; vous voulez que l'Etat vous défende , contribuez-y de votre argent , mieux encore de votre personne ; vous désirez la sûreté publique , ne la troublez donc pas vous-même ; et si vous voulez que votre patrie prospère , évertuez-vous , servez-la de tout votre pouvoir. Vous ajoutez que personne ne vous a instruit ni parlé de ce pacte social : c'est la faute de vos parens ; ceux qui ont présidé à votre éducation , n'auraient pas dû négliger un article aussi important. Mais pour peu que vous y eussiez réfléchi , vous l'auriez deviné sans peine.

Vous poursuivez ainsi : je ne fais quelle dette je dois acquitter envers la société , et je ne fais où trouver le capital dont elle exige les intérêts. Ce capital c'est vous , votre éducation , vos parens , vos biens ; voilà le capital dont vous êtes en possession.

Les intérêts que vous lui devez , c'est d'aimer votre patrie comme votre mère , de lui consacrer vos talens ; en vous rendant utile , vous vous acquittez de tout ce qu'elle a droit d'exiger de vous. J'ajoute à ceci , qu'il est égal sous quel genre de gouvernement se trouve votre patrie ; les gouvernemens sont l'ouvrage des hommes , il n'en est aucun de parfait. Vos devoirs sont donc égaux. Soit monarchie ou république , cela revient au même.

Allons plus en avant. Je me souviens que votre lettre fait mention de quelque idée des encyclopédistes dont on vous a parlé. Il y a quelques années que nous étions inondés de leurs ouvrages. Parmi un petit nombre de bonnes choses et un petit nombre de vérités qu'on y trouve , le reste m'a paru un ramas de paradoxes , et d'idées légèrement avancées , qu'on aurait dû revoir et corriger avant de les exposer au jugement du public. Dans un sens il est vrai que la terre est l'habitation des hommes , comme l'air celle des oiseaux , l'eau des poissons , et le feu des salamandres , s'il y en a. Mais ce n'était pas la peine d'annoncer avec tant d'emphase une vérité aussi triviale. Vous dites encore d'après les encyclopédistes , que le sage est citoyen de l'univers. Je vous l'accorde , si l'auteur entend par-là que les hommes sont tous frères et qu'ils doivent tous s'aimer ; mais je cesse d'être de son avis si son intention est de former des vagabonds , des gens qui , ne tenant à rien ; courent le monde par ennui , deviennent fripons par nécessité , et finissent , soit dans un lieu , soit dans un autre , par être punis de la vie défordonnée qu'ils ont menée. De semblables

idées entrent et s'impriment facilement dans des têtes légères; les suites qu'elles produisent, sont toujours opposées au bien de la société, parce qu'elles mènent à dissoudre l'union sociale, en déracinant insensiblement de l'esprit des citoyens le zèle et l'attachement qu'ils doivent à leur patrie. Ces encyclopédistes ont de même jeté tout le ridicule qu'ils ont pu sur l'amour de la patrie tant recommandé par l'antiquité, et qui de tout temps a été le principe des plus belles actions. Ils raisonnent aussi pitoyablement sur ce sujet que sur bien d'autres; ils vous disent doctoralement, qu'il n'y a point d'être qui s'appelle patrie, que c'est une idée creuse de quelque législateur qui a créé ce mot pour gouverner des citoyens, et que par conséquent ce qui n'existe pas réellement, ne saurait mériter notre amour. Cela s'appelle pitoyablement argumenter; ils ne distinguent pas ce qu'on nomme selon le langage de l'école *ens per se*, d'avec *ens per aggregationem*. L'un signifie un être seul et unique; tel homme, tel cheval, tel éléphant: l'autre joint plusieurs corps ensemble, dont il forme une masse. La ville de Paris, en sous-entendant ses habitans; une armée, c'est une quantité de soldats; un empire, c'est une nombreuse association d'hommes. Ainsi le pays où nous avons reçu la lumière, s'appelle notre patrie. Cette patrie existe donc réellement, et ce n'est point un être de raison: elle est composée d'une multitude de citoyens qui tous vivent dans la même société, sous les mêmes lois et avec les mêmes coutumes; et comme nos intérêts et les siens sont étroitement unis, nous lui devons notre attachement,

notre amour et nos services. Que pourraient répondre ces cœurs tièdes et lâches, que pourraient répondre tous les encyclopédistes de l'univers, si la patrie personnifiée se présentait subitement devant eux et leur tenait à peu-près ce langage ? “ Enfans dénaturés
„ autant qu'ingrats, auxquels j'ai donné le jour,
„ ferez-vous toujours insensibles aux bienfaits dont
„ je vous comble ? D'où tenez-vous vos aïeux ?
„ c'est moi qui les ai produits. D'où ont-ils tiré
„ leur nourriture ? de ma fécondité inépuisable : leur éducation ? ils me la doivent : leurs
„ biens et leurs possessions ? c'est mon fol qui les
„ leur fournit. Vous-mêmes, vous êtes nés dans
„ mon sein. Enfin vous, vos parens, vos amis,
„ tout ce que vous avez de plus cher au monde,
„ c'est moi qui vous donnai l'être. Mes tribunaux
„ de justice, vous protègent contre l'iniquité, ils
„ défendent vos droits, ils garantissent vos possessions : la police que j'ai établie, veille à votre
„ sûreté : vous parcourez les villes et les campagnes
„ également à l'abri des surprises des voleurs et du
„ poignard des assassins ; et les troupes que j'entretiens, vous défendent contre la violence, la rapacité et les invasions de nos ennemis communs. Je
„ ne me borne pas à contenter vos besoins urgens, mes soins vous procurent les aïssances et toutes
„ les commodités de la vie. Enfin si vous voulez
„ vous instruire, vous trouvez des maîtres en tout
„ genre : désirez-vous de vous rendre utiles ? les
„ emplois vous attendent : êtes-vous infirmes ou
„ malheureux ? ma tendresse pour vous a ménagé
„ des secours que vous trouvez tout préparés, et
pour

„ pour tant de faveurs que je vous prodigue jour-
 „ nellement , je ne vous demande d'autre recon-
 „ naissance si ce n'est d'aimer cordialement vos
 „ concitoyens , et de vous intéresser avec un atta-
 „ chement véritable à ce qui leur est avantageux :
 „ ils sont mes membres , ils sont moi-même ; vous
 „ ne pouvez les aimer sans aimer votre patrie. Mais
 „ vos cœurs endurcis et farouches n'estiment pas le
 „ prix de mes bienfaits. Une folie effrénée , qui s'est
 „ emparée de vos sens , vous dirige. Vous désirez
 „ de vous séparer de la société , de vous isoler ,
 „ de rompre tous les nœuds qui doivent vous atta-
 „ cher à moi. Quand la patrie fait tout pour vous ,
 „ ne ferez-vous rien pour elle ? rebelles à tous
 „ mes soins , sourds à toutes mes représentations ,
 „ rien ne pourra-t-il ni fléchir ni amollir vos cœurs
 „ de bronze ? rentrez en vous-mêmes ; que l'avan-
 „ tage de vos parens , que vos véritables intérêts
 „ vous touchent ; que le devoir et la reconnaissance
 „ s'y joignent , et conduisez-vous désormais envers
 „ moi selon que l'exige de vous la vertu , le soin
 „ de votre honneur et de la gloire. ” Pour moi , je
 lui répondrais en m'élançant vers elle : “ Mon cœur ,
 vivement touché de tendresse et de reconnaissance ,
 n'avait pas besoin de vous voir et de vous entendre
 pour vous aimer. Oui , je confesse que je vous dois
 tout ; aussi vous suis-je aussi indissolublement que ten-
 drement attaché ; mon amour et ma reconnaissance
 n'auront de fin qu'avec ma vie , cette vie même est
 votre bien ; quand vous me la redemanderez , je vous
 la sacrifierai avec plaisir. Mourir pour vous , c'est
 vivre éternellement dans la mémoire des hommes ;

je ne puis vous servir sans me combler de gloire." Pardonnez, mon cher ami, ce mouvement d'enthousiasme où mon zèle m'emporte. Vous voyez mon ame toute nue. Et comment vous cacherais-je ce que je sens si vivement ? Pesez mes paroles, examinez tout ce que je vous ai dit, et je crois que vous conviendrez avec moi qu'il n'est rien de plus sage ni de plus vertueux que d'aimer véritablement la patrie. Laissons à part les imbécilles et les aveugles, dont l'impuissance saute aux yeux. A l'égard des vieillards et des personnes infirmes, quoiqu'elles ne puissent pas agir pour le bien de la société, elles doivent pourtant conserver pour leur patrie ce tendre attachement que des fils ont pour leur père, partager ses pertes et ses succès, et faire au moins des vœux pour sa prospérité. Si notre condition d'hommes nous engage à faire du bien à tout le monde, à plus forte raison notre condition de citoyens nous oblige-t-elle à servir nos compatriotes de tout notre pouvoir; ils nous touchent de plus près que des peuples étrangers, dont nous n'avons que peu ou point de connaissance. Nous vivons avec nos compatriotes; nos mœurs, nos usages, nos lois sont les mêmes: nous ne partageons pas seulement avec eux l'air que nous respirons, mais également l'infortune et la prospérité; et si la patrie a le droit d'exiger que nous nous immolions pour elle, à plus forte raison peut-elle prétendre que par nos services nous lui devenions utiles: l'homme de lettres, en instruisant le public; le philosophe, en lui enseignant la vérité; le financier, en administrant fidèlement ses revenus; le jurisconsulte, en sacrifiant la forme à

l'équité ; le soldat , en défendant sa patrie avec zèle et avec courage ; le politique , en combinant sagement et en raisonnant juste ; l'ecclésiastique , en prêchant la pure morale ; l'agriculteur , l'artisan , le manufacturier , le négociant , en perfectionnant chacun la partie à laquelle ils se sont voués. Tout citoyen pensant ainsi , travaille alors pour le bien public. Ces différentes branches réunies et conspirant au même but font naître la félicité des Etats , le bonheur , la durée et la gloire des empires. Voilà , mon cher ami , ce que mon cœur a dicté à ma plume. Je n'ai point écrit sur cette matière en professeur , parce que je n'ai pas l'honneur d'être un docteur en *us* , et que je m'entretiens simplement et uniquement avec vous , pour vous rendre compte de ce que j'entends par les devoirs qu'un honnête et fidèle citoyen doit remplir envers sa patrie. Cette légère esquisse est suffisante pour vous , qui pénétrez et saisissez promptement les choses. Je vous assure que je n'aurais jamais tant barbouillé de papier , si ce n'était dans l'intention de vous complaire et de vous obéir. Je suis avec le plus sincère attachement , etc.

LETTRE D'ANAPISTÉMON.

VOTRE dernière lettre , mon cher ami , me réduit au silence : je suis forcé à me rendre. J'abjure dès ce moment mon indolence et ma paresse ; je renonce aux encyclopédistes comme aux principes d'Épicure , et je dévoue tous les jours de ma vie à ma patrie ; je veux être désormais citoyen , et suivre

en tout votre louable exemple. Je vous confesse franchement mes fautes ; je me suis contenté d'idées vagues , je n'ai ni assez réfléchi ni assez mûrement approfondi cette matière. Ma coupable ignorance m'a empêché jusqu'ici de remplir mes devoirs. Vous faites briller à mes yeux le flambeau de la vérité , et mes erreurs disparaissent. Je veux réparer le temps que j'ai perdu , en surpassant tout le monde par mon ardeur pour le bien public. Je me propose pour exemple les plus grands hommes de l'antiquité , qui se sont signalés pour le service de leur patrie , et je n'oublierai jamais que c'est vous dont le bras vertueux m'a ouvert la carrière où je m'élance sur vos pas. Comment et par quel moyen pourrai-je m'acquitter de tout ce que je vous dois ? Comptez au moins que si quelque chose peut surpasser l'amitié et l'estime que j'ai pour vous , ce sont les sentimens de reconnaissance avec lesquels je serai jusqu'à la fin de ma vie , etc.

LETTRE DE PHILOPATROS.

Vous me comblez de joie , mon cher ami ; je suis enchanté de votre dernière lettre. Je n'ai jamais douté qu'une ame honnête comme la vôtre ne fût un terrain propre à recevoir les semences de toutes les vertus ; je suis sûr que la patrie en recueillera les plus abondantes moissons. La nature avait tout fait en vous ; il ne fallait que développer vos sentimens ; si j'ai pu y contribuer , je m'en glorifie ; car enrichir la patrie d'un bon citoyen , c'est plus que d'étendre ses frontières. Je suis , etc.

D E

LA LITTÉRATURE

A L L E M A N D E ;

DES DÉFAUTS QU'ON PEUT LUI REPRO-
CHER ; QUELLES EN SONT LES CAUSES ;
ET PAR QUELS MOYENS ON PEUT LES
CORRIGER.

Vous vous étonnez, Monsieur, que je ne joigne pas ma voix à la vôtre, pour applaudir aux progrès que fait, selon vous, journellement la littérature allemande. J'aime notre commune patrie autant que vous l'aimez, et par cette raison je me garde bien de la louer avant qu'elle ait mérité ces louanges : ce ferait comme si on voulait proclamer vainqueur un homme qui est au milieu de sa course. J'attends qu'il ait gagné le but, et alors mes applaudissemens seront aussi sincères que vrais.

Vous savez que dans la république des lettres les opinions sont libres. Vous envisagez les objets d'un point de vue, moi d'un autre ; souffrez donc que je m'explique, et que je vous expose ma façon de penser ainsi que mes idées sur la littérature ancienne et moderne ; tant par rapport aux langues, aux connaissances, qu'au goût.

Je commence par la Grèce qui était le berceau

des beaux arts. Cette nation parlait la langue la plus harmonieuse qui eût jamais existé. Ses premiers théologiens, ses premiers historiens étaient poètes; ce furent eux qui donnèrent des tours heureux à leur langue, qui créèrent quantité d'expressions pittoresques, et qui apprirent à leurs successeurs à s'exprimer avec grâce, politesse et décence.

Je passe d'Athènes à Rome; j'y trouve une république qui lutte long-temps contre ses voisins, qui combat pour la gloire et pour l'empire. Tout était dans ce gouvernement nerf et force, et ce ne fut qu'après qu'elle l'eut emporté sur Carthage sa rivale, qu'elle prit du goût pour les sciences. Le grand Africain, l'ami de Lélius et de Polybe, fut le premier romain qui protégea les lettres. Ensuite vinrent les Gracques; après eux Antoine et Crassus, deux orateurs célèbres de leur temps. Enfin la langue, le style, et l'éloquence romaine ne parvinrent à leur perfection que du temps de Cicéron, d'Hortensius, et des beaux génies qui honorèrent le siècle d'Auguste.

Ce court recensement me peint la marche des choses. Je suis convaincu qu'un auteur ne saurait bien écrire, si la langue qu'il parle n'est ni formée, ni polie; et je vois qu'en tout pays on commence par le nécessaire pour y joindre ensuite ce qui nous procure des agrémens. La république romaine se forme; elle se bat pour acquérir des terres, elle les cultive; et dès qu'après les guerres puniques elle a pris une forme stable, le goût des arts s'introduit, l'éloquence et la langue latine se perfectionnent. Mais je ne néglige pas d'observer que

depuis le premier Africain jusqu'au consulat de Cicéron, il se trouve une période de cent soixante années.

Je conclus de-là qu'en toute chose les progrès sont lents, et qu'il faut que le noyau qu'on plante en terre, prenne racine, s'élève, étende ses branches, et se fortifie avant de produire des fleurs et des fruits. J'examine ensuite l'Allemagne selon ces règles; pour apprécier avec justice la situation où nous sommes, je purge mon esprit de tout préjugé; c'est la vérité seule qui doit m'éclairer. Je trouve une langue à demi-barbare, qui se divise en autant de dialectes différens que l'Allemagne contient de provinces. Chaque cercle se persuade que son patois est le meilleur. Il n'existe point encore de recueil muni de la sanction nationale, où l'on trouve un choix de mots et de phrases qui constitue la pureté du langage. Ce qu'on écrit en Suabe n'est pas intelligible à Hambourg, et le style d'Autriche paraît obscur en Saxe. Il est donc physiquement impossible qu'un auteur doué du plus beau génie, puisse supérieurement bien manier cette langue brute. Si l'on exige qu'un Phidias fasse une Vénus de Gnide, qu'on lui donne un bloc de marbre sans défaut, des ciseaux fins, et de bons poinçons; alors il pourra réussir: point d'instrument, point d'artiste. On m'objectera peut-être que les républiques grecques avaient jadis des idiomes aussi différens que les nôtres; on ajoutera que de nos jours mêmes on distingue la patrie des Italiens par le style et la prononciation, qui varient de contrée en contrée. Je ne révoque pas ces vérités en doute;

mais que cela ne nous empêche pas de suivre la continuation des faits dans l'ancienne Grèce, ainsi que dans l'Italie moderne. Les poètes, les orateurs, les historiens célèbres, fixèrent leur langue par leurs écrits. Le public, par une convention tacite, adopta les tours, les phrases, les métaphores, que les grands artistes avaient employées dans leurs ouvrages: ces expressions devinrent communes, elles rendirent ces langues élégantes; elles les enrichirent en les ennoblissant.

Jetons à présent un coup d'œil sur notre patrie: j'entends parler un jargon dépourvu d'agrément que chacun manie selon son caprice, des termes employés sans choix; les mots propres et les plus expressifs négligés, et le sens des choses noyé dans des mers épisodiques. Je fais des recherches pour déterrer nos Homères, nos Virgiles, nos Anacréons, nos Horaces, nos Démocrités, nos Thucydides, nos Tite-Lives; je ne trouve rien, mes peines sont perdues. Soyons donc sincères, et confessons de bonne foi que jusqu'ici les belles lettres n'ont pas prospéré dans notre sol. L'Allemagne a eu des philosophes, qui soutiennent la comparaison avec les anciens, qui même les ont surpassés dans plus d'un genre: je me réserve d'en faire mention dans la suite. Quant aux belles lettres, convenons de notre indigence. Tout ce que je puis vous accorder sans me rendre le vil flatteur de mes compatriotes, c'est que nous avons eu dans le petit genre des fables un Gellert, qui a su se placer à côté de Phèdre et d'Ésope: les poésies de Canitz sont supportables, non à l'égard de la diction, mais plus en ce qu'il

imite faiblement Horace. Je n'omettrai pas les Idylles de Gessner , qui trouvent quelques partisans : toutefois permettez-moi de leur préférer les ouvrages de Catulle , de Tibulle , et de Propertius. Si je repasse les historiens , je ne trouve que l'histoire d'Allemagne du professeur Mascow que je puisse citer comme la moins défectueuse. Voulez-vous que je vous parle de bonne foi du mérite de nos orateurs ? je ne puis vous produire que le célèbre *Quant* de Kœnigsberg , qui possédait le rare et l'unique talent de rendre sa langue harmonieuse ; et je dois ajouter à notre honte , que son mérite n'a été ni reconnu ni célébré. Comment peut-on prétendre que les hommes fassent des efforts pour se perfectionner dans leur genre , si la réputation n'est pas leur récompense ? J'ajouterai à ces messieurs que je viens de nommer , un anonyme dont j'ai vu les vers non-rimés ; leur cadence et leur harmonie résultait d'un mélange de dactyles et de spondées ; ils étaient remplis de sens , et mon oreille a été flattée agréablement par des sons sonores , dont je n'aurais pas cru notre langue susceptible. J'ose présumer que ce genre de versification est peut-être celui qui est le plus convenable à notre idiome , et qui est de plus préférable à la rime : il est vraisemblable qu'on ferait des progrès , si on se donnait la peine de le perfectionner.

Je ne vous parle pas du théâtre allemand. Melpomène n'a été courtisée que par des amans bourrus , les uns guindés sur des échasses , les autres rampans dans la boue , et qui tous rebelles à ses lois , ne sachant ni intéresser ni toucher , ont été rejetés

de ses autels. Les amans de Thalie ont été plus fortunés ; ils nous ont fourni du moins une vraie comédie originale ; c'est le *Postzug* dont je parle : ce sont nos mœurs , ce sont nos ridicules que le poëte expose sur le théâtre : la pièce est bien faite. Si Molière avait travaillé sur le même sujet, il n'aurait pas mieux réussi. Je suis fâché de ne pouvoir pas étaler un catalogue plus ample de nos bonnes productions : je n'en accuse pas la nation ; elle ne manque ni d'esprit ni de génie ; mais elle a été retardée par des causes qui l'ont empêchée de s'élever en même temps que ses voisins. Remontons, s'il vous plaît , à la renaissance des lettres , et comparons la situation où se trouvèrent l'Italie , la France et l'Allemagne , lors de cette révolution qui se fit dans l'esprit humain.

Vous savez que l'Italie en redevint le berceau , que la maison d'Est , les Médicis , et le Pape Léon X contribuèrent à leurs progrès en les protégeant. Tandis que l'Italie se polissait , l'Allemagne , agitée par des théologiens , se partageait en deux factions , dont chacune se signalait par sa haine pour l'autre , son enthousiasme , et son fanatisme. Dans ce même temps François I entreprit de partager avec l'Italie la gloire d'avoir contribué à restaurer les lettres : il se consuma en vains efforts pour les transplanter dans sa patrie. Ses peines furent infructueuses : la monarchie , épuisée par la rançon de son roi , qu'elle payait à l'Espagne , était dans un état de langueur. Les guerres de la Ligue , qui survinrent après la mort de François I , empêchaient les citoyens de s'appliquer aux beaux arts. Ce ne

fut que vers la fin du règne de Louis XIII, après que les plaies des guerres civiles furent guériers sous le ministère du cardinal de Richelieu, dans des temps qui favorisaient cette entreprise, qu'on reprit le projet de François I. La cour encouragea les savans et les beaux esprits, tout se piqua d'émulation; et bientôt après, sous le règne de Louis XIV, Paris ne le céda ni à Florence ni à Rome. Que se passait-il alors en Allemagne? Précisément lorsque Richelieu se couvrait de gloire en polissant sa nation, c'était le fort de la guerre de trente ans. L'Allemagne était ravagée et pillée par vingt armées différentes, qui tantôt victorieuses, tantôt battues, amenaient la désolation à leur suite. Les campagnes étaient dévastées, les champs sans culture, les villes presque désertes. L'Allemagne n'eut guères le temps de respirer après la paix de Westphalie : tantôt elle s'opposait aux forces de l'empire ottoman, très-redoutable alors; tantôt elle résistait aux armées françaises, qui empiétaient sur la Germanie pour étendre l'empire des Gaules. Croit-on, lorsque les Turcs assiégeaient Vienne, ou lorsque Méléac saccageait le Palatinat, que les flammes consumaient les habitations et les villes, que l'asile de la mort même était violé par la licence effrénée des soldats, qui tiraient de leur tombeau les cadavres des électeurs pour s'en approprier les misérables dépouilles; croit-on que dans des momens où des mères désolées se sauvaient des ruines de leur patrie, en portant sur leurs bras, leurs enfans exténués d'inanition, que l'on composait à Vienne, à Manheim, des sonnetti, ou que l'on y faisait des

épigrammes ? Les Muses demandent des ailes tranquilles ; elles fuient des lieux où règne le trouble , et où tout est en subversion. Ce ne fut donc qu'après la guerre de succession que nous commençâmes à réparer ce que tant de calamités successives nous avaient fait perdre. Ce n'est donc ni à l'esprit ni au génie de la nation qu'il faut attribuer le peu de progrès que nous avons fait ; mais nous ne devons nous en prendre qu'à une suite de conjonctures fâcheuses , à un enchaînement de guerres qui nous ont ruinés et appauvris en hommes et en argent.

Ne perdez pas le fil des événemens ; suivez la marche de nos pères , et vous applaudirez à la sagesse qui a dirigé leur conduite ; ils ont agi précisément comme il était convenable à la situation où ils se trouvaient. Ils ont commencé par s'appliquer à l'économie rurale , à remettre en valeur les terres qui faute de bras étaient demeurées sans culture ; ils ont relevé les maisons détruites ; ils ont encouragé la propagation. On s'est par-tout appliqué à défricher des terres abandonnées ; une population plus nombreuse a donné naissance à l'industrie ; le luxe même s'est introduit , ce fléau des petites provinces , et qui augmente la circulation dans les grands Etats. Enfin , voyagez maintenant en Allemagne , traversez-la d'un bout à l'autre ; vous trouverez par-tout sur votre chemin des bourgades changées en villes florissantes ; là c'est Munster , plus loin c'est Cassel , ici c'est Dresde et Géra. Allez dans la Franconie , vous trouverez Wurzburg , Nuremberg. Si vous approchez du Rhin ,

vous passerez par Fulde et Francfort sur le Mein, pour aller à Manheim, de-là à Maïence et à Bonn. Chacune de ces cités présente au voyageur surpris des édifices qu'il ne croyait pas trouver dans le fond de la forêt hercynienne. La mâle activité de nos compatriotes ne s'est donc pas bornée à réparer les pertes causées par nos calamités passées; elle a su aspirer plus haut, elle a su perfectionner ce que nos ancêtres n'avaient qu'ébauché. Depuis que ces changemens avantageux se sont opérés, nous voyons l'aisance devenir plus générale; le tiers-état ne languit plus dans un honteux avilissement; les pères fournissent à l'étude de leurs enfans sans s'obérer. Voilà les prémices établies de l'heureuse révolution que nous attendons; les entraves qui liaient le génie de nos aïeux, sont brisées et détruites; déjà l'on s'aperçoit que la semence d'une noble émulation germe dans les esprits. Nous avons honte qu'en certains genres nous ne puissions pas nous égarer à nos voisins; nous désirons de regagner par des travaux infatigables le temps que nos désastres nous ont fait perdre: et en général le goût national est si décidé pour tout ce qui peut illustrer notre patrie, qu'il est presque évident, avec de telles dispositions, que les Muses nous introduiront à notre tour dans le temple de la gloire. Examinons donc ce qu'il reste à faire pour arracher de nos champs toutes les ronces de la barbarie qui s'y trouvent encore, et pour accélérer ces progrès si désirables auxquels nos compatriotes aspirent. Je vous l'ai déjà dit, il faut commencer par perfectionner la langue; elle a besoin d'être limée et rabotée; elle a besoin d'être maniée par

des mains habiles. La clarté est la première règle que doivent se prescrire ceux qui parlent et qui écrivent, parce qu'il s'agit de peindre sa pensée, ou d'exprimer ses idées par des paroles. A quoi servent les pensées les plus justes, les plus fortes, les plus brillantes, si vous ne les rendez intelligibles? Beaucoup de nos auteurs se complaisent dans un style diffus; ils entassent les parenthèses, et souvent vous ne trouvez qu'au bout d'une page entière le verbe d'où dépend le sens de toute la phrase; rien n'obscurcit plus la construction; ils sont lâches, au lieu d'être abondans, et l'on devinerait plutôt l'énigme du Sphinx que leur pensée. Une autre cause qui nuit autant aux progrès des lettres que les vices que je reproche à notre langue et au style de nos écrivains, c'est le défaut des bonnes études. Notre nation a été accusée de pédanterie, parce que nous avons eu une foule de commentateurs vétilliers et pesans. Pour se laver de ce reproche, on commence à négliger l'étude des langues savantes; et afin de ne point passer pour pédant, on va devenir superficiel. Peu de nos savans peuvent lire sans difficulté les auteurs classiques tant grecs que latins. Si l'on veut se former l'oreille à l'harmonie des vers d'Homère, il faut pouvoir le lire couramment sans le secours d'un dictionnaire. J'en dis autant au sujet de Démosthène, d'Aristote, de Thucydide, et de Platon. Il en est de même pour se rendre familière la connaissance des auteurs latins. La jeunesse à présent ne s'applique presque pas du tout au grec, et peu apprennent assez le latin pour traduire médiocrement les ouvrages des grands

hommes qui ont honoré le siècle d'Auguste. Ce sont cependant là les sources abondantes où les Italiens, les Français, et les Anglais, nos devanciers, ont puisé leurs connaissances ; ils se sont formés autant qu'ils ont pu sur ces grands modèles ; ils se sont approprié leur façon de penser : et en admirant les grandes beautés dont les ouvrages des anciens fourmillent, ils n'ont pas négligé d'en rechercher les défauts. Il faut estimer avec discernement, et ne jamais s'abandonner à une adulation aveugle. Ces heureux jours dont les Italiens, les Français, et les Anglais ont joui avant nous, commencent à décliner sensiblement. Le public est rassasié des chefs-d'œuvre qui ont paru ; les connaissances étant plus répandues, sont moins estimées ; enfin ces nations se croient en possession de la gloire que leurs auteurs leur ont acquise, et elles s'endorment sur leurs lauriers. Mais je ne fais comment cette digression m'a égaré de mon sujet. Retournons à nos foyers, et continuons encore à examiner ce qu'il s'y trouve de défectueux à l'égard de nos études.

Je crois remarquer que le petit nombre des bons et des habiles instituteurs ne répond point aux besoins des écoles ; nous en avons beaucoup, et toutes doivent être pourvues. Si les maîtres sont pédans, leur esprit vétilleux s'appesantit sur des bagatelles et néglige les choses principales. Longs, diffus, ennuyeux, vides de choses dans leurs instructions, ils excèdent leurs écoliers, et leur inspirent du dégoût pour les études. D'autres recteurs s'acquittent de leur emploi en mercenaires : que leurs

écoliers profitent ou qu'ils ne s'instruisent pas , cela leur est indifférent , pourvu que leurs gages leur soient exactement payés. Et c'est encore pis , si ces maîtres manquent eux-mêmes de connaissances. Qu'apprendront-ils aux autres , si eux-mêmes ne savent rien ? A Dieu ne plaise qu'il n'y ait pas quelque exception à cette règle , et qu'on ne trouve pas en Allemagne quelques recteurs habiles ! Je ne m'y oppose en rien ; je me borne à désirer ardemment que leur nombre fût plus considérable. Que ne dirai-je pas de la méthode vicieuse que les maîtres emploient pour enseigner à leurs élèves la grammaire , la dialectique , la rhétorique , et d'autres connaissances ? Comment formeront-ils le goût de leurs écoliers , s'ils ne savent pas eux-mêmes discerner le bon du médiocre , et le médiocre du mauvais ; s'ils confondent le style diffus avec le style abondant ; le trivial , le bas , avec le naïf ; la prose négligée et défectueuse avec le style simple , le galimatias avec le sublime ; s'ils ne corrigent pas avec exactitude les thèmes de leurs écoliers ; s'ils ne relèvent pas leurs fautes sans les décourager , et s'ils ne leur inculquent pas soigneusement les règles qu'ils doivent toujours avoir devant les yeux en composant ? J'en dis autant pour l'exactitude des métaphores ; car je me ressouviens dans ma jeunesse d'avoir lu , dans une épître dédicatoire d'un professeur Heineccius à une reine , ces belles paroles : “ *Ihro Majestät gänzen wie ein Karfunkel am Finger* „ *der jetzigen Zeit* ” “ Votre Majesté brille comme „ une escarboucle au doigt du temps présent ”. Peut-on rien de plus mauvais ? Pourquoi une escarboucle ?

escarboucle ? Est-ce que le temps a un doigt ? Quand on le représente , on le peint avec des ailes , parce qu'il s'envole sans cesse ; avec une clepsydre , parce que les heures le divisent ; et on arme son bras d'une faux , pour désigner qu'il fauche ou détruit tout ce qui existe. ' Quand des professeurs s'expriment dans un style aussi bas que ridicule , à quoi faut-il s'attendre de la part de leurs écoliers ?

Passons maintenant des basses classes aux universités ; examinons-les de même impartialement. Le défaut qui me fâche le plus aux yeux , c'est qu'il n'y a point de méthode générale pour enseigner les sciences ; chaque professeur s'en fait une. Je suis de l'opinion qu'il n'y a qu'une bonne méthode , et qu'il faut s'en tenir à celle-là. Mais quelle est la pratique de nos jours ? ' un professeur en droit , par exemple , a quelques jurisconsultes favoris , dont il explique les opinions ; il s'en tient à leurs ouvrages sans faire mention de ce que d'autres auteurs ont écrit sur le droit ; il relève la dignité de son art pour faire valoir ses connaissances ; il croit passer pour un oracle s'il est obscur dans ses leçons ; il parle des lois de Memphis quand il est question des coutumes d'Osnabruck , ou il inculque les lois de Minos à un bachelier de St Gall. Le philosophe a son système favori , auquel il se tient à peu-près de même. Ses écoliers sortent de son collège la tête remplie de préjugés ; ils n'ont parcouru qu'une petite partie des opinions humaines , ils n'en connaissent pas toutes les erreurs ni toutes les absurdités. Je suis encore indécis sur la médecine , si elle est un

art, ou si elle n'en est pas un ; mais je suis persuadé certainement qu'aucun homme n'a la puissance de refaire un estomac, des poumons, ni des reins, quand ces parties essentielles à la vie humaine sont viciées ; et je conseille très-fort à mes amis, s'ils sont malades, d'appeler à leur secours un médecin qui ait rempli plus d'un cimetière, plutôt qu'un jeune élève de Hoffmann ou de Boerhaave, qui n'a tué personne. Je n'ai rien à reprendre en ceux qui enseignent la géométrie. Cette science est la seule qui n'ait point produit de sectes ; elle est fondée sur l'analyse, sur la synthèse et sur le calcul ; elle ne s'occupe que de vérités palpables ; aussi a-t-elle la même méthode en tout pays. Je me renferme également dans un respectueux silence à l'égard de la théologie. On dit que c'est une science divine, et qu'il n'est pas permis aux profanes de toucher à l'encensoir. Il me fera, je crois, permis d'user de moins de circonspection à l'égard de messieurs les professeurs d'histoire, et de présenter quelque petit doute à leur examen. J'ose leur demander si l'étude de la chronologie est ce qu'il y a de plus utile dans l'histoire ; si c'est une faute irrémissible de se tromper sur l'année de la mort de Bélus ; sur le jour où le cheval de Darius, se mettant à hennir, éleva son maître sur le trône de Perse ; sur l'heure où la bulle d'or fut publiée, si ce fut à six heures du matin ou à quatre heures de l'après-midi ? Pour moi, je me contente de savoir le contenu de la bulle d'or, et qu'elle a été promulguée l'année 1356. Ce n'est pas que je veuille excuser des historiens qui commettent des anachro-

nismes : j'aurai cependant plutôt de l'indulgence pour les petites fautes de cette nature que pour des fautes considérables , comme celles de rapporter confusément les faits , de ne pas développer avec clarté les causes et les événemens , de négliger toute méthode , de s'appesantir longuement sur les petits objets , et de passer légèrement sur ceux qui sont les plus essentiels. Je pense à peu-près de même à l'égard de la généalogie , et je crois qu'on ne doit point lapider un homme de lettres pour ne pas savoir débrouiller la généalogie de Sainte Hélène , mère de l'empereur Constantin , ou d'Hildegarde , femme ou maîtresse de Charlemagne. On ne doit enseigner que ce qu'il est nécessaire de savoir , il faut négliger le reste. Peut-être trouverez-vous ma censure trop sévère. Comme rien n'est parfait ici-bas , vous en conclurez que notre langue , nos collèges et nos universités ne le sont pas non plus. Vous ajouterez que la critique est aisée , mais que l'art est difficile ; qu'il faut donc indiquer quelles sont , pour mieux faire , les règles qu'on doit suivre. Je suis tout disposé , Monsieur , à vous satisfaire. Je crois que si d'autres nations ont pu se perfectionner , nous avons les mêmes moyens qu'eux , et qu'il ne s'agit que de les employer. Il y a long - temps que dans mes heures de loisir j'ai réfléchi sur ces matières , de sorte que je les ai assez présentes pour les coucher sur le papier et les soumettre à vos lumières ; d'autant plus que je n'ai aucune prétention à l'infailibilité.

Commençons par la langue allemande , laquelle je dis être diffuse , difficile à manier , peu sonore ,

et qui manque de plus de cette abondance de termes métaphoriques si nécessaires pour fournir des tours nouveaux, et pour donner des grâces aux langues polies. Afin de déterminer la route que nous devons prendre pour arriver à ce but, examinons le chemin que nos voisins ont pris pour y parvenir. En Italie, du temps de Charlemagne, on parlait encore un jargon barbare; c'était un mélange de mots pris des Huns et des Lombards, entremêlés de phrases latines, mais qui auraient été inintelligibles aux oreilles de Cicéron ou de Virgile. Ce dialecte, durant les siècles de barbarie qui se succédèrent, demeura tel qu'il était. Long-temps après parut le Dante; ses vers charmèrent ses lecteurs, et les Italiens commencèrent à croire que leur langue pourrait succéder à celle des vainqueurs de l'univers; ensuite, peu avant et durant la renaissance des lettres, fleurirent Pétrarque, l'Arioste, Sannazar, et le Cardinal Bembe. C'est principalement le génie de ces hommes célèbres qui a fixé la langue italienne. L'on vit se former en même temps l'académie de la Crusca, qui veille à la conservation comme à la pureté du style.

Je passe maintenant en France. Je trouve qu'à la cour de François I on parlait un jargon aussi discordant pour le moins que notre allemand l'est encore; et n'en déplaise aux admirateurs de Marot, de Rabelais, de Montagne, leurs écrits grossiers et dépourvus de grâces ne m'ont causé que de l'ennui et du dégoût. Après eux, vers la fin du règne de Henri IV, parut Malherbe. C'est le premier poète que la France ait eu; ou pour mieux

dire, en qualité de versificateur il est moins défectueux que ses devanciers. Pour marque qu'il n'avait pas poussé son art à la perfection, je n'ai qu'à vous rappeler ces vers que vous connaissez d'une de ses odes :

„ Prends ta foudre, Louis, et va, comme un lion,
 „ Donner le dernier coup à la dernière tête
 De la rébellion.”

A-t-on jamais vu un lion armé d'un foudre ? La fable met la foudre entre les mains du maître des dieux, ou elle en arme l'aigle qui l'accompagne ; jamais lion n'a eu cet attribut. Mais quittons Malherbe avec ses métaphores impropres, et venons aux Corneille, aux Racine, aux Despréaux, aux Bossuet, aux Fléchier, aux Pascal, aux Fénelon, aux Bourfault, aux Vaugelas, les véritables pères de la langue française ; ce sont eux qui ont formé le style, fixé l'usage des mots, rendu les phrases harmonieuses, et qui ont donné de la force et de l'énergie au vieux jargon barbare et discordant de leurs ancêtres. On dévora les ouvrages de ces beaux génies. Ce qui plaît se retient. Ceux qui avaient du talent pour les lettres, les imitèrent. Le style et le goût de ces grands hommes se communiqua depuis à toute la nation. Mais souffrez que je vous arrête un moment, pour vous faire remarquer qu'en Grèce, en Italie, comme en France, les poètes ont été les premiers qui, rendant leur langue flexible et harmonieuse, l'ont ainsi préparée à devenir plus souple et plus maniable

sous la plume des auteurs qui après eux écrivirent en prose.

Si je me transporte maintenant en Angleterre, j'y trouve un tableau semblable à celui que je vous ai fait de l'Italie et de la France. L'Angleterre avait été subjuguée par les Romains, par les Saxons, par les Danois, et enfin par Guillaume le conquérant, duc de Normandie. De cette confusion des langues de leurs vainqueurs, en y joignant le jargon qu'on parle encore dans la principauté de Galles, se forma l'anglais. Je n'ai pas besoin de vous avertir que dans ces temps de barbarie cette langue était au moins aussi grossière que celles dont je viens de vous parler. La renaissance des lettres opéra le même effet sur toutes les nations; l'Europe était lassée de l'ignorance crasse dans laquelle elle avait croupi durant tant de siècles, elle voulut s'éclairer. L'Angleterre, toujours jalouse de la France, aspirait à produire elle-même ses auteurs; et comme pour écrire il faut avoir une langue, elle commença à perfectionner la sienne. Pour aller plus vite, elle s'appropriait du latin, du français, de l'italien, tous les termes qu'elle jugea lui être nécessaires; elle eut des écrivains célèbres; mais ils ne purent adoucir ces sons aigus de leur langue qui choquent les oreilles étrangères. Les autres idiomes perdent quand on les traduit, l'anglais seul y gagne. Je me souviens à ce propos de m'être trouvé un jour avec des gens de lettres; quelqu'un leur demanda en quelle langue s'était énoncé le serpent qui tenta notre première mère? En anglais, répondit un

érudit , car le serpent siffle. Prenez cette mauvaise plaisanterie pour ce qu'elle vaut.

Après vous avoir exposé comment chez d'autres nations les langues ont été cultivées et perfectionnées , vous jugez sans doute qu'en employant les mêmes moyens , nous réussirons également comme eux. Il nous faut donc de grands poètes et de grands orateurs pour nous rendre ce service , et nous ne devons pas l'attendre des philosophes ; leur partage est de déraciner des erreurs , et de découvrir des vérités nouvelles. Les poètes et les orateurs doivent nous enchanter par leur harmonie , nous attendrir et nous persuader ; mais comme on ne fait pas naître des génies à point nommé , voyons si nous ne pourrions pas faire également quelques progrès en employant des secours intermédiaires. Pour resserrer notre style , retranchons toute parenthèse inutile ; pour acquérir de l'énergie , traduisons les auteurs anciens qui se sont exprimés avec le plus de force et de grâce. Prenons chez les Grecs Thucydide , Xénophon ; n'oublions pas la Poétique d'Aristote. Qu'on s'applique sur-tout à bien rendre la force de Démosthène. Nous prendrons des Latins le Manuel d'Epictète , les Pensées de l'empereur Marc-Aurèle , les Commentaires de César , Salluste , Tacite , l'Art poétique d'Horace. Les Français pourront nous fournir les Pensées de la Rochefoucault , les Lettres persanes , l'Esprit des lois. Tous ces livres que je propose , la plupart écrits en style sententieux , obligeront ceux qui les traduiront à fuir les termes oiseux et les paroles inutiles ; nos écrivains emploieront toute leur

sagacité à resserrer leurs idées , pour que leur traduction ait la même force que l'on admire dans leurs originaux. Toutefois en rendant leur style plus énergique , ils feront attentifs à ne point devenir obscurs ; et pour conserver cette clarté , le premier des devoirs de tout écrivain , ils ne s'écarteront jamais des règles de la grammaire , afin que les verbes qui régissent les phrases , soient placés de sorte qu'il n'en résulte aucun sens amphibologique. Des traductions faites en ce genre serviront de modèles , sur lesquels nos écrivains pourront se mouler. Alors nous pourrons nous flatter d'avoir suivi le précepte qu'Horace donne aux auteurs dans sa Poétique : *Tot verba , tot pondera*. Il sera plus difficile d'adoucir les sons durs dont la plupart des mots de notre langue abondent. Les voyelles plaisent aux oreilles ; trop de consonnes rapprochées les choquent , parce qu'elles coûtent à prononcer , et n'ont rien de sonore : nous avons de plus quantité de verbes auxiliaires et actifs dont les dernières syllabes sont sourdes et désagréables , comme *sagen* , *geben* , *nehmen* : mettez un *a* au bout de ces terminaisons et faites-en *sagena* , *gebena* , *nehmena* , et ces sons flatteront l'oreille. Mais je fais aussi , que quand même l'empereur , avec ses huit électeurs , dans une diète solennelle de l'Empire , donnerait une loi pour qu'on prononçât ainsi , les sectateurs zélés du tudesque se moqueraient d'eux et crieraient par-tout en beau latin : *Cæsar non est super grammaticos* , et le peuple , qui décide des langues en tout pays , continuerait à prononcer *sagen* et *geben* comme de coutume. Les Français ont adouci par la pronon-

ciation bien des mots qui choquent les oreilles, et qui avaient fait dire à l'empereur Julien que les Gaulois croassaient comme les corneilles. Ces mots, tels qu'on les prononçait alors, sont, *cro-jo-gent*, *voi-yai-gent*, on les prononce à présent *croient*, *voient*; s'ils ne flattent pas, ils sont toutefois moins désagréables. Je crois que pour certains mots nous en pourrions user de même. Il est encore un vice que je ne dois pas omettre, celui des comparaisons basses et triviales, puisées dans le jargon du peuple. Voici, par exemple, comme s'exprimait un poète qui dédia ses ouvrages à je ne fais quel protecteur : “ *Schiefs, grosser Goenner, schiefs deine Strahlen,*
 „ *Arm dick, auf deinen Knecht hernieder.* ” “ Répands,
 „ grand protecteur, répands tes rayons gros comme
 „ le bras sur ton serviteur. ” Que dites-vous de ces rayons gros comme le bras? N'aurait-on pas dû dire à ce poète : mon ami, apprend à penser avant de te mêler d'écrire? N'imitons donc pas les pauvres qui veulent passer pour riches; convenons de bonne foi de notre indigence; que cela nous encourage plutôt à gagner par nos travaux les trésors de la littérature, dont la possession mettra le comble à la gloire nationale.

Après vous avoir exposé de quelle manière on pourrait former notre langue, je vous prie de me prêter la même attention à l'égard des mesures que l'on pourrait prendre pour étendre la sphère de nos connaissances, rendre les études plus faciles, plus utiles, et former en même temps le goût de la jeunesse. Je propose, en premier lieu, qu'on fasse un choix plus réfléchi des maîtres qui doivent régir les

classes, et qu'on leur prescrive la méthode sage et judicieuse qu'ils doivent suivre en enseignant, tant pour la grammaire et pour la dialectique qu'également pour la rhétorique ; qu'on fasse de petites distinctions pour les enfans qui s'appliquent, et qu'il y ait de légères flétrissures pour ceux qui se négligent. Je crois que le meilleur traité de logique, et en même temps le plus clair, est celui de Wolf. Il faudrait donc obliger tous les recteurs à l'enseigner, d'autant plus que celui de Batteux n'est pas traduit et qu'il ne l'emporte pas sur l'autre. Pour la rhétorique, qu'on s'en tienne à Quintilien. Qui-conque, en l'étudiant, ne parvient pas à l'éloquence, n'y parviendra jamais. Le style de cet ouvrage est clair, il contient tous les préceptes et toutes les règles de l'art ; mais il faut avec cela que les maîtres examinent avec soin les thèmes de leurs écoliers, en leur expliquant les raisons pour lesquelles on corrige leurs fautes, et en louant les endroits où ils ont réussi.

Si les maîtres suivent la méthode que je propose, ils développeront le germe des talens où la nature en a semé ; ils perfectionneront le jugement de leurs écoliers, en les accoutumant à ne point décider sans connaissance de cause, ainsi qu'à tirer des conséquences justes de leurs principes. La rhétorique rendra leur esprit méthodique ; ils apprendront l'art d'arranger leurs idées, de les joindre, et de les lier les unes aux autres par des transitions naturelles, imperceptibles, et heureuses ; ils sauront proportionner le style au sujet, employer à propos les figures, tant pour éviter la monotonie

du style , que pour répandre des fleurs sur les endroits qui en sont susceptibles ; et ils ne confondront pas deux métaphores en une , ce qui ne peut présenter qu'un sens louche au lecteur. La rhétorique leur enseignera encore à faire un choix des argumens qu'ils veulent employer , selon le caractère de l'auditoire auquel ils ont à s'adresser ; ils apprendront à s'insinuer dans les esprits , à plaire , à émouvoir , à exciter l'indignation ou la pitié , à persuader , à entraîner tous les suffrages. Quel art divin que celui , où par le moyen de la seule parole , sans force ni violence , on parvient à subjuguier les esprits , à régner sur les cœurs , et à savoir exciter dans une nombreuse assemblée les passions que l'on veut lui inspirer ! Si les bons auteurs étaient traduits en notre langue , j'en recommanderais la lecture comme celle d'une chose importante et nécessaire. Par exemple , pour les logiciens , rien ne les formerait mieux que le Commentaire de Bayle sur les comètes , et sur le *Contrains-les d'entrer*. Bayle est , selon mes faibles lumières , le premier des dialecticiens de l'Europe , il raisonne non-seulement avec force et précision , mais il excelle sur-tout à voir d'un coup d'œil tout ce de quoi une proposition est susceptible ; son côté fort , son côté faible ; comment il faut la soutenir , et comment on pourra réfuter ceux qui l'attaqueront. Dans son grand Dictionnaire il attaque Ovide sur le débrouillement du chaos ; il y a des articles excellens sur les Manichéens , sur Epicure , sur Zoroastre , etc. Tous méritent d'être lus et étudiés , et ce sera un avantage inestimable pour les jeunes gens , qui pourront s'approprier la force du raison-

nement et la vive pénétration d'esprit de ce grand homme. Vous devinez d'avance les auteurs que je recommanderais à ceux qui étudient l'éloquence. Pour qu'ils apprennent à sacrifier aux grâces, je voudrais qu'ils fussent les grands poètes, Homère, Virgile, quelques odes choisies d'Horace, quelques vers d'Anacréon. Afin qu'ils prissent le grand goût de l'éloquence, je mettrais Démosthène et Cicéron entre leurs mains; on leur ferait remarquer en quoi diffère le mérite de ces deux grands orateurs. Au premier on ne saurait rien ajouter, au second il n'y a rien à retrancher. Ces lectures pourraient être suivies des belles oraisons funèbres de Bossuet et de Fléchier, du Démosthène et du Cicéron français, et du petit Carême de Massillon rempli de traits de la plus sublime éloquence. Afin de leur apprendre dans quel goût il faut écrire l'histoire, je voudrais qu'ils fussent Tite-Live, Salluste, Tacite; on leur ferait remarquer en même temps la noblesse du style, la beauté de la narration, en condamnant toutefois la crédulité avec laquelle Tite-Live donne à la fin de chaque année une liste de miracles les uns plus ridicules que les autres. Ces jeunes gens pourraient ensuite parcourir l'Histoire universelle de Bossuet, et les révolutions romaines par l'abbé de Vertot; on pourrait y ajouter l'avant-propos de l'histoire de Charles-Quint par Robertson. Ce serait le moyen de leur former le goût et de leur apprendre comment il faut écrire; mais si le recteur n'a pas lui-même ces connaissances, il se contentera de dire: ici Démosthène emploie le grand argument oratoire; là, et dans la plus grande partie du discours, il se

fert de l'enthymème : voilà une apostrophe , voici une prosopopée ; en tel endroit une métaphore , dans l'autre une hyperbole. Cela est bon , mais si le maître ne relève pas mieux les beautés de l'auteur , et qu'il n'en fasse pas remarquer les défauts (parce qu'il en échappe même aux plus grands orateurs) , il n'aura pas rempli sa tâche. J'insiste si fort sur toutes ces choses , à cause que je voudrais que les jeunes gens fortissent des écoles avec des idées nettes , et que sans se contenter de remplir leur mémoire , on s'attachât sur-tout à leur former le jugement , afin qu'ils apprissent à discerner le bon du mauvais , et que ne se bornant pas à dire , cela me plaît , ils pussent à l'avenir donner des raisons solides de ce qu'ils approuvent ou de ce qu'ils rejettent.

Pour vous convaincre du peu de goût qui jusqu'à nos jours règne en Allemagne , vous n'avez qu'à vous rendre aux spectacles publics. Vous y verrez représenter les abominables pièces de Shakspeare , traduites en notre langue , et tout l'auditoire se pâmer d'aise en entendant ces farces ridicules et dignes des sauvages du Canada. Je les appelle telles , parce qu'elles pèchent contre toutes les règles du théâtre. Ces règles ne sont point arbitraires , vous les trouvez dans la Poétique d'Aristote , où l'unité de lien , l'unité de temps , et l'unité d'intérêt sont prescrites comme les seuls moyens de rendre les tragédies intéressantes ; au lieu que dans ces pièces anglaises la scène dure l'espace de quelques années. Où est la vraisemblance ? Des crocheteurs et des fossoyeurs paraissent et tiennent des propos dignes d'eux ; ensuite viennent des princes et des reines.

Comment ce mélange bizarre de bassesse et de grandeur, de bouffonnerie et de tragique, peut-il toucher et plaire ? On peut pardonner à Shakspeare ces écarts bizarres : car la naissance des arts n'est jamais le point de leur maturité. Mais voilà encore un Gœtz de Berlichingen qui paraît sur la scène, imitation détestable de ces mauvaises pièces anglaises, et le parterre applaudit et demande avec enthousiasme la répétition de ces dégoûtantes platitudes. Je fais qu'il ne faut point disputer des goûts ; cependant permettez-moi de vous dire que ceux qui trouvent autant de plaisir aux danseurs de corde, aux marionnettes, qu'aux tragédies de Racine, ne veulent que tuer le temps ; ils préfèrent ce qui parle à leurs yeux à ce qui parle à leur esprit, et ce qui n'est que spectacle à ce qui touche le cœur. Mais revenons à notre sujet.

Après vous avoir parlé des basses classes, il faut que j'agisse avec la même franchise à l'égard des universités, et que je vous propose les corrections qui paraîtront les plus avantageuses et les plus utiles à ceux qui voudront se donner la peine d'y bien réfléchir. Il ne faut pas croire que la méthode qu'emploient les professeurs pour enseigner les sciences, soit indifférente ; s'ils manquent de clarté et de netteté, leurs peines sont perdues ; ils ont leur cours tout préparé d'avance, et ils s'en tiennent là. Que ce cours de leur science soit bien ou mal fait, personne ne s'en embarrasse ; aussi voit-on le peu d'avantage qu'on retire de ces études ; bien peu d'écoliers en sortent avec les connaissances qu'ils en devraient rapporter. Mon idée serait donc

de prescrire à chaque professeur la règle qu'il doit suivre en enseignant. En voici l'ébauche. Mettons le géomètre et le théologien de côté, parce qu'il n'y a rien à ajouter à l'évidence du premier, et qu'il ne faut point choquer les opinions populaires du dernier. Je trouve d'abord le philosophe. J'exigerais qu'il commençât son cours par une définition exacte de la philosophie ; qu'ensuite remontant aux temps les plus reculés il rapportât toutes les différentes opinions que les hommes ont eues selon l'ordre des temps où ont fleuri ceux qui les ont enseignées. Il ne suffirait pas, par exemple, de leur dire que les stoïciens admettaient dans leur système que les âmes humaines sont des parcelles de la Divinité. Quelque belle et sublime que soit cette idée, le professeur fera remarquer qu'elle implique contradiction, parce que si l'homme était une parcelle de la Divinité, il aurait des connaissances infinies qu'il n'a point ; parce que si Dieu était dans les hommes, il arriverait à présent que le Dieu anglais se battrait contre le Dieu français et espagnol ; que ces diverses parties de la Divinité tâcheraient de se détruire réciproquement, et qu'enfin toutes les scélératesses, tous les crimes que les hommes commettent, seraient des œuvres divines. Quelle absurdité d'admettre de pareilles horreurs ! donc elles ne sont pas vraies. S'il touche au système d'Épicure, il s'arrêtera sur-tout sur l'impassibilité que ce philosophe attribue à ses dieux, ce qui est contraire à la nature divine : il n'oubliera pas d'insister sur l'absurdité de la déclinaison des atomes, et sur tout ce qui répugne à l'exactitude et à la

liaison du raisonnement. Il fera sans doute mention de la secte acataleptique et de la nécessité où les hommes se trouvent souvent de suspendre leur jugement sur tant de matières métaphysiques, où l'analogie et l'expérience ne sauraient leur prêter de fil pour se conduire dans ce labyrinthe. Ensuite il en viendra à Galilée; il exposera nettement son système; il ne manquera pas d'appuyer sur l'absurdité du clergé romain, qui ne voulut pas que la terre tournât, qui se révoltait contre les antipodes, et qui, tout infallible qu'il croyait être, perdit cette fois au moins son procès devant le tribunal de la raison. Viendra ensuite Copernic, Tycho-Brahé, le système des tourbillons. Le professeur démontrera à ses auditeurs l'impossibilité du plein, qui s'opposerait à tout mouvement; il prouvera évidemment, malgré Descartes, que les animaux ne sont pas des machines. Ceci sera suivi de l'abrégé du système de Newton, du vide qu'il faut admettre, sans qu'on puisse dire si c'est une négation d'existence, ou si ce vide est un être à la nature duquel nous ne pouvons attacher aucune idée précise. Cela n'empêchera pas que le professeur n'instruise son auditoire du parfait rapport de ce système calculé par Newton, avec les phénomènes de la nature; et c'est ce qui obligera les modernes d'admettre la pesanteur, la gravitation, la force centripète et la force centrifuge, propriétés occultes de la nature, inconnues jusqu'à nos jours. Ce sera alors le tour de Leibnitz, du système des monades et de celui de l'harmonie préétablie. Le professeur fera remarquer sans doute que sans unité point de nombre : donc il faut admettre

admettre des corps infécables dont la matière soit composée. Il fera observer de plus à son auditoire, qu'idéalement la matière peut se diviser à l'infini ; mais que dans la pratique les premiers corps , pour être trop déliés , échappent à nos sens et qu'il faut de toute nécessité de premières parties indestructibles , qui servent de principes aux élémens ; car rien ne se fait de rien , et rien ne s'anéantit. Ce professeur représentera le système de l'harmonie préétablie comme le roman d'un homme de beaucoup de génie ; et il ajoutera sans doute que la nature prend la voie la plus courte pour arriver à ses fins : il remarquera qu'il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité. Viendra ensuite Spinoza, qu'il réfutera sans peine, en employant les mêmes argumens dont il s'est servi contre les stoïciens ; et s'il prend ce système du côté où il paraît nier l'existence du premier être , rien ne lui sera plus facile que de le réduire en poudre , sur-tout s'il fait voir la destination de chaque chose , le but pour lequel elle est faite. Tout, même jusqu'à la végétation d'un brin d'herbe , prouve la Divinité ; et si l'homme jouit d'un degré d'intelligence qu'il ne s'est point donné , il faut , à plus forte raison , que l'être dont il tient tout , ait un esprit infiniment plus profond et plus immense. Notre professeur ne mettra pas Mallebranche tout-à-fait de côté. En développant les principes de ce savant père de l'oratoire , il montrera que les conséquences qui en découlent naturellement , ramènent à la doctrine des stoïciens , à l'ame universelle dont tous les êtres animés font partie. Si nous voyons tout en Dieu , si nos sensations , nos

pensées, nos désirs, notre volonté émanent directement de ses opérations intellectuelles sur nos organes, nous ne devenons que des machines mues par des mains divines. Dieu reste seul, et l'homme disparaît. Je me flatte que monsieur le professeur, s'il a le sens commun, n'oubliera pas le sage Locke, le seul des métaphysiciens qui ait sacrifié l'imagination au bon sens, qui suive l'expérience autant qu'elle peut le conduire, et qui s'arrête prudemment quand ce guide vient à lui manquer. Est-il question de morale? Monsieur le professeur dira quelques mots de Socrate; il rendra justice à Marc-Aurèle, et il s'étendra plus amplement sur les Offices de Cicéron, le meilleur ouvrage de morale qu'on ait écrit et qu'on puisse écrire.

Je ne dirai que deux mots aux médecins. Ils doivent sur-tout accoutumer leurs élèves à bien examiner les symptômes des maladies, pour en bien connaître le genre. Ces symptômes sont, un pouls rapide et faible, un pouls fort et violent, un pouls intermittent, la sécheresse de la langue, les yeux, la nature de la transpiration, les sécrétions, tant urines que matières fécales; ils en peuvent tirer des inductions pour apprécier moins vaguement le genre de marasme qui cause la maladie; et c'est sur ces connaissances qu'ils doivent faire choix des remèdes convenables. Le professeur fera de plus soigneusement observer à ses écoliers la prodigieuse différence des tempéramens, et l'attention qu'ils exigent. Il promènera la même maladie de tempérament en tempérament; il insistera principalement sur la nécessité d'observer combien dans la même

maladie la médecine doit être proportionnée à la nature de la constitution du patient. Je n'ose pas néanmoins présumer qu'avec toutes ces instructions ces jeunes Esculapes fassent des miracles. Le gain que le public y fera, c'est qu'il y aura moins de citoyens de tués par l'ignorance ou par la paresse des médecins.

Pour abrégér, je passe sur la botanique, la chimie, et les expériences physiques, afin d'entreprendre monsieur le professeur en droit, qui m'a la mine bien rébarbative. Je lui dirai : Monsieur, nous ne sommes plus dans le siècle des mots, nous sommes dans celui des choses. De grâce, pour l'avantage du public, daignez mettre un peu moins de pédanterie et plus de bon sens dans les profondes leçons que vous croyez faire. Vous perdrez votre temps, Monsieur, à enseigner un droit public, qui n'est pas même un droit particulier, que les puissans ne respectent pas, et dont les faibles ne tirent aucune assistance. Vous instruisez vos écoliers des lois de Minos, de Solon, de Lycurgue, des douze tables de Rome, du code de l'empereur Justinien ; et pas le mot, ou peu de chose des lois et des coutumes reçues dans nos provinces. Pour vous tranquilliser, nous vous permettons de croire que votre cervelle est formée de la quintessence de celles de Cujas et de Barthole fondues ensemble ; mais daignez considérer que rien n'est plus précieux que le temps, et que celui qui le perd en phrases inutiles, est un prodigue auquel vous adjugeriez le séquestre si on l'accusait devant votre tribunal. Permettez donc, Monsieur, tout érudit que vous êtes, qu'un igno-

rant de ma trempe (si vous encouragez ma timidité) vous propose une espèce de cours de droit que vous pourriez faire. Vous commencerez par prouver la nécessité des lois , parce qu'aucune société ne peut se soutenir sans elles. Vous montrerez qu'il y en a de civiles , de criminelles , et d'autres qui ne sont que de convention. Les premières servent pour assurer les possessions , soit pour les héritages , soit pour les dots , les douaires , les contrats de vente et d'achat ; elles indiquent les principes qui servent de règle pour décider des limites , ainsi que pour éclaircir des droits qui sont en litige. Les lois criminelles sont plutôt pour atterrer le crime que pour le punir ; les peines doivent être proportionnées aux délits , et les châtimens les plus doux doivent en tout temps être préférés aux plus rigoureux. Les lois de convention sont celles que les gouvernemens établissent pour favoriser le commerce ou l'industrie. Les deux premières sortes de lois sont d'un genre stable ; le dernières sont sujettes à des changemens , par des causes internes ou externes qui peuvent obliger d'abolir les unes et d'en créer de nouvelles. Ce préambule exposé avec toute la netteté nécessaire , monsieur le professeur , sans consulter Grotius ni Puffendorff , aura la bonté d'analyser les lois de la contrée où il réside ; il se gardera sur-tout de donner du goût à ses élèves pour l'esprit contentieux ; au lieu d'en faire des embrouilleurs , il en fera des débrouilleurs ; et il emploiera tous ses soins à mettre de la justesse , de la clarté et de la précision dans ses leçons. Pour former à cette méthode ses disciples dès leur jeunesse , il ne négligera pas

sur-tout de leur inspirer du mépris pour l'esprit contentieux qui sophistique tout , et qui semble un répertoire inépuisable de subtilités et de chicanes.

Je m'adresse à présent à monsieur le professeur d'histoire ; je lui propose pour modèle le savant et célèbre Thomasiaus. Notre professeur gagnera de la réputation s'il approche de ce grand homme ; de la gloire , s'il l'égale. Il commencera son cours selon l'ordre des temps , par les histoires anciennes ; il finira par les histoires modernes. Il n'omettra aucun peuple dans cette suite des siècles ; il n'oubliera ni les Chinois , ni les Russes , ni la Pologne , ni le nord , comme il est arrivé à monsieur Bossuet dans son ouvrage , d'ailleurs très-estimable. Notre professeur s'appliquera sur-tout à l'histoire d'Allemagne , comme la plus intéressante pour les Allemands ; il se gardera cependant de s'enfoncer trop avant dans l'obscurité des origines sur lesquelles les documens nous manquent , et qui au demeurant sont des connaissances assez inutiles. Sans s'appesantir il parcourra le neuvième , le dixième , le onzième , le douzième siècle ; il s'étendra davantage sur le treizième siècle , où l'histoire commence à devenir plus intéressante. En avançant il entrera dans de plus grands détails , parce que ces faits sont liés davantage à l'histoire de nos jours ; il s'arrêtera plus particulièrement sur les événemens qui ont eu des suites que sur ceux qui sont morts sans postérité , si j'ose m'exprimer ainsi. Le professeur remarquera l'origine des droits , des usages , des lois ; il fera connaître à quelles occasions elles se sont établies

dans l'Empire. Il faut qu'il marque l'époque où les villes impériales devinrent libres, et quels furent leurs privilèges, comment se forma la Hanse ou la ligue des villes anféatiques; comment les évêques et les abbés devinrent souverains; il s'expliquera de son mieux comment les électeurs acquirent le droit d'élire les empereurs. Les différentes formes de l'administration de la justice, dans cette suite de siècles, ne doivent pas être omises. Mais c'est sur-tout depuis Charles-Quint que monsieur le professeur fera le plus d'usage de son discernement et de son habileté: depuis cette époque tout devient intéressant et mémorable. Il s'appliquera à débrouiller de son mieux les causes des grands événemens; indifférent pour les personnes, il louera les belles actions de ceux qui se sont illustrés, et il blâmera les fautes de ceux qui en ont commis. Voici enfin les troubles de la religion qui commencent; le professeur traitera cette partie en philosophe. Viennent ensuite les guerres auxquelles ces troubles donnèrent lieu; ces grands intérêts seront traités avec la dignité qui leur convient. La Suède prend parti contre l'empereur; le professeur dira ce qui donna lieu à Gustave-Adolphe de se transporter en Allemagne, et quelles raisons eut la France de se déclarer pour la Suède, et pour la cause protestante; mais le professeur ne répètera pas les vieux mensonges que de trop crédules historiens ont répandus. Il ne dira point que Gustave-Adolphe a été tué par un prince allemand qui servait dans son armée, parce que cela n'est ni vrai, ni prouvé, ni vraisemblable. La paix de

Westphalie exigera un détail plus circonstancié, parce qu'elle est devenue la base des libertés germaniques, une loi qui restreint l'ambition impériale dans ses justes bornes, sur laquelle notre constitution présente est fondée. Le professeur rapportera ensuite ce qui s'est passé sous les règnes des empereurs Léopold, Joseph et Charles VI. Ce vaste champ lui fournit de quoi exercer son érudition et son génie, sur-tout s'il ne néglige rien d'essentiel; et il n'oubliera pas, après avoir exposé tous les faits mémorables de chaque siècle, de rendre compte des opinions reçues, et des hommes qui se sont le plus distingués par leurs talens, par leurs découvertes, ou par leurs ouvrages; et il aura soin de ne pas omettre les étrangers contemporains des Allemands dont il parle. Je crois qu'après avoir ainsi parcouru l'histoire, peuple après peuple, on rendrait service aux étudiants si l'on rassemblait toutes ces matières, et qu'on les leur représentât dans un tableau général. C'est sur-tout dans un tel ouvrage que l'ordre chronologique serait nécessaire, pour ne pas confondre les temps, et pour apprendre à placer chaque fait important selon l'ordre qu'il doit occuper; les contemporains à côté des contemporains; et pour que la mémoire fût moins chargée de dates, il serait bon de fixer les époques où les révolutions les plus importantes sont arrivées: ce sont autant de points d'appui pour la mémoire, qui se retiennent facilement, et qui empêchent que cet immense chaos d'histoires ne brouille la tête des jeunes gens. Un cours d'histoire, tel que je le propose, doit être bien digéré, profondément pensé,

et purgé de toute minutie. Ce n'est ni le *Theatrum Europæum*, ni l'histoire des Germains de monsieur de Bunau, que le professeur doit consulter; j'aimerais mieux l'adresser aux cahiers de Thomafius, s'il s'en trouve encore. Quel spectacle plus intéressant, plus instructif et plus nécessaire pour un jeune homme qui doit entrer dans le monde, que de repasser cette suite de vicissitudes qui ont changé si souvent la face de l'univers! Où apprendra-t-il mieux à connaître le néant des choses humaines, qu'en se promenant sur les ruines des royaumes et des plus vastes empires? Mais dans cet amas de crimes qu'on lui fait passer devant les yeux, quel plaisir pour lui de trouver de loin à loin de ces ames vertueuses et divines qui semblent demander grâce pour la perversité de l'espèce? Ce sont-là les modèles qu'il doit suivre. Il a vu une foule d'hommes heureux environnés d'adulateurs; la mort frappe l'idole, les flatteurs s'ensuient, la vérité paraît, et les cris de l'exécration publique étouffent la voix des panégyristes. Je me flatte que le professeur aura assez de sens pour marquer à ses disciples les bornes qui distinguent une noble émulation d'avec celles d'une ambition démesurée, et qu'il les fera réfléchir sur tant de passions funestes qui ont entraîné les malheurs des plus vastes Etats; il leur prouvera par cent exemples que les bonnes mœurs ont été les vraies gardiennes des empires, ainsi que leur corruption, l'introduction du luxe, et l'amour démesuré des richesses, ont été de tout temps les précurseurs de leur chute. Si monsieur le professeur suit le plan que je propose, il ne se bornera

pas à entasser des faits dans la mémoire de ses écoliers ; mais il travaillera à former leur jugement , à rectifier leur façon de penser , et sur-tout à leur inspirer de l'amour pour la vertu ; ce qui , selon moi , est préférable à toutes les connaissances indigestes dont on farcit la tête des jeunes gens.

Il résulte en général de tout ce que je viens de vous exposer , que l'on devrait s'appliquer avec zèle et avec empressement à traduire dans notre langue tous les auteurs classiques des langues anciennes et modernes ; ce qui nous procurerait le double avantage de former notre idiome et de rendre les connaissances plus universelles. En naturalisant tous les bons auteurs , ils nous apporteraient des idées neuves , et nous enrichiraient de leur diction , de leurs grâces , et de leurs agréments : et combien de connaissances le public n'y gagnerait-il pas ? De vingt-six millions d'habitans qu'on donne à l'Allemagne , je ne crois pas que cent mille sachent bien le latin , sur-tout si vous décomptez cet amas de prêtres ou de moines qui savent à peine autant de latin qu'il en faut pour entendre tant bien que mal la syntaxe. Or voilà donc vingt-cinq millions neuf cents mille âmes exclues de toutes connaissances , parce qu'elles ne sauraient les acquérir dans la langue vulgaire. Quel changement plus avantageux pourrait donc nous arriver que celui de rendre ces lumières plus communes en les répandant par-tout ? Le gentilhomme qui passe sa vie à la campagne , ferait un choix de lectures qui lui seraient convenables , il s'instruirait en s'amusant ; le gros bourgeois en deviendrait

moins rustre ; les gens désœuvrés y trouveraient une ressource contre l'ennui ; le goût des belles lettres deviendrait général, et il répandrait sur la société l'aménité, la douceur, les grâces, et des ressources inépuisables pour la conversation. De ce frottement des esprits résulterait ce tact fin, le bon goût qui par un discernement prompt saisit le beau, rejette le médiocre et dédaigne le mauvais. Le public, devenu ainsi juge éclairé, obligerait les auteurs nouveaux à travailler leurs ouvrages avec plus d'affiduité et de soin, et à ne les donner au jour qu'après les avoir bien limés et repolis.

La marche que j'indique n'est point née dans mon imagination ; c'est celle de tous les peuples qui se font policés ; il n'y en a pas d'autre. Plus le goût des lettres gagnera, plus il y aura de distinction et de fortune à attendre pour ceux qui les cultivent supérieurement ; plus l'exemple de ceux-là en animera d'autres. L'Allemagne produit des hommes à recherches laborieuses, des philosophes, des génies, et tout ce que l'on peut désirer ; il ne faut qu'un Prométhée qui dérobe le feu céleste pour les animer.

Le fol qui a produit le fameux Des Vignes, chancelier du malheureux empereur Frédéric II, celui où sont nés ceux qui écrivirent les Lettres des hommes obscurs, (bien supérieurs à leur siècle) qui sont les modèles de Rabelais ; le fol qui a produit le fameux Erasme dont l'Eloge de la folie pétille d'esprit, et qui vaudrait encore mieux, si l'on en retranchait quelques platitudes monacales qui se ressentent du mauvais goût du temps ; le pays qui a vu naître un Mélanchthon aussi sage

qu'érudit ; le fol , dis-je , qui a produit ces grands hommes n'est point épuisé , et en ferait éclore bien d'autres. Que de grands hommes n'ajouterais-je pas à ceux-ci ? Je compte hardiment au nombre des nôtres Copernic , qui par ses calculs rectifia le système planétaire , et prouva ce que Ptolomée a osé avancer quelques milliers d'années avant lui ; tandis qu'un moine d'un autre côté de l'Allemagne découvrit par ses opérations chimiques les étonnans effets de l'explosion de la poudre ; qu'un autre inventa l'imprimerie , art heureux qui perpétue les bons livres , et met le public en état d'acquérir des connaissances à peu de frais ; un Otto Guérique , esprit inventif , auquel nous devons la pompe pneumatique. Je n'oublierai certainement pas le célèbre Leibnitz , qui a rempli l'Europe de son nom ; si son imagination l'a entraîné dans quelques visions systématiques , il faut toutefois avouer que ses écarts sont ceux d'un grand génie. Je pourrais grossir cette liste des noms de Thomafius , de Bilfinger , de Haller , et de bien d'autres ; mais le temps présent m'impose silence. L'éloge des uns humilierait l'amour-propre des autres.

Je prévois qu'on m'objectera peut-être que pendant les guerres d'Italie on a vu fleurir Pic de la Mirandole. J'en conviens ; mais il n'était que favant. On ajoutera que , pendant que Cromwel bouleversait sa patrie et faisait décapiter son roi sur un échafaud , Toland publiait son Léviathan ; et peu après lui Milton mit en lumière son Paradis perdu ; que même du temps de la reine Elisabeth Bacon avait déjà éclairé l'Europe et s'était rendu l'oracle de la philosophie , en indiquant les décou-

vertes à faire , et en montrant le chemin qu'il fallait suivre pour y parvenir ; que pendant les guerres de Louis XIV les bons auteurs en tout genre illustrèrent la France : pourquoi donc , dira - t - on , nos guerres d'Allemagne auraient - elles été plus funestes aux lettres que celles de nos voisins ? Il me sera aisé de vous répondre. En Italie les lettres n'ont véritablement fleuri que sous la protection de Laurent de Médicis , du Pape Léon X , et de la maison d'Est. Il y eut dans ces temps quelques guerres passagères , mais non destructives ; et l'Italie , jalouse de la gloire que devait lui procurer la renaissance des beaux arts , les encourageait autant que ses forces le permettaient. En Angleterre la politique soutenue du fanatisme de Cromwel n'en voulait qu'au trône : cruel envers son roi , il gouverna sagement sa nation ; aussi le commerce de cette île ne fut - il jamais plus florissant que sous son protectorat. Ainsi le Bélémouth ne peut se regarder que comme un libelle de parti. Le Paradis de Milton vaut mieux sans doute : ce poète était un homme d'une imagination forte , qui avait pris le sujet de son poème dans une de ces farces religieuses qu'on jouait encore de son temps en Italie , et il faut remarquer sur-tout qu'alors l'Angleterre était paisible et opulente. Le chancelier Bacon , qui s'illustra sous la reine Elisabeth , vivait dans une cour polie ; il avait les yeux pénétrants de l'aigle de Jupiter pour scruter les sciences , et la sagesse de Minerve pour les digérer. Le génie de Bacon est comme ces phénomènes qu'on voit paraître de loin à loin , et qui font autant d'honneur à leur siècle qu'à l'esprit humain. En France le

ministère du cardinal de Richelieu avait préparé le beau siècle de Louis XIV. Les lumières commençaient à se répandre; la guerre de la Fronde n'était qu'un jeu d'enfant. Louis XIV, avide de toute sorte de gloire, voulut que sa nation fût la première pour la littérature et le bon goût, comme en puissance, en conquêtes, en politique et en commerce. Il porta ses armes victorieuses dans les pays ennemis. La France se glorifiait des succès de son monarque, sans se ressentir des ravages de la guerre. Il était donc naturel que les Muses, qui se complaisent dans le repos et dans l'abondance, se fixassent dans son royaume. Mais ce que vous devez remarquer sur-tout, Monsieur, c'est qu'en Italie, en Angleterre, en France, les premiers hommes de lettres et leurs successeurs écrivirent dans leur propre langue. Le public dévorait ces ouvrages, et les connaissances se répandaient généralement sur toute la nation. Chez nous, c'était toute autre chose. Nos querelles de religion nous fournirent quelques ergoteurs, qui discutant obscurément des matières inintelligibles, soutenaient, combattaient les mêmes argumens, et mêlaient les injures aux sophismes. Nos premiers savans furent, comme par-tout, des hommes qui entassaient faits sur faits dans leur mémoire, des pédans sans jugement, des Lipsius, des Freinshémus, des Gro-novius, des Grævius, pesans restaurateurs de quelques phrases obscures qui se trouvaient dans les anciens manuscrits. Cela pouvait être utile jusqu'à un certain point, mais il ne fallait pas attacher toute son application à des vétilles minutieuses, par conséquent peu importantes. Ce qu'il y eut

de plus fâcheux, c'est que la vanité pédantesque de ces messieurs aspirait aux applaudissemens de toute l'Europe : en partie pour faire parade de leur belle latinité, en partie pour être admirés des pédans étrangers, ils n'écrivaient qu'en latin ; de sorte que leurs ouvrages étaient perdus pour presque toute l'Allemagne. De-là il résulta deux inconvéniens : l'un que la langue allemande n'étant point cultivée, demeura chargée de son ancienne rouille ; et l'autre, que la masse de la nation, qui ne savait pas le latin, ne pouvant s'instruire, faute d'entendre une langue morte, continua de croupir dans la plus crasse ignorance. Voilà des vérités auxquelles personne ne pourra répondre. Que messieurs les savans se souviennent quelquefois que les sciences sont les alimens de l'ame ; la mémoire les reçoit comme l'estomac, mais elles causent des indigestions, si le jugement ne les digère. Si nos connaissances sont des trésors, il faut, non pas les enfouir, mais les faire profiter en les répandant généralement dans une langue entendue par tous nos concitoyens.

Ce n'est que depuis peu que les gens de lettres ont pris la hardiesse d'écrire dans leur langue maternelle, et qu'ils ne rougissent plus d'être Allemands. Vous savez qu'il n'y a pas long-temps qu'a paru le premier dictionnaire de la langue allemande qu'on ait connu ; je rougis de ce qu'un ouvrage aussi utile ne m'ait pas devancé d'un siècle ; cependant on commence à s'apercevoir qu'il se prépare un changement dans les esprits ; la gloire nationale se fait entendre, on ambitionne de se mettre de niveau avec ses voisins, et l'on veut se frayer des routes au Parnasse, ainsi qu'au temple.

de mémoire; ceux qui ont le tact fin le remarquent déjà. Qu'on traduise donc dans notre langue les ouvrages classiques anciens et modernes. Si nous voulons que l'argent circule chez nous, répandons-le dans le public, en rendant communes les sciences qui étaient si rares autrefois.

Enfin, pour ne rien omettre de ce qui a retardé nos progrès, j'ajouterai le peu d'usage que l'on a fait de l'allemand dans la plupart des cours d'Allemagne. Sous le règne de l'empereur Joseph on ne parlait à Vienne qu'italien; l'espagnol prévalut sous Charles VI; et durant l'empire de François I, né Lorrain, le français se parlait à sa cour plus familièrement que l'allemand: il en était de même dans les cours électORALES. Quelle pouvait en être la raison? je vous le répète, Monsieur, c'est que l'espagnol, l'italien et le français étaient des langues fixées, et la nôtre ne l'était pas. Mais consolons-nous; la même chose est arrivée en France. Sous François I, Charles IX, Henri III, dans les bonnes compagnies on parlait plus l'espagnol et l'italien que le français; et la langue nationale ne fut en vogue qu'après qu'elle devint polie, claire, élégante, et qu'une infinité de livres classiques l'eurent embellie de leurs expressions pittoresques, et en eurent aussi fixé la marche grammaticale. Sous le règne de Louis XIV le français se répandit dans toute l'Europe, et cela en partie pour l'amour des bons auteurs qui florissaient alors, même pour les bonnes traductions des anciens qu'on y trouvait. Et maintenant cette langue est devenue un passe-partout qui vous introduit dans toutes les maisons et dans toutes les villes. Voyagez de Lisbonne à Pétersbourg, et

de Stockholm à Naples, en parlant le français, vous vous faites entendre par-tout. Par ce seul idiome vous vous épargnez quantité de langues qu'il vous faudrait savoir, qui surchargeraient votre mémoire de mots à la place desquels vous pouvez la remplir de choses, ce qui est bien préférable.

Voilà, Monsieur, les différentes entraves qui nous ont empêchés d'aller aussi vite que nos voisins; toutefois ceux qui viennent les derniers, surpassent quelquefois leurs prédécesseurs: cela pourra nous arriver plus promptement qu'on ne le croit, si les souverains prennent du goût pour les lettres; s'ils encouragent ceux qui s'y appliquent, en louant et récompensant ceux qui ont le mieux réussi: que nous ayons des Médicis, et nous verrons éclore des génies. Des Augustes feront des Virgiles. Nous aurons nos auteurs classiques; chacun, pour en profiter, voudra les lire; nos voisins apprendront l'allemand, les cours le parleront avec délice; et il pourra arriver que notre langue polie et perfectionnée s'étende en faveur de nos bons écrivains d'un bout de l'Europe à l'autre. Ces beaux jours de notre littérature ne sont pas encore venus; mais ils s'approchent. Je vous les annonce, ils vont paraître: je ne les verrai pas, mon âge m'en interdit l'espérance. Je fais comme Moïse; je vois de loin la terre promise, mais je n'y entrerai pas. Passez-moi cette comparaison. Je laisse Moïse pour ce qu'il est, et ne veux point du tout me mettre en parallèle avec lui; et pour les beaux jours de la littérature, que nous attendons, ils valent mieux que les rochers pelés et arides de la stérile Idumée.

COMMENTAIRE

COMMENTAIRE

THÉOLOGIQUE

DE

DON CALMET

SUR

BARBE-BLEUE.

A V A N T - P R O P O S

D E

L'ÉVÊQUE DU PUY.

IL faut que l'univers sache qu'on a découvert depuis peu, parmi les papiers de défunt don Calmet, un commentaire théologique sur Barbe-bleue, ouvrage aussi utile qu'édifiant. En son temps on avait hésité de le publier avec les autres ouvrages de ce savant bénédictin, à cause que le docteur Tamponet et autres membres de la sorbonne soutenaient, avec une obstination scandaleuse, que Barbe-bleue n'était point un livre canonique. L'archevêque de Paris, dont la vaste érudition est si connue, le cardinal de Rohan, qui passe pour un des premiers théologiens du royaume, l'évêque du Velay, qui se distingue par son zèle, monsieur de Montpellier, monsieur de Tours, enfin tous les premiers de notre clergé prouvaient que Barbe-bleue n'est point un livre apocryphe, ce qui occasionna une dispute d'une érudition exquise. Le parti de Barbe-bleue se fondait sur Erasme, qui le cite dans son incomparable Eloge de la folie; sur saint Athanase, qui en rapporte des passages dans sa dispute contre les ariens; sur saint Basile, qui le trouve très-orthodoxe;

sur saint Grégoire de Nazianze, qui se fonde sur ses prophéties, dans un apologétique de la religion chrétienne, qu'il adresse à l'empereur Julien ; sur saint Jean-Chrysostome, qui puisa dans ce livre pieux ses plus belles figures de rhétorique, dont il orna ses admirables homélies. Le pieux évêque Las Casas en lisait tous les jours quelques passages, pour corroborer sa foi. Barbe-bleue était le bréviaire du pape Alexandre VI. Le cardinal de Lorraine jugeait également que ce livre était canonique. Ainsi, en comptant les voix, ceux qui soutiennent que Barbe-bleue est un livre prophétique et divinement inspiré, l'emportent de beaucoup en nombre sur ceux qui le suspectent. Voici ce que nous connaissons de son origine. Barbe-bleue parut à Alexandrie avec la traduction que les Septante firent du Pentateuque et des autres livres de l'ancienne loi. Pendant la captivité des tribus, elles avaient perdu l'ancien Testament ; mais les Samaritains l'avaient conservé : Barbe-bleue se trouvait avec ces livres. Lorsque le peuple, après avoir quitté Babylone, fut de retour à Jérusalem, Esdras et Néhémias se donnèrent beaucoup de peine pour ramasser tout ce qu'ils purent rassembler de ces précieux ouvrages perdus. Ils retrouvèrent quelques livres, ils en recomposèrent d'autres de mémoire.

Comme ce travail était immense , et qu'ils avaient hâte d'achever , ils négligèrent de joindre Barbe-bleue au corps des ouvrages sacrés , qu'ils avaient rétablis comme ils avaient pu. Et c'est à cette négligence d'Esdras qu'il faut attribuer principalement les doutes qu'ont eus quelques docteurs , de son authenticité.

Cependant il n'y a qu'à lire ce qu'en écrit saint François d'Assise , pour dissiper les soupçons qui pourraient nous rester touchant Barbe-bleue. Saint-François, qui l'avait rigoureusement examiné, dit : „ Ce livre porte tous les caractères de l'inspiration „ divine. C'est une parabole , ou plutôt une prophétie de toute l'œuvre de notre salut ; j'y reconnais le style des prophètes ; il a les grâces du „ Cantique des cantiques , le merveilleux du prophète Esaïe , la mâle énergie d'Ezéchiel , avec „ tout le pathétique de Jérémie. Et comme dans „ l'original hébreu il ne se rencontre aucun terme „ ni aucune phrase de la langue syriaque , il est „ incontestable que l'auteur divinement inspiré de „ Barbe-bleue doit avoir fleuri long-temps avant „ la captivité de Babylone. ” Saint François suppose même qu'il doit avoir été contemporain du prophète Samuel ; ce que cependant nous n'oserions affirmer positivement. Le nom de l'auteur de ce

saint livre n'est pas parvenu jusqu'à nous, marque de sa grande modestie ; en quoi les auteurs de ce siècle ne l'égalèrent point. Mais nous ignorons de même quels sont ceux qui ont écrit les livres de Ruth, de Job et des Machabées. Peut-être notre saint prophète est-il en cela égal à Moïse, qui ne pouvait, comme personne dans tout l'univers, nous transmettre l'histoire de sa mort et de son enterrement. Toutefois contentons-nous de ce que notre célèbre commentateur don Calmet dit de Barbebleue. Il y trouve une doctrine salutaire à l'édification des âmes pieuses, et des prophéties évidemment accomplies : il ajoute que ces prophéties surtout seront d'un grand poids pour confirmer la vérité de notre sainte religion catholique, apostolique et romaine. Ça aurait été une perte irréparable pour l'église militante, si ce précieux commentaire était demeuré plus long-temps supprimé. Plus d'une raison nous oblige à le publier. Nous touchons, hélas ! à la fin des temps ; le grand jour s'approche, qui va terminer toutes les vanités humaines. Tout ce qui nous a été prédit se vérifie. La nature perd sa fécondité, l'espèce humaine se dégrade à vue d'œil. Déjà la perversité du bon sens l'emporte sur la simplicité chrétienne ; le zèle ardent pour la foi s'est changé en une indifférence criminelle ; les nouvelles

erreurs l'emportent sur les anciennes vérités ; la foi passe pour l'effet de l'ineptie , l'incrédulité pour un effort de raison. Nos ennemis ne nous attaquent plus en secret ; au lieu d'aller à la sape comme jadis , ils donnent des assauts violens aux principes fondamentaux de notre sainte croyance. Nos ennemis , en troupes nombreuses , se rassemblent sous les différentes enseignes de l'hérésie ; ils nous enveloppent de tous côtés. Lucifer combat à leur tête pour détruire notre culte et nos autels. L'église ébranlée jusqu'en ses sacrés fondemens , menace ruine ; elle est sur le point de s'écrouler. Cette sainte mère gémit comme une colombe , elle brame comme un cerf que l'impitoyable chasseur est prêt à massacrer. Elle appelle à son secours ses enfans dans sa grande détresse. C'est Rachel qui pleure ses enfans , et qui ne peut s'en consoler. Volons à son aide. Etayons son ancien et sacré édifice avec le saint commentaire de don Calmet sur Barbe-bleue. Opposons ce savant bénédictin comme un bouclier , pour repousser les traits empoisonnés qu'une philosophie impie lance contre nous , et que les portes de l'enfer ne prévalent point contre une église fondée sur la pierre angulaire de notre salut. Et puissent , en lisant ce divin commentaire , s'amollir ces cœurs endurcis dans leur turpitude et dans leur incrédu-

lité! et puissent ceux qui, ayant perdu le goût des délectations spirituelles, se sont plongés dans la corruption du siècle, fortifiés par don Calmet et Barbe-bleue, se convaincre, qu'en s'attachant à satisfaire leur cupidité et leur amour pour les choses d'ici-bas, ils hasardent, pour ces biens passagers, de se rendre indignes à jamais des béatitudes éternelles.

COMMENTAIRE

THÉOLOGIQUE

DE

DON CALMET

SUR

BARBE - BLEUE.

POUR bien développer le sens mystique de ce divin ouvrage, il faut l'avoir auparavant profondément étudié. Quoique le nom de l'auteur sacré qui l'a écrit, ne soit pas parvenu jusqu'à nous, nous pouvons juger, en examinant le style de l'original hébreu, qu'il doit avoir été contemporain du prophète Samuel. Il se sert des mêmes expressions que l'on trouve dans le Cantique des cantiques, et de quelques phrases approchantes des psaumes de David, d'où nous pouvons conclure qu'il a fleuri long-temps avant la captivité de Babylone. L'ouvrage est écrit dans un style oriental. C'est une parabole qui, avec la morale la plus chrétienne et la plus sublime, est en même temps une des prophéties les plus évidentes de l'avénement du Messie et de

la victoire signalée qu'il remporta sur l'ennemi perpétuel de Dieu et des hommes. Ce livre que nous commentons est comme une mine abondante ; plus on y fouille , plus on y trouve de trésors. On peut lui appliquer ce passage de l'Ecriture : chez Barbe-bleue la lettre tue , mais l'esprit vivifie. Les livres de l'ancien Testament portent tous le même caractère. Les pères de l'Eglise et les docteurs les plus versés dans les saintes écritures se sont constamment appliqués à saisir le sens caché des auteurs inspirés , et souvent , en comparant des passages de différens prophètes , ils ont réussi à les expliquer les uns par les autres. Nous nous proposons de suivre cette sage méthode pour mettre en évidence les divines vérités et les prophéties frappantes que la sacrée parabole de Barbe-bleue présente à notre méditation.

Voyez comme il débute avec une simplicité touchante : “ Il y avait une fois un homme , „ qui avait une belle maison à la ville et à la „ campagne. ” Ce seul commencement dénote qu'il était divinement inspiré. Il ne dit point : Il y avait *en telle année* ; mais : Il y avait *une fois* un homme ; — parce qu'il voyait en esprit les disputes que les incrédules mettraient un jour en avant , touchant différens points de chronologie ; savoir pour la naissance du Christ , son voyage en Egypte , le temps que son saint ministère a duré ; enfin touchant sa mort et sa résurrection. Il préfère donc à ces dates contentieuses cette simplicité sublime ; “ il y avait *une fois* un homme. — Cet homme „ avait une maison à la ville et à la campagne. ”.

Voilà le vrai style de la narration. Le saint auteur désigne par ces différentes possessions la turpitude de celui dont il parle. Il était attaché aux biens de ce monde. Sans doute qu'il se glorifiait de ses richesses, et ne comptait pour rien les biens de l'autre vie. "Il avait la barbe bleue." Il avance par degré. Cet homme est riche, il est vain, il a la barbe bleue : c'est la marque caractéristique du diable. Cet auteur de tous nos maux ne peut avoir une barbe comme l'ont les hommes : elle doit être bleue ; car le diable, qui sous la forme d'un serpent tentait Eve dans le paradis, avait une couleur bleuâtre. J'appuie encore cette assertion par une raison physique. Les lampes qu'on entretient avec de l'huile, jettent des reflets bleuâtres ; les démons qui plongent les damnés dans de grandes cuves d'huile bouillante, teignent insensiblement leur barbe de cette couleur, de même qu'il arrive à ceux qui travaillent aux mines de vitriol, de prendre à la longue des cheveux verdâtres. Ces marques, ces couleurs sont appropriées à l'esprit malin, pour que les hommes puissent reconnaître l'ennemi de leur salut. Nous avons des yeux pour voir, et nous ne voyons pas ; mais nous n'examinons rien. C'est notre paresse, c'est notre tiédeur, c'est notre coupable négligence, qui nous fait donner dans tous les pièges que cet esprit rebelle et mal-faisant nous tend. Nous ne veillons point au salut de nos âmes immortelles. Que l'esprit tentateur ait une barbe bleue ou non, personne n'y réfléchit : il flatte nos passions, nous nous laissons séduire ; on se fie en lui, et l'on est perdu. Voici comme la parabole

explique cette importante vérité : “ Une dame de
 „ qualité avait deux filles à marier ; Barbe-bleue
 „ lui en demanda une ”. Remarquez que le diable
 s’adresse toujours aux femmes. Il fait que ce sexe
 est plus fragile que le nôtre : ajoutez que pourvu
 que l’ennemi de Dieu enlève quelqu’un , il lui
 est égal que ce soit la fille cadette , ou la fille aînée ;
 pourvu qu’il fasse son butin. — “ Long-temps elles
 „ ne purent se résoudre à épouser barbe-bleue ,
 „ parce qu’il avait eu plusieurs femmes , et que per-
 „ sonne ne savait ce qu’elles étaient devenues ”.
 C’est que la grâce combattait encore dans le cœur
 de ces jeunes filles , et leur inspirait une secrète
 aversion contre le prince des ténèbres. Il ne faut
 point se familiariser avec lui , ou tôt ou tard l’on
 est perdu. Gardez-vous de commettre un premier
 crime ; le second se commet sans remords. — “ Barbe-
 „ bleue mena ces demoiselles avec quelques jeunes
 „ gens à une de ses maisons de campagne , où ce ne fut
 „ que bals , festins et promenades ”. — On ne sau-
 rait représenter plus clairement les ruses du Démon
 et la marche qu’il prend pour nous séduire , qu’elles
 ne sont marquées dans cette parabole. Il vous insinue
 le goût des plaisirs , ce sont banquets superbes ,
 bals lascifs , discours séduisans ; ensuite il allume
 en nous le feu des passions , la volupté , le désir des
 richesses , l’orgueil , le dédain ; et petit à petit il
 débauche ainsi à Dieu ses serviteurs. Nous sommes
 comme enivrés de cette figure du monde qui passe ,
 nous n’aspirons plus à une béatitude éternelle , et
 nos funestes passions effrénées nous précipitent dans
 un gouffre de douleur. C’est par de telles ruses per-

fides que le démon , en désertant le ciel , parvient à peupler les enfers , qui font son royaume. Mais faites sur-tout attention au rapide progrès que ses tentations font sur les cœurs innocens. Il gagna la cadette des sœurs comme la moins expérimentée , et l'épousa pour le malheur de la pauvre fille. L'auteur sacré entend sous le nom de cette jeune épouse le peuple juif qui , oubliant les bienfaits infinis qu'il avait reçus de Dieu , et tous les prodiges et les miracles qu'il avait faits en faveur de cette nation , sacrifia à de faux dieux , c'est-à-dire , à des démons , et donna dans toutes les idolâtries païennes. C'est avec cette profonde théologie et ce grand sens que notre auteur sacré nous enseigne ces sublimes vérités. La jeune fille quitta sa maison paternelle pour se marier à Barbe-bleue. Les juifs quittent le Dieu d'Abraham , d'Isaac et de Jacob , pour Baal-Phégor et d'autres dieux que l'enfer avait vomis sur terre. On commence par être tiède , on devient indifférent , on oublie Dieu , on s'engage dans le péché , on s'y embourbe ; enfin l'on ne peut plus s'en retirer , et l'homme est perdu , du moment que la grâce efficace l'abandonne. Un esprit de vertige s'empare de ses sens ; il touche au bord du précipice , sans connaître l'abyme qui va l'engloutir. La nouvelle mariée , qu'une funeste erreur aveugle , ne voit pas que son mari a une barbe bleue. C'est ainsi qu'emportés par la violence de nos passions , nous ne nous apercevons pas de la difformité monstrueuse des vices. Le pécheur vogue sans boussole et sans gouvernail , et devient le jouet des tempêtes impétueuses , qui brisent enfin son frêle navire. " A peine Barbe-bleue

„ est-il marié, qu'il entreprend un voyage de six semaines, pour vaquer à de certaines affaires, en priant sa femme de se bien divertir en son absence. " C'est que le démon, non content d'une prise, toujours agissant pour le malheur des hommes, cherche sans cesse une nouvelle proie. " En partant, Barbe-bleue donne à sa femme la clef de tous ses trésors, et lui en remet une secrète d'un cabinet qu'il lui défend d'ouvrir ". — Que de grandes leçons dans ce peu de paroles ! Le vieux séducteur, qui fait le métier qu'il a appris par l'expérience de tous les siècles, renverse le cerveau d'une jeune personne, en lui donnant du goût pour les richesses. Il veut nous attacher aux biens terrestres et périssables, pour nous détacher des biens incorruptibles du paradis. Il parvient par le même moyen à égarer le plus sage des rois : il donne à Salomon tout l'or d'Ophir. De cet argent Salomon commence à bâtir à Jérusalem un temple au Seigneur : voilà le bon usage. Mais le démon ne se décourage pas. Ensuite le sage roi se pourvoit de sept cents concubines : voilà l'abus. Remarquez, en passant, combien notre espèce dégénère ; car aucun Sardanapale de notre siècle ne pourrait suffire à un si grand nombre de concubines. Salomon ne s'en tint pas là. On le vit enfin sacrifier aux faux dieux. C'est ainsi qu'une chute entraîne après elle une autre chute. Mais il est temps de revenir au texte sacré. La clef de ses trésors, que Barbe-bleue donne à son épouse, figure le passe-partout des enfers. Ce sont ces perfides clefs qui ouvrent la porte à tous les vices. Le démon fait que la plupart des hommes sont pris par l'appât

des richesses ; il en a trouvé peu qui fussent y résister. Souvenez-vous que lorsque le prince des ténèbres eut l'audace de transporter le divin Messie sur le sommet d'une haute montagne , il lui dit : Voistu ces royaumes de la terre ? je te les donne si tu m'adores. Malheureuses richesses, funestes grandeurs, qui perdez ceux qui vous chérissent ! Non , les riches n'hériteront point du royaume des cieux. Et vous, grands monarques de l'univers , vous, dont l'orgueil se pavane si insolemment sur vos trônes superbes , hélas ! vous serez un jour la proie des flammes éternelles , tandis que le pauvre Lazare du haut de l'empyrée contempera vos souffrances et vos tourmens avec des yeux de compassion. Remarquons en même temps , que le démon , en donnant tant de clefs à son épouse , lui défend d'ouvrir le cabinet secret. Ce trait seul suffit pour nous marquer que ce livre est divinement inspiré ; parce que ce peu de paroles dépeignent les perfidies du démon avec des couleurs frappantes. Il se sert adroitement de nos passions pour nous subjuguier ; mais il ne veut pas que nous connaissions les ruses et les supercheries par lesquelles il parvient à nous dompter : en nous liant , en nous garrottant même , il veut que ces chaînes soient invisibles , et que nous ne nous apercevions pas que nous sommes ses malheureux esclaves. C'est ce cabinet fatal qui renferme ces mystères d'iniquité. Il ne veut pas que sa jeune épouse y entre ; en même temps il la tente , en excitant sa curiosité. Voilà la même ruse par laquelle il perdit notre première mère : il lui disait : Mangez de ce beau fruit , qui vous donnera la connaissance de toutes choses ; on vous l'envie ,

parce qu'il est excellent. Mangez-en, vous en êtes maintenant la maîtresse. Curiosité funeste, pomme funeste, pomme fatale, pomme abominable ! vous perdez le genre humain ! La jeune épouse de Barbebleue était femme, et curieuse, autant que l'était notre première mère : la tentation était forte. Pourquoi me donner la clef de ce cabinet ? pourquoi me défendre d'y entrer ? se disait-elle à elle-même. Sans doute que ce que mon époux a de plus rare et de plus précieux, s'y trouve enfermé. Mais pouvait-elle résister à tous les ennemis dangereux qui l'entouraient ? Elle était attaquée en même temps par le démon du plaisir, par le démon de la débauche, par le démon des richesses, par l'aiguillon de la curiosité. Elle ne voit ni le piège qu'on lui tend, ni quelles en seront les suites déplorables. Hélas ! que pouvait opérer sur son cœur ce faible reste de la grâce suffisante, dont les trois quarts s'étaient effacés depuis son abominable mariage avec le prince des ténèbres. La grâce n'y peut plus tenir, elle l'abandonne. Dès-lors l'esprit d'égarément offusque tous ses sens et règne despotiquement sur elle. La voilà qui saisit la clef du fatal cabinet ; elle y vole, elle ouvre la porte, elle y descend. Quel spectacle, juste Dieu, s'offre à sa vue ! Des cadavres d'une quantité de femmes égorgées, dont le sang inondait le plancher du cabinet. Ces objets affreux l'effraient et la consternent : une sombre et noire mélancolie remplit son âme de douleur. Le bandeau de l'illusion se déchire ; à l'ivresse des plaisirs trompeurs succèdent le remords, le repentir et l'abattement. Dans le moment où elle se croit perdue, le ciel lui darde un rayon de la grâce

versatile

versatile, et trois rayons de la grâce concomitante, que son repentir avait méritée. Dès-lors elle aperçoit ses crimes dans toute leur horreur. Moment terrible ! qui lui montre ce Dieu jaloux armé du foudre, et prêt à l'en frapper. Sans mouvement et presque sans vie, elle laisse tomber sa clef ; mais que faire ? il faut la ramasser ; elle la trouve toute tachée de sang. C'est ce sang innocent répandu depuis le juste Abel jusqu'au grand prêtre Jojada ; il crie au ciel vengeance, il demande qu'Adonaï, long-temps sourd aux gémissemens du peu de justes qui restaient en Israël, leur envoie celui qui faisait l'espérance des nations, et qui devait terrasser l'ancien ennemi de Dieu et du genre humain. Cette jeune épouse était dans un état affreux ; son ame était bouleversée par l'impression de ces cadavres sanglans, par le regret de ses crimes, par le pouvoir de la grâce efficace, et par l'aversion qu'elle conceit pour Barbe-bleue. Toute éplorée, elle sort de ce séjour d'horreur. Elle veut essuyer cette clef fatale, du sang qui la tachait ; elle l'essaie différentes fois, mais elle n'y peut réussir. Tant les taches de nos péchés sont ineffaçables, tant il en coûte pour épurer ce que le crime a souillé. Cependant Barbe-bleue, qui était en voyage, reçoit des nouvelles que ses affaires sont terminées à son avantage ; car les affaires du diable vont vite. Le mal est aisé, le bien difficile, il revient à son palais et redemande d'abord à son épouse la clef du terrible cabinet. Moment de terreur pour la pauvre femme, qui lui représente les maux que sa curiosité lui attire ; mais moment favorable à son salut, qui la console et la

rend à son créateur. Barbe-bleue lui crie d'une voix aigre : "où est la clef du cabinet ?" La jeune épouse la lui présente d'une main tremblante ; car elle sentait déjà une aversion salutaire d'avoir de la connexion avec le diable. — "D'où vient, dit Barbe-bleue, „ ces taches de sang sur cette clef ?" — "Je n'en fais „ rien," répondit-elle plus pâle que la mort. — "Eh bien, Madame," repartit Barbe-bleue, (car le diable est poli,) "vous y entrerez, pour y tenir „ votre place parmi les femmes que vous y avez „ vues". Ah ! pauvres humains, apprenez à connaître le diable. Sans cesse défiez-vous de lui ; soyez toujours sur vos gardes ; il sème de fleurs le chemin par lequel il vous conduit aux enfers. Du commencement il est le flatteur de vos passions, puis subitement il se transforme en bourreau de vos âmes, et vous plonge dans des gouffres de douleurs. Mais observons à cette occasion, avec les saints pères, combien les voies de Dieu sont différentes des voies des hommes. Le moment marqué par la providence, où il se proposait de secourir la jeune repentante, n'était pas encore arrivé : pour gagner le moment bienheureux, le saint Esprit met dans la bouche de cette femme les paroles les plus touchantes, capables d'attendrir les tigres et les lions les plus farouches. Mais le démon, auquel elles s'adressaient, était plus impitoyable que tous les tigres de l'univers ; il n'a de plaisir que celui d'augmenter les compagnons de ses crimes, d'exciter à la défection ceux qui sont enrôlés sous les drapeaux du Christ, pour les associer à sa révolte, et les rendre les victimes des enfers. — "Il faut mourir, Madame,"

s'écrie Barbe-bleue; "il faut mourir tout-à-l'heure!" — Paroles barbares, qui expriment toute la cruauté de l'esprit malin! paroles utiles, que le saint Esprit a dictées à l'auteur sacré, pour nous inspirer toute l'averfion et l'horreur que nous devons avoir pour le prince des ténèbres! — "Puisqu'il faut mourir, „ répond son épouse éplorée! accordez-moi un seul „ quart d'heure". "Oui", dit Barbe-bleue, "mais pas „ un moment de plus". — Moment nécessaire et utile, moment tout d'or pour le dénouement de la parabole. La jeune épouse, comme nous l'avons dit, signifie le peuple d'Israël; son mariage avec Barbe-bleue, le culte idolâtre que ce peuple élu rendit à Baal-Phégor, à Moloc et à d'autres dieux; la descente de la jeune épouse dans ce caveau sanguinaire, prédit clairement la captivité de Babylone, pendant laquelle le culte du vrai Dieu avait cessé, et l'esclavage dans lequel le peuple gémit longtemps, assujetti tour à tour par les Assyriens, les Egyptiens, les Mèdes et les Romains. Le retour de Barbe-bleue, qui veut égorger sa femme, figure les derniers efforts des enfers pour détruire la créance, le culte et les autels de Sébaoth, les crimes accumulés sur la face de toute la terre, la cessation des prophéties et des miracles, et le malheureux abandon du genre humain, qui allait obliger Adonai d'envoyer mourir son fils innocent, pour sauver les hommes coupables. Mais ne craignons rien. La grâce opère, elle vivifie la jeune épouse inconsolable, qui éclate par ces paroles remarquables. — „ Anne, ma sœur! ma sœur Anne! ne vois-tu rien „ venir?" — C'est comme si elle eût dit: "Adonai

ne m'abandonnera pas ; quelque grandes que soient mes offenses , je me confie en sa miséricorde ; mon repentir surpasse mes crimes ; je fais qu'il arme un vengeur pour me délivrer du joug de l'enfer. Ma sœur Anne ! Anne , ma sœur ! ne vois-tu pas encore venir ce divin sauveur ? Hélas ! je l'ai offensé ! oui , j'ai mérité sa colère ; mais quelque énormes que soient mes péchés , sa bonté n'en est pas moins infinie. Quand viendra celui qu'Isaïe , qu'Ezéchiel , que Daniel ont promis aux nations ? celui qui écrasera sous ses pieds le serpent qui avait séduit nos premiers pères , et auquel le genre humain devra son salut ? Je suis née de la tribu de Juda , je suis fille d'Adonaï ; celui qui vient pour ma délivrance , est son fils ; donc il est mon frère. Ah ! cher frère , venez , je vous attends avec impatience. Anne , ma sœur ! ne vient-il pas encore ? ” Sa sœur Anne monte promptement sur une tour du château. Car il faut s'élever des fanges de la terre , quand on veut contempler les objets célestes. Voilà pourquoi les animaux ont la tête inclinée en bas , et l'homme seul l'a élevée , pour porter ses regards aux cieux. Nous savons bien qu'on nous objecte que le coq porte sa tête aussi haut que nous. Ce sont-là de ces mauvais contes forgés par les incrédules , pour décréditer , s'ils le pouvaient , les célestes vérités qui nous sont révélées. Mais revenons à mon texte sacré ; revenons à la sœur Anne , qui représente , selon le sens mystique de la parabole , tous les saints et les prophètes qui ont traité de l'économie de notre salut ; et de l'ouvrage de la rédemption. Comme elle n'avait point failli comme la sœur ,

aussi la grâce suffisante et la grâce efficace ne l'abandonnèrent-elles pas, et c'était pourquoi l'esprit prophétique reposait sur elle. Sans cesse elle s'occupe de la racine de Jessé, et de ces glorieux destins de ce fils de David, qui fera l'espérance des nations; de son humilité et de ses triomphes. Anne jette ses regards attentifs de tous les côtés. Que voit-elle? *Le soleil qui poudroie, et l'herbe qui verdoie*, ce qui signifie dans le langage sacré: "Je vois le soleil qui s'épanouit d'aise, et qui se réjouit du glorieux avènement du Messie; je vois ses rayons, qui dispersent la poussière de l'erreur aux clartés de l'évangile; je vois *l'herbe qui verdoie*; ou pour mieux dire, qui se couvre des livrées de l'espérance et qui attend impatiemment l'arrivée du Christ". Mais le peuple hébreux, représenté par la jeune épouse, ne comprend pas le sens mystique de cette divine allégorie. Le Messie, tant promis par les prophètes, n'arrive pas assez vite au gré de ses avides desirs. Voyez comme, en attendant, le démon redouble d'efforts; sa cruauté le presse de mener à fin sa damnable entreprise. Barbe-bleue avec une voix tonnante, semblable aux trompettes de Jéricho, s'écrie à toute gorge: "Venez vite, Madame, ou je monterai là-haut vous égorger". — Que fera-t-elle, que peut-elle faire? elle demande une courte dilation; elle veut attendre que l'heure du seigneur soit venue; et en même temps elle répète d'une voix faible ces pieuses paroles: "Anne, ma sœur Anne! ne vois-tu rien venir?" — C'est ainsi que le petit troupeau des saintes âmes que Dieu avait conservé dans son peuple élu, soupirait avec un saint zèle après la

délivrance, et craignait que la race d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, vouée au culte d'Elchadaï, d'Adonaï, d'Elohim, ne fût exterminée par le prince des ténèbres. Anne lui répond encore : *Je vois le soleil qui poudroie, et l'herbe qui verdoie*. Oui, Dieu tiendra ses promesses, il ne vous abandonnera pas. Il a assisté le prophète Elifée, quand les petits garçons l'appelaient *tête-chaude* ; ces petits garçons furent métamorphosés en ours. Ce fut lui qui écarta la mer rouge, pour donner un passage à son peuple. Ce fut lui qui arma la main de Samson d'une mâchoire d'âne, pour défaire les Philistins ; il ne vous abandonnera pas. Mais Barbe-bleue redoublait d'impatience, et criait plus fort que jamais ! " Descends, ou je monterai ". Par où l'auteur sacré désigne l'abomination de la désolation dans la cité sainte, ou l'entrée triomphante de Pompée à Jérusalem, et les aigles et les dieux des Romains placés à côté du temple ; la tour Antonia, que l'infame Hérode fit élever à l'honneur du Triumvir de ce nom ; et les peines que se donna ce roi, d'introduire un culte idolâtre dans cette terre que Sébaoth avait destinée pour être habitée éternellement par son peuple élu. Ces faits importants précédèrent d'une trentaine d'années la venue de Jésus-Christ. C'est avec cette précision étonnante que l'auteur sacré de ce saint livre a vu et prédit l'avenir, qu'en comptant le quart d'heure de répit que Barbe-bleue accorde à sa femme, la minute à trois années, cela répond exactement à l'espace de temps qui s'écoula depuis la prise de Jérusalem par Pompée jusqu'au bienheureux avènement de la naissance du

Messie. Mais la malheureuse épouse de Barbe-bleue , tremblante et presque inanimée , croyait sa perte certaine ; ses forces l'abandonnaient , sa voix était près de s'éteindre : elle répétait pourtant avec ferveur ces pieuses paroles : "*Anne ! ma sœur Anne !* „ *ne vois-tu rien venir ?* " " Je vois , répond sa sœur , „ une poussière qui s'élève du côté de l'orient. " L'épouse désolée lui demande : "*Ne sont-ce point* „ *mes frères ?* " "*Hélas ! non ,*" reprit Anne , "*ce sont* „ *des brebis.* " Remarquez sur-tout dans ce passage , que chaque parole annonce de grandes vérités. L'auteur divin nous figure sous la forme de ce troupeau de brebis , saint Jean , le bienheureux précurseur de Jésus-Christ. Lui-même avait la douceur des brebis , et il venait annoncer au genre humain abruti par ses crimes l'agneau sans tache. Si notre auteur sacré avait vu de ses yeux accomplir tout ce qui précéda la venue bienheureuse du Messie , il n'aurait pu narrer les événemens avec plus d'ordre qu'il ne les expose dans cette parabole ; c'est plutôt une histoire qu'une prophétie. Nous touchons enfin au moment où la terre en travail va enfanter son sauveur. Barbe-bleue , ou disons plutôt , le Diable , en fureur , vient et veut saisir sa proie.

Anne annonce dans ce moment à sa sœur qu'elle voit venir deux cavaliers , mais qu'ils sont encore éloignés. Ces deux cavaliers sont le Fils et le saint Esprit , différens de personne ; qui tous deux indissolublement unis au Logos , composent la très-sainte et très-adorable trinité. Quand arrivent-ils ? Dans un temps où tout le monde jouit de la paix , dans

le temps qu'Auguste ferma le temple de Janus ; mais d'autre part aussi dans le temps que toutes les puissances de l'enfer faisaient la guerre la plus vive à leur créateur : lorsque les prêtres , les lévites et les docteurs de la loi étaient partagés en différentes sectes d'une philosophie damnable , qui se produisaient sous le nom de pharisiens , d'esséniens , de saducéens et de thérapeutes , qui savaient et détruisaient si bien la foi de leurs ancêtres , que Sébaoth n'avait presque plus de vrais adorateurs. Le péril était imminent , il fallait un prompt secours , ou la jeune épouse aurait été égorgée , et l'Eglise détruite ; mais Sébaoth n'abandonne pas ses fidèles. Dans le moment que Barbe-bleue porte le glaive au cou de son épouse , voilà le saint des saints qui arrive , qui le terrasse , et qui abat Lucifer à ses pieds. L'Eglise est sauvée , et l'enfer en frémit de rage. Voyez combien les paroles de l'auteur sacré sont infaillibles. Les saints et les prophètes , auxquels le Ciel a révélé les événemens futurs , les ont annoncés. La faible raison humaine n'a pu percer l'écorce qui couvrait ces pieuses vérités. Il a fallu que tout s'accomplît pour la convaincre. C'est le sens mystique qu'il faut chercher dans les saintes écritures , ou l'on n'aura jamais l'intelligence de Jérémie , d'Isaïe , d'Ezéchiel , de Daniel , ni de Barbe-bleue , ni du cantique des cantiques. Dès que les deux cavaliers paraissent , voilà la jeune épouse sauvée. Dès que le Messie vient au monde , voilà le Diable enchaîné d'éternelles chaînes ; voilà la religion chrétienne , toujours militante et toujours triomphante , qui s'établit , et l'ouvrage de notre salut qui s'achève.

Mais continuons notre paraphrase. L'épouse de défunt Barbe-bleue achète une compagnie pour son frère. Quelle compagnie ? Si ce n'est le troupeau des fidèles que l'Eglise contient dans son sein ; de ces vrais soldats du Christ , prêts à combattre et à mourir pour la propagation de la vraie foi ; de ces soldats prêts à exterminer par le glaive ce nombre d'hérétiques , ou plutôt de damnés qui , révoltés contre leur sainte mère , déchirent ses entrailles. Cette compagnie , dans un sens encore plus mystiquement sublime , fait allusion au glaive donné à notre saint père le pape pour venger la cause de Dieu , et exterminer ses ennemis. Continuons encore : La veuve de Barbe-bleue , ou pour mieux dire , de Belzébuth , se remarie ensuite à un fort honnête homme ; c'est le pape qu'elle épouse. Comme on fait , l'Eglise est mariée au pape , qui est le vicaire de Jésus-Christ. Que viennent à présent un Luther , un Calvin , un Socin ou quelque hérétique de leur espèce , tous vrais excréments de l'enfer ; qu'on y ajoute un vil ramas de non-conformistes , avec l'infame séquelle de philosophes , aussi abominables qu'eux ! Quel moyen leur reste-t-il maintenant pour se révolter contre la suprématie de notre saint père le pape , ou pour attaquer encore les dogmes de la foi catholique apostolique et romaine ? En vain voudraient-ils exalter leur ame ; nous rirons de leurs efforts impuissans , et nous les réduirons au silence , dès que nous leur exposerons en détail l'accomplissement merveilleux des prophéties de l'auteur de Barbe-bleue. On leur prouvera , à leur dam , que la veuve de Belzébuth épousa le saint père ; c'est-à-dire que l'Eglise , après avoir abjuré

l'ancienne idolâtrie, est devenue l'épouse de Jésus-Christ. Le pape est son vicaire ici-bas; donc l'Eglise est l'épouse du pape. Dans le premier mariage de la femme de Barbe-bleue, tout était mondain; dans le second, tout était spirituel. Dans le premier c'était l'abandon à des passions effrénées et à des plaisirs charnels. Dans le second, la contrition, la repentance et la grâce la purifiaient. Là c'étaient des banquets de débauche, des agaceries pour irriter d'impurs désirs, avec tout ce que peut produire le luxe, pour exciter la vanité et l'oubli de soi-même; ici c'étaient des actes de componction, de repentance, d'humilité chrétienne, et pour toute nourriture, la chair et le sang de l'agneau sans tache. Au lieu des richesses périssables et de l'appareil du luxe, qu'elle trouva dans le palais de Barbe-bleue, elle amasse ici un trésor de bonnes œuvres et d'actions pieuses, dont les intérêts lui seront payés abondamment au paradis. Au lieu d'être entre les bras du démon, qui voulait l'égorger, elle se trouve entre les bras du vicaire de celui auquel elle doit son salut dans cette vie, et dans l'autre sa béatitude éternelle.

Fait au couvent des bénédictins de Monmore,
le 17 de septembre de l'année de notre salut 1692.

signé

D O N C A L M E T.

F I N.

T A B L E

D E S M A T I E R E S

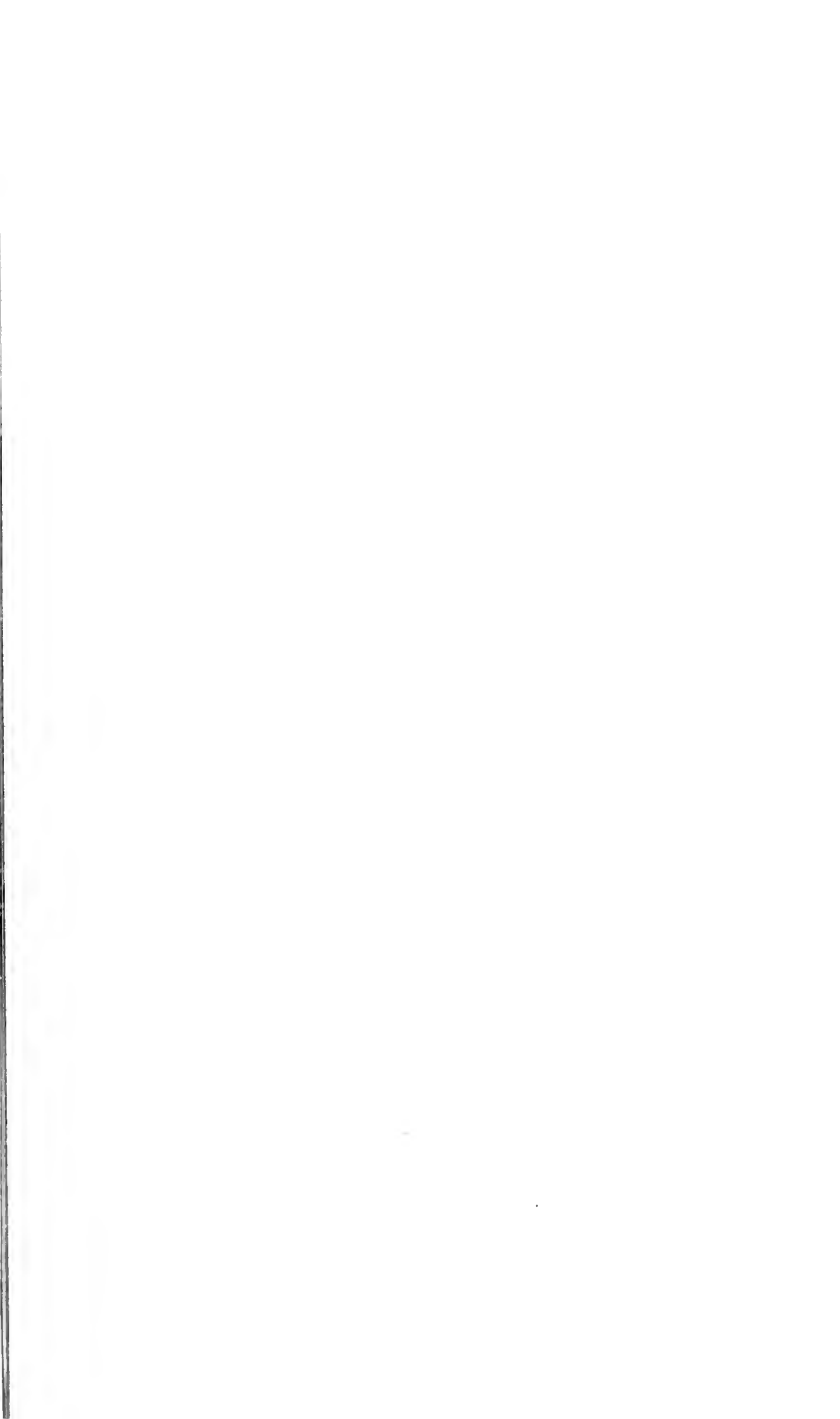
CONTENUES DANS CE VOLUME.

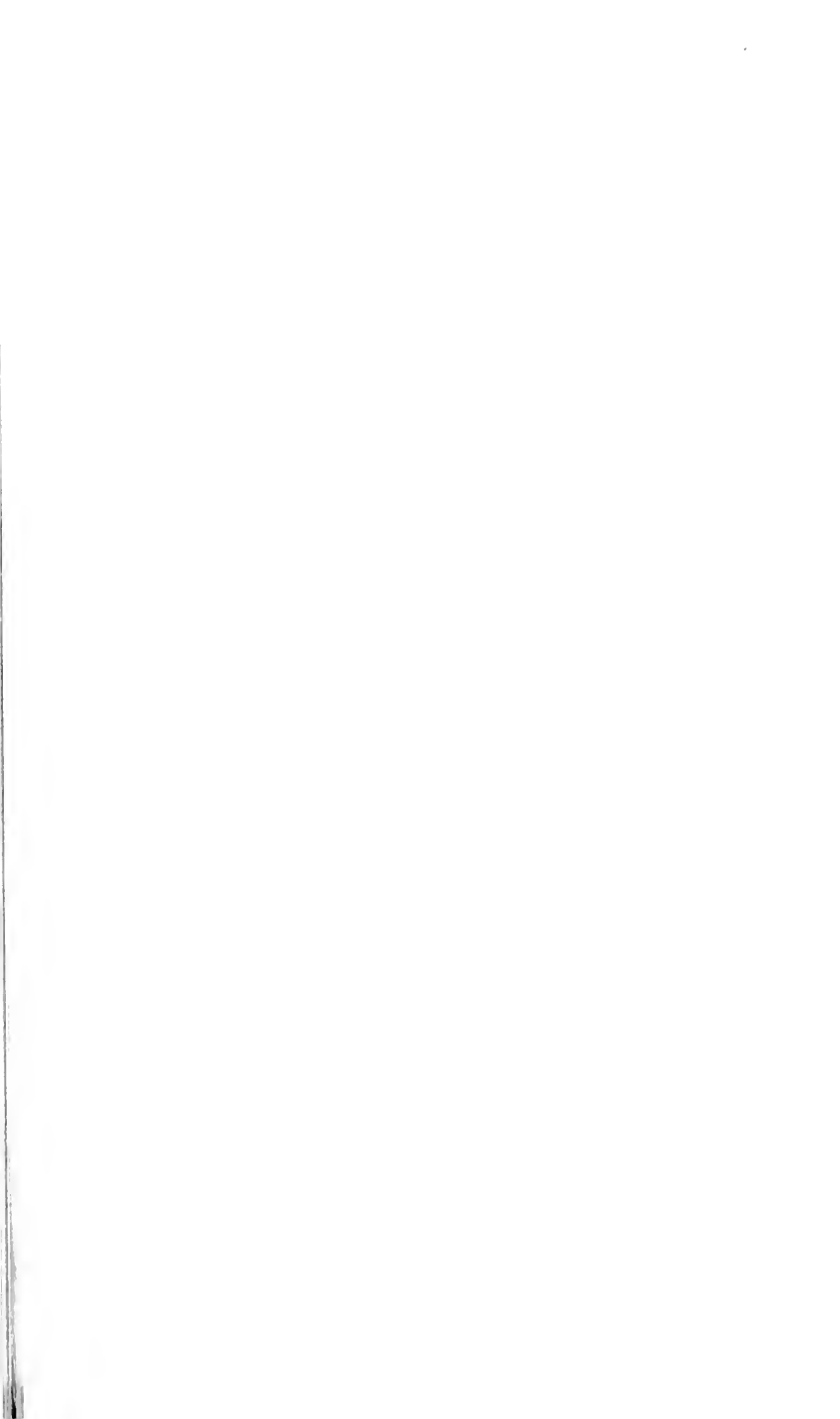
<i>Eloge de Jordan.</i>	Page 3
— <i>de Goltze.</i>	13
— <i>du baron de Knobelsdorf.</i>	25
— <i>de la Mettrie.</i>	32
— <i>du général de Still.</i>	40
— <i>du prince Henri de Prusse.</i>	44
— <i>de Voltaire.</i>	62
<i>Dissertation sur les raisons d'établir ou d'abroger les lois.</i>	89
<i>Discours sur les satiriques.</i>	123
— <i>sur les libelles.</i>	135
— <i>sur la guerre.</i>	143
<i>Essai sur l'amour - propre , envisagé comme principe de morale.</i>	167
<i>Examen de l'Essai sur les préjugés.</i>	185
— <i>sur l'éducation.</i>	217
<i>Dialogue de morale à l'usage de la jeune noblesse.</i>	235
<i>De l'utilité des sciences et des arts dans un Etat.</i>	252

380 T A B L E D E S M A T I E R E S.

<i>Lettres sur l'amour de la patrie.</i>	Page 266
<i>De la littérature allemande.</i>	309
<i>Commentaire théologique de don Calmet sur Barbe-bleue.</i>	353

Fin de la Table des Matières.





DD Friedrich II
405 Oeuvres complètes
1790
t.7

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

